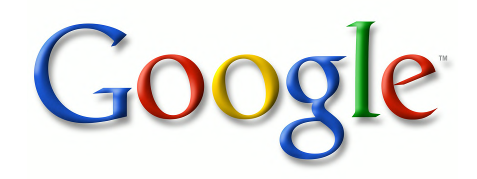




VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE.

III.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n. 37.

VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE,

CHEZ LES TCHERKESSES ET LES ABKHASES,

EN COLCHIDE, EN GÉORGIE, EN ARMÉNIE
ET EN CRIMÉE;

AVEC UN ATLAS GÉOGRAPHIQUE, PITTORESQUE,
ARCHÉOLOGIQUE, GÉOLOGIQUE, ETC.

Ouvrage qui a remporté le prix de la Société de Géographie
de Paris, en 1838.

PAR FRÉDÉRIC DUBOIS DE MONTPÉREUX.

TOME III.



PARIS.
LIBRAIRIE DE GIDE,
EDITEUR DES ANNALES DES VOYAGES,
RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, N° 6 BIS.

1839.

Deposited in
Harvard College Library,
January. 1930.

MINGRÉLIE.

On comprend sous le nom de Mingrélie les états actuels du prince Dadian : mais ce nom collectif n'est en usage que depuis la prise en possession de la Russie. Les indigènes ne connaissaient auparavant pour leur pays que les deux noms particuliers de Létchekoum et d'Odichi. Celui de Mégréli n'a désigné de tout temps que les habitants de ce dernier canton (1).

A ces deux cantons, depuis des siècles, les

(1) Mégréli (Mingréliens) comme l'explique fort bien M. Brosset jeune, n'est qu'un adjectif possessif dérivé de la rivière Egrissi (vulgairement Engour) et de l'*m* déterminatif. (Voyez sa Chronique géorgienne, p. 1.)

Dadians ont ajouté une des vallées des Souanes qu'ils se sont soumise.

Les dernières levées trigonométriques des ingénieurs russes on fait connaître la disposition de ces pays, et le cours des trois grandes rivières qui les arrosent.

Jusqu'à présent, on se représentait l'Elbrous comme le point central de cette partie du système du Caucase, et on faisait descendre l'Engour, la Tskhénitskali et même quelquefois le Phase, de ces pentes porphyriques. Il en est tout autrement (1). La gloire de donner naissance à ces trois rivières revient au Passmta, la troisième cime du Caucase en hauteur; on la voit surgir des plaines de la Colchide, comme un cône isolé, tronqué à son sommet. On l'admire encore quand d'un seul coup d'œil on découvre, des plaines entre Vladikavkas et Ekatérinograd, toute la chaîne, le Kasbek à gauche, l'Elbrous à droite et le Passmta au milieu (2).

(1) Güldenstädt, ce voyageur si attentif, l'avait déjà pressenti. Beschreibung der kaukasischen Länder, p. 111, éd. Klaproth.

(2) On trouve dans l'Atlas du voyage de Pallas dans les gouvernements méridionaux de la Russie, 10, t. I, pl. 15, une vue d'une partie de cette chaîne assez bien dessinée, prise d'un bastion de Ghéorghiefsk : le Passmta s'y reconnaît fort bien à gauche, l'Elbrous à droite. M. Kupffer dans son Rapport fait à l'académie de St.-Pétersbourg sur

L'Engour à l'ouest, le Phase Rion à l'est, ont leurs sources au pied même du Passmta, à peu de distance l'un de l'autre. Celles de la Tskhénitskali sont entre deux, dans un contre-fort du Passmta qui se ramifie en deux et sépare les bassins de ces trois rivières. Elles coulent d'abord toutes au milieu de pentes schisteuses et porphyriques, pour s'écluser ensuite dans les bancs du calcaire jurassique qui recouvre le schiste, puis dans les formations crayeuses. Le cours de ces rivières entre ces différentes écluses forme ce que j'appelle les vallées supérieures et inférieures, hautes et basses. J'ai déjà décrit celle du Phase sous le nom de Haut et Bas-Ratcha.

La haute vallée de la Tskhénitskali (1), jusqu'à l'écluse de Mouri, est la partie des états de Dadian habitée par les Souanes; au-dessous de Mouri commence le Létchekoum qui embrasse le vallée inférieure, et le cours du Ladsanouri.

A 10 $\frac{1}{2}$ lieues au-dessus de son embouchure, la vallée de l'Engour, si peu connue jusqu'à présent, commence à être occupée par les Souanes proprement dits, séparés de leurs frères, qui obéissent à Dadian, par les hautes montagnes de

l'Elbrous, appelle le Passmta, montagne de Koulambezi. (Voyez p. 16.)

(1) Güldenstädt donne à cette partie du cours de la Tskhénitskali le nom de Laehekhouri. Beschreibung, 110.

Ghélembor et de Sakéra. C'est la plus considérable de toutes; elle longe la chaîne du Caucase et les contre-forts de l'Elbrous jusqu'au pied du Djoumantau. L'Engour reçoit de droite et de gauche une multitude d'affluents dont le principal est le Nakar qui descend du pied même de l'Elbrous.

SOUANETH.

Le haut Souaneth ou Svaneth, ressemble beaucoup pour les productions au Haut-Ratcha, audessus d'Outséré. Il n'y croît que du blé. Le bas Souaneth a des vignes.

Le nom des habitants de ce pays est l'un de plus anciennement connus des peuples du Caucase. Déjà Strabon les appelle *Soanes* et *Thopnæ* (1) et les place où ils sont encore aujourd'hui : nous lisons de même dans les chroniques géorgiennes que Pharnavaz ayant battu Azon, général d'Alexandre de Macédoine, donna tout le pays, depuis l'Engour jusqu'au Rion et aux montagnes, à Koudji qui l'avait aidé à se défaire d'Azon, et on appela ce pays Egrissi ou Egoursi et Svaneth (2).

Les Souanes qui s'appellent eux-mêmes *Che-*

(1) Strabo, Geogr., p. 477 et 79.
(2) Saint-Martin, Mém. hist. II, 198.

nau (1), sont de race géorgienne, quoiqu'ils parlent un dialecte assez différent, mêlé de mots des Abkhases et des Béchilbey.

M. Eichwald croit que c'est à tort que les anciens auteurs ont fait deux nations des Tsannes et des Souanes, plaçant les premiers sur les rives de l'Acampsis, le Tchorok de nos jours. Il suppose qu'il y a eu confusion de leur part, et il croit que les Tsannes étaient identiques avec les Souanes du Caucase, qui auraient ainsi envoyé des troupes auxiliaires au siège de Pétra (2).

Cet écrivain moderne me paraît avoir mal saisi le sens de tous ces auteurs et avoir confondu lui-même ce qu'ils avaient si nettement séparé et décrit. Rien n'est plus clair ce me semble que les descriptions d'Arrien, de Pline, de Procope et d'Agathias et la concordance qui existe entre eux et les géographes et chroniqueurs géorgiens qui ont toujours placé et connu un peuple Dchanni et un pays Ichanéthi, là où les anciens avaient les Tsanni ou Sanni (3).

(1) Güldenstädts Beschreibung, etc., p. 110. Reineggs, II, p. 15, dit qu'ils s'appellent eux-mêmes *Tson*, et que leurs voisins les nomment *Soan*, *Sonti*, *Tsinti*, et leurs pays *Tsouanetti*. Ce sont les *Sonti* de Gerber, les *Esbé* de Karatchaï, Klaproth, I, 525.

(2) E. Eichwald's alte Geographie, 1838, p. 509.

(3) Voyez carte générale de la Géorgie et de l'Arménie dessinée à St.-Pétersbourg en 1738 par J. N. Delille,

Ces Tsannes appartenant à la vraie race laze ou géorgienne, il est assez singulier cependant qu'il y ait analogie de nom entre une moitié placée au pied de l'Elbrous et l'autre moitié au pied des montagnes de Trébizonde. Peut-être, comme il est arrivé souvent, cette nation a-t-elle été séparée dans la plus haute antiquité par un peuple qui a fait coin entre deux et qui s'est établi dans les plaines de la Colchide; car le Mingrélien dont la base est aussi le Géorgien, est un mélange différent du Souane. Ce que je viens de dire n'est qu'une pure hypothèse; car aucun monument historique ne fait mention de cette dislocation déjà si ancienne, et qui est applicable aux Héniokhes qui sont voisins des Souanes et des Sannes des deux parts (1).

Les Souanes ont presque toujours joui d'une certaine indépendance. On a vu le rôle qu'ils ont joué sous Khosroës et Justinien, et les longues négociations dont ils ont été le sujet entre ces deux monarques, Khosroës voulant absolument les conserver sous sa domination pour être maître des passages du Caucase. Ils firent aussi

d'après des mémoires, cartes et manuscrits géorgiens, publiée en 1766.

(1) Voyez sur la position de ces peuples chez les différents auteurs anciens, les cartes 9, 10, 11 et 13 de la I[re] série, Géographie.

partie du royaume d'Abkhasie et de Géorgie sous David II et sous Thamar, qui soumirent petit à petit l'intérieur du Caucase et le convertirent au christianisme.

Quand le royaume d'Abkhasie et de Géorgie comme un vieil habit usé tomba par lambeaux, l'obéissance des Souanes devint nulle : les Souanes seuls de la haute vallée de la Tskhénitskali restèrent soumis au Dadian de Mingrélie; les autres Souanes des rives de l'Engour furent gouvernés héréditairement par des anciens et des princes dont les démêlés causèrent souvent des troubles dans le pays.

En dernier lieu les dissentions qui se sont élevées entre eux, les sont engagés les uns et les autres à se soumettre à la Russie qui a accepté leur soumission en 1833. L'un des princes du pays s'adressa pour cela au gouverneur d'Iméreth, le général Vakoulski, pendant qu'un autre prince faisait ses offres d'hommage à un général de la ligne.

Les nouvelles données statistiques russes font monter la population des Souanes de l'Engour à 30,000 âmes distribuées sur une étendue de 3,500 verst (1). Güldenstädt y comptait 5,000 familles pendant que Reineggs réduisait ce nombre à deux mille et quelques cents.

(1) Statistique d'Evetski, p. 169.

Ce sont de robustes montagnards, à peu près comme les habitants du Haut-Ratcha, vivant frugalement et en paix chez eux. Leur pays est pauvre en général; mais cette pauvreté ne les a point entraînés au brigandage; ils laissent leurs voisins en paix; mais il ne veulent pas non plus qu'on vienne les tourmenter chez eux.

Reineggs (1) qui a traversé leur pays, en fait un tableau que je vais reproduire': « Il est à peine, dit-il, parmi les autres Caucasiens un peuple plus malpropre, quelque belle que soit leur figure et leur stature, chez les deux sexes. Leurs maisons consistent en pierres posées à sec, ou en treillis enduits de terre, sans fenêtre. Un toit plat de poutres recouvertes de terre n'a qu'un trou au milieu pour laisser passer la lumière et la fumée. Toute la famille, homme, femme, enfants se contente d'une couche qu'elle partage avec le bétail. Ils ne connaissent pas l'usage des chemises et portent l'un sur l'autre deux ou trois habits étroits qui ne recouvrent ni la poitrine, ni l'avant-bras, et qui n'atteignent pas le genou. Un tablier leur tient lieu de pantalons, et de longues bandes de drap roulées autour des jambes sont leurs bas. Ils enveloppent le pied nu d'un morceau de cuir non tanné, pointu par devant. Quelques-uns portent un

(1) Reineggs, II, 15 et seq.

bonnet fronde comme les Imérétiens, sur leurs cheveux hérissés et crépus : le plus grand nombre va nu-tête. Les filles vont aussi nu-tête; les femmes mariées s'enveloppent la tête d'un linge rouge qui ne laisse voir qu'un œil. Elles portent un long habit de toile, le plus souvent rouge, boutonné par devant, et par-dessus en hiver un voile grossier de drap; en été ce voile est de toile rouge.

« Ils ne récoltent que de l'orge, du millet, des oignons, des radis et du tabac; mais leurs troupeaux de chèvres sont nombreux et ils ont beaucoup de poules. Ils n'ont point de sel, et ne mangent que de la viande rôtie. En hiver, ils ont du pain d'orge mal cuit sous la cendre; en été ils préfèrent une pâte épaisse de millet (gômi).

« Leur pauvreté ne les empêche pas de rechercher les chaînes d'or et d'argent pour s'en parer, hommes et femmes. Pour boire, ils n'ont qu'une tasse commune, qui est ordinairement d'argent: ils incrustent volontiers leurs armes de ce métal.

« Le prince David aurait pu être fier de sa beauté et de sa taille superbe. Malgré tant d'avantages corporels, il était si craintif qu'il ne quittait jamais son village, et ne déposait que rarement, même chez lui, sa cuirasse, son pistolet et son poignard. »

Les Souanes de la Tskhénitskali sont encore

chrétiens et ont des prêtres et des églises : ils relèvent de l'évêque de Mingrélie. Mais quant à ceux de l'Engour, à peine ont-ils conservé quelques traces de leur christianisme, et savent-ils faire le signe de la croix ; ils n'ont ni prêtres, ni églises ; aucun d'eux n'a été baptisé.

Le Souaneth, outre la vallée de l'Engour, comprend nombre de vallées latérales, dont la plus considérable est celle du Nakar. La population est répartie par villages, bâtis en partie comme Reineggs les décrit ; quelques-uns ont des tours comme dans le Haut-Ratcha. La carte de l'état-major de Tiflis en indique 26 ; c'est la première carte qui l'ait fait ; car on n'en trouve aucun marqué ni sur la carte du général Khatof, ni sur les autres plus anciennes, excepté sur celle qui accompagne la relation du père Archange Lamberti (1). Bograchi, le plus élevé de ces villages sur l'Engour, n'est séparé de Ghébi que par un contrefort du Passmta : chaque année les habitants du

(1) Voici les noms de ces 26 villages. Sur l'*Engour*, en commençant par sa source : Bograchi, Moudjalou, Tsiormi, Moulakh, Mestia, Lentéra, Sala, Latani, Dolg, Iscour (Scuroti, Lamberti), Ghesséri, Dimkhéra, le Petit et le Grand Likha (Lacqua, Lamberti), le Grand Lakhmoula, tous sur la rive droite du fleuve. Sur le *Gouba* : Soupi, Katskhi et Pari. Sur le *Tsarèli* : Tsarèli, Kakheldache et Tchoubari. Sur le *Nakar* : Nouka, Lachekharache, Tavrar, Djoukhrani, Jéroukal.

premier village ont le droit d'exiger de ceux de Ghébi un boeuf, qu'on mange en commun à la fête de Pâques.

Dans le petit résumé historique de la Géorgie qui est en tête du second volume, j'ai traité des anciennes voies de communication qui faisaient du Souaneth un pays de passage important. Le pays a encore actuellement, à travers le Caucase, deux chemins de communication avec les vallées de la Téberda à l'ouest de l'Elbrous, et avec celles du Baksan à l'est. Le gouvernement russe a voulu faire reconnaître ce dernier passage : l'officier de l'état-major, prince Chakofskoi, chargé de cette mission, l'a accomplie on ne peut mieux en juin 1834. Les Souanes l'accompagnèrent jusque chez un de leurs konacs de l'autre pente du Caucase, qui le remit à son voisin; le prince arriva ainsi d'étape en étape à Pétigorsk où je l'ai vu. Il avait pris le costume tcherkesse, et s'était laissé croître la barbe; mais comme il ne savait aucun mot de la langue du pays, il fut forcé de contrefaire le muet toutes les fois qu'il fut rencontré par quelqu'un d'étranger.

Il me reste encore à parler des richesses minérales de ce pays : il paraît qu'il renferme des mines de plomb et de cuivre que les Souanes savent fondre, tandis qu'ils ignorent, dit-on, l'art de traiter le fer. Quand à l'or qui de tout temps a embelli les mythes de la Colchide et que

l'on recueillait alors chez les Souanes, il paraît que tout cela n'est pas pure fiction. La Genèse, II, 11, ne cite-t-elle pas déjà le Phison, notre Phase, qui passe en tournoyant à travers le pays d'Havila où se trouve de l'or? Strabon qui connaissait si bien la Colchide, qui la décrit d'une manière si vraie, ne dit-il pas que chez les Souanes et leurs voisins, l'on recueillait l'or des rivières sur des planches creuses percées de trous ou sur des peaux couvertes de leurs toisons? Appien fait le même rapport.... Le mythe de la toison d'or s'est répété d'âge en âge chez les peuples de la Grèce. Cet accord général doit avoir été basé sur quelque fait. Or l'on sait que de tout temps la Tskhénitskali, on dit aussi l'Abacha, ont charié des paillettes d'or, et il n'y a pas cinquante ou soixante ans que les rois d'Iméreth affermaient encore le droit de recueillir ces paillettes. Les Souanes soumis à Dadian, occupant la haute vallée de la Tskhénitskali, il serait facile de s'expliquer comment c'est chez eux qu'on a reporté la source de ces richesses (1).

(1) Pour être conséquent, M. Eichwald qui confond les Souanes avec les Tsannes, chez lesquels sont de riches mines de cuivre et d'or dont parle déjà Procope, nie, p. 333, Alte Geographie, etc., qu'il y ait les moindres traces de mine d'or chez les Souanes, et que le pays puisse en receler. Les mines de cuivre et d'or de Procope sont à Goumichekané, dans le voisinage de Trébizonde et sont très-

connues. Quand à l'or des Souanes, il n'est nulle part mentionné que sous la forme de paillettes : le trajet que j'ai fait le long de la Tskhénitskali m'a convaincu cependant qu'il n'est pas impossible, au milieu de ces roches porphyriques qui ont percé le sol le long de ses rives, d'y trouver des métaux.

LÉTCHEKOUM.

Le Létchekoum qui fait coin entre le Souaneth et le Ratcha comprend toute la vallée de la Tskhénitskali jusqu'à quelques verst au-dessus de Gordi ou Gverdi, c'est-à-dire jusqu'à sa sortie des bancs de calcaire. Il embrasse encore la vallée du Ladsanouri qui se jette dans le Phase. Ce pays faisait jadis partie de l'Iméreth ; il en fut détaché très-anciennement et a passé sous la domination des Dadians. Tous ses habitants sont Imérétiens et parlent le géorgien (1).

(1) En effet les domaines des Dadians ont dû même être encore plus considérables qu'ils ne sont à présent. En 1657, un partage qui se fit entre le roi d'Iméreth et Dadian, indiquerait pour limite entre les deux princes la Tchélaboura. Ceci expliquerait comment Vamik Dadian se trouvait en 1661 maître de Ghélathi, où il fit déposer ses trésors. (Voyez Chronique géorgienne de M. Brosset jeune, p. 85 et 87.)

L'écluse de Mouri sépare le Létchekoum de la partie du cours de la Tskhénitskali qui est occupée par les Souanes : on y trouve plusieurs endroits fortifiés, Tchalour, Lentékhi et plusieurs villages dont le plus élevé est Lachekhéti. Cette partie des états de Dadian est fort peu connue.

Le climat de ces trois grandes vallées de l'Engour, de la Tskhénitskali et du Phase Rion, est sain en général et tempéré en comparaison du pays d'en bas. En été il est sujet aux orages et la stabilité du climat n'est pas plus grande que dans tout autre pays de montagnes.

ODICHI (1).

L'Odichi ne comprendrait que le débouché des hautes vallées. La moitié n'est qu'une plaine basse, le long du Phase : le reste couvert des ramifications de collines qui partent du contre-fort de Ghélembor et Sakéra, n'a aucune cime élevée. Peu de pays sont mieux arrosés ; car outre l'Engour qui le sépare d'un côté du Samourzakhan, la Tskhénitskali qui le borde de l'autre et le Phase qui le traverse dans toute sa longueur, il est coupé par cinq autres rivières moins considérables qui ont toutes leurs sources sur l'extrémité dilatée de ce contre-fort de Ghélembor qui sépare la vallée de l'Engour de celle de la Tskhénitskali ; ce sont la Tchanitskali, la Khopi, la Tsiva, la

(1) Reineggs, II, p. 25, dit que des Mégrèles instruits lui ont assuré que le nom du pays venait d'une ville de même nom bâtie au bord de la mer et dont on voyait les ruines au commencement du dix-septième siècle ; elle n'est marquée sur aucune carte.

Tékhouri et l'Abacha. Les deux premières se jettent immédiatement dans la mer, réunies sous le nom de Khopi; les trois autres confluent avec le Phase. Aucune n'est navigable à l'exception de la Khopi à son embouchure. Toutes enflent rapidement par les moindres pluies d'orage et interrompent même pendant des jours les communications, à cause du manque de ponts.

Le Mégrèle ou habitant de l'Odichi est un mélange de Géorgien ou Karthle et de quelque autre nation. Sa langue habituelle est un patois ou dialecte mêlé de deux tiers à peu près de géorgien; le reste appartient à un autre idiome qu'il est difficile de déterminer, même ce qui est géorgien est passablement défiguré en passant par une bouche mégrèle : l'*a* se change le plus souvent en *o* comme dans plusieurs dialectes allemands; le *b*, le *g*, le *d* en *p*, *c*, *t*, etc. (1), ce qui rend la langue plus lourde et plus dure que le géorgien. Voici pour exemple quelques mots de cette langue tirés des noms d'arbres et d'objets d'économie que je donne d'autant plus volontiers qu'on ne le trouve pas dans les vocabulaires de Güldenstädt et de Klaproth.

(1) Voyez dans la Chronique géorgienne de M. Brosset jeune un petit abrégé de la grammaire mégrèle, p. 137 et seq.

Français.	*Géorgien.*	*Mégrèle.*
Plaqueminier.	Kouméra.	Gkhom.
Noyer.	Nigozi.	Nedsi
Pêcher et pêche.	Atami.	Otomi.
Figuier.	Lèghi.	Loughi.
Hêtre.	Moucha.	Tchekhon.
Charme.	Iskila.	Iskhémour.
Lierre.	Souro.	Souro.
Érable.	Néghentchetskali.	Negentchètskali.
Cerisier.	Bali.	Boula.
Petit sureau.	Antséli.	Intchiri.
Mûrier.	Djoëlla.	Djapi.
Juglans pterocarpa.	Lap'hani.	Liponi.
Pommier.	Vacheli.	Ouchekouri.
Poirier.	Mskhali.	Skouli.
Prunier.	Kliéva.	Tamazi.
Planère.	Tserkoë.	Tserkoë.
Periploca greca.	Magradella.	
Vigne.	Mamouli.	Mamouli.
Raisin.	Ourdséni.	Ourdséni.
Caisse dans laquelle on écrase le raisin.	Satznakhèli.	Outchenakhi.
Presse pour le vin.	Tchakhragki.	Kharkhim.
Vin.	Gvino.	Gouini.
Outre.	Khouda.	Kouta.
Vin nouveau.		Madjar.
Petite outre ou bourdiouk.	Koupri.	
Chanvre.	Kanépi.	Vchipi.
Lin.	Séli.	Sou.
Sel.	Marili.	Djim.
Corbeille à cueillir le raisin.		Ghidèli.
Millet d'Italie.	Ghomi.	Ghoum.
Ane.	Viri.	Ghirini.

Français.	*Géorgien.*	*Mégrèle.*
Cochon.	Ghori.	Ghèdji.
Cheval.	Tskhèni.	Tskhèni.
Maison.	Sakli.	Sakli.
Dieu.	Gmerti.	Goronti. Hapsi en Abkhase (1).

Du reste le Mégrèle ne diffère en rien de l'Imérétien ni pour le costume, ni pour la nourriture, ni pour les mœurs. Il peut se vanter de posséder l'un des plus beaux et des plus riches pays de la terre; mais cela ne l'enrichit pas. Il vit sans industrie, sans ambition, sans grande énergie, comme vivaient ses pères; cela lui suffit. C'est l'ancien Colche.

Outre le Létchekoum et l'Odichi, Dadian possède encore le Samourzakhan que j'ai décrit plus haut.

(1) Pour compléter cette nomenclature d'arbres en géorgien, je vais ajouter dans cette note les noms que j'ai recueillis moi-même et ceux que j'ai trouvés dans Güldenstädt.

Français, latin.	*Géorgien.*	*Français, latin.*	*Géorgien.*
Vaccinium arctostaphylos.	Hourk'hella.	Salix alba.	Tripi.
Azalea pontica.	Jeli.	Cornus sanguinea.	Tchoudasola.
Staphilea trifoliata.	Tcheikoëlla.	Pinus sylvestris.	Djatgousso.
Pyrus torminalis.	Katali.	— abies.	Ouithèli.
Rododendron ponticum.	Chekhéri.	Fagus sylvestris.	Tsipaëli.
Jasmin.	Jasamum.	Buxus sempervirens.	Bsa.
Bryonia vulgaris.	Léchoum.	Fagus castanea.	Zabli.
Sorbus aucuparia.	Tchauvi.	Ruscus aculeatus.	Zirghis ekalj.
Betula alba.	Arki.	Sorbus torminalis.	Datvi.
Ribes rubra.	Modi-khor.	Rhamnus ulmoïdes	Spno.
Rhus coriaria.	Toutouba.	Humulus lupulus.	Sonva.
Fraxinus excelsior.	Ipni.	Sambucus nigra.	Titgoula.
Populus nigra.	Chavi.	Platanus orientalis.	Tchadan.
— tremula.	Verkii.	Populus alba.	Tétri verkii.
Rosa canina.	Vandii.	Ulmus campestris.	Tela.
Cornus mas.	Iskyoudi.		

La statistique de M. Oreste Evetski (1835) qui divise ce pays en trois mouravats ou districts, lui donnne 68,600 habitants, répartis comme suit:

Mouravat du Létchekoum,		13,600	habitants,
»	de Signaghi,	26,600	»
»	de Zoubdidi,	28,400	».

Le Samourzakhan est sans doute compris dans le mouravat de Zoubdidi.

Dadian est souverain de tous ces pays sous la vassalité de l'empire de Russie. En reconnaissant la suzeraineté de la Russie, il a renoncé au droit de mort sur ses sujets, et à celui de faire la paix ou la guerre de son chef. Du reste, il est autocrate chez lui, et le gouvernement russe jusqu'à présent s'est fort peu mêlé de son administration intérieure; il l'a fait autant par politique que par nécessité. Ces grands vassaux sont très-méfiants, très-jaloux de leurs droits, et mettront toujours obstacle autant qu'ils le pourront à toute immixtion étrangère dans leurs affaires.

On a vu dans l'exposé historique que j'ai placé à la tête du 2e volume, que les rois d'Abkhasie et de Karthli, à l'époque de leur grande puissance, avaient partagé leurs états en grandes satrapies qu'ils avaient confiées aux hauts dignitaires de leur cour; le Sa-atabago avait été le partage du gouverneur des enfants des rois; l'Egrissi, aujourd'hui Mingrélie, fut celui du grand échan-

son, *Dadian* en géorgien (1). Ces gouvernements n'étaient point héréditaires; mais ils le devinrent bientôt par l'habitude qu'avaient les rois de nommer le fils pour succéder au père. Peut-être y avait-il nécessité chez eux de suivre ce système, préférant conserver une apparence de suzeraineté, à lutter contre des vassaux qui étaient devenus presqu'aussi puissants qu'eux. Je ne puis comparer d'une manière plus frappante ce qui s'est passé en Géorgie, qu'avec ce que l'on a vu dans le saint-empire romain, où sous un régime de féodalité semblable à celui de la Colchide, les empereurs ont vu leurs archi-chanceliers, archi-chambellans, archi-échansons, d'abord élus à vie, prendre place parmi les princes d'Allemagne, obtenir de grands états, et devenir si puissants qu'ils ont dû leur céder leur rôle de monarque et de roi.

Le premier Dadian connu fut Ghiorghi qui mourut en 1323 : il fut remplacé par son fils Mamia.

Nous devons à l'infortuné Schultz une chronique abrégée arménienne que M. Saint-Martin a traduite et à laquelle j'emprunte la succession de ces Dadians jusqu'à la fin du 17e siècle.

(1) Telle est l'interprétation que Reineggs donne de ce mot, II, p. 25. Chardin de son côté croit que Dadian signifie grand justicier.

1323. Dadian Mamia.

1345. Dadian Ghiorghi, fils de Mamia, nommé par le roi Ghiorghi VI l'illustre.

1384. Dadian Vamik, fils de Ghiorghi : il fit la guerre dans le Djikheth et dans l'Alaneth et en rapporta les fragments de marbre dont il fit ériger la chapelle funéraire où repose son père dans le monastère de Khopi. Vamik avait été reconnu par le roi Bagrat (1).

1396. Dadian Mamia, fils de Vamik : il fut tué à Amiazeth.

1414. Dadian Liparit, nommé par Alexandre I, roi de Géorgie ; après la mort d'Alexandre, les Dadians proclamèrent leur indépendance.

1470. Chamandavlé, fils de Liparit.

1474. Vamik, frère paternel de Chamandavlé.

1482. Liparit, fils de Chamandavlé.

1512. Mamia ; ce prince en 1534 s'étant ligué avec Mamia Gouriel, fit une grande expédition contre le Djikheth, desirant faire rentrer les Tcherkesses et les Abkhases sous sa domination : il fut battu par Tsandia Inaldaphita, et perdit la vie dans le combat.

(1) Voyez tom. I.

1534. Dadian Léon, fils de Mamia : il fut tué à Dsioï-Orsoï.

1572. Ghiorghi, fils de Léon ou Lévan.

1582. Mamia, frère de Ghiorghi.

1590. Manoutchar, meurt à la chasse d'une chute de cheval.

1611. Léon ou Lévan, fils de Manoutchar : il mourut en 1657, peu de temps avant l'arrivée de Chardin en Colchide (1). Ce Lévan, remarquable par sa bravoure et par ses vices, avait, selon notre voyageur, épousé la fille du prince des Abkhazes, dont il eut deux fils. Epris ensuite d'amour pour la femme de George Liparit, son oncle et tuteur, la trop célèbre Darédjan Chaliké, il chercha de vains prétextes pour répudier sa femme légitime; il l'accusa d'adultère, lui fit couper le nez, les oreilles et les mains, et la renvoya dans cet état à son père après avoir empoisonné ses deux enfants (2). Lévan eut de son com-

(1) Eugénius, Tables, p. 46, dit que ce Lévan s'était soumis à la Russie : il paraît que ce fut l'effet de l'ambassade envoyée par le tzar Alexis Mikhaïlovitch en 1650, à Alexandre, roi d'Iméreth. (Voyez aussi Jean Potocki, et le Voyage de Klaproth, éd. all. I, p. 330.)

(2) Tout le monde assurait à Chardin que cette prin-

merce incestueux avec Darédjan deux fils et une fille, qui furent tous paralytiques. L'aîné Alexandre mourut à l'âge de 20 ans, ayant épousé une fille du Gouriel, dont il eut un fils.

1657. Liparit ne régna qu'un an. Le roi Alexandre ayant fait une incursion dans l'Odichi, chassa, à l'instigation de la Chaliké, Liparit, et mit à sa place Vamik ou Voméki, fils supposé de George Liparit, mais qu'elle avait eu de Lévan.

1658. Vamik ne fut Dadian que fort peu de temps; les Mingréliens se plaignirent à Chah-Navaz, roi de Géorgie, de ce qu'on avait frustré de ses droits l'héritier légitime, le jeune Lévan, fils d'Alexandre et petit-fils de Lévan. Chah-Navaz, dans une invasion qu'ils fit en Mingrélie, s'empara d'Elène, femme de Vamik, et de toute la famille du prince. Vamik avait cru trouver un refuge chez les Souanes; mais ils le massacrèrent lui et son fils. Chah-Navaz et les Karthles s'emparèrent alors de Ghélathi où Vamik avait fait transporter ses trésors: on y trouva ses livres à clous (papiers

cesse était innocente du crime dont on l'accusait, p. 123, éd. in-folio.

diplomatiques), ses images, ses croix, ses perles, son or et une foule de prisonniers. Les Karthles regorgèrent de butin.

1661. Lévan. La Chronique géorgienne de M. Brosset le nomme Chahman-Dawlé; peut-être n'est-ce qu'un titre ou un surnom. Lévan mourut en 1680 (1).

Il m'est impossible de poursuivre plus loin la généalogie de ces princes : les troubles continuels qui désolaient l'Iméreth et la Mingrélie avaient attiré les armes des Turcs, qui s'étaient rendus ces pays tributaires.

En 1769, sous le prince Katsi Dadian, on vit pour la première fois les armes des Russes en Mingrélie venir défendre les droits du prince contre les envahissements de la Turquie. Dans le traité, qui fut fait en 1774, entre la Turquie et la Russie, la Mingrélie fut reconnue indépendante, et la Turquie renonça au tribut d'esclaves qu'elle percevait sur ce malheureux pays.

En 1804, George Dadian, fils de Katsi, se reconnut définitivement vassal de la Russie.

(1) Chardin est en contradiction avec lui-même; il suppose le successeur de Vamik, petit fils de Lévan, p. 128, et p. 124, il le fait fils de Joseph, frère de Lévan. Peyssonnel (Essai sur les troubles de Perse et de Géorgie, p. 22) est de ce dernier avis.

Depuis lors les rapports n'ont pas varié entre l'empire de Russie, et les Dadians. Le Dadian actuel Lévan, est fils de George.

Le système féodal est ici la base de toute administration; c'est la féodalité dans toute sa force, dans toute sa pureté, telle que les races germaniques nous l'ont apportée de l'orient; mais ici elle est devenue coutumière au suprême degré. Enracinée depuis des milliers d'années sur ce sol, elle a modelé depuis longtemps les esprits, l'intelligence, les préjugés : tout est devenu routine jusqu'à la bizarrerie. Le serf qui doit labourer le champ de son seigneur, s'il est habitué à tirer son sillon dans un sens, ne le tirera dans l'autre sous aucune condition. « Mon aïeul l'a fait ainsi; si vous voulez faire autrement, trouvez quelqu'un d'autre que moi. » Celui qui sème est autre que celui qui laboure et que celui qui récolte.

Un vassal est obligé par servitude de donner un ou une domestique pour le service de son seigneur : vous croyez, que celui-ci a plein droit de l'employer comme il lui convient? Point du tout. Si vous voulez faire faire au nouveau venu quelque chose d'autre que ce qu'a fait son prédécesseur vous n'y parviendrez pas. « Mon aïeul, vous dira-t-il, versait à boire, et c'est mon affaire; trouvez quelqu'un d'autre qui vous cuise du pain. » Il en est de tout ainsi.

Cette féodalité, qui prouve la grande parenté de toutes les nations de race indo-germanique, et qui nous mène sans effort des rives du Rhin à celles de l'Indus, m'a paru encore plus intéressante à étudier, quand j'ai retrouvé dans les formes féodales de la Colchide les us spéciaux de mon pays. L'on sait que les seigneurs germains, outre le service et les corvées ordinaires, croyaient avoir droit à des tailles extraordinaires qu'ils prélevaient dans des moments critiques. Dans les anciens comtés de Neuchâtel et Valangin, ces tailles avaient été réglées sous le nom d'*aides*, et les comtes s'étaient engagés à n'exiger ces aides que dans les cinq cas suivants: 1° quand ils marieraient leur fille ainée; 2° quand ils passeraient la mer; 3° quand ils seraient faits prisonniers; 4° quand ils acquéreraient de nouvelles terres; et enfin 5° lorsqu'ils seraient faits chevaliers.

Les aides existent aussi en Colchide. Un seigneur a le droit d'exiger de ses vassaux une contribution proportionnée à leur fortune, chaque fois qu'il marie une de ses filles. Quand le seigneur s'est ruiné d'une manière ou d'une autre, qu'il a été fait prisonnier, nouveaux aides : nul n'ose s'y refuser.

Les redevances ordinaires d'un vassal ou d'un serf consistent non seulement en services et en corvées; il paie en sus à son seigneur un cens

qui équivaut environ au dixième de ce qu'il a cultivé pour son propre compte. C'est ce qu'on appelle *l'imposition*, qui est toujours plus ou moins arbitraire de la part du seigneur : car il n'est dit nulle part sur quelle base fixe cette taxation doit se faire. La porte est ouverte à tous les abus, à toutes les vexations que peuvent commettre de mauvais seigneurs.

Comme dans notre ancienne constitution féodale, un seigneur peut être vassal d'un prince ou d'un autre seigneur qui a aussi des droits sur lui et qui fait même travailler ses paysans pour lui ; ce sont les rapports de foi et d'hommage du *domicellus* et du *dominus*.

Dadian, vassal de l'empire russe, est le *dominus* de tous les grands feudataires qui possèdent des biens considérables dans ses états; ils lui doivent le service à la guerre, dans son palais, l'imposition, tout comme ils les exigent de leurs vassaux. Ces grands feudataires portent le titre de princes.

Ces rapports féodaux, comme l'on voit, sont très-multipliés, et un paysan serf peut être souvent obligé à trois redevances à la fois, l'une envers son seigneur immédiat, l'autre envers le suzerain, la troisième envers le souverain ou dominus.

La marge est large pour l'arbitraire, qui ne paraît tel ni aux seigneurs ni à Dadian. Elevés

dans ce système, dans cette routine d'administration, ils n'y voient rien que de fort naturel. Cela tient si fort à la nature des choses, c'est tellement enraciné dans les habitudes des grands et des petits, qu'il serait fort étonnant qu'aucun d'eux sentît la nécessité de sortir de cette routine et fît un pas pour cela.

Cependant le besoin d'améliorer une pareille administration se fait déjà sentir. L'Iméreth qui, sous ses rois, jouissait exactement du même régime administratif, étant devenue province russe, il s'est fait en général d'heureux changements dans la condition des servables, surtout chez ceux qui relevaient directement du roi et qui sont devenus serfs de la couronne. Le gouvernement y a introduit pour eux le même système qu'il suit dans les autres parties de l'empire et les a mis à un fixe qui est des plus modiques. L'arbitraire n'existe donc plus pour cette classe de servables qui est considérable en Iméreth.

Le gouvernement aurait désiré introduire un changement pareil pour les serfs des seigneurs; on s'est demandé ce qui l'a arrêté dans ce projet qui aurait pu s'exécuter tout d'un coup, lors de la prise en possession du pays. Mais a-t-on pensé à la tâche immense que c'était s'imposer que de réorganiser tout d'un coup un pays dont on ignorait pleinement l'administration; le gouvernement a voulu connaître les abus avant de les

réformer, et il fait son possible pour remédier petit à petit à des maux qui remontent si loin et qui sont enracinés si profondément. Ce sont les aides et les impositions arbitraires qu'il voudrait abolir entièrement : mais comment le faire sans irriter des seigneurs encore nourris d'anciens préjugés et fiers de leurs droits; il n'est pas plus facile de leur ôter leurs priviléges qu'il ne l'était, il y a 60 ans, d'ôter à la noblesse, à l'aristocratie française ceux qu'elles s'étaient arrogés sur un peuple entier. Marchant avec sagesse, avec calme, l'administration s'est constituée le défenseur des serfs, et elle veille à ce que les abus deviennent toujours moins fréquents.

Quand le serf sera rassuré une fois pour toutes contre toute mesure arbitraire, on verra cesser la paresse et l'extrême incurie qui caractérisent surtout le Mingrélien. Il sait que s'il travaillait un plus grand champ, s'il faisait plus de vin, son seigneur l'apprendrait et l'imposerait davantage. Il se tient donc scrupuleusemeut à sa mesure. «Mon aïeul, dit-il, a cultivé tant de gômi, rempli tant de koupchines de vin; le seigneur le sait, et je m'y tiens.»

Le mieux des Imérétiens est connu des sujets de Dadian, qui sentent la différence de leur condition : ils commencent à devenir récalcitrants; ils se révoltent, et le prince Dadian a déjà accédé à introduire quelques premières améliorations.

Il a établi une espèce de conseil-d'état qu'il a chargé des affaires.

Le prince Dadian, passionné pour la chasse comme ses ancêtres, erre sans cesse d'un bout de ses états à l'autre pour s'y livrer : il s'établit chez le premier paysan qu'il trouve, et dans son ardeur, il y reste quelquefois jusqu'à ce que la famine l'avertisse d'aller plus loin. Ses aïeux l'ont fait ; il fait comme eux : chacun trouve cela fort naturel, tant cette hospitalité est de droit dans le pays.

Ce n'est pas qu'il manque d'habitations et de résidences ; j'ai décrit celles du Létchekoum : dans l'Odichi, il a Gordi, Signaghi. Sa principale résidence, la vraie et ancienne capitale du pays est Zoubdidi ou Zougdidi (le grand Zoug), sur la Tchékhouchia, affluent de la Djoumi : celle-ci se jette dans l'Engour, qui coule à deux lieues de marche à l'ouest de Zoubdidi.

Le Dadian Lévan qui vexa si cruellement le pauvre Chardin résidait là, dans un palais qui subsiste encore tel qu'il était alors. Cette vieille habitation ressemble tout-à-fait à un vieux magasin, tel que nous en avons un échantillon au bord du Phase, à Koutaïs, parmi les ruines de l'ancienne habitation des rois d'Iméreth. De petites fenêtres étroites, un air sombre et délabré n'annoncent guère la demeure d'un souverain. Le prince qui, comme nous l'avons vu, n'est pas

fort recherché dans ses autres habitations, a senti, en comparant sa résidence avec le palais du gouverneur-général de Tiflis, combien elle est au-dessous de ce qu'on devrait trouver chez un Dadian de Mingrélie, et pour faire honneur à son rang, il veut se faire bâtir à Zoubdidi même un nouveau palais en pierre : il avait prié de mon temps le gouverneur d'Iméreth de lui envoyer un officier ingénieur pour lui faire un plan, et l'aider dans sa construction. Il voulait profiter de cette occasion pour se faire tracer une route praticable jusqu'à Mouri, le long de la Tskhénits-kali, au lieu de la route affreuse que nous avions suivie.

On compte 4 heures de marche de Zoubdidi à Anokria, 4 à 5 heures jusqu'au monastère de la Khopi, en passant par le monastère de Tsaichi (1), l'ancienne demeure des pères capucins de Mingrélie, qui est à moitié chemin. On sait combien Chardin eut à souffrir chez ces bons pères, pillé, volé, menacé de toutes parts : mais les circonstances étaient des plus fâcheuses pour lui; le parti du petit-fils de Lévan Dadian et les Turcs luttaient au sujet de la Mingrélie contre les adhérents du fils de Joseph, frère de Lévan Dadian.

De tout temps la position superbe de Zougdidi, et la fertilité des alentours en ont fait un

(1) Thiapolis de Ptolémée.

endroit important, car tout près du nouveau Zoubdidi, vers l'Engour, gisent les ruines d'une ville ancienne dont personne ne sait ni le nom, ni l'histoire.

Un rocher à moitié chemin de Zoubdidi à Attanghélo, porte les ruines de la double forteresse de Roukh, dont les murailles sont très-hautes. L'un des forts est plus ancien que l'autre qui lui a été accolé pour lui servir d'entrée. Les murailles du vieux fort sont percées de grandes fenêtres.

Du sein du rocher sur lequel s'étend le nouveau fort jaillit le ruisseau de Roukh, abondant en poissons qui sortent aussi du sein de la terre : le Roukh est un ruisseau qui s'est perdu comme le Chauri : il se jette à gauche dans l'Engour.

Roukh a, dit-on, servi jadis d'hôtel des monnaies aux princes Dadians, qui y gardaient leurs trésors. Les Turcs, maîtres du pays, y mirent garnison, les Russes l'ont démantelé en 1770.

Reineggs place à 7 verst au N. E. de Roukh, sur la rive gauche de l'Engour, une ville nommée Eghers ou Eghéria, la plus grande et la meilleure des forteresses de la Mingrélie. Je n'ai pu obtenir de renseignement sur cette localité qui ne se trouve marquée sous ce nom sur aucune carte; il paraît qu'elle répond à celle de la ville de Dadian, marquée sur la carte d'Alexandre, roi d'Iméreth (1738).

L'Odichi possède nombre de ruines d'autres forteresses sans compter celles qui sont habitées, comme Djevari, près de l'Engour, à l'entrée du Souaneth, Tchakvidji, sur la Tchanitskali, Noga, sur la Tsiva, Chekhépi, sur la Tékhouri. La suite de mon voyage amènera d'autres détails sur cet intéressant pays.

Martvili.

Le 23 septembre, après avoir pris congé du prince Dadian, nous partîmes pour Martvili. Nous devions passer du lit de la Tskhénitskali dans celui de l'Abacha, et traverser le chaînon qui les sépare. Nous abordâmes le pied de cette paroi de roche crayeuse élevée de 500 pas, qui court à l'ouest. Nous marchions sur les porphyres pyroxéniques qui ont arraché et soulevé du fond du bassin ces roches escarpées, et qui leur tiennent lieu de postument : ces porphyres présentaient des variétés très-curieuses parmi les ruines du calcaire.

Un bois de hêtres et de charmes peuplé de framboisiers, voile en partie les flancs du porphyre. A 8 verst de Gordi nous étions déjà sur les pentes escarpées qui bordent la vallée de l'Abacha. Un chemin affreux qui serpente parmi les ruines du calcaire nous conduisit dans le fond.

Cette partie de la vallée de l'Abacha est de

niveau à peu près avec le bassin du Phase, et on peut se la représenter comme un grand golfe qui se serait vidé en même temps que la plaine. Les champs de millet y sont superbes.

La dernière colline du chaînon qui sépare la Tskhénitskali de l'Abacha, s'élève à gauche comme un cône isolé, élevé de 4 à 500 pieds au-dessus de la plaine. Sur sa cime paraît le monastère de Martvili, visible de partout et de bien loin comme un phare. Au pied de la colline s'étendent les restes du camp d'un bataillon du régiment de Mingrélie, ci-devant stationné ici : l'Abacha que nous passâmes à gué le séparait du bazar de Novogalési ou Novoghilébi.

Arrivés devant la porte du monastère, nous descendîmes de cheval et nous attendîmes fort humblement que le prince Constantin Ghéboidsé nous eût annoncés à l'évêque, et eût obtenu de lui notre introduction dans le monastère. L'évêque David Tchekoïndéli (1) était ce même prince David Tsérételli, frère de la princesse Dadian, dont j'ai parlé plus haut. Aussitôt il fit ordonner de m'ouvrir une chambre où je me mis en état d'être présenté.

(1) J'ai expliqué plus haut que chacun des six évêques de l'ancienne Abkhasie dont la Mingrélie faisait partie, avait un titre particulier; l'évêché de Martivili s'appelait Tchekondidi et l'évêque Tchekoïndéli. (Voyez Ier vol., et Voyages au nord, t. VII, p. 137.

Suivi de Nicolas, armé de pied en cap, et précédé du grand maître des cérémonies de l'évêque, je fus introduit dans sa salle d'audience, où je le trouvai entouré de son chapitre, et muni aussi d'un interprête. Il me présenta la main à baiser ainsi qu'aux personnes qui me suivaient, me fit asseoir à côté de lui, et, pour première question, me demanda l'âge que j'avais. Il me fit nombre de questions de ce genre. Il me parla beaucoup des Mégrèles dont il faisait un peuple bien différent des Géorgiens ou Karthles pour la langue.

Quoi qu'il en soit de sa capacité et de sa conduite dans les affaires de la Mingrélie, il exerça envers moi l'hospitalité la plus attentive. On me donna un charmant logement, celui qu'occupait ordinairement Dadian. Rien ne me manqua, ni thé, ni rhum; le service fut superbe, servi sur de l'argent et sur de l'ivoire; le vin parfait.

Le lendemain 24, qui était un dimanche, l'évêque me fit inviter à une grand'messe qu'il voulait bien desservir en ma faveur. D'abord se fit dans toute la pompe possible l'habillement de l'évêque; l'or, l'argent, les pierreries, les perles brillaient de toutes parts. Assis en face de la grande porte de l'iconostase, sous le dôme, on lui apportait chaque pièce de son accoutrement sur de grands plateaux de vermeil. Chaque pièce bénie par lui, lui était mise par une dizaine de de prêtres et de diacres, qui officiaient avec lui,

cachant leur soutane noire de moines de Saint-Basile sous les plus brillants ornats. En me transportant en esprit aux pieds de Jésus, célébrant la cène au milieu de ses apôtres, j'aurais eu peine à reconnaître la simplicité du Seigneur dans la magnificence de son successeur. Chaque pièce qui servait au grand sacrifice fut apportée en pompe, encensée, bénie et montrée au peuple, pendant que trois ou quatre chantres répétaient d'une voix peu mélodieuse, et monotone au possible, des chants qu'entrecoupaient les *kyrié eleyson* du peuple.

Quand le sacrifice de la messe fut préparé, que le calice, le couteau, le vin, l'hostie eurent été présentés au peuple, les portes de l'iconostase se fermèrent tout à coup; le peuple tomba à genoux, et dans la plus pieuse contrition attendit que le sacrifice fût consommé.

L'église dédiée aux saints martyrs, a été restaurée plusieurs fois; elle est fort ancienne. Le plan de l'église n'est qu'une exacte copie de celui de l'église de Sion près d'Atène, qui en était une du temple de Saint-Ripsimé à Etchemiadzin. La croix régulière était marquée par quatre grandes sorties en demi-cercle, séparées par autant de hautes niches (1). Une coupole circulaire marquait le centre de la croix. Les murailles ont

(1) Voyez atlas, IIIe série, architecture, pl. 4.

été repeintes au moins quatre fois. Un foule de portraits de princes qui ont été ensevelis dans l'église, recouvrent les portiques. Le tout a beaucoup souffert par la fumée et par le feu que les Turcs ont fait au milieu de l'église quand ils s'étaient emparés de ce monastère, pour en faire une position militaire.

L'extérieur de l'édifice a éprouvé peut-être de plus cruelles dégradations, autant par l'influence du temps que par la main des ennemis. Les sculptures qui ornaient la frise d'une partie de l'église ont été détruites, et ils n'en est resté que quelques lambeaux dont on a recomposé le relief qui orne le chœur. Les pièces rapportées ne cadrent pas ensemble. Par exemple on voit un saint George poursuivant un daim et un griffon ; il est facile de s'apercevoir qu'il manque ici un morceau et qu'à la place du daim et du griffon, il y avait sur la pierre voisine le dragon et le bout de la lance de saint George, qui manque.

L'une des façades de côté représente J. C. au milieu des anges : sur l'autre sont des animaux. Je reconnus sur une porte qui regarde le sud, plusieurs fragments de l'ancienne frise, qui ont servi à construire la muraille. Je fus frappé d'y retrouver répétés les sujets ciselés sur les objets qu'on a trouvés dans le tombeau du Kouloba à Kertche, les lions poursuivant une biche, un

griffon déchirant aussi une biche, ce qui rapelle si bien les fables et les devises des rois du Bosphore, qui, comme je l'ai prouvé plus haut, ont été aussi maîtres de la Colchide. Cependant ces sculptures ne paraissent pas remonter si haut : elles sont dans le style des moulures et des chapiteaux de l'église métropolitaine de Koutaïs (1).

Il n'en est pas de même d'un autre relief qui, muré au milieu des premiers, m'a paru des plus remarquables : il représente un roi ou prêtre assis dans un fauteuil orné, et portant une grande coupe à ses lèvres : à droite un homme assis sur un pliant regarde cette cérémonie; plusieurs autres figures l'entourent. Le cadre de ce relief est composé de figures de griffons, d'un loup dévorant nn homme, etc., les griffons sont à peu près comme dans les autres reliefs; mais le style de la sculpture est très-différent; les figures sont mieux dessinées et le cadre est d'un fort beau travail (2).

La façade d'entrée précédée d'un portique est décorée, sous l'angle du fronton, d'une figure de J. C. tenant les deux doigts en l'air, avec l'inscription géorgienne suivante gravée en belles lettres sur les deux jambages de la grande fenêtre.

« J'étendrai ma main vers le ciel; je jurerai

(1) Voyez atlas, IIIe série, arch. pl. 21, fig. 6 et 7.
(2) Même planche, fig. 8.

de la main droite, en disant : je suis vivant dans l'éternité. »

L'ouvrier qui a construit l'église a aussi mis sur cette fenêtre son nom en fort belles lettres en relief ornées comme à Nikortsminda. « Krist, aie pitié de l'architecte Mikael Ouplari. »

La corniche du chœur est marquée de caissons sur lesquels on a sculpté de doubles figures de saints, très-durement travaillées, à peu près comme à Nikortsminda, ou comme au monastère de Sion.

Aucune inscription ne faisant mention de la date de la fondation de cet édifice, ce n'est que par analogie que je pourrai la fixer : elle appartiendra à la fin du onzième siècle, ou au commencement du douzième; on peut la placer entre la construction de l'église métropolitaine de Koutaïs et celle de Nikortsminda.

On s'est servi d'un calcaire crayeux jaunâtre comme pour les églises de Koutaïs, de Ghélathi, de Nikortsminda ; les restaurations ont été faites en tuf.

A quelques pas de l'église un vieux clocher noirci par le temps, et qui m'a plutôt l'air d'avoir été une tour de refuge comme celle du Ratcha, sert d'habitation à un vieux moine qui s'est logé tout en haut, et qui a fait vœu de n'en jamais sortir. On monte chez lui par un long escalier de bois appuyé contre la tour; c'est l'échelle de

Jacob ; à chaque heure du jour on voit monter ou descendre des dévots qui vont visiter le saint et recueillir sa bénédiction.

Le nouveau clocher est d'un assez bon goût, quoique bizarre; les logements de l'évêque y sont accolés.

Martvili renferme une espèce de séminaire assez fréquenté.

Mais que sont ces beaux édifices en comparaison de la position même de Martvili, l'une des plus magnifiques que l'on puisse visiter au sud du Caucase. La vue est aussi superbe, aussi variée qu'elle est immense. De tous côtés l'œil se perd dans un labyrinthe merveilleux. Au nord embrassant la vallée de l'Abacha et de l'Intchékhia, je remonte jusqu'au sein des alpes neigeuses de Ghélembor. A l'est, je plane sur toute l'Iméreth ; je suis de l'œil la trace brillante de la Tkhsénitskali jusqu'au Phase, et dans le vaporeux de l'horizon, je reconnais la chaîne lointaine des montagnes de Vakhan et de Souram. Je me tourne au sud, et je puis promener mes regards sur tous les pics de la longue chaîne mélaphyrique des montagnes d'Akhaltsikhé, dont les cimes déjà neigeuses brillent au feu du soleil. Je plonge à vue d'aigle sur toute la plaine du Phase dans laquelle se promènent ses nombreux affluents. Quelle immensité de détails présente cette plaine boisée couverte de champs par ta-

ches, semée de vignes et de villages. Je ne crois pas que la Lombardie offre rien de plus beau. Je la vois cette plaine se terminer avec l'horizon très-lointain de la mer, présentant comme un large portail entre les derniers embranchements de la chaîne du Souaneth et les monts lointains du Gouria.

Tel est ce Martvili qui mérite bien d'être visité par les amateurs des beautés de la nature, de l'architecture et de l'archéologie. Par sa position c'est un de ces endroits faits pour attirer les premiers regards de l'homme qui veut se bâtir une demeure. Qui pourrait compter les générations qui ont vécu sur cet emplacement avant qu'une église chrétienne y fût fondée, et il y a tout à présumer que cette église eut pour fondements quelque monument sacré, quelque temple plus ancien que la religion chrétienne, reconsacré sous une nouvelle forme. N'avons-nous pas vu cela dans tous les pays du monde ? Les premières églises de Lithuanie ne furent-elles pas fondées presque toutes sur les cendres encore chaudes des feux de Perkoun, à Vilna, à Viélona, etc. En Russie, en Arménie, n'en fut-il pas de même ? Le panthéon de Rome n'est-il pas devenu l'église de tous les saints ? Quel est le christianisme qui s'est conservé pur et qui ne s'est pas mêlé aux anciennes religions des pays où on le prêchait, enté sur elles ? Combien de fois les chrétiens,

malgré leur zèle, ne furent-ils pas obligés de tolérer, de consacrer même d'anciennes fêtes, d'anciens lieux sacrés, afin de ne pas effaroucher les peuples qu'on voulait convertir et de les attirer imperceptiblement au christianisme par quelque condescendance? Martvili a été quelque temple antique, et les fragments qu'on reconnait çà et là murés, ont pu appartenir à cette époque.

On prétend que l'Abacha, dans la langue du pays, s'appelle encore *l'ancienne Tskhénitskali*, et que le nom de Colchos appartient à la contrée de Novoghilébi. Ces assertions d'un officier qui avait longtemps séjourné à Novoghilébi, se justifieront aisément par la suite de mon récit. Il n'y a pas longtemps d'ailleurs qu'on recueillait des paillettes d'or au bord de la Tskhénitskali.

Je quittai l'évêque très-reconnaissant de son hospitalité (1); j'étais étranger à ses intrigues.

(1) Je mets ici en note le menu du dîner, magnifique pour le pays, qu'il me fit servir, et qui intéressera peut-être quelque dame fort curieuse de connaître la cuisine d'un évêque de Mingrélie: mais en vérité, je crains par tous ces détails de passer pour un gourmand, qui n'a parcouru le pays que pour visiter les cuisines et les koupchines: j'en demande pardon à messieurs les savants.

1° Mouton en sauce.

2° Poulet en sauce au kindzi ou coriandre. On prend pour cette sauce du persil, du porreau, de l'ail et des

Depuis lors, je l'ai revu à Koutaïs, toujours grand, bien fait, comme un Tsérételli; mais il jouait un autre rôle qu'à Martvili. Le ciel s'obscurcissait et le général lui faisait sentir combien il était indigné du rôle qu'un évêque de paix jouait pour mettre le discord entre Dadian et le gouvernement, rôle qui ne pouvait le mener qu'à

jeunes feuilles de coriandre ou kindzi, que l'on pile ensemble dans un mortier avec des noix fraîches, jusqu'à en faire une espèce de crême qu'on sert en forme de sauce à tous mets. C'est le plat de cérémonie, le mets favori : on me l'a servi cinquante fois; pressé par les instances de mes hôtes, j'en ai gouté et mangé cinquante fois; jamais je n'ai pu m'y habituer : ce mets bouleverse.

3° Poulet roti, à la sauce de grenade, mets des plus délicats que je connaisse. J'ai déjà dit que les poulets de Mingrélie étaient rénommés dans tout le sud du Caucase; nourris de millet, de mûres, de figues, de maïs, ils sont fort tendres et les habitants réussissent fort bien à les rôtir à la pointe d'un bâton, les aspergeant d'abord à l'aide d'un bouquet de plumes avec de l'eau salée : puis quand ils commencent à roussir, ils les enduisent à plusieurs reprises de beurre fondu. Il n'est personne qui ne sache exécuter ce petit manége avec la plus grande adresse, tournant légèrement le bâton entre les doigts. La sauce à la grenade, qui n'est qu'un jus exprimé, assaisonne fort bien ce rôti et tient lieu de salade.

4° Petites truites et ortolans enveloppés de pâte et cuits ainsi comme du pain.

5° Truite rôtie; rôti d'agneau.

6° Fruits, pêches, poires, etc.

7° Dessert.

sa ruine. L'évêque n'en parut pas très-affecté; il se peut bien que son intreprête lui ménagea un peu, dans la traduction, la vérité des paroles du général; du moins, il ne fut pas converti.

Le général major Dadian ne se lassait pas de remontrer à son frère combien il y avait de faiblesse de sa part à supporter l'ambition tyrannique de sa femme et les intrigues calomnieuses de l'évêque, l'encourageant à mettre fin à tous ces troubles en éloignant de lui les Tsérételli. Tout à coup on le vit expirer à la fleur de l'âge, au commencement de l'hiver de 1833 à 34.

Le corps fut exposé selon l'usage, entouré de ses enfants dans la plus profonde affliction. L'évêque devait venir faire les prières pour les morts : au lieu de paroles de paix et de consolation, on n'entend sortir de sa bouche que des anathèmes et des malédictions contre le défunt. Les enfants, outrés de tant d'indignité, portent plainte jusqu'auprès du général en chef, le baron Rosen.

On eut bientôt un autre sujet d'horreur et d'épouvante; depuis quinze jours le cadavre était exposé, et aucune mauvaise odeur ne s'en exhalait : il sortait du sang par tous les orifices du corps; on cria au poison. On s'expliqua le fait; des évacuations multipliées avaient vidé l'estomac et le bas-ventre. C'était un effroi général; chacun craignait d'être empoisonné à son

tour : tout était en confusion, quand le prince régnant, amenant avec lui l'exarque de Koutaïs pour les funérailles du défunt, arriva à Martvili où on avait transporté le cadavre pour y être déposé dans le tombeau de sa famille.

L'accusation était générale ; une foule de circonstances concouraient à prouver la part que l'évêque avait pu prendre à ce crime. D'accord avec le gouvernement, Dadian écrivit à son beau-frère la lettre suivante : « Mon oncle, ayant appris que votre santé exigeait les soins particuliers des médecins, que l'on ne peut obtenir que très-difficilement dans ce pays, je vous prie d'accepter la permission que je vous donne de résigner votre évêché, pour que vous puissiez vous rendre quand vous le voudrez et pour aussi longtemps qu'il vous plaira à Koutaïs ou à Tiflis, ce qui est entièrement à votre choix. » Dadian nomma aussitôt l'archimandrite du monastère de la Khopi pour le remplacer.

Nakolakévi (Archéopolis ou Aea).

Je désirais faire de plus longues recherches dans ce célèbre Martvili. Mon guide m'avertit que le prince Dadian, campé dans la plaine où il chassait, attendait pour entrer au monastère que j'eusse quitté son logement. Je renonçai à mes recherches pour lui faire place, et nous nous

hâtâmes de quitter l'évêque qui me donna sa bénédiction du haut de sa galerie. On me fit descendre la plaine qu'arrose l'Abacha, qui au-dessus du monastère tombe en cascade du haut d'une corniche de calcaire crayeux, et produit l'un des paysages les plus pittoresques des alentours.

A 6 verst de Martvili, nous traversâmes à gué l'Abacha; un trajet de 6 autres verst nous mena sur les rives de la Tékhouri, là où elle quitte les dernières ramifications des montagnes pour entrer dans la grande plaine du Phase. Qui reconnaîtrait dans les murs en ruines, couverts de lierre et de figuiers, que baigne la rivière, dans ce silence et dans cette désolation, l'antique capitale du royaume des Lazes, l'Archéopolis de Procope, l'Aea de Circé et des Argonautes? Nous trouvons, pour entrer dans cette enceinte vénérable que soutiennent de vieilles tours dont le sein s'est ouvert, une grande porte cintrée où la pierre et la brique se dessinent sous les pariétaires. D'énormes platanes, des plaqueminiers, des noyers chargés de guirlandes de vigne, de hautes herbes masquent les débris que cherchent mes yeux avides. J'évoque l'ombre de Circé, de Médée;... et si je ne me trompe c'est.... Béjan Dadian, neveu du prince, qui s'avance vers nous, pour recevoir dans sa frêle demeure de bois les hôtes qui lui arrivent; il l'a bâtie au milieu de ces

vastes ruines qui ont bravé tant de siècles, à peu près comme les Arabes du désert dressent leurs tentes sous les portiques de Palmyre; comme les Kourdes étendent les leurs le long des murs renversés de Tigranocerte.

Quand Ulysse abordant le palais de marbre de Circé, là peut-être où je vois s'élever l'asile que nous destine Béjan, les nymphes de la déesse le reçurent sur des siéges couverts de voiles de lin et sur des tapis de pourpre; elles dressèrent pour lui une table d'argent sur laquelle elles déposèrent des corbeilles d'or, des coupes brillantes, des urnes d'un vin exquis, odorant (1). Béjan n'avait rien hérité de Circé; ses bancs étaient de bois, et la terre son tapis; ses coupes étaient une corne recourbée, et une planche sur quatre pieds remplaça la table d'argent, le vin seul n'avait pas subi de métamorphose; il fit tuer un mouton en notre honneur; mais tout ce qu'il nous offrit, il nous le donna de si bon cœur que nous oubliâmes que d'autres avaient été plus élégamment servis que nous : je me livrai à la joie que j'éprouvais d'être enfin sur cette terre sacrée.

Mais je parle du palais de Circé, comme si tout le monde devait croire sur ma parole que Nakolakévi est bien Aea. Tant des personnes

(1) Homère, Odyssée, ch. X, v. 347.

ont échoué avant moi dans ces recherches.

Or Strabon dit : « On montre aussi, aux environs du Phase, la ville d'Ea (1). »

Pline s'exprime ainsi : « La plus célèbre des villes (des environs du Phase), fut cette Ea, qui s'étend à 15,000 pas de la mer, où l'Hippus et le Cyanus, venant de différents côtés, se jettent dans le Phase (2). »

Etienne de Byzance, qui paraît vouloir corriger Pline, parle ainsi : « Aia est une ville de Colchide, fondée par Aiétès, éloignée de 300 stades de la mer; deux rivières, l'Hippus et le Cyanus, qui forment une presqu'île, passent auprès (3). »

L'Hippus n'est pas douteux, puisque ce n'est qu'une traduction de Tskhénitskali (la rivière des chevaux) dont je viens de visiter les bords. Maintenant quel est le Cyaneus ou Cyanus? Ce ne peut être le Phase Rion que Pline nomme Surium et Strabon Glaucus. Ce sera au contraire l'une des rivières qui coulent à l'ouest de la Tskhénitskali, peut-être la Tékhouri des Géorgiens qui reçoit à gauche l'Abacha avant d'entrer dans le Phase. Je supposerais bien plutôt que c'est la *Tchanistkali*, si elle ne se jetait dans la

(1) Strabo, p. 42, ed. Bas.
(2) Plinii, Hist. nat. lib. VI, cap. IV.
(3) Stephanus Byz. de Urb. p. 18, ed. Xylandri.

Khopi, au lieu d'entrer dans le Phase, comme dit le texte cité ci-dessus.

Quoi qu'il en soit dans cette même localité où Pline place Ea, Procope (1), place une ville nommée Archéopolis, dont il fait la capitale du royaume des Lazes : il en fait une description si exacte que si ses ruines existent encore, je dois les reconnaître facilement. Je m'informe dans le pays si effectivement dans la contrée indiquée, il n'y a point quelques ruines remarquables, quelque tradition qui en rappelle l'histoire. C'est alors que de concert j'entends les indigènes s'inspirant de fierté, et récapitulant leurs antiques traditions, me raconter des merveilles de cette terre antique et de ses paillettes d'or, et des ruines d'une ville immense, l'ancienne capitale du pays, dont ils m'indiquent de loin avec orgueil l'emplacement.

Et cette ruine c'est celle où je me suis laissé guider. Voyons si la description correspondra aux localités.

La partie de Nakolakévi où nous étions, comprenait une assez vaste enceinte, acculée entre la Tékkouri, chargée des ruines d'un pont, et une haute colline qui la dominait. Elle est fermée de toutes parts par une muraille, bâtie en briques, quelquefois en pierres, dont la majeure

(1) Tom. II, p. 529, ed. Bonn. 1833.

partie est encore assez bien conservée, quoique portant les traces visibles de l'âge : quelques tours carrées semées de distance en distance, en coupaient le pourtour. Voilà ce que Procope appelait le château, les portes d'en bas.

Dans l'intérieur de la forteresse où la nature dispute la place aux monceaux de décombres, aux vieux fondements d'édifices qu'elle recouvre d'une vigoureuse végétation, un vieil édifice a encore su se faire respecter jusqu'à être reconnaissable de nos jours sous le lierre, qui y rampe de toutes parts : les murs sont en grandes pierres de calcaire gris taillées grossièrement. Tout le plain-pied, autrement dit souterrain, est aussi voûté avec la même pierre. L'étage avait une grande porte avec un portique qui précédait une grande salle : tout autour régnait une estrade en pierre comme à l'appartement d'hiver de la reine Thamar à Vardsie ; des fenêtres basses et étroites l'éclairaient. L'étage supérieur avait disparu. Voilà ce qui reste de ce palais qui était celui des rois des Lazes.

Le portique et la grande porte donnent en face sur une très-vieille église, très-simple, avec un dôme fort bas dont j'ai donné un dessin (1). Elle est bâtie moitié en pierres, moitié en briques, comme Pitzounda. Le chœur est simple, l'abside

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 8, et IIIe série, pl. 4.

de gauche a été rajoutée plus tard. Les peintures sont fort grossières et très-effacées. Elle porte tous les caractères du style byzantin primitif le plus pur. Point de sculptures ni d'inscriptions. Rien que du lierre et des figuiers qui en voilent la nudité.

Il est intéressant au suprême degré de retrouver ce monument qui, selon toute apparence, date du régne de Justinien et de l'époque où Zathus, converti au christianisme, fit adopter ce culte par les Lazes, et fonder une église dans sa capitale. Il est probable aussi que ce fut Justinien qui la fit restaurer, comme Procope le dit : « Justinien répara aussi en Lazique une vieille église des chrétiens, dont la construction menaçait ruine (1). »

Le clocher, en grandes pierres de taille comme le palais, est à 100 pas de l'église; on y monte par un escalier muré à l'extérieur; il est plus moderne que l'église.

Il paraît que cette partie de Nakolakévi est demantelée depuis longtemps, et qu'elle n'a pas pu toujours servir à se défendre avec ses murailles délabrées, quoique fort épaisses; car sur un tertre rocailleux qui remplit un des côtés de l'enceinte, on retrouve un château fort intérieur, construit en grande partie en cailloux, comme quelques

(1) Procopius de Edif. Just. lib. III, cap. 7.

parties de la grande muraille. Cette maçonnerie a été faite à la hâte, et paraît beaucoup plus moderne que l'église et le palais, dont les matériaux, ainsi que ceux des édifices d'alentour, ont pu servir à cette construction; car on y voit parci-parlà quelques pierres de taille qui ne peuvent venir que de là. Ce château n'a rien de remarquable, ni inscription, ni relief, ni trace de division dans l'intérieur. Du côté de la Tékhouri, le rocher présente un abîme; ce qui est abordable est entouré d'un fossé très-profond, tapissé de buis. La vue est superbe (1).

La grande enceinte, le château intérieur et le tertre qui le porte sont dominés par une colline très-escarpée du côté de la rivière. Nous l'escaladâmes péniblement, mon guide et moi, pendant qu'il m'expliquait les merveilles de Nakolakévi.

Son sommet est couronné d'une troisième forteresse qui a 460 pas de long et qui forme un long parallélogramme sur la crête même de la colline; l'entrée, le seul point abordable, tourné

(1) Parmi les buis et sous la vigne sauvage, je trouvai un des caracolles les plus élégants, auquel j'ai donné le nom de *Caracolla Jasonis* : en voici les caractères : C. testâ orbiculari, superne depressâ, subtus convexiore, latè umbilicata, subcostata, acutè carinata, diaphna alba, labro reflexo. Il vit de compagnie avec les *Helix carthusianorum*, *fruticum*, etc.

vers le nord-est, est muni de tours et d'autres ouvrages; c'est ce que Procope appelle les portes d'en haut.

L'autre extrémité qui domine et regarde le château d'en bas, est occupée dans presque toute sa latitude par une grande construction en pierres et en grandes briques peu épaisses, que je suppose être quelque autre palais des rois des Lazes ou une demeure du commandant du fort. Le souterrain est solidement voûté; l'étage est percé de petites meurtrières; ce n'est qu'au second qu'on remarque trois grandes fenêtres occupant l'un des côtés d'un grand appartement, et auxquelles correspond vis-à-vis l'unique porte qui mène dans une haute tour.

Enfin au centre de la forteresse s'élève une vieille église, aussi l'une des plus anciennes du pays; car elle est dans le style byzantin primitif pur. Elle est toute construite en grosses pierres de taille, ainsi que la voûte du chœur; celle de la nef est en tuf. Il n'y a ni sculptures ni inscriptions, ce qui est toujours un caractère de grande ancienneté (1).

Elle est assez bien conservée, quoiqu'une forêt épaisse qui recouvre toute l'enceinte de la forteresse indique assez que ce n'est pas d'hier qu'elle est abandonnée.

(1) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 4.

Il ne reste presque pas de traces des maisons qui étaient en bois; les approches des forts en étaient couvertes. On me montra à côté de la forteresse d'en bas la place qu'occupait un immense bazar; la tradition donne à cette ancienne ville plus de dix mille feux, et chacun parle des immenses trésors qui sont enfouis dans les bois, et sous les ruines : on supposait que je venais les lever; ô sancta simplicitas!

Je ne crois pas que personne doute que Nakolakévi ne soit l'Archéopolis de Procope, tant sa description cadre avec les localités : d'ailleurs ce nom d'Archéopolis n'est pour ainsi dire qu'une traduction de Nakolakévi, qui signifie en Géorgie, *lieu dont on a fait une ville*, *qui a été une ville*, *vieille ville*.

Maintenant l'Archéopolis, capitale des Lazes, est-il Ea, la principale ville des anciens Colches? Non seulement Archéopolis est bien dans le voisinage du Phase, entre l'Hippus et le Cyanus; de quelque façon qu'on l'interprête, non seulement la distance correspond bien exactement avec celle indiquée par Etienne de Byzance, mais il n'y a pas d'autres ruines dans tout le district : ce sont les seules sur lesquelles les Mégrèles accumulent leurs fables et leurs contes merveilleux.

Voici une étymologie qui ne peut être déplacée ici. Je crois que le *Kolkhis* des anciens n'était tout simplement que le *Kolakhi* des Géor-

giens, qui signifie ville, capitale, ce qui répondrait au *Polis* des Athéniens, au *Urbs* des Romains, au *Eistampolim* ou *Stamboul* des Grecs du Bas-Empire et des Turcs.

Le bon Béjan Dadian nous ayant hébergés aussi bien qu'il le pouvait, nous dit le lendemain : « Si j'étais riche, je me ferais un plaisir et un honneur de vous garder chez moi le plus longtemps possible ; mais, hélas ! je ne suis pas si riche, tant s'en faut, que mon titre de neveu du prince Dadian devrait bien le faire croire. Je n'ai reçu qu'un fort maigre apanage, et si vous voulez que vos chevaux aient grassement du millet, je vous conseille d'accepter l'invitation de mon cousin Alexandre Dadian, qui est cinq fois plus riche que moi, et qui désire fort avoir l'avantage de vous recevoir chez lui, et de vous traiter à son tour mieux que je ne pourrais le faire. »

Nous suivîmes en effet ses conseils et nous acceptâmes l'invitation du prince Alexandre qui vint lui-même nous chercher, et qui nous mena dans une maison de bois fort propre qu'il habitait avec sa mère, au-delà de la Tékhouri, en face des ruines. Il nous y avait préparé une fête à laquelle il ne manqua ni abondance ni gaieté. Je ne pus m'y livrer comme ces braves gens le désiraient ; je mis plus de deux heures à parcourir, à scruter les ruines du fort d'en haut, et quand je revins, je les trouvai encore attablés

et festoyant, mon Nicolas à la tête. Quels estomacs que ceux-là! Je fus bien fâché de l'interrompre dans son hilarité, pour l'engager à lever la séance, et à partir pour Signaghi, où nous devions aller passer la nuit dans le voisinage d'un maison de chasse de Dadian.

Phasis et Poti.

Signaghi à 7 verst de Nakolakévi, a un bazar et une vieille église; il est déjà dans la plaine uniforme du Phase entouré de bouquets de bois de hêtres, et dans une position superbe pour des chasses. Chemin faisant, le prince Ghiboidzé me donna des échantillons des talents de son faucon, qu'un fauconnier portait encapuchonné sur le poing derrière lui. Depuis Gordi, nous nous étions amusés souvent de ce délassement; et même chez Alexandre Dadian, il y eut une grande lutte, pour savoir lequel l'emportait du faucon de ces deux chasseurs.

Partis le 26 septembre pour Sakharbet, nous passâmes au pied du château de Chekhèpi dont j'ai parlé plus haut et qui appartient à Nicolas Dadian, qui réside ordinairement à Kvasikhori, à 2 verst de Signaghi.

Les soulèvements de la craie s'avancent jusqu'ici; plus avant dans la plaine, les porphyres

mélaphyriques n'y causent que de légères boursoufflures.

Nous passâmes la nuit à Sakharbet bien fatigués d'avoir trotté dans une boue épaisse qui recouvre infailliblement les routes de l'Odichi après les moindres pluies. Les efforts que faisait mon cheval firent tomber du pommeau de ma selle où je le tenais suspendu, l'étui de fer-blanc où je mettais mes dessins; je ne m'aperçus de ma perte qu'à Sakharbet même; aussitôt Nicolas sauta à cheval et partit comme un trait pour aller à la recherche de mes trésors; il était consterné de mon malheur, tant il avait pris part à mes recherches, et y mettait du prix. Trois heures après je le vis accourir en triomphe levant en l'air l'étui brillant, où il ne manqua rien du tout. A force de demandes, de recherches, il était parvenu à apprendre qu'un paysan l'avait trouvé et l'avait emporté chez lui; croyant avoir fait l'acquisition d'un bel étui d'argent; il fallut déterrer ce paysan dans ce labyrinthe inextricable de sentiers. A force de patience, il le trouva; il eut bien de la peine à le convaincre que sa trouvaille, qu'il grattait déjà pour l'essayer, n'était que du fer étamé.

Voulant nous rendre à Poti, nous gagnâmes les rives du Phase, qui coule à 6 verst de Sakharbet. A peine vîmes-nous une maison sur tout ce trajet. Le terrain est entièrement plat. La végé-

tation est superbe : le noyer, le chêne, le charme, le hêtre, de grands érables à petites feuilles, des figuiers, des peupliers argentés, le lip'hani, le cerisier, le plaqueminier, croissent à l'envi sauvages dans cette terre d'une fertilité extraordinaire. On se croit dans une forêt du Nouveau Monde. D'énormes ceps de vigne aussi sauvage, grimpent jusqu'au sommet des plus hauts arbres, disputant la place au lierre, au houblon, aux lianes à grappes rouges, aux clématites, à la périploque grecque, etc., qui entrelacent tous les arbres, s'élançant de l'un à l'autre et tendant leurs longs rameaux, comme des filets, dans tous les sens. Aussi ces forêts sont-elles impraticables, et s'écarter de l'étroit sentier est impossible : qu'on juge de la masse de gibier, sangliers, cerfs, chacals, hyènes même, qui y trouvent un refuge.

Çà et là dans les endroits les plus marécageux, on cultive quelque peu de riz; on abat d'abord les arbres, dont les troncs grossièrement ébranchés tiennent lieu de pont pour semer, labourer et récolter.

Nous côtoyâmes jusqu'à Tchaladidi le Phase, au risque souvent de voir le sentier à héler les bateaux, amolli par les pluies et par les inondations, céder sous nos pas, et nous entraîner avec lui dans la rivière.

Le lendemain, au moyen d'un ordre exprès qu'on m'avait remis, je me fis donner pour des-

cendre le Phase, l'une de ces frêles cayouques dont se servent les habitants du pays. On comptait de Tchaladidi (1) à Poti, en suivant toutes les sinuosités du fleuve, de 21 à 22 verst.

Descendons lentement; nous voguons au milieu des rives où débarquèrent Phryxus, Ulysse et les Argonautes. Après les nombreuses discussions que ces mythes antiques ont fait naître, je devrais craindre d'aborder un pareil sujet : si je parvenais cependant à jeter quelque lumière sur le chaos de suppositions qui est résulté de toutes ces discussions! C'est ce à quoi je réfléchis en descendant gravement le fleuve au travers des guirlandes de vigne qui se baignent jusque dans ses ondes. Son cours dans ses contours nous démasque tantôt la chaîne brillante du Caucase, et l'Elbrous qui la couronne, tantôt celle d'Akhaltsikhé que déjà les neiges de septembre ont aussi parée des vêtements des glaciers.

A 6 ou 7 verst de Tchaladidi (les grandes tiges de maïs), nous destinguons d'abord sur la rive droite du Phase le vieux Poti, en face de l'en-

(1) La nuit du 27 au 28 septembre (9-10 octobre) nous eûmes une gelée blanche légère à Tchaladidi, au bord même du Phase; cette gelée ne se remarqua qu'à 2 ou 3 pieds au dessus de terre, et je ne pus l'apercevoir sur la vigne et sur les raisins qui couvraient les arbres.

trée du canal Nadorta, qui fait communiquer le Phase avec le lac Paléastome et la Pitchora. Une grande île coupe ici le Phase en deux. Ouvrez Agathias (1), et voyez si vous ne retrouvez pas ici comme je l'ai expliqué dans mon essai historique, l'île, le canal, le camp, qu'il mentionne à plusieurs reprises avant le siége que le général persan Nachoragan va faire de la ville même de Poti. Le vieux Poti n'était qu'un camp romain où, pendant toutes les guerres de Khosroës contre les Romains et les Lazes, les soldats prenaient leurs quartiers d'hiver, passant d'une rive à l'autre quand ils voyaient arriver l'ennemi.

Je remarquerai d'abord que le nom de Poti n'est que la traduction mégrèle de Phasis, par les aspirées, en se servant des mêmes lettres que les Grecs : le Φ grec est le *p* aspiré des Géorgiens; le Θ est le *th* aspiré des Géorgiens, et la transformation de l'*a* en *o*, tient au dialecte mégrèle, comme je l'ai dit plus haut. Les Turcs ont conservé l'ancienne prononciation en appelant le Phase, *Fache-Souji*, et Poti *Kalah-Fache*.

Sauf quelques tas de déblais et de briques, le vieux Poti ne conserve aucune trace d'antiquité; on en verra bientôt les raisons.

Je descendis à terre pour suivre le bord du

(1) Agathias, l. 3, p. 59, et p. 95—96.

canal Nadorta et en examiner la nature; ce n'était qu'un petit filet d'eau, sur lequel le gouvernement russe avait l'intention de bâtir des scieries; le local s'y serait prêté, et de superbes bois se trouvaient sous la main à exploiter; mais le prince Dadian, qui est possesseur de ce terrain, aurait consenti difficilement à le céder. Le canal a été creusé par les Romains sous Justinien, pour s'en faire une ligne de défense et s'enfermer ainsi comme dans une grande île entre le Phase, la Pitchora et le lac Paléastome.

Du canal, nous eûmes encore 14 verst jusqu'à la forteresse de Poti; en ligne droite par terre nous n'aurions eu que 8 verst si le pays avait été tant soit peu praticable. Je ne trouvai rien de remarquable que deux allées d'arbres touffus jusqu'à 3 verst au-dessus de la forteresse où je vis s'ouvrir une vaste plaine sèche en été, mais inondée ou marécageuse dès les pluies de l'automne : son niveau ne peut être élevé de plus de $2\frac{1}{2}$ pieds au-dessus du bas niveau du Phase. Il faut descendre ici bon gré malgré et s'enfoncer jusqu'à mi-corps dans le marécage; que ne fait-on pas pour l'honneur de la science ! mais je vais seul; personne ne veut me suivre qu'un soldat auquel je promets un pour-boire. Que de peine nous eûmes à atteindre un léger tertre que je voyais toujours devant moi comme une île bienheureuse! Enfin nous posons le pied sur

quelque chose de sec, et ce quelque chose de sec au milieu du marais, à 700 pas du Phase, n'est rien autre que les restes d'un fort carré construit en briques, dans lequel vous reconnaissez visiblement celui que décrit et que fit restaurer Arrien (1). Aux quatre coins s'élevaient quatre tours carrées de 40 pas de face. La porte du fort était tournée vers la mer. Les briques qui ont servi à toute cette construction avaient 10 p. 6 l. de long, 6 p. de large et 1 p. d'épaisseur; elles étaient liées par un ciment rougeâtre.

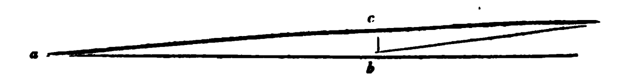
(1) Voici le passage du Périple d'Arrien. « A gauche apparaît à ceux qui entrent dans le Phase, la déesse Phasienne qu'on peut conjecturer être Rhéa. Le castel (φρουριον) que gardent 400 soldats d'élite, me paraît être très-fort par sa position et très-opportun à la sécurité des navigateurs. Le mur ceint d'un large et double fossé jadis était de terre et les tours étaient de bois. Maintenant on a construit le mur et les tours en briques cuites : le mur lui-même est bien fondé et à l'épreuve, il est muni et garni de machines de guerre et en un mot de tout ce qui peut rendre l'abord impossible aux barbares, et qui peut protéger ses défenseurs des dangers qui accompagnent un siége. Et puisqu'il me semble que le port, ainsi que les autres lieux qu'habitent ceux qui sont libres du service et qui se livrent aux affaires et au négoce, doivent aussi être défendus par eux-mêmes, il m'a paru qu'il faudrait construire depuis le double fossé qui entoure le mur du castel jusqu'au fleuve, un autre mur qui embrasserait le port même ainsi que les autres édifices qui sont hors du fort. » P. 6, ed. Guilielmi Stuckii, 1577, Geneva.

L'intérieur du fort qui avait 140 pas de large, tout juste la place nécessaire pour y loger les 400 Romains qui en formaient la garnison, n'est maintenant, été et hiver, qu'une mare impraticable et la porte d'entrée qu'un canal bourbeux ; les tumulus résultés de l'écroulement des tours sont recouverts d'une glaise épaise, limon du Phase.

Voilà donc un endroit qui a été habité devenu marais impénétrable. Dira-t-on que le sol s'est enfoncé ? Chantera-t-on avec les fables du pays, que les habitants d'une grande ville au bord du lac Paléastome étaient devenus si impies que Dieu les enfonça eux, leur ville et leurs prêtres dans le lac, et qu'il y laissa les restes d'une tour comme témoignage de cette terrible punition ? Mais la raison de cet apparent enfoncement est facile à trouver.

Nous voyons dans Strabon, liv. XI, qu'il dit expressément que la ville de Phase, grand Emporium des Colches, était à l'embouchure du fleuve, entourée d'un côté par la mer, de l'autre par un lac (le Paléastome) et d'un troisième côté par le Phase lui-même. On ne peut pas déterminer plus exactement la position de Phasis, et cet Emporium devait être près de la ruine que je viens de décrire ; car Arrien, qui écrit un siècle après Strabon, dit expressément, comme on peut le voir dans la note, que l'Emporium était entre le castel et le fleuve.

Mais ce castel est aujourd'hui à 5 verst de l'embouchure du Phase et du bord de la mer, où il avait été bâti pour en défendre l'entrée et le port, comme on y a transporté il y a trois siècles le grand et le petit Poti. Depuis lors le Phase a donc porté ses attérissements avec son embouchure à 4 ou 5 verst plus loin, c'est-à-dire que le point *b* se trouve en *a* maintenant.



Le niveau de la Mer-Noire n'a pas changé; ainsi le niveau de l'embouchure était à $b = a$. Mais par cette circonstance du transport de l'embouchure à 5 verst plus loin, il résulte que le niveau du fleuve a dû être exhaussé dans une bonne partie de son cours pour obtenir la chute nécessaire à 5 verst de courant. Cette chute ne peut pas être estimée à moins de 1 pied ou $1\frac{1}{2}$ pied par verst. Ainsi actuellement le niveau du Phase, au lieu d'être au point *b* est au point *c*, et a haussé de 6 à 7 pieds, différence notoire en pays plat. Voilà pourquoi l'enceinte de ce castel n'est qu'un étang et sa porte un canal bourbeux, et la plaine qui l'entoure un marais. Tout cela était jadis à 7 ou 8 pieds au-dessus du Phase; aujourd'hui c'est à son niveau ou au-dessous.

Ce fait historique pour ainsi dire, nous est garant que la contrée doit avoir bien changé de-

puis la première antiquité et que nous ne retrouvons plus les formes que les anciens Grecs avaient observées dans les sinuosités de la mer et du fleuve. Voilà une bande de terrain d'une lieue de large qui est un don du Rion, et qui n'existait pas alors. On peut lire la suite des inondations du fleuve dans les couches nombreuses de différente épaisseur qui sont entassées les unes sur les autres. La masse principale est plus ou moins sableuse, consistant en une glaise grisâtre, brillante par la multitude de parcelles de mica qu'elle renferme. On reconnaît ici les éléments des rives du Rion supérieur et de ses affluents la Glolatskali et la Tsuéchouri, ce schiste noir et gris qui teint les eaux d'une couleur d'un blanc grisâtre, qu'elles conservent jusqu'à leur embouchure. Jamais le Phase Rion n'est clair : cette eau, chargée de tant de particules hétérogènes qu'elle recueille aussi en traversant la plaine, n'est buvable à Poti que quand on l'a laissée déposer : elle devient alors claire et potable ; le sédiment qu'elle laisse, est exactement celui qui compose les rives du fleuve.

Au-dessus de cette bande de terrain nouveau on voit un vaste amas d'eau ; Strabon l'appelle *lac*, et Agathias dit que de son temps on le nommait la *petite mer*, et qu'il communiquait avec la mer. Son nom actuel de lac Paléastome est extraordinaire, on y reconnaît facilement les mots grecs

παλαιος et στομα, ancienne bouche, embouchure. Si c'est par là que débouchait le Phase, cela ne peut avoir eu lieu qu'à une époque très-reculée; car Strabon en parlant de la position de l'Emporium de Phasis, dit bien qu'il est entre le lac, la mer et le Phase, ce qui prouve que le Phase avait déjà alors un cours indépendant du lac comme aujourd'hui.

Il n'est resté de traces de cette ancienne communication du lac avec le Phase, que par le canal Nadorta; il paraît que les Romains qui le creusèrent sous l'empereur Justinien pour se fortifier, trouvèrent un ancien bas-fond, un ancien bras desséché dont ils profitèrent : c'est ce que l'inspection des lieux m'a prouvé. Nettoyé dernièrement, ce canal n'a que 10 à 12 pieds de large; il est entaillé dans un terrain de dépôt semblable à celui des bords du Phase. Ses rives n'ont pas plus de 6 à 7 pieds d'élévation au-dessus des eaux basses du fleuve, et quand les eaux sont hautes, tout est inondé et on peut aller en cayouque dans les forêts qui bordent le canal.

Si le Phase se jetait par-là dans la mer, le lac n'était alors qu'un golfe profond et commode; il s'est changé en un lac salé de 7 verst de long sur 4 verst de large, sans compter les marais qui l'entourent. Ses bords sont couverts de joncs et de roseaux et par conséquent très-bas; ils n'ont guère plus de 2 à 3 pieds d'élévation. Les forêts

ne commencent qu'à quelque distance des rives, qui restent nues par le bord septentrional qui avoisine la ruine du vieux castel.

Un canal naturel fait communiquer ce lac avec la mer. Cette communication d'abord fut directe; mais la barre la bouchant sans cesse l'a détournée et repoussée toujours plus loin; de façon que le canal, qui commence à 1 verst au-dessus de Poti, n'arrive à la mer qu'à 8 verst au sud de l'embouchure du Phase. A sa sortie du lac, il a communément de 200 à 250 pieds de large, et jusqu'à 10 à 12 pieds de profondeur : on dirait d'abord qu'il court se jeter tout droit dans le Phase, dont il n'est séparé que par une langue de terre de $\frac{5}{4}$ de verst de large; mais revenant tout à coup sur lui-même, comme effrayé de son entreprise, il suit la direction que j'ai indiquée ci-dessus (1).

L'espace compris entre le Phase, les canaux et le lac Paléastome est donc un vrai delta, de la même nature que les autres îles vastes et nombreuses qui partagent le fleuve et qui sont si basses qu'elles ne manquent pas d'être inondées quand les eaux sont hautes.

(1) On pourrait envisager la première partie du canal, comme appartenant encore à l'époque où le Phase traversait le lac; dès qu'il changea de cours, la barre dut fermer le canal, et lui faire prendre une autre direction, le courant n'étant plus assez fort pour lutter contre la barre.

La barre elle-même qui sépare la mer du lac, quoique couverte de bois, n'est pas davantage à l'abri des inondations. La partie qui borde la mer n'est qu'un sol amphibie, théâtre du combat des dieux de la mer et de ceux de la terre; car les hautes vagues passant par-dessus, inondent toute la barre, et versent une masse d'eau énorme jusque dans le lac. Le sol inondé devient d'une fétidité épouvantable, les eaux salées se corrompant dans les bas-fonds; les eaux du lac se corrompent aussi par le mélange, et ne sont potables ni pour les hommes ni pour les bêtes. Par la stagnation, elles se couvrent d'une si grande multitude de *chara* et de *lemna*, qu'elles ne présentent qu'une plaine verdâtre.

Cependant il vaut la peine de faire une excursion sur ce lac, ne serait-ce que pour jouir de l'effet singulier de ce premier plan quand on a en perspective tout le Gouria, les montagnes lointaines d'Adjara et le commencement de la longue chaîne déjà neigeuse qui court de Batoum vers Trébizonde.

Pour en revenir au fort ou castel romain de Phasis, j'ajouterai que vis-à-vis de ce fort dans le Phase s'étend une longue île sur laquelle on suppose qu'était le temple de Cybèle dont Chardin a vu les ruines et qu'Arrien dit qu'on voyait à gauche en remontant le Phase; il n'y a nulle trace maintenant de ce monument. Sur la terre

ferme, de l'autre côté du Phase, près de la tuilerie actuelle, on remarque aussi sur le sol quelques traces d'anciennes habitations : peut-être est-ce l'emplacement d'une partie de l'Emporium, ou de l'un de ces camps que les Romains et les Lazes construisirent à plusieures reprises pendant leurs guerres contre Khosroës. Au reste il est impossible de pouvoir faire quelques recherches pour le moment avec succès sur les bords du fleuve qui ne sont couverts que d'immenses forêts impénétrables, où les lianes, la vigne, la clématite, les ronces, etc., forment des fourrés où jamais l'homme ne met le pied. D'ailleurs quand les eaux sont hautes tout le pays est inondé et chaque année les eaux bourbeuses du Phase déposent plus ou moins de limon qui a déjà depuis longtemps enterré les villes de bois et de briques (1).

La forteresse actuelle de Poti est à 3 verst du castel, du côté de la mer, sur le même delta.

Murat, généralissime des armées du sultan Amurat III, fit construire la forteresse de Poti en 1578, du temps de la guerre des Turcs et des Persans. En 1640, elle fut prise et rasée par l'armée d'Iméreth, grossie des princes de Gouria et de Mingrélie. On emporta à Koutaïs 25 ca-

(1) Phasis même n'a jamais été entouré que d'une muraille de bois et d'un fossé. Agathias, l. 3, p. 96—97.

nons qui se trouvaient dans la forteresse (1). Elle fut reconstruite par les Turcs, et le Dadian de Mingrélie leur vendit alors les pierres de la capitale de Sakharbet en raison de 4 paras l'ocque. On les transportait par la Tsiva et le Phase jusqu'à Poti; c'est ainsi qu'on démantela tout ce qui restait des ruines et édifices à Sakharbet, afin d'avoir plus vite fait. On enleva aussi pour cette construction tout ce qu'il y avait de briques et de pierres aux alentours de Poti, emportant jusqu'aux derniers fragments des ruines anciennes: il n'y a donc rien d'étonnant de retrouver à Poti dans les matériaux de la forteresse des briques du genre de celles du castel que j'ai décrit. Quant au plan de la forteresse, c'est exactement celui de Soukoum-kalé.

Depuis 2 ½ siècles que Poti est bâti, déjà la mer a reculé ses rives et abandonné ses murs : elle est à 2 verst de distance, ce qui a nécessité la construction d'un petit fort plus rapproché de l'embouchure du Phase.

Si la mer se retire davantage, il arrivera à Poti ce qui est arrivé à l'ancien castel : il sera recouvert d'eau et de marais; déjà actuellement le sol de la forteresse n'est pas élevé de plus de 3 pieds au-dessus du niveau du fleuve. Nos descendants diront qu'il s'est enfoncé.

(1) Chardin, p. 143, éd. in-fol.

Depuis 1829 que les Russes ont conquis Poti sur les Turcs, on y a envoyé en garnison un bataillon d'infanterie. Jamais bataillon n'eut à lutter contre un climat plus infernal que celui de Poti. Acculés dans ce delta humide entre le Rion et le lac stagnant du Paléastome; avoisinant un canal infect et les bois plus infects encore qui s'étendent entre la mer et le lac, où la mer verse ses ondes, que l'ardeur du soleil corrompt avec rapidité; entourés de toutes parts des marais stagnants de la Nabada, de la Pitchora, de la Moltavka, empestés par un air fiévreux et corrompu, de quelque côté que le vent soufflât, les soldats tombaient comme les feuilles qu'emporte le vent d'hiver; les fièvres typhoïdes faisaient avec rapidité des vides effrayants dans les rangs de ces braves qui ne savaient que se plaindre. Et cependant on a eu le courage d'établir à Poti, comme colonie, une compagnie de soldats mariés, précisément le long de ce canal qui sort du lac Paléastome, de ce canal qui en été est si corrompu, si décomposé, que tout ce qui se trouve dedans, poissons, écrevisses, y crève et vient en couvrir les rives.

Je n'oublierai jamais l'effet que produisit sur moi cette colonie militaire quand j'y passai à la fin de septembre. Nous détournâmes les yeux, Nicolas et moi, pour ne pas voir ces figures de déterrés, ces femmes et ces enfants pâles et blê-

mes, tant cette vue nous serrait le cœur. La santé, même l'apparence ne se montrait nulle part.

Les Turcs qui composaient jadis la garnison, et qui connaissaient fort bien la malheureuse influence du climat, désertaient pendant les mois d'été, et ne revenaient que quand le danger était passé.

Des circonstances si fâcheuses n'ont pu forcer la Russie à abandonner Poti; Poti sera toujours de la première importance et sous le rapport militaire et sous le rapport commercial : il commande l'entrée du fleuve. A peine en fut-elle en possession que le prince de Varsovie songea à assainir Poti, et à en faire une forteresse de premier rang, un port militaire et marchand, un grand entrepôt de commerce, enfin de profiter de sa position. On envoya des experts pour juger des travaux nécessaires pour une aussi grande entreprise.

Il n'est pas difficile de faire de Poti une forteresse inexpugnable au milieu de tant d'eau et de marais, dans un pays plat comme celui-là. Mais la difficulté fut de faire un port. La mer, à l'embouchure du Phase, ne forme ni baie, ni rade, ni rien de semblable, tout comme à Redoute-kalé. Et le Phase me dira-t-on? Ce fleuve, depuis Tchaladidi et au-dessus jusqu'à son embouchure forme un beau canal large de

125 toises, et de 12 à 15 pieds de profondeur environ : mais malheureusement l'entrée est barrée comme celle de la Khopi, et il ne reste qu'un chenal dont le fond et dont la position varie chaque jour, selon le vent et selon le courant de la rivière. Ce chenal, dans le temps des plus hautes eaux du Phase, n'a tout au plus que 6 pieds de profondeur ; mais quand les eaux sont le plus basses, il atteint jusqu'a 10 pieds et même 12 pieds de profondeur.

La disposition des dépôts du fleuve dans la mer est aussi remarquable, et peut servir à expliquer la formation du lac Paléastome; les alluvions se portent toujours à la droite du fleuve, poussées par le courant qui dirige du sud au nord. On peut jeter l'ancre à gauche de l'embouchure du Phase à 90 pas du rivage, tandis que du côté où se portent habituellement les dépôts du fleuve, il se forme un banc de sable et de vase d'un verst de large et qui avance d'un verst et demi dans la mer. Sa profondeur commune est de 6 à 8 pieds.

Telles étaient les circonstances locales quand on songea à faire quelque chose de Poti.

On proposa d'encaisser le Phase avec des digues, d'en nettoyer l'entrée, de faire deux grandes jetées des deux côtés pour empêcher le banc de sable d'empiéter sur le chenal, etc., etc... Je n'ose dire la somme qui fut demandée pour

ces travaux; elle m'a paru fabuleuse. Au milieu de ces beaux projets, vint la guerre de Pologne, et Poti fut négligé pour quelque temps. Mais dès que la paix fut rétablie, et que le baron Rosen eut été nommé gouverneur-général du Caucase, l'ancien projet fut repris. Tant d'argent effrayait; on voulait faire la chose à moins de frais.

Une petite rivalité mit quelque entrave à toute l'entreprise. En élevant Poti, on abandonnait Redoute-kalé, qui eut ses défenseurs, qui allèrent jusqu'à supposer qu'il serait plus facile de faire à Redoute-kalé, à l'entrée de la Khopi, ce que l'on voulait faire à l'entrée du Phase, les vaisseaux ayant ici un courant plus difficile à surmonter que dans l'autre rivière : l'indécision sur le parti à prendre subsistait toujours quand j'arrivai à Tiflis.

Appelé par le baron de Rosen à donner mon avis sur tous ces nouveaux projets, je commençai par lui montrer combien toutes ces grandes questions étaient dépendantes d'un premier point, l'assainissement de Poti, sans quoi tout le reste serait inutile. L'un des colonels, lui dis-je, que vous avez consultés, veut fermer l'une des principales embouchures du Phase, celle de droite, au-dessus de l'île qui est en face de la forteresse; l'autre parle de tirer un canal du lac à la mer et d'en faire un port en abandonnant le Phase. Ni l'un ni l'autre de ces projets n'assainira Poti

d'une manière sensible ; vous aurez toujours les eaux corrompues de Paléastome, les marais stagnants et des inondations. Je ne connais qu'un seul moyen d'obvier jusqu'à un certain point à tous ces désagréments : c'est de faire rentrer, comme très-anciennement, le Phase dans le lac Paléastome, de donner de la vie à ce lac, et de l'écouler soit par son canal actuel, ce qui ne serait qu'une demi-mesure, soit en creusant un nouveau canal entre la colonie militaire et le Phase, ce qui serait le plus court et le plus sûr moyen. Bouchant l'une des embouchures comme l'un des colonels l'a proposé, vous auriez au meilleur marché tout ce qu'on peut espérer de la position de Poti. On raccourcirait de quelques verst le cours du Phase, auquel on donnerait un courant plus fort pour vaincre la barre; une partie du limon se déposerait dans le lac et n'encombrerait plus l'embouchure du Phase. Enfin j'ajoutai à ce que je viens de dire tout ce que je savais de l'histoire du sol de Phasis, comme je l'ai décrit plus haut.

Je ne sais quels furent les résultats de mes observations : Poti est toujours horriblement malsain, malgré les coupes de bois que l'on a faites pour donner accès libre aux vents. Redoute-Kalé est abandonné, comme position militaire, et la grande route a été transportée sur la rive gauche du Phase.

PROVINCE DU GOURIA.

Fort St-Nicolas, le $\frac{3}{15}$ octobre 1833.

On donne le nom de Kapartchai au canal qui écoule dans la mer les eaux du Paléastome. Nous fîmes un trajet de 10 verst entre la mer et le canal, avant d'atteindre son embouchure que nous passâmes sur un radeau; elle a de 10 à 12 pieds de profondeur et de 4 à 500 pieds de large. La Karpartchai reçoit ici la Moltavka, et elles ne font ensemble qu'un trajet d'une centaine de pas.

L'entrée de la Karpartchai est aussi fermée comme celle du Rion, par une barre qui, selon le vent, arrête presque tout-à-fait l'écoulement des eaux de la rivière.

C'est ici qu'est la première station des Cosaques sur le chemin de St-Nicolas.

Le rivage ici n'est riche qu'en une multitude de mactres lisor, de petits donaces et de tellines mignonnes de toutes couleurs.

La seconde station qui est de 20 verst, suit toujours le rivage de la mer. Pour tout chemin se présente un étroit sentier dans le sable recouvert d'une assez belle végétation. Les plantes, puis les arbustes et enfin les hauts arbres s'emparent au fur et à mesure du sable accumulé et affermissent ce don des flots. Tout le rivage ainsi a l'air d'un bastion sur lequel le vent de mer se brise; les arbres et arbustes qui forment le pied du bastion sont les plus rabougris, les plus touffus.

Au cinquième verst nous passâmes la Soubsa, le *Mogrus* d'Arrien, sur un radeau; cette rivière est grande et assez profonde à son embouchure.

Au douzième verst nous traversâmes à gué la Siépa l'un des points les plus dangereux de la route; car on court risque de disparaître subitement si l'on manque le gué qui change à chaque instant. Notre guide s'assura de sa direction en sondant le sol avec sa lance.

Les rives de la Siépa sont noircies par une quantité considérable de petits cristaux de fer titané qui s'y sont accumulés et qu'on retrouve aussi à l'embouchure de la Kapartchai et jusqu'à Poti.

Plus loin commencent quelques dunes de sable, sur l'une desquelles est placé le soi-disant fort St-Nicolas, qui ne consiste qu'en 5 ou

6 mauvais canons turcs sur des affûts brisés, et placés sans rempart sur une petite élévation, à côté d'une vieille tour de bois à moitié renversée.

La Natanébi, l'*Isis* d'Arrien, qui se réunit en face de St-Nicolas à la Skaroua, baigne le pied du fort et le sépare de la Turquie. On jouit du pied de la tour d'un beau coup d'œil sur l'embouchure de cette rivière, sur la rive turque et sur la longue chaîne des montagnes de Batoum, qui se termine bien loin le long de la mer, derrière laquelle la distance les fait disparaître, et confond leur teinte avec celle de l'horizon (1). Ce n'est qu'au coucher du soleil des équinoxes qu'on distingue à son ombre fortement dessinée, bien au-delà de l'extrémité de cette chaîne, le promontoire ou de Laros, ou de Rizeh, qu'on voit sortir de la mer comme une longue île hérissée de pointes. Encore plus loin, quoique avec peine, on distingue un second cap, ou plutôt deux pointes isolées comme des îles avec une plus petite au milieu. Il faudrait bien connaître la côte, pour dire à quel point elles appartiennent.

La plupart des cimes des montagnes de Batoum sont déjà couvertes de neige. Ceci seul sert à prouver que leur hauteur est plus considérable que celle du Jura; car les cimes du Jura sont

(1) Voyez atlas, IIe série, pl. 8.

rarement recouvertes de neige avant la fin d'octobre, et déjà depuis trois semaines on en voit sur la chaîne de Batoum. Ces montagnes sont celles de la Tsannique des anciens et de l'Ichaneth des Géorgiens, contrée célèbre par la rudesse et la bravoure de ses habitants, qui, comme je l'ai dit, appartiennent à la nation des Lazes, l'une des grandes branches de la race géorgienne. Le Tchorok coule au milieu de ces montagnes, et trouve une issue pour arriver à la mer, entre les promontoires les plus saillants, marqués sur mon dessin. A l'est du Tchorok, la chaîne Lazique vient se joindre à celle d'Akhaltsikhé et son nœud est à peu près à moitié chemin entre cette ville et Ozourghéti.

Il paraît que tout ce groupe appartient en général au système mélaphyrique et volcanique d'Akhaltsikhé; sa forme le prouve. Le noyau central contient des roches granitiques, comme le montrent les cailloux roulés de la Soubsa à Tchikotauri. Mais les petits chaînons qui partent de cette chaîne et qui viennent mourir à Ozourghéti, à Likaouri, ne sont tous que des amas de cônes et de jets mélaphyriques de porphyre amygdalaire et qui s'abaissent ainsi petit à petit en bordant la grande plaine centrale, où ils ne forment que de légères éminences ou protubérances allongées et étroites, comme si elles étaient sorties de fentes.

Le fort St-Nicolas est un des points les plus malsains de la côte; l'expérience l'a prouvé : les Russes qui y avaient envoyé un bataillon furent forcés de l'abandonner en 1820, après avoir vu la majeure partie des soldats périr par les maladies.

St-Nicolas n'est entouré que de rivières, auxquelles il faut ajouter un marais salé qui le sépare de la mer. La Natanébi coulait jadis à travers cette salse; elle a pris un autre cours et la salse est restée fermée par deux barres. Ce sol infect que la mer renouvelle sans cesse était la principale source de l'insalubrité du fort et de la quarantaine qu'on avait eu l'imprudence de placer entre la salse et la rivière. Ceux qui y entraient bien portants, couraient grand risque de n'en pas ressortir.

Pétra ou Oudjenar.

Le chemin long de 25 verst qui conduit à Ozourghéti, suit le plus souvent les bords de la Natanébi qui est assez rapide. Nous traversâmes une plaine continuelle composée de glaise à laquelle se mêlent de plus en plus les cailloux, à mesure qu'on approche d'Ozourghéti. De l'autre côté de la rivière, de légères éminences mélaphyriques. De nombreux ruissaux se jettent tous dans la Natanébi.

Partout une végétation superbe. Les 10 premiers verst ne consistent qu'en une forêt de figuiers, de vignes, de chênes, coupée de champs de maïs, avec de petites maisonnettes pour les défendre contre les ours. La vigne qui se traîne partout, sur la ronce et sur l'aune noir comme sur la cime du chêne, donne au paysage une teinte et des contours particuliers : tout est rond ou arrondi dans la verdure.

Au quinzième verst on aborde la Skourdébi que l'on passe au-dessus de son confluent avec la Natanébi, et on monte sur une esplanade couverte de hêtres gigantesques, et circonscrite entre ces deux rivières qu'elle domine d'une vingtaine de pieds. Plus loin recommence et le maïs et le millet et les arbres ronds chargés de vigne au milieu desquels est situé Ozourghéti.

Mais arrêtons-nous à ce quinzième verst sous les hêtres antiques. Des ruines mousseuses que je distingue sous les racines énormes des arbres excitent ma curiosité. La tradition du pays me dit que je foule le sol d'une des plus grandes villes du Gouria, qui existait il y a bien longtemps, mille ans peut-être. Les 'Ouri en étaient la population dominante; ils ont donné leur nom au Gouria ou 'Ouria, avec l'aspiration. Des trésors partout, mais dont personne, comme toujours, n'a vu trace. Selon cette même tradition, Oudjenar était le nom de cette ville.

Un pont muré à moitié ruiné, sur lequel nous traversons la Skourdébi, est la première chose qui me frappe : puis nons entrons dans un premier fort irrégulier qui remplit un coude que fait la Skourdébi (1). Il offre les restes de trois grandes portes ; celle qui regarde le pont ; celle qui s'ouvre sur le quartier oriental de la ville, et la troisième, au milieu, qui mène au centre des ruines.

On reconnaît parfaitement ici une espèce d'acropolis, formant un parallélogramme de 120 pas de large sur 200 pas de long. Un de ses côtés étroits qui longeait la Natanébi est ouvert aujourd'hui, parce que la muraille de ce côté-là s'est écroulée dans la rivière. Les trois autres côtés sont fermés par les débris de sept ou huit tours et d'une forte muraille en basalte et en porphyre pyroxénique, liés par du mortier.

Une porte menait dans le quartier occidental de la ville murée qui remplissait tout l'angle du confluent de la Skourdébi et de la Natanébi. La muraille qui entourait ce quartier était plus faible : elle était percée d'une porte à l'ouest sur la Skourdébi. Dans cette enceinte, je n'ai vu que des fondements de longues murailles qui fermaient de grands espaces.

La principale porte de l'acropolis s'ouvrait sur

(1) Voyez atlas, Ire série, pl. 19.

le quartier fortifié de l'orient; elle était pratiquée entre un long bâtiment muré en porphyre comme le reste et un temple octogone muré en pierres et en briques très-bien cuites, de 9 pouces sur 6 et 1 $\frac{1}{2}$. Chaque côté de l'octogone a 9 $\frac{1}{2}$ pieds de roi, ce qui donne au diamètre de l'intérieur 15 à 16 pieds. L'entrée était tournée vers le centre de l'acropolis. Ce monument n'a pu servir ni d'église, ce n'en est pas la forme, ni de tour, la muraille en étant beaucoup trop mince. D'ailleurs les tours dont on voit les fondements étaient carrées, et sans briques. C'était sans doute quelque temple païen, ou plutôt un atéche-gâh des Persans. Lui seul, au milieu de tous ces autres édifices, est resté debout avec ses murailles mousseuses rongées par le temps. Cependant un gros charme de 12 pieds de circonférence, qui a pris racine au milieu de l'édifice, en menace la ruine complète; déjà il en a soulevé et renversé une bonne partie.

Je trouvai l'intérieur de l'acropolis rempli de tas de pierres, restes des maisons qu'on y voyait autrefois.

Le quartier muré de l'est remplissait, entre la Skourdébi et la Natanébi, une bande de terrain de 200 pas de large que fermait une seconde muraille forte et épaisse de 5 à 6 pieds, murée en cubes de porphyre noir, à la façon romaine et sans tours. Les maisons de ce quartier étaient

sans doute en bois, comme c'est l'usage dans le pays ; car on y voit peu de traces de pierres et d'édifices. On y reconnaît seulement les restes d'un canal ou aquéduc qui passait sous les murailles, venant de l'intérieur du pays.

Outre les portes du pont de la Skourdébi et de l'acropolis, il y en avait encore une troisième qui communiquait avec la ville ouverte des 'Ouri, l''Ourikalaki comme la tradition l'appelle, ville en bois, sans muraille, qui s'étendait à plus d'un verst de distance sur le plateau élevé qui s'élargit de plus en plus entre la Skourdébi et la Natanébi. On y remarque peu de traces d'édifices en pierre ; une forêt épaisse et antique recouvre une partie de cet emplacement ; l'autre est semée de plantations de maïs d'une taille de 12 à 15 pieds, qui fructifie d'un manière incroyable dans ce sol engraissé. Les plantations en jachère sont tapissées d'une haute fougère, ombragée de quelques vieux chênes.

La position d'Oudjenar était l'une des plus belles du Bas-Gouria, entre deux rivières abondantes. A ne m'en tenir qu'à ce que le sol me présente, je ne puis douter que sa destruction ne remonte très-haut, et qu'elle n'ait appartenu à un peuple qui n'était pas chrétien : car il n'y a pas de traces de ces églises byzantines qui ne manquent jamais de se trouver dans tous les forts les plus anciens de la Mingrélie et de l'Iméreth,

et même dans ces grandes villes de Sakharbet et d'Ea, ensevelies aujourd'hui dans l'oubli. La forme et la construction de ce temple que j'ai cité plus haut, ne sont point géorgiennes.

D'ailleurs regardez cette vieille forêt de hêtres, de charmes, de chênes, qui recouvrent ces ruines. Sur l'une des tours de l'angle N. E., s'est enraciné un hêtre qui n'a pas moins de seize pieds de roi de pourtour, et sur la muraille orientale pousse un charme qui en a quatorze. Avant que la tour se soit ruinée au point où elle est; avant que la muraille se soit abaissée à quelques pieds au-dessus du sol; avant que le hêtre et le charme aient acquis l'épaisseur qu'ils ont maintenant, combien de siècles compterons-nous ?

Je doutai longtemps de retrouver chez les auteurs anciens rien qui pût me faire supposer à quelle ville de l'antiquité connue des Grecs ou des Romains, Oudjenar correspondait; enfin je trouvai dans Procope (1) ce que je cherchais, et comparant ses descriptions avec ce qui restait d'Oudjenar, je fus certain qu'elle était identique avec la fameuse *Pétra*, dont j'ai parlé au long dans l'abrégé de l'histoire de la Colchide qui commence le second volume.

Dans son livre IV de la Guerre des Goths,

(1) De bello Goth., lib. IV, cap. 11.

Procope dit que les Lazes n'avaient pas de places fortes sur la rive gauche du Phase, et que cette partie de leur royaume, qui comprenait le Gouria actuel, était abandonnée comme position militaire.

Les Romains sous Justinien furent les premiers à y prendre pied, en y fondant, non loin des bords de la mer, un camp fortifié, qu'ils appelèrent Pétra. Pris par les Perses sous Khosroës, repris par les Romains, l'histoire de ses sièges forme les épisodes les plus intéressants de la guerre de la Lazique : car pendant plusieurs campagnes ce fut sur Pétra que se porta toute l'attention des deux armées. Pétra fut le but et la clef de toutes les opérations militaires.

Que l'on repasse l'histoire de cette guerre et qu'on compare les détails que donne Procope des localités avec la description que je viens de faire de ce que j'ai vu des ruines, et je ne doute pas que l'on ne soit convaincu de l'identité que je viens d'avancer.

Procope distingue très-bien la ville, comme je l'ai décrite, d'avec l'acropolis, où après la prise de la première, 500 Perses se renfermèrent, et préférèrent se laisser consumer dans les flammes plutôt que de se rendre aux Romains.

On ne sera plus étonné de trouver au lieu d'église les restes d'un atéche-gâh, où les Perses adoraient le feu sacré; ne sait-on pas que le

principal but de Khosroës dans cette guerre de la Lazique était de détruire le christianisme, et d'enter de force sur ses ruines la religion de Zoroastre qu'il professait? Les Romains y auraient-ils construit lors de la fondation de Pétra une église, le zèle des Perses aurait dû les engager à la détruire pendant leur occupation. Et l'on sait que quand les Romains eurent repris la ville, ils se hâtèrent de la raser de façon à ce qu'aucun ennemi ne pût s'y loger désormais. Dès-lors Pétra a été abandonnée. L'on s'explique comment les murailles sont si basses, quoique la dent du temps ait eu peine à attaquer la solidité de ces constructions : tout ce qui est resté debout est bien construit.

J'ai déjà fait la différence des deux styles romain et persan. La maçonnerie romaine se reconnaît facilement dans cette partie de la muraille qui formait tout le corps de la ville fortifiée vers l'est, la séparant de ce que j'ai appelé l'Ourikalaki, qui était le fameux marché où Jean Tzibus faisait son monopole de sel et d'autres denrées, et où il forçait tous les Lazes de venir trafiquer.

L'aquéduc qui fit l'admiration des Romains, ne l'ai-je pas retrouvé dans ce canal qui passe sous la muraille, et qui amenait de la plaine l'eau aux Perses à l'insu des Romains?

Pétra fut rasée en 550 de J.-C. L'on ne s'é-

tonnera plus de voir cette forêt d'arbres gigantesques, et des hêtres et des charmes de plus de cinq pieds de diamètre, implantés sur des tours changées en tertres pierreux.

Jean Tzibus, qui fonda Pétra, sut fort bien profiter de l'embouchure de la Natanébi, l'*Isis* d'Arrien, qui pouvait lui servir de port, comme c'est encore le cas aujourd'hui pour le Gouria. C'est ici que les Turcs de Batoum, de Trébizonde, viennent charger du buis, du maïs, des noix, et quand je passai par St-Nicolas, dix petits bâtiments turcs étaient à l'ancre dans la rivière.

La seule chose qui me paraisse encore énigmatique, c'est ce nom d'ᶜ*Ouri* que la tradition attribue aux anciens habitants de Pétra. Les Géorgiens s'en servent encore de nos jours pour désigner les juifs, et dans leur tradition au sujet d'Oudjenar, j'ai bien vu qu'ils prenaient ces ᶜOuri pour une puissante colonie de juifs qui avait rempli jadis le Gouria et ses villes ruinées. Les Perses, en s'établissant dans ce pays sous Justinien, avaient-ils emmené effectivement des juifs pour le peupler, ou les Géorgiens ont-ils confondu ici les Perses et les juifs sous une même dénomination? Peut-être l'un et l'autre. Cependant ce nom d'ᶜOuri me paraît toujours extraordinaire pour désigner des juifs, et convenait beaucoup mieux aux Perses et à leur culte du feu.

Hoûr ou *khoûr-chid*, ou *khoûr-chad*, signifie le soleil, selon Hyde, de Religi Veter. Pers. Oxon. in-4°, 1700, c. IV, p. 106.

Koros est l'ancien nom du soleil en persan, selon Ritter (1).

Our est une racine hébraïque qui exprime le feu, la lumière, selon Court de Gébelin.

L'on sait que le principal but de Khosroës, par ses conquêtes et ses colonies, était d'établir le culte du feu : *'Ouri* ne signifierait-il point *les adorateurs du feu?*

Parmi les rapprochements que ce même nom me fait trouver, en voici encore deux qui me paraissent bien remarquables.

« Et Taré, dit la Genèse, XI, 31, prit son fils Abram et Lot, fils de son fils, et Saraï sa belle-fille, et ils sortirent ensemble d'*'Our* des Chaldéens, pour aller au pays de Canaan, et ils vinrent jusqu'à *Haran* et y demeurèrent. »

Zoroastre part aussi du pays d'*'Our* pour son grand missionnariat de la lumière et du feu;

(1) M. Ritter, dans ses Propylées d'une histoire des peuples du Caucase avant Hérodote, a fait ressortir avec une profonde sagacité et avec une vaste érudition, les rapports religieux qui enchaînaient nombre de peuplades, des extrémités de l'Inde aux rives septentrionales de la Mer-Noire. *Koros*, *Khour*, le dieu du soleil, l'ancienne incarnation de ce dieu, est le culte par lequel elles fraternisent. Voy. chap. III et IV.

c'est d'*Ourmi*, des rives du lac *Ourmiah*, qu'il se rend dans l'*Iran* pur, dont il parle toujours avec le plus grand éloge, comme du pays qui avait embrassé sa religion, le culte de *Ormousd* (1).

Ozourghéti.

Ozourghéti est dans la plaine, sur la rive droite de la Bzoudji, entre deux ruisseaux, le Skoutchaï et le Bazéritskali, qui se jettent dans la Bzoudji.

Les petits rois du Gouria en avaient fait leur résidence. Le dernier Gouriel (2) Mamia qui se

(1) On a voulu faire venir *Ormousd* des racines suivantes : lumière, feu; et caverne, château, forteresse : et traduire ce nom par *manoir de la lumière*, *siége de la lumière*.

(2) Gouriel était le nom que l'on donnait aux petits rois du Gouria, qui comprenait la portion de ce pays qui a été prise par la Russie, et celle qui est restée sous la domination de la Turquie et qui s'étendait jusqu'au Tohorok. Le premier chef connu de cette ancienne province du royaume de Géorgie, que la chronique manuscrite de M. Schultz appelle *Attabek*, mourut en 1483. Son fils *Ghiorghi* lui succéda, en prenant le titre de Gouriel.

1512. *Mamia* Gouriel, son fils; il fut tué dans son expédition contre le Djikèhti.

1534. *Rostom*, son fils.

1564. *Ghiorghi*, son fils, nommé par le roi d'Iméreth.

soumit à la Russie, en 1810, avait commencé un superbe palais à plusieurs étages, qui était presque achevé lors de sa mort, qui arriva peu avant la guerre de la Russie contre la Turquie,

1583. Ghiorghi exilé, remplacé par *Vakhtang*.
1600. *Mamia*, fils de Ghiorghi.
1625. *Simon* tue son père Mamia et règne à sa place. *Kaïkhosrov*, gouriel.
1658. Il est remplacé par *Démétrius* et s'en va à Constantinople.
1668. Démétrius devient roi d'Iméreth; on lui crève les yeux; *Ghiorghi* le remplace dans ses états du Gouria et d'Iméreth : chassé du royaume d'Iméreth, il redevient roi de ce pays en 1681 et est tué dans une bataille en 1684.
1684. *Malakie*, frère de Ghiorghi.
1685. *Kaïkhosrov*, fils de Ghiorghi, est fait gouriel; Malakie se retire à Akhaltsikhé.
1689. Kaïkhosrov ayant été tué par les Ottomans, *Malakie* redevient gouriel; la même année il meurt, et *Mamia*, fils de Ghiorghi, le remplace.
1691. Mamia est fait roi d'Iméreth ainsi qu'en 1711.
1714. *Ghiorghi*, son fils, lui succède dans le Gouria. Le 18[e] siècle fut fatal aux rois du Gouria; les Turcs qui s'étaient déclarés suzerains du pays, changèrent souvent ces petits rois selon leur caprice; le pays lui-même fut dévasté, dépeuplé par le commerce des esclaves et démoralisé. Le gouriel qui régnait en 1774, du temps de Güldenstädt, s'appelait *Mamia*.
1810. Le gouriel *Mamia* reconnut la suzeraineté de la Russie.

en 1829. Il ne laissait qu'un fils en bas âge, dont sa femme Sophie fut reconnue régente. Peu contente de l'influence que la Russie exerçait sur les affaires du pays, elle entretint des intelligences avec les Turcs, espérant que ceux-ci l'affranchiraient de la suzeraineté de la Russie. Craignant que ses trames ne fussent connues, elle se sauva tout à coup en Turquie, emmenant avec elle l'héritier; elle espérait revenir bientôt avec les Turcs vainqueurs. Le sort des armes en a décidé autrement : la reine Sophie végète en Anatolie, et les Russes se sont emparés de ses états, qu'ils ont fait administrer ad intérim, espérant que la reine Sophie ferait sa soumission. On n'a pas touché au palais, et on l'a abandonné à lui-même. Quand la Russie a pris définitivement possession du Gouria, tout cet édifice était tellement dégradé qu'il aurait fallu des sommes considérables pour le remettre en état. En l'achevant et en l'entretenant dès l'origine, on aurait pu si bien y loger toutes les autorités du pays, qui auraient eu des logements vastes et sains, élevés au-dessus de terre; aujourd'hui, il n'y a plus que quelques lambeaux de toit; les planchers sont déjà pourris; tout se gâte,.... et à côté du palais les employés russes se sont bâti de misérables baraques en bois, sur terre, n'ayant de ce bel édifice que la perspective. On a construit même une caserne pour les soldats. La muraille, les bains,

les pavillons qui entouraient le palais du gouriel, ne sont pas en meilleur état. Quelques sacles qui appartenaient aux vassaux du roi, qui sont disséminées çà et là. Voilà tout ce qui compose l'Ozourghéti actuel.

On pourra se faire une idée de sa position par la vue que j'en ai donnée dans mon atlas, II[e] série, pl. 10. Je l'ai dessinée du banc de pierre d'une église qui domine la rive gauche de la Bzoudji, et en regardant vers le nord. Le rideau de collines basses boisées qui s'étendent derrière Ozourghéti, sépare le bassin des nombreuses rivières du Gouria de celui de la vraie Colchide et du Phase. La seconde chaîne de montagnes très-élevées qui dépasse ce premier rang comprend les monts Ghélembor et Sakéra qui séparent l'Odichi et la Mingrélie du pays des Souanètes. La distance du point où je m'étais placé est de 90 verst ou 22 $\frac{1}{2}$ lieues de France. Pardessus s'élèvent encore plus haut et dans la vraie chaîne caucasienne l'Elbrous, qui est à 150 verst ou 37 $\frac{1}{2}$ lieues de France, et le Djoumantau à gauche plus rapproché de 7 lieues. Les plaqueminiers (Diospyrus lotus) qu'on aperçoit sur le premier plan ont pris un singulier accroissement par l'habitude où l'on est de les tailler pour que la vigne que l'on fait grimper dessus soit plus à l'aise et moins ombragée.

Je fus logé à Ozourghéti dans la chambre

même où le pauvre Sovitche était tombé malade. Il y a eu un peu de sa faute. Cet infatigable botaniste, l'un des plus zélés que la science ait produits, était allé camper pendant 8 jours sous une tente sur les montagnes d'Adjara, qui séparent le Gouria de la Turquie, non loin des cimes que le professeur de Nordmann, aussi infatigable, aussi zélé que lui, est allé explorer il n'y a que fort peu de temps. Dans son ardeur de travail, Sovitche s'oubliait lui-même : pendant ces 8 jours, il ne vécut que de pain, de fromage, d'un peu de thé. Le temps était pluvieux; il eut l'imprudence de descendre dans la plaine, si mal-saine à cette saison; il remonta dans sa tente; il se refroidit, revint néanmoins à Ozourghéti, où, affamé, il dévora le dîner qu'on lui présenta, sans se ménager après un si long jeûne. Après le dîner, il alla étaler ses nouvelles trouvailles dans les immenses salles du palais du gouriel, qu'on lui avait ouvertes pour cet usage. Mais déjà il ne pouvait plus lutter contre la maladie qui l'avait saisi : il tombait comme engourdi, comme endormi sur ses plantes : il avait une fièvre typhoïde. Le major Chilaïef qui le logeait et qui me reçut aussi très-amicalement, lui administra, le deuxième jour de la maladie, un vomitif, comme il me l'a raconté lui-même..... Le mal augmentant, Sovitche se fit transporter à Koutaïs chez M. le pharmacien Kakotski, où il a expiré

au grand chagrin de tout le monde ; on admirait son étonnante activité, son dévouement ; on l'aimait pour son bon cœur. L'académie de St-Pétersbourg a commencé à lui ériger un beau monument en publiant les immenses et riches collections de plantes et d'insectes qu'il avait recueillies pour elle et sous sa protection. Il paraît que sa maladie a entraîné la perte d'une partie de celles du Gouria, qui étaient fort précieuses par la multitude de plantes rares et nouvelles qu'il y avait recueillies : mais le zèle de M. de Nordmann aura comblé cette lacune.

Likaouri.

Pour prendre une idée de la beauté du pays qu'ont vanté Reineggs et Güldenstädt, je fis quelques excursions. La première eut pour but Likaouri, placé à 8 verst plus avant vers les montagnes de l'Adjara. Nous passâmes la Bzoudji et nous remontâmes une belle et riche vallée, couverte de champs de millet et de maïs et d'arbres chargés de vigne. Elle est arrosée par une multitude de petits ruisseaux qui se jettent dans l'Atjitskali. On pourrait aussi appeler cette forme de pays, plaine, vu sa largeur.

On avait établi ici une quarantaine que les nouveaux réglements ont mise hors d'usage.

Au sud de la vallée de Likaouri s'élèvent les

monts Gouris, dont les principales cimes sont couvertes de neige; elles sont toutes boisées et arrondies : une seule cime au S. O. de Likaouri se distingue par sa forme pyramidale; c'est un grand roc porphyrique, connu dans le pays sous le nom d'Adjarki.

Au nord, Likaouri est limité par une traînée légère, mélaphyrique, qui commence à l'église d'Ozourghéti et sert de rive gauche à la Bzoudji jusque près du bord de la mer.

On sort au bout de 7 à 8 verst de la forêt d'aunes noirs chargés de vigne, qui couvrent le village de Likaouri, disséminé au long et au large à la façon du pays. On escalade un pic porphyrique, isolé, au pied de la chaîne des monts Gouris ; les pentes en sont boisées et de cette verdure sort le château même de Likaouri, qui consiste en une tour très-ancienne, très-bien construite en pierres dégrossies ; il se peut que ce soit quelque tour grecque. On l'a rehaussée tant soit peu dans la suite, et on a construit grossièrement une haute muraille munie de meurtrières, qui forme l'enceinte du château et dont la tour ferme les deux côtés. Une porte élevée de 15 pieds au-dessus de la base du sol et à laquelle on arrive par un escalier en bois que l'on peut ôter, est la seule entrée du château.

Le propriétaire a construit dans l'enceinte

très-étroite des murailles quatre petites sacles en bois où il demeure et où il nous donna l'hospitalité.

Je passai la soirée à me promener sur les créneaux et à jouir de la vue immense et superbe qu'on y a. Likaouri me rappelle Chateaubriant et Ithome qui s'élève comme une corbeille de verdure au milieu des vallées de la Messénie. C'est en partie la vue que j'ai donnée d'Ozourghéti, mais plus vaste, plus détaillée, parce qu'on plane de plus haut. Venez vous appuyer avec moi au soleil couchant sur l'un de ces créneaux à demi-renversé. Embrassez d'un coup d'œil si vous pouvez toute l'immensité de ce paysage. Tout le Gouria est à nos pieds. A peine pouvons-nous distinguer ce qui est forêt d'avec les vastes vergers plantés de vigne élancée, sous laquelle se cachent les maisons modestes. Nous avons au nord la chaîne basse qui sépare le Gouria du bassin du Phase, et par-dessus, la chaîne blanche entière du Caucase, ses contre-forts depuis l'Abkhanie jusque au-delà des monts du Ratcha. Toutes ces cimes, même les plus basses, sont couvertes de neige depuis les pluies des équinoxes. Cependant, parmi ces cimes, il n'y a que l'Elbrous et les deux pyramides de Souanétismta ou Passmta qui soient de vrais glaciers.

La couche de neige qui recouvre les hautes montagnes est partout percée par le roc, et l'on

peut déduire facilement de la multiplicité des bandes noires tracées sur la neige chez la plupart, qu'elles sont de schiste.

Le soleil se couche à l'ouest derrière la mer de Colchide qui forme une barrière brillante. La plaine est rentrée dans l'ombre... Voyez maintenant la lumière étincelante teindre de rose les cimes neigeuses du Caucase; voyez-la disparaître petit à petit des chaînes les plus basses, et enfin il n'y a plus que le colossal Elbrous qui élève sa tête lumineuse au-dessus des pics déjà rentrés dans l'ombre qui l'entourent. O patrie! combien de fois j'ai vu des rives de notre lac, le Mont-Blanc comme l'Elbrous briller comme un phare, quand la Jungfrau, l'Altels, la Foliéra étaient rentrés dans l'ombre et le silence.

A Likaouri, levons-nous avant le soleil, et venons reprendre notre poste. L'aurore effleure les monts Gouris au-dessus de Tchamokmodi. Bientôt la cime du géant se colore ainsi que les deux pyramides du Souaneth. Petit à petit Phébus daigne descendre sur les cimes brillantes et lointaines du Ratcha; la lumière se propage comme par féerie de cime en cime, de combe en combe, et les sommités de l'Abkhasie, restées longtemps dans l'ombre, s'éclairent aussi..... Enfin le dieu de la lumière daigne descendre jusqu'à nous et ses rayons se glissent sur les cimes arrondies des aunes et des plaqueminiers

de la plaine brumeuse qu'on dirait coupée de lacs et d'étangs.

Le rocher de Likaouri est couvert de grenadiers, de vigne, de figuiers et d'un *Daphné* à grappes de fruits noirs allongés, placées sur de longs pédoncules.

La seule chose intéressante que je trouvai dans le château, fut une longue pièce de canon en bronze, qu'on avait montée sur la plate-forme en bois qui couronne la tour. O beau pays de France, je retrouvai ici tes fleurs-de-lis avec les lettres M C. Pauvre exilé, quelle destinée l'a amené des rives de la Seine ou de la Loire sur la tour du château féodal d'un seigneur du Gouria?

Un puits assez profond taillé dans le roc fournit l'eau nécessaire au château.

Tchamokmodi, siège épiscopal.

6 octobre. On compte 10 verst de Likaouri à Tchamokmodi; je ne sais comment on peut estimer une distance au milieu des enclos de tous genres qui bordent la route et parmi lesquels il est impossible de se diriger seul sans se fourvoyer dans les milliers de chemins qui se croisent en tous sens. Point de grands chemins.

A Likaouri même, nous passâmes l'Atjitskali; cinq verst plus loin, l'Alghindagoua, et près de

la montagne sur le sommet de laquelle est le monastère, on côtoie la rive gauche de la Bzoudji. Il est peu de pays qui soient mieux arrosés ; outre les rivières que je viens de nommer, nous rencontrions à chaque pas de petits ruisseaux grossis par les pluies de l'automne. Les eaux étaient très-limpides, et cette circonstance me fait supposer qu'il n'y a pas de schiste liasique dans cette partie de la chaîne : je n'en ai vu d'ailleurs aucune trace au milieu des débris porphyriques et granitiques qui remplissent le lit des ruisseaux.

Jadis Tchamokmodi était un monastère fortifié comme l'étaient tous ceux de cette contrée, si souvent ravagée par amis et ennemis. Il a été démantelé par les Russes à la suite d'une insurrection et de l'assassinat commis sur le colonel Pouzerefski par un jeune garçon de seize ans.

Il n'est resté au centre du fort démoli que l'antique église épiscopale de Tchamokmodi dont tout le Gouria ressortissait.

Ce. monument remarquable se compose de deux nefs accolées l'une contre l'autre. La plus petite, en même temps la plus ancienne, éclairée par un dôme octogone, était murée dans l'intérieur en briques et à l'extérieur en gros cubes de porphyre grünstein bleu. Rongées par le temps, ces pierres donnent au bâtiment un air très-antique.

L'iconostase me frappa par le nombre des

figures en cuivre doré travaillées en bosse, avec des inscriptions géorgiennes, et des petits tableaux en émail de travail byzantin, dans le genre des figures de Ghélati. Les inscriptions de ces émaux sont grecques; sur quelques-uns on a gravé grossièrement quelque chose en géorgien.

Cette église était le St-Denis des rois du Gouria. Leurs tombeaux ne sont que des caisses ou sarcophages en dalles rapportées : ils ont 7 pieds de long sur 3 de large et s'élèvent d'un pied et demi au-dessus du pavé du temple. Trois ou quatre dalles tiennent lieu de couvercles. Tous ces tombeaux ont été ouverts et violés dans les fréquentes invasions des Turcs. Quelques dalles manquent çà et là et on voit les os de Leurs Majestés entassés pêle-mêle, à moitié brisés, attendant aussi piteusement le jugement dernier que le Potocki de Boudzanof en Gallicie. Quelques crânes même traînent honteusement sur le pavé moisi.....

La plus grande église, qui est la plus nouvelle, est construite en pierres de taille à l'intérieur et à l'extérieur. Le pavé, plus riche, se forme d'un assemblage grossier de marbre blanc rubanné de bleu, dans le genre de celui des colonnes des anciennes églises grecques de la Crimée. J'ai cherché inutilement quelques restes de colonnes ou d'ornements. La fenêtre de la façade est travaillée dans le genre des fenêtres de l'ancienne

église d'Akhaltsikhé et des anciennes églises de plusieurs monastères. Les ornements abondent sur la porte d'entrée dont le dessus est travaillé en coquille. A côté on y a inséré une plaque de marbre où l'on a gravé en géorgien :

« O Christ puissant, aie pitié du seigneur Maximé catholicos d'Aphkhazeth. Amen. »

Il paraît qu'il avait fait restaurer l'église.

Les peintures de l'intérieur sont grossières et le rouge prédomine partout.

Le portique s'est écroulé en partie. Les teintes variées de pierres de taille, tantôt de bleu clair ou de bleu foncé, tantôt veinées ou rubannées de rouge ou de jaune, donnent un air très-pittoresque à tout l'édifice. Le toit est couvert de tuiles vernissées en vert.

Hors de l'enceinte de l'église, je vis au pied d'un vieux tilleul une grande pierre taillée de 7 pieds de long sur 3 de large et 12 ½ d'épaisseur, placée comme un banc sur deux autres pierres. Un autre bloc placé à côté, présentait en haut son côté plat comme une table. Je suppose que ce sont d'anciens autels du pays, ou quelque table dans le genre de celles que j'ai déjà décrites (1). Les frênes, le lierre et les grenadiers se marient à ces monuments.

Le pope de l'église nous offrit une collation

(1) Voyez Lailache, t. II.

dans laquelle se distinguait du salé de sanglier, et nous retournâmes à Ozourghéti, distant de 7 verst. Nous passâmes ici à gué la Bzoudji qui a la priorité sur toutes les autres rivières de cette partie du Gouria ; elle la perd en confluant avec la Natanébi qui lui ôte son nom, quoiqu'elle lui porte le tribut de l'Atjitskali, de l'Alghindagoua, et de la Bazéritskali que nous traversâmes trois fois à gué avant d'atteindre Ozourghéti.

Askana.

Le 7 octobre, je me remis en marche pour une nouvelle excursion. Je voulais voir l'un des châteaux-forts des rois du Gouria. Askana, nous disait-on, était à 15 verst d'Ozourghéti. Nous traversâmes d'abord un pays plat arrosé par la Skoutchaï et la Natanébi; partout des champs et des enclos. Une seule traînée porphyrique ondule le sol derrière la Natanébi.

Arrivés au village de Bakoui, disséminé au pied des monts Gouris, mes compagnons voulurent y passer la nuit, quoique nous ne fussions qu'à 3 verst d'Askana. J'en fus bien aise et j'en profitai pour escalader la montagne voisine, élevée de 2,000 à 2,500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Quittant les vieux noyers qui ombrageaient notre sacle, j'eus bien de la peine à me frayer

un chemin à travers les chênes, les châtaigniers et les touffes de rhododendron superbes qui recouvraient ces pentes très-escarpées; elles consistaient en une masse jaunâtre micacée amalgamant des masses porphyriques; de vrais jets porphyriques surgissaient çà et là.

Arrivé au sommet où je trouvai le rhododendron ponticum en fleurs et la grande airelle du Caucase (Vaccinium arctostaphylos) couverte de fruits noirs oblongs et ronds entremêlés de fleurs, j'eus le superbe spectacle du coucher du soleil au-delà du bandeau brillant de la mer, tandis que mes yeux erraient sur le paysage le plus immense qu'on puisse imaginer. Sans compter tous les détails d'un lointain aussi vaste que celui de la chaîne du Caucase, j'avais à mes pieds tout le Gouria qui s'étendait comme une carte de géographie. Je planais sur Tchamokmodi, sur Likaouri, sur Ozourghéti; je suivais des yeux toutes les rivières qui se promenaient dans ce fertile paysage, dans cette corbeille de verdure.

Seul sur la cime de ces montagnes sauvages, quelle poésie je trouvais dans un moment, en face d'une vue pareille. L'âme s'agrandit et conçoit de grandes pensées; le cœur s'ouvre à des sentiments de paix et de confiance qu'il puise dans la magnificence de la nature.

Le 8 octobre, nous atteignîmes la base du rocher autour duquel tourne la Bakouitskali et

qui porte le château d'Askana. Un sentier étroit se glisse le long des abîmes, serpente au milieu d'énormes blocs de porphyre bleuâtre que couronnent des touffes superbes de végétation, au milieu desquelles pendent les grosses grappes des fleurs du rhododendron, et sur l'extrémité d'un long dos d'âne, que nous eûmes toutes les peines à escalader, nous atteignons enfin le château groupé sur plusieurs pics déchirés. On a profité de tous les accidents du sol pour en assurer la défense. Point d'autre entrée qu'une longue échelle appuyée contre le rocher.

Tout le château consiste en deux tours, en quelques sacles de bois et en une chapelle à moitié taillée dans le porphyre. Le centre est occupé par quelques gros blocs de porphyre bleu qui ont été taillés en citernes, pour y recueillir les eaux de pluie qu'on y amène des toits et des surfaces du rocher, par des rigoles taillées dans le roc vif et par des chéneaux.

Un beau berceau de vigne recouvre en partie la sacle principale; le figuier et le rhododendron tapissent les murs et les rochers et en disputent au lierre les surfaces.

Ce château a été renouvelé en l'an 1805, par le gouriel, qui en avait fait sa prison d'état. J'y ai vu quelques prisonniers, et entr'autres un Gouriellien qui se promenait dans l'enceinte du château, enchaîné à son fils qu'il ne pouvait quitter

ni jour ni nuit : il avait voulu le vendre aux Turcs comme esclave, et ce fut la punition qu'on crut devoir lui infliger.

Nous gagnâmes bien notre dîner; car il nous fallut encore redescendre à pied et aller le chercher sur une haute colline, vis-à-vis du château, chez le pope de l'endroit, qui nous avait invités et qui nous traita pompeusement (1).

Tchikotauri.

Pour arriver de bonne heure à Tchikotauri, nous pressâmes un peu notre pas; le paysage était coupé de collines et de ravins, couverts de châtaigniers et d'airelles du Caucase, hautes de 4 à 5 pieds. Les chemins étaient fort mauvais sur ce sol glaiseux et fertile.

Nous traversâmes, à 4 verst de chez le pope, le village de Basilèti, et à 7 verst, la Goubazéauri. Près de Tchikotauri, nous trouvâmes la Soubsa ou Soupsa, près de laquelle M. Mar et sa femme ont établi leur demeure, en face de

(1) Voici encore un menu; j'en demande toujours pardon aux philosophes : des poulets rôtis à la sauce de grenade, du cochon de lait rôti, du jambon de sanglier fumé, du pain au fromage, des œufs durs cuits sous la cendre, pelés et servis avec du sel, du fromage de plusieurs espèces, des pommes, de fort bon vin.

Erkhèti, habitation d'été du prince George Eristaf.

M. Mar était à Odessa; ce fut madame qui nous donna l'hospitalité dans sa nouvelle maison, qu'elle était en train d'achever. Elle eut la bonté de me communiquer plusieurs renseignements sur les essais que son mari avait faits pour acclimater et utiliser de nouvelles cultures.

M. Mar avait d'abord été commis de la maison anglaise Atwood, qui avait profité de la franchise de commerce de la Géorgie, pour fonder un établissement à Redoute-Kalé et à Tiflis. Je ne sais si ce fut par l'inspiration de ses patrons ou par lui-même, que M. Mar demanda au roi du Gouria un terrain pour y faire ses essais. Le gouriel lui permit de les faire à Liandjhouti.

Le premier essai de M. Mar fut de faire venir de Perse des semences de coton à longue soie. Le coton germa, poussa, et crût parfaitement bien; mais les gelées préçoces le firent périr, parce qu'il avait été semé un peu tard. On avait fait une avance d'un millier de roubles argent pour labeur, établissement et transport de six charges de semences qui étaient venues de Perse.

L'année suivante on fit un second essai d'une charge de semences; il n'a pas réussi, et M. Mar n'a pas continué.

M. Mar ayant transporté son établissement à Tchikotauri, y sema de l'indigo, qui poussa d'a-

bord fort bien, s'éleva à une hauteur de 2 pieds, et sécha ensuite. Le même résultat a été obtenu dans deux années consécutives.

Il a aussi fait quelques essais avec la vigne, dont il a reçu des plants de Crimée. En voulant la tenir basse et la traiter comme en France, pendant trois années de suite on a eu une floraison superbe et abondante, mais pas un grain de raisin. Tous les fruits sont tombés à peine noués. La cause en est dans les rosées excessivement abondantes, qui entretiennent une humidité perpétuelle jusqu'à plusieurs pieds au-dessus de terre, tandis que la vigne qui est sur les arbres est au sec et ne souffre pas du tout.

Parmi les raisins indigènes, on m'en montra plusieurs espèces excellentes, entr'autres :

1° Une espèce à grains ronds de la grosseur du chasselas ordinaire : il est très-sucré, ne devient jamais noir. Sa chair est rosée, donnant un vin délicieux, rose : le pédoncule du raisin devient très-rouge à la maturité autour du placenta. Cette espèce n'était que peu propagée, et ne donnait que 40 védros (1) de vin, qu'un colonel de Koutaïs achetait à raison de 5 fr. le védro.

2° Une espèce très-rare, à grains blancs, allongés, gros, charnus, assez semblable au plant

(1) Le védro équivaut à 16 ou 17 bouteilles de Bordeaux.

de malvoisie, donne aussi un vin délicieux.

L'espèce commune est peu juteuse, a le grain d'une grosseur au-dessous de la moyenne, la peau épaisse, très-noire; le vin est d'un beau rouge.

La récolte, chez M. Mar, commence à la mi-novembre et se continue jusqu'à la fin, et jusqu'en décembre. On ne cueille que le raisin mûr, et on laisse celui qui ne l'est pas terminer sa maturité. Le vin fait avec du raisin qui a supporté quelques gelées, n'en est que meilleur, que plus fort, que plus capiteux. Les moindres qualités sont les plus hâtives.

Le prix ordinaire est de 4 à 5 fr. le védro de bon vin. M. Mar en vend pour 2,000 à 2,500 fr. par an à Koutaïs.

Madame Mar, Espagnole de naissance, me mena chez madame la princesse, femme de George Eristaf, et sœur du prince Lévan, dadian de Mingrélie. Cette princesse connaît déjà les usages du grand monde, et nous reçut sur la vaste et belle galerie de son château d'été (1). Tout le pourtour de la balustrade, à l'intérieur, est garni de bancs, sur lesquels on étend des tapis pour les hôtes un peu distingués. Madame Mar, qui avait appris le géorgien, me servait d'interprète avec ces dames.

(1) Voyez un dessin de cette maison, IIe série, pl. 5.

Toute la maison repose sur la base d'une vieille tour carrée, bâtie avec les débris de quelques édifices plus antiques; des briques romaines sont semées parci parlà dans la muraille. Cette position si bien exposée devait être quelque chose dans l'antiquité. Cela est d'autant plus probable, qu'en creusant autour de la tour pour quelques travaux de la nouvelle maison, on y trouva plusieurs tombeaux ou sarcophages, composés de six grandes dalles de pierre sans ornements. On découvrit, dans l'un, des cendres; dans l'autre, de grands ossements avec des fioles ou lacrymatoires.

Je fis un pèlerinage jusqu'à l'église de Erithi, bâtie 600 pieds plus haut que la maison du prince. Les éristaf du Gouria y ont leurs tombeaux. J'y admirai quelques fragments de belles pierres sculptées; elles appartenaient à une église plus ancienne, dont les débris ont servi à reconstruire la nouvelle. Dans ce pays, on ne voit toujours le nouveau que sur le vieux.

Que ces beaux fragments contrastent avec les figures de saints qu'on a sculptées sur la porte de l'église, et qui, pour l'art, ressemblent extrêmement au fameux Svantovit d'Arcona dans l'île de Rugen (1)!

La Soubsa, à Tchikotauri, roule aussi parmi

(1) Voyez Atlas, II[e] série, pl. 20.

les cailloux granitiques et porphyriques, des fragments de rochers calcaires dont on fait de la chaux.

Le 11 octobre, nous quittâmes madame Mar pour nous diriger sur Koutaïs.

En passant près d'une chaumière, je fus témoin des cris et de la douleur que témoignent ces peuples pour leurs morts. Les parents et les amis ne quittent pas le corps jusqu'à ses funérailles, et ne cessent de pousser de lugubres complaintes. Ne t'ai-je pas aimé, lui dit l'un? Ahi! — N'avais-tu pas une bonne maison, lui dit l'autre? Ahi! — Quand est-ce que le boire et le manger t'ont manqué? Ahi! — Tes koupchines n'étaient-elles pas remplies? Ahi! — N'avais-tu pas un bel habit? Ahi! — Comme tu étais bon! Ahi! — Comme tu étais beau! Ahi! — Comme tu étais habile! et tout ce monde à chaque phrase fait un chorus de plaintes et de désolation, à l'entendre d'une demi-lieue. Ce spectacle et ces cris sont effrayants, surtout pendant la nuit, quand on n'en connaît pas la cause.

Ce désespoir est coupé de moments de repos; chacun cause alors tranquillement, pour recommencer l'instant d'après avec plus de fureur son rôle de désolé. Le noir et la barbe qu'on laisse croître sont les signes du deuil chez les hommes.

A 7 verst de Tchikotauri, nous passâmes le *jugum*, qui sépare la vallée de Tchikotauri, c'est-à-dire le bassin du Gouria de la vallée de Sadjavach, qui appartient au bassin du Phase. Ce jugum consiste en grès, de la craie alternant avec du schiste, altérés tous les deux par des roches plutoniennes qui reparaissent sur les flancs de la montagne.

La vallée de Sadjavach, qui faisait peut-être partie de l'ancien Djavakhéti, est arrosée par la Khéiskala, qui passe par Sadjavach même, dans un lit encaissé de schiste, et par la Kvapata, qui sort à 2 verst, à droite d'une gorge étroite de grès, avec de beaux rochers et du porphyre au milieu.

Ces deux rivières réunies sortent de la vallée par une nouvelle gorge et débouchent dans la large plaine du Phase, où elles prennent le nom de Pitchora, jusqu'à leur entrée dans le lac Paléastome.

Sadjavach était habité par le prince Vakhtang Eristaf; sa mort récente se peignait dans sa demeure abandonnée, désertée.

Nous sortîmes de la vallée de Sadjavach par la gorge de la Kvapata, que nous passâmes et repassâmes plusieurs fois, remontant la gorge pour atteindre une seconde crête de collines beaucoup plus élevée que la première : on l'appelle Titellivachi, et elle fait face aux collines de Martvili.

L'on a d'ici une vue des plus étendues. On voit les monts du Gouria et l'élargissement plat de la Colchide, qui sépare le Gouria du Caucase, qui d'ici se présente avec une majesté unique. On a en face la fameuse roche calcaire du Létchekoum, le Quamli, qui est toujours l'un des points les plus marquants de la chaîne basse.

Je trouvai sur le Titellivachi la vigne se mariant au rhododendron et au laurier cerise. Un grès jaunâtre, argileux, reparaît ici ; c'est quelque formation tertiaire.

Sur le chemin nous vîmes un serpent à taches noires, de 1 $\frac{1}{2}$ pied de long, qui ne pouvait se bouger parce qu'il avait avalé une grenouille dont les pieds de derrière lui ressortaient par la bouche.

Nous ne fîmes que passer à Makargoua, qui est dans la plaine, à 25 verst de Tchikotauri, nous nous arrêtâmes 3 verst plus loin, à Chuanta, situé au milieu des hautes vignes, dans une gorge de ces montagnes d'Akhaltsikhé, dont le pied s'avance vers le Phase. Salomon, le dernier roi d'Iméreth, y avait une maison perchée sur le sommet d'une colline, qui encaisse la vallée à l'ouest.

La colline qui est opposée à cette ruine offre derechef une vue superbe, sur la vaste plaine du Phase et sur le labyrinthe immense des montagnes hautes et basses du Létchekoum, ados-

sées au Caucase. On distingue supérieurement bien d'ici la pyramide du Passmta ou Souanétismta (1). Observée d'ici, elle paraît s'élever au-dessus de tout un massif de montagnes blanches de schiste, le Choda, le Zoropa, etc.

Parmi les monts du Létchekoum, c'est encore le Quamli qui efface les autres par sa muraille calcaire pittoresque, sillonnée de fentes verticales. C'est un paysage à dessiner pour un grand peintre.

Isriti, Dualichuïlébi.

Mon excursion du 12 octobre avait pour but de visiter les bains d'eau sulfureuse qui sont sur les rives de la Soulori, entre Isriti et Dualichuïlébi.

J'admirai, en sortant de Chuanta, sur la route d'Isriti, deux des plus beaux platanes de l'Iméreth : c'est une des raretés du pays.

A 5 ou 6 verst nous trouvâmes Sabéka, domaine des Tchivtchévadzé, au bord du Khoumouri, bordé de laphani (2) au feuillage de frêne et aux longues grappes de semences pendantes. La plupart avaient été fort maltraités par la hache.

(1) *Mta,* en géorgien, signifie mont, montagne.

(2) Pterocaria caspica ou Juglans pterocarpa; laphani est géorgien, liphoni mingrélien.

Près de Sabéka, des juifs habitent Ouriébi, où ils ont un petit bazar.

De Ouriébi à Isriti, seconde possession de Tchivtchévadzé, il y a bien 6 verst. Nous passâmes pour la première fois la Soulori, à 3 verst d'Isriti, qui est dans les vignes et s'engage déjà dans les gorges d'où s'échappe la Soulori.

Nous chevauchâmes d'abord au milieu des berceaux de verdure le long de cette rivière, qui charrie quantité de cailloux, de porphyre pyroxénique, de grès, de schiste et de calcaire. Puis, peu au-dessus du village, je découvris les premiers affleurements d'un calcaire, que ses caractères m'ont fait ranger parmi les roches jurassiques. Ses couches ont leur tête suspendue vers le nord, et elles tombent rapidement vers le sud dans le sens de la gorge, s'horizontalisent ensuite pour retomber encore. Les plans des couches sont singulièrement suturés. La teinte du calcaire est tantôt bleuâtre, puis rosée, blanchâtre, marbrée. Le grain est quelquefois si fin que c'est un beau marbre veiné, où le blanc et le rose prédominent. Les couches sont presque toutes fissurées, fendillées, et tombent par éclats : les gros blocs sans défaut ni fissure, sont fort rares. Point de pétrifications.

Ce calcaire, s'élevant toujours davantage, présente bientôt deux parois de 300 pieds de haut, qui étranglent le lit de la Soulori. A

peine est-on dans ce défilé, que ce calcaire cesse tout à coup sur les deux rives, et qu'un jet de roches plutoniennes (du porphyre pyroxénique) perce à travers le schiste noir qui succède au calcaire. Ce schiste a subi une altération très-visible par le contact avec les roches ignées : il est rougeâtre, comme brûlé, et se casse en s'émiettant ; ses couches sont toutes bouleversées.

Un grès verdâtre prend sa place bientôt au-dessus du schiste, et c'est dans ses fentes que jaillissent, à 3 verst d'Isriti, les sources sulfureuses de Duälichuïlébi.

Au goût, cette eau minérale est d'abord acidulée et agréable ; mais aussitôt après on n'a que le goût du sulfure d'hydrogène. Sa température est de 26° R. La source d'Abastoumen, près d'Akhaltsikhé, qui est précisément à l'opposite de celle-ci, sur l'autre revers de la montagne, indique 31° R.

Le bassin qui contient cette eau est une ancienne construction grecque ou romaine, sur laquelle les habitants du pays ont mis un toit de planches. On se baigne dans le réservoir même, ce qui est très-dégoûtant ; car on n'a pas même soin de le vider quand ceux qui vous précèdent sortent, et qu'ils ont profité de l'occasion pour y laver leur linge.

L'édifice du bain n'a jamais été considérable ;

la porte d'entrée, qui se voit encore, était murée en pierres et en briques de 11 pouces, sur 10 et 1, et regardait l'est; la façade qui donnait sur la rivière était percée de fenêtres en pleincintre; l'intérieur de l'édifice avait été voûté.

Il m'a paru que cet ancien édifice n'était proprement que le réservoir de la source, et qu'on la faisait couler à l'extérieur, tant pour les buveurs que pour les baigneurs.

Le long de la Soulori, nombre de ruines et de tas de pierres indiquent l'existence d'un ancien village dans le voisinage des bains.

La position est très-resserrée, et le paysage a quelque chose de la teinte des vallées et des hautes montagnes. Tsikhésoubani est sur la hauteur, au nord, en face des bains. Je ne sais où M. Gamba a vu les peupliers dont il a orné son dessin; à la place de ces hauts peupliers pyramidaux, je n'ai vu que des charmes, des chênes, des hêtres, dont la forme ne rappelle pas trop celle du peuplier. Cet arbre n'existe presque pas, ni dans l'Iméreth, ni en Mingrélie; je ne connais que ceux qu'on a plantés à Koutaïs.

Si l'on va prendre dans 50 ans les dessins de M. Gamba à la lettre, l'on sera bien étonné de trouver les paysages, les végétations, et même jusqu'aux noms si changés. Car le village de *Duablébi* de M. Gamba, qui commence un peu au-dessus des bains et qui s'étend dans l'intérieur

de la gorge, porte actuellement le nom de *Dualichuïlébi*.

Les lauriers dont M. Gamba peuple aussi toutes les collines, ne sont pas non plus le laurier noble, mais le laurier cerise à grandes feuilles coriaces, et d'un vert aussi brillant, aussi foncé que chez nous.

Nous passâmes la nuit près d'Isriti, et le lendemain, $\frac{15}{25}$ octobre, nous traversâmes le Phase, les halliers remplis de bourgépine qui le bordent (1), et la grande plaine de Tsikhédarbasi, le *Moukhérisis* de Procope, et nous rentrâmes dans Koutaïs fort contents de notre excursion, et moi enchanté de l'avoir faite sans accidents. Dieu a eu pitié du pauvre pèlerin.

Quelques mots encore sur le Gouria.

La population du Gouria est de 17 à 18,000 habitants mâles, ou 36,700 habitants répartis sur 1,800 verst carrés; 18,430 appartiennent au mouravat d'Ozourghéti; 18,270 à celui de Nagomari. Cette population habite 4,300 maisons ou feux, ce qui donne 8 $\frac{2}{5}$ habitants par feu,

(1) *Hippophæ rhamnoïdes :* feuilles blanchâtres semblables à celles du saule, petites épines et quantité de petits fruits de couleur orange, dont ses branches sont comme enveloppées et qui mûrissent en septembre. En imérétien, *zouloukoura*.

et 20 $\frac{7}{18}$ habitants par verst carré. Tel est le résultat du recensement qui fut fait aussitôt après la prise de possession de la Russie, en 1831.

L'administration du Gouria a été confiée à un maire ou chef de district, qui réside à Ozourghéti, et dont les appointements, de mon temps, se payaient en nature, ce qui donnait lieu à quelques abus; mais cette mesure n'était que provisoire. Le gouvernement, avant de fixer les appointements des employés, avait voulu savoir ce que le Gouria lui rapporterait, pour pouvoir se baser là-dessus, et avait envoyé le major Chilaïef, qui fut chargé d'inventorier les biens du roi, ses revenus et ceux de ses employés. Cette commission était bien difficile, et le major, lors de mon passage, n'avait pas encore pu terminer son travail.

Le Gouria est riche en produits bruts, tels que millet, maïs, vin, noix; mais ne fait presqu'aucun commerce de ses produits et n'exerce aucune industrie. Le commerce de vin du Gouria n'a commencé avec Akhaltsikhé, que depuis que les Russes en ont pris possession. La route passe par Boukit-tsikhé, par Sourébi, et après avoir traversé les cols des montagnes d'Akhaltsikhé, redescend dans la vallée du Potsko.

J'ai parlé de l'exportation du buis en décrivant le port de la Natanébi. Outre cela, les montagnes, principalement celles de l'Adjara, sont

riches en bois de charpente, de menuiserie et de construction pour les vaisseaux.

L'insuffisance de mesures sanitaires contre la peste a été dûment reconnue, et a fait abandonner les quarantaines. Il était impossible à la Russie d'empêcher les habitants du Gouria d'être en rapport direct avec Kobouléti et la partie de la Turquie qui avait anciennement appartenu au Gouria. Toutes les défenses, toute la surveillance, n'empêchaient pas les princes du pays d'envoyer faire leurs achats en Turquie. Comment aurait-on arrêté leurs messagers dans ces montagnes inhabitées, couvertes de forêts impénétrables, dont ils connaissaient les plus petits sentiers? Il aurait fallu établir un cordon sanitaire de 150 verst de développement, disposer d'un corps de soldats considérable, de chefs intègres. Et encore avec autant de sacrifices, il n'était pas certain qu'on eût arrêté la peste quand elle se serait trouvée à Kobouléti.

L'habitant du Gouria est Géorgien de race et parle le géorgien du dialecte d'Iméreth, tandis que ceux de l'Adjara se servent du dialecte lazique. Les incursions et le voisinage des Turcs ont démoralisé ce peuple et lui ont donné le goût du commerce d'esclaves, qui avait pris une triste extension avant la prise de possession des Russes. Le tableau de la population que je viens de donner en est une cruelle preuve. Vingt habi-

tants par verst carré sur une terre aussi fertile, aussi riche, c'est bien peu de chose..... et cependant c'est la province la plus populeuse de toutes les possessions russes au-delà du Caucase (1). Les ruines d'églises et d'habitations qu'on voit partout prouvent que la population a été beaucoup plus considérable. La première mesure de la Russie a été d'arrêter ce dégradant commerce, de le défendre sous les peines les plus sévères. Lors de mon passage, le mauvais pli subsistait toujours malgré la défense, et plusieurs nobles ou princes du Gouria étaient arrêtés pour s'être livrés à ce commerce.

(1) Voici le tableau de population que donne Evetski, p. 27.

	Verst carrés.	Habitants.	Proportion.
Géorgie.	40,000	380,000	1/9.
Iméreth.	9,200	100,000	1/12.
Gouria.	1,800	36,700	1/20.
Mingrélie.	8,000	68,600	1/9.
Souaneth.	3,500	30,000	1/9.
Abkhasie.	6,000	52,300	1/9.
Province d'Akhaltsikhé.	7,800	70,000	1/9.
Arménie russe.	23,100	158,000	1/7.
Province musulmane.	34,500	250,000	1/7.
— de Jaliche.	10,000	30,000	1/3.
Biélokani.	4,000	40,000	1/10.
Sultan Elysoun.	1,500	18,000	1/12.
Terroir de Bolgodar.	3,000	32,000	1/10.
Chanal des Avares.	6,000	31,000	1/5.
Daghestan.	28,000	252,000	1/9.

Sous prétexte d'aller faire une visite en Turquie, ils s'étaient fait accompagner de quelques personnes auxquelles ils firent toutes sortes de promesses, de ces jeunes gens sans expérience, qui, ne soupçonnant pas le mal, sont alléchés par l'espérance des récompenses ou par le désir de voir du pays. Une fois en Turquie, ils furent vendus, et les braves vendeurs d'âmes s'en revinrent chez eux, prêts à recommencer une seconde trahison. La plupart furent dévoilés. L'un d'eux, qu'on n'avait jamais pu convaincre, a été même pris sur le fait lorsqu'il passait la montagne avec un de ces pauvres innocents : pour l'engager à partir, il lui avait fait cadeau d'une maison, d'un jardin; il comptait bien l'empêcher de venir les réclamer.

Cependant ce ne sont pas toujours les princes et les nobles qui font ce trafic ; on a vu l'année 1833, quatre paysans s'emparer de leur seigneur qui était venu visiter son champ, où il les faisait travailler. La frontière était voisine; on l'eut bientôt passée. Là les paysans voulurent forcer leur seigneur à leur donner une lettre de liberté : il ne voulut pas y consentir; les paysans le menèrent dans la ville voisine, l'y vendirent et se firent mahométans.

Le pope qui nous traitait à Tchamokmodi, nous disait son embarras ; il ne pouvait ni gronder ni punir ces gens dépendant de l'église; car

au moindre mécontentement, il pouvait compter qu'ils se sauveraient en Turquie, et que c'était fini pour lui.

Il n'est pas de ruse que ces vendeurs d'âmes ne mettent en pratique; pour sauver les apparences, à présent ils font semblant de vouloir faire une tournée à Kobouléti, se font accompagner de quelqu'un, donnent avis aux Turcs, qui se mettent en embuscade dans les montagnes et tombent sur eux : le vendeur d'âmes se sauve, puis revient en cachette partager le profit avec les Turcs qui se sont saisis de la victime et qui l'ont vendue.

MÉLANGES

ET REMARQUES GÉNÉRALES

SUR L'IMÉRETH.

Avant de quitter Koutaïs, je vais réunir quelques particularités intéressantes que je n'ai pu faire entrer dans la relation de mon voyage, et qui m'ont paru cependant assez importantes pour être rapportées.

Climat de Koutaïs et du plat pays.

Le climat de Koutaïs et de toute l'ancienne Colchide jusqu'à la mer, est chaud et humide. Les orages y sont fréquents et violents à cause du voisinage des montagnes ; les pluies y durent souvent plusieurs jours ; le vent d'ouest, chargé des vapeurs de la Mer Noire, s'engouffre dans le bassin de la Colchide comme dans un couloir,

entre le Caucase et les montagnes d'Akhaltsikhé; puis, arrêté par les montagnes de Vakhan et par les immenses forêts, toutes ces vapeurs retombent en pluie, tandis que sur le revers du bassin, en Géorgie, l'on jouit d'un climat sec et serein (1).

Certainement l'humidité de l'air contribue beaucoup à rendre la chaleur plus sensible à Koutaïs; elle est étouffante, surtout en juillet et en août. Mais rien n'est plus insupportable, plus terrible, qu'une espèce de siroco qui souffle du sud-est, et dégorge à Koutaïs par la vallée du Phase-Rion, sans qu'on puisse bien expliquer son origine : je le crois originaire de la grande Arménie.

Son souffle est comme l'ardeur embrasée qui sort d'un four : les feuilles si fraîches, si vertes, jaunissent en quelques heures. A minuit, le thermomètre montre encore 25° de R. Pendant le jour, il monte quelquefois à 33°, à l'ombre, et exposé au soleil à 55°. Ces observations ont été faites par le général Vakoulski, en juillet et en août 1833. Ce vent dure ordinairement trois jours; après quoi la température change et se met à la pluie.

(1) M. Gamba compte, année ordinaire, 150 jours de pluie par an en Iméreth, tandis qu'il ne pleut que 30 à 40 jours en Géorgie. I, 330.

J'ai fait des observations pendant les dix-huit premiers jours d'août (vieux style) à Koutaïs. La moyenne de mes observations a été

A 6 heures du matin... 15° $\frac{1}{2}$.
A 2 heures après-midi. 20° $\frac{1}{4}$.
Entre 6 et 7 h. du soir. 17° $\frac{1}{2}$.
A 9 heures du soir...... 15° $\frac{1}{2}$.

Le thermomètre est tombé le 9 à 13° $\frac{1}{2}$.

Le 13, il est monté jusqu'à 25°.

Octobre et novembre sont de beaux mois à Koutaïs.

Pendant les trois premiers jours de novembre nous eûmes de belles journées, quoique par un vent froid. Le thermomètre, au lever du soleil, montrait + 8 ; à midi, + 18 à 20° ; le soir, + 9 à 10°.

Les trois jours suivants ont été pluvieux ; les collines au-dessus de Ghélati se sont couvertes de neige, ainsi que les montagnes d'Akhaltsikhé. La température resta à peu près à + 6° $\frac{1}{2}$.

Du 7 au 11, les journées ont été superbes. Celles du 7 et du 8 ont commencé par un vent frais, et par + 3 à 4° au lever du soleil, avec des gelées blanches. Le temps se réchauffait à midi, et le thermomètre montrait + 14 à 15°. Mais ce qu'il y avait de remarquable, c'est que dès que le soleil se couchait, il s'élevait un vent frais du Rion, à peu près comme le Joran du Jura, sur le lac de Neuchâtel. Ce vent frais

soufflait une partie de la nuit ; puis le temps se calmait, et les matinées étaient des plus paisibles. Ce vent sans doute est produit par les sommités neigeuses du Ratcha, qui rétablissent ainsi l'équilibre avec les contrées basses, réchauffées pendant le jour. Car, en effet, le soleil à 1 heure est quelquefois insupportable.

Le feuillage des arbres est tombé, non par le froid, mais plutôt de lassitude ; les arbres veulent aussi du repos. Quelques arbustes, comme l'aubépine, l'azalea pontica, sont en pleine fleur; celle-ci répand autour de Koutaïs une odeur si forte qu'elle en devient désagréable.

Du 12 au 14, vent violent de N. E.

Le 15, le vent baissa et nous eûmes, au lever du soleil, $+ 11^\circ \frac{1}{2}$; à midi, $+ 19^\circ$; le soir, $+ 9^\circ$.

Le 17, le 18, le 19 furent pluvieux et le thermomètre tomba petit à petit de $+ 9^\circ$ à $+ 4^\circ$.

La nuit du 19 au $\frac{20 \text{ nov.}}{2 \text{ déc.}}$, la neige tomba à Koutaïs ; tout était blanc de neige ; le thermomètre ne descendit cependant pas au-dessous de $+ 3^\circ$.

L'hiver n'est pas rigoureux à Koutaïs. De l'année 1816 à l'année 1823, il n'y a eu que celui de 1818 à 1819 qui a été remarquable, car il était tombé une neige à hauteur d'homme et elle a duré plusieurs mois.

Celui de 1832 à 1833 a été aussi excessivement rigoureux à Koutaïs; une neige de plusieurs pieds de hauteur recouvrait tout le bassin de la Col-

chide : il n'y avait plus de chemin dans le bazar; la neige était plus haute que les appentis des boutiques. Les chevreuils et les cerfs ne pouvaient plus marcher; on les prenait à la main. Les soldats s'attachaient des planches aux pieds et allaient ainsi à leur recherche. Plusieurs personnes périrent à de petites distances des habitations, parce qu'elles ne pouvaient plus avancer; on les entendait crier sans qu'on pût leur porter secours.

L'Imérétien et son caractère.

Le peuple imérétien est bon et doux en général ; il est serviable et hospitalier ; si les paysans se montrent méchants quelquefois, ce sont leurs princes qui les forcent souvent à faire le mal, sous peine de les maltraiter eux-mêmes.

Cependant l'Imérétien s'emporte aussi malgré sa douceur ; il se passa pendant mon séjour plusieurs actes de violence qui en sont une preuve.

Deux Imérétiens se disputaient : l'un voulait arracher une haie, son voisin prétendait qu'il n'en avait pas le droit, parce qu'elle était sur son terrain. « Ne touche pas à ma haie, lui disait-il, ou cela te coûtera cher. » L'autre ne voulut pas entendre raison et continua son travail. Voyant cela, le plaignant, irrité, furieux, court chez lui, prend son fusil et étend son ami roide

mort au pied de la haie. Jugé, il fut condamné à six ans de pénitence d'église, c'est-à-dire qu'il fut forcé pendant ce laps de temps d'aller servir comme esclave dans un monastère et d'y remplir les fonctions les plus pénibles.

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit plus haut de la féodalité en Iméreth; l'état des paysans s'est sensiblement amélioré depuis la prise de possession par la Russie. Ceux qui dépendent directement de la couronne sont les plus heureux; ils paient 4 francs de capitation, font les corvées des chemins, et du reste sont parfaitement libres; les serfs des seigneurs leur portent tous envie.

La plus grande sécurité régnait en Iméreth quand j'y ai voyagé; on pouvait parcourir le pays dans tous les sens sans aucune crainte; l'ancienne manie du commerce des esclaves si longtemps en vogue y est déjà oubliée, et l'on n'entend plus parler de vente ni d'enlèvement.

L'Imérétien a gardé quelque trace de son ancienne civilisation sous les Bagratides; il tient à gloire l'histoire de ses ancêtres, et l'on trouve des gens assez instruits pour aimer à étudier leurs anciennes chroniques.

Cependant le bonheur tel que le recherchent ces peuples est encore fort matériel. Avoir beaucoup de serfs, parader suivi d'une foule de vassaux dans les beaux habits chamarrés de ga-

lons d'argent, avoir une belle moustache qu'on teint en rouge quand elle grisonne, et trouver partout un banc (table) bien garni, constitue celui des seigneurs, qui ne tiennent outre cela qu'à leurs chevaux, à leurs armes, à leurs faucons et éperviers et à leurs koupchines. Le luxe des maisons n'existe pas chez eux ; rarement de fenêtres ; deux portes suffisent pour le jour et la fumée. Deux ou trois bancs un peu creux au milieu avec un bloc de bois pour oreiller, quelques tapis, de longs bancs pour tables, un coffre bien brillant, et vous savez tout ce qu'une maison en général renferme et ce dont se contente un noble et même un prince imérétien. Une petite chapelle et un pope qu'on traite comme un paysan, sont de rigueur chez ceux qui veulent soutenir leur dignité.

Population.

La population en Iméreth avait diminué considérablement au commencement de ce siècle. Sous Salomon Ier, en 1782, on comptait 18,980 maisons et environ 113,000 habitants des deux sexes. Sous son successeur, Salomon II, elle fut détruite par plusieurs circonstances ; la peste en 1812 surtout fit d'affreux ravages, et en 1817, après un recensement que fit faire la Russie, l'on ne comptait plus que 12,730 maisons, et environ

76,000 habitants des deux sexes. Elle a augmenté depuis lors, et M. Evetski fait monter le nombre des maisons à 15,260, et celui des habitants à 100,400, qui sont répartis comme suit :

Dans le district de Koutaïs...		29,500 hab.
Dans celui de Vaka............		31,600
—	de Chorapana..	15,800
—	du Ratcha......	23,500
	En tout.....	100,400 hab.

sur 9,200 verst carrés ; ce qui donne 12 hab. par verst carré (192 hab. par lieue carrée de France), et 6 ½ hab. par maison (1).

La population serve, suivant son servage et le genre de capitation qu'elle paie, se divise ainsi :

Les serfs de la couronne payant 1 rouble argent ou 4 francs par tête mâle, sont au nombre de............................ 6,822

Leurs femmes, etc............... 6,822

En tout.. 13,644

(1) M. Gamba, en 1824, faisait monter la population de l'Iméreth à 90,000 habitants, les troupes y comprises. I, 349. Le comte Serristori, en 1832, donne à l'Iméreth 125,000 âmes. On me l'évaluait à Koutaïs, en 1833, à 120,000 ; mais ces nombres sont outrés dans l'Essai statistique de l'empire russe de M. Schnitzler, qui, d'après Hassel, donne à l'Iméreth 270,000 habitants (p. 53 et 54, 1829).

Les serfs de la couronne qui paient 50 copeks ou 2 francs par âme mâle sont aussi de.................... 900

Leurs femmes, etc............. 900

1,800

Les serfs de la couronne qui paient 1 rouble d'argent ou 4 fr. par feu sont au nombre de.................... 181

En comptant 6 $\frac{1}{2}$ hab. par feu, cela fait............................ 1,176

Ceux des églises et des monastères payant de même sont au nombre de. 149

En comptant 6 $\frac{1}{2}$ hab. par feu, cela fait............................ 968

Ceux des propriétaires qui paient de même..................... 1,277

En comptant de même que ci-dessus, ce sont.................... 8,300 h.

La population imérétienne qui paie capitation à la couronne est de..... 25,888 h.

J'ignore la totalité de la population serve qui appartient à des seigneurs sans payer la capitation.

Revenus de la couronne en Iméreth.

Le principal revenu se tire de la capitation qui, comme je l'ai dit, est différente suivant la

nature du servage, et qui se monte année commune à R. d'argent............ 8,880

La couronne a des domaines, vignes, prairies, pâturages; des dîmes, vin, maïs, qui lui rapportent année commune de 2,000 à 3,500 francs, soit R. d'arg...... 875

La ferme de l'eau-de-vie donne. 9,000

La vente des couleurs, etc., jusqu'à........................ 3,306

Le droit de balances.......... 180

Les moulins sur eau.......... 31

La pêche des poissons........ 89

En tout R. d'arg... 22,361

ou environ 90,000 francs, dans lesquels je ne fais entrer ni les douanes, ni les intérêts des capitaux prêtés par le gouvernement; ces 90,000 fr. sont le revenu foncier.

La vente du sel de Crimée rapportait à la couronne en 1830, fr. de France.................. 2,602 »

Cette branche de revenu n'a produit en 1831 que.............. 40 80 c.

Et en 1832, que............. 3 60 c.

ROYAUME D'IMÉRETH

APRES LE PARTAGE D'ALEXANDRE Ier,

EN 1442.

Après avoir donné au commencement du deuxième volume un résumé de l'histoire de la Colchide et de la Géorgie jusqu'au partage d'Alexandre Ier en 1442, il me restait à amener jusqu'à nos jours le récit très-succinct de ce qui s'est passé dans chacun des états qui se sont détachés du royaume de Géorgie et d'Abkhasie. Je l'ai fait pour le Sa-Atabago, pour la Mingrélie et pour le Gouria, en décrivant et en parcourant chacun de ces pays. Revenu à Koutaïs, mon point de départ, je vais terminer le tableau historique que je m'étais proposé par un aperçu des révolutions et des événements les plus saillants qui caractérisent l'histoire du royaume d'Iméreth proprement dit. Cet aperçu ne prouvera qu'une chose : c'est que ce royaume, bal-

lotté entre la Perse et la Turquie, et envahi sans cesse par ses anarchiques voisins, les dadians, les gouriels, les atabeks, les rois de Géorgie, ne pouvait manquer lui-même de devenir un parfait modèle d'une anarchie complète et d'une désorganisation toujours croissante, jusqu'au moment où la Russie vint rétablir la paix, le calme et l'ordre dans ce malheureux pays. Pour prouver ce que je viens d'avancer, je n'en appelle qu'aux chroniques imérétiennes et géorgiennes que je vais extraire, qu'à Chardin, qu'à Peyssonnel.

Je ferai surtout usage de la chronique que M. Schultz avait communiquée à M. St-Martin, qui l'avait traduite et qui est restée manuscrite jusqu'à présent : je l'éclaircirai par celle qui a été publiée par M. Brosset jeune. On aura ainsi au moins quelque chose de neuf et d'inédit.

Les premiers commencements de ce nouveau royaume d'Iméreth sont assez énigmatiques. On trouve dans l'histoire de Géorgie par Klaproth, qu'Alexandre partagea ses états entre ses trois fils (1); que *Vakhtang*, l'aîné, eut l'Iméreth, le Djikheth, le Souaneth, l'Odichi, l'Abkhasie, l'Alaneth et le Gouria. *Démétrius*, le deuxième

(1) La Chronique de Klaproth fixe ce partage à l'an 1424 : c'est une erreur ; s'il y a eu partage, ce fut sans doute en 1442, lorsqu'Alexandre mourut.

fils, eut le Karthli, la Tcherkessie et le Sa-Atabago; *George*, le troisième, eut le Kakheth et le Chirvan.

La chronique de M. Schultz ne fait mention d'aucun partage, et place la mort du roi Alexandre en l'an 1442. Vakhtang lui succéda.

1445. Vakhtang étant mort sans enfant, son frère George lui succéda.

1455. Cette même chronique place à cette époque la mort de *Démétrius*, fils du roi Alexandre, et lui donne le titre d'éristaf d'Iméreth : elle ajoute que *Bagrat*, son fils, lui succéda en qualité d'éristaf. Ce Bagrat fit, en 1462, la guerre à George, roi de Géorgie, et le battit à Tchikor. Il paraît que de cette bataille data l'indépendance de l'Iméreth; car la chronique donne plus tard le titre de roi à Bagrat, qui parvint même à plusieurs reprises à s'emparer de la Géorgie. Le chah Ouzoum-Hassan ayant fait une invasion en Géorgie, Bagrat se sentant le plus faible, se retira dans le Ratcha où il mourut.

1478. *Alexandre*, son fils, lui succéda. En 1484, il prit Koutaïs et y établit sa résidence. En 1487 Koutaïs lui fut enlevé par le roi de Géorgie, Constantin, fils de George, auquel il le reprit en

1489. En 1509, le roi Alexandre prit Gori. Mais bientôt après les Tatars fondirent sur l'Iméreth, prirent Koutaïs le 23 novembre, qu'ils pillèrent ainsi que Ghélathi, sans pouvoir s'emparer cependant de la forteresse de Koutaïs.

1510. Mort d'Alexandre et de sa femme, la reine Tamar. Leur fils *Bagrat* leur succéda (1). Ce Bagrat eut de longues guerres à soutenir contre les atabeks du Sa-Atabago. En 1535, il s'empara même du Sa-Atabago, et de l'atabek Kouarkouaré qu'il enferma à Ghélathi, où il mourut. En 1546, Bagrat renouvela ses expéditions, et emmena pour trophée la Sainte-Vierge d'Atskour et le dadian Lévan, qu'il enferma aussi à Ghélathi : il paraît que Ghélathi jouait alors un grand rôle, comme forteresse.

1548. *George* succède à son père Bagrat. En 1562, il fait la paix avec l'atabek Kouarkouaré, et lui rend la Sainte-Vierge d'Atskour. En 1563, il épousa Roussoudan, fille du seigneur Tcherkez. En 1578, il battit totalement l'ar-

(1) La Chronique géorgienne de M. Brosset jeune met ces événements en 1507.

mée de Lala Pacha qui était venue faire une invasion en Iméreth.

1585. George mourant, laissa deux fils, *Léon* qui lui succéda, et Constantin, son aîné, qui garda pour lui l'Argvéthi. Léon épousa, en 1586, Marekh, fille de Lévan Dadian. L'année suivante, il reprit à son frère Constantin l'Argvéthi : mais bientôt le sort tourna contre lui; car en 1590, étant en hostilité avec Mamia Dadian, il fut pris, enfermé dans le fort de Chekhèth, où il mourut.

1590. *Rostom*, fils de Constantin, fut proclamé roi d'Iméreth. Ghiorghi Gouriel marcha contre Koutaïs qu'il prit et où il plaça pour roi Bagrat, fils de Theimouraz, frère du roi George : il ne le fut pas longtemps; car Simon, roi de Géorgie, venant au secours de Rostom, reprit Koutaïs et l'y rétablit roi.

1605. Mort de Rostom, qui est remplacé par son frère *George*.

1639. Alexandre succède à son père George. Sous son règne, en 1650, arriva à Koutaïs une ambassade de la part du czar Alexis Mikhaïlovitch. En 1657, il chassa Liparit Dadian et le remplaça par Vamekh. En 1658, fut le tour du gouriel

Kaikhosrov, qui fut remplacé par Démétrius. Aidé des Karthles, Kaikhosrov revient au secours de Liparit : la bataille de Bandzia décida de leur sort; Liparit y fut tué, et Kaikhosrov prit la fuite.

1660. Mort d'Alexandre qu'on ensevelit à Ghélathi. Il avait eu de Tamar, fille du gouriel, sa première femme, *Bagrat*, âgé de quinze ans qui lui succéda, sous la tutelle de sa seconde femme Daredjan, fille d'Alexandre, roi de Kakheth. Cette Daredjan donna à Bagrat pour épouse Kéthévan, fille de son frère Theimouraz (1). Mais bientôt après, convoitant de s'unir avec son beau-fils, elle lui en fit la proposition; Bagrat en eut horreur. Daredjan s'abandonnant alors à son mauvais caractère, fit brûler les yeux à Bagrat, six mois après son mariage, puis elle le dépouilla de sa femme et de la royauté et épousa elle-même *Vakhtang Dchoudchouna*, qu'elle reconnut roi. Les Imères irrités appellent à leur secours le dadian Vamekh, qui par-

(1) Chardin l'appelle Sistan Daredjan et la dit fille de Datona, frère de Theimouraz. (P. 125, in-folio.)

vient à s'emparer de Vakhtang auquel il fait brûler les yeux. Bientôt après arrive Aslan, pacha d'Akhaltsikhé qui, pour rétablir l'ordre, emmène Daredjan, son mari Vakhtang et sa nièce Kéthévan à Akhaltsikhé, et replace Bagrat l'aveugle sur le trône. Chah-Navaz, roi de Géorgie, avait épousé une sœur de Lévan Dadian; poussé par sa femme, qui ne pouvait voir sans chagrin son neveu chassé du trône par Vamekh, il marche en 1661 contre l'Odichi et profite en passant de l'occasion pour donner un royaume à son fils *Artchil*, qu'il établit à Koutaïs. En 1663, le chah de Perse engagea Chah-Navaz à rappeler son fils; la Porte avait sans doute porté plainte contre son invasion. Bagrat reprit sa place : il n'est pas plutôt de retour, que ses ministres se brouillent avec le nouveau Dadian Lévan. Les deux princes se font la guerre, et l'aveugle Bagrat réussit à battre Lévan et à le faire prisonnier lui et sa jeune et jolie femme. Sophon, évêque de Ghélathi, qui devient amoureux de la princesse captive, engage Bagrat à l'épouser; on sait que ce pauvre roi, à peine marié, avait été

séparé de sa femme Kéthévan, qui était prisonnière à Akhaltsikhé. Pour dédommager Dadian, Bagrat lui donne en mariage sa propre sœur, veuve de Gogadsé. Dans ce temps-là, un certain *Sekhnia Tchekeïdzé* jouait un grand rôle : c'était un de ces scélérats auxquels rien n'est sacré, pourvu que leur avide ambition soit satisfaite. Il avait commencé la série de ses noirceurs en livrant, par une trahison infâme, Vakhtang Dchoudchouna à Vamekh Dadian, qui lui avait fait crever les yeux; plus tard, il se chargea d'égorger son propre maître Kotzia, que Chah-Navaz avait laissé à son fils pour lui aider à gouverner. Enrichi par les biens de Kotzia, son rôle n'en était devenu que plus dangereux. Il profita, en 1666, d'une circonstance favorable pour s'emparer de la forteresse de Koutaïs et la livrer aux Ottomans, sur qui elle fut reprise l'année suivante par Béjan Lortkipanidsé, qui en fit égorger la garnison. Cependant Daredjan qui était toujours à Akhaltsikhé avec sa nièce et son mari, ne cessait d'intriguer. Elle envoya un beau présent de pierreries au sultan, pour en

obtenir la permission de retourner en Iméreth. Sa demande lui fut accordée. En 1668, à la tête d'une nombreuse armée turque, elle entra dans ce malheureux royaume, tuant, massacrant, brisant les croix, renversant les images. Elle était aidée de Dadian et du gouriel, qui, unis aux Turcs, replacèrent sur le trône d'Iméreth Vakhtang et Daredjan. Bagrat se sauva dans le Létchekoum. Daredjan, conseillée par l'infâme Sekhnia Tchekeidzé, livra la forteresse de Koutaïs aux Ottomans : le pacha avait exigé ce gage de soumission. « Quel profit retirons-nous de notre obéissance au fils de Dchoudchouna, et à la reine, dirent alors les Imères? » Daredjan, par l'expérience qu'elle avait faite, aurait dû être en garde contre Sekhnia ; mais le perfide sut si bien rentrer dans ses bonnes grâces, qu'elle ne se douta pas du complot que le perfide tramait contre elle. Daredjan fut égorgée sous la porte même de la forteresse de Koutaïs par l'ordre de Sekhnia, qui faisant revenir Bagrat, lui remit l'aveugle Vakhtang : Bagrat était dans une rage inouie; il emprunta le secours d'une main étran-

gère pour porter plusieurs coups de poignard à ce malheureux, lui criant : « Traître, tu m'as arraché les yeux; je t'arracherai le cœur. » A l'ouïe de cette tragédie, Dadian et le gouriel reviennent mettre l'ordre, et imposent aux Imères pour roi le gouriel *Démétrius :* les Imères lui crèvent les yeux et le gouriel *George* prend sa place. Il n'y avait pas là de quoi satisfaire les Imères qui demandaient à Chah-Navaz leur roi légitime Bagrat. Le roi de Géorgie. favorisait plutôt le perfide Sekhnia qui avait su obtenir sa protection. Au lieu d'acquiescer à la demande des Imères, il fait si bien qu'il les force d'accepter Seknia pour roi, et de tourner leurs armes contre Bagrat qui reste cependant vainqueur dans cette lutte qui eut lieu en 1669. Dadian soutenait aussi les Imères contre Bagrat. En 1671, nouvelle lutte des Imères et de Dadian contre Bagrat. Le roi sort de Koutaïs, se retire dans le Ratcha, et tandis que les Imères ravagent et pillent, ayant réuni ses sujets fidèles, il fond sur les rebelles, les bat, s'empare de Dadian, et est assez généreux pour lui rendre la liberté. Dadian n'avait pu

pardonner à Bagrat de lui avoir pris sa femme. Sekhnia Tchkeidzé fut assassiné pendant le cours de ces rébellions; ce fut la juste punition de ses crimes. Bagrat, pris ensuite en 1672 par le pacha d'Akhaltsikhé, ne revint de sa captivité qu'en 1674. *Alexandre*, petit-fils de Lévan, avait régné à sa place pendant ce temps. Une nouvelle invasion, commandée par Artchil, priva derechef Bagrat du trône en 1678 : il se retira dans le Gouria. Le pacha de Karin, en 1679, vint chasser Artchil et le remettre sur le trône. Telle est, d'après les chroniques géorgiennes, l'histoire de ce malheureux roi, qui mourut en 1681. J'ai suivi ici la chronologie de ces chroniques, qu'on pourra comparer avec les fragments de Chardin, qui ne diffère pas essentiellement pour le fond, mais bien pour la coordonnation des faits.

1681. *George* Gouriel succéda à Bagrat et vint reprendre une place qu'il avait déjà occupée. L'année suivante il fit revenir d'Akhaltsikhé Alexandre, fils de Bagrat, et le reconnut roi.

1682. *Alexandre* n'aurait pas dû oublier la main qui l'avait placé sur le trône : cepen-

dant, en 1684, on le trouve en guerre avec George Gouriel, qui meurt dans la bataille. En 1690, une révolution replace Artchil sur le trône d'Iméreth. La lutte était continuelle entre le prétendant des Persans et celui des Turcs. En 1691, le pacha d'Akhaltsikhé vint replacer Alexandre. Dans cette expédition, les Ottomans renversèrent et détruisirent l'église de la Sainte-Vierge de Koutaïs. Cette même année, Alexandre épousa Tamar, fille de George Abachidsé. En 1695, le parti persan reprit le dessus ; les Imères livrèrent leur roi à George, roi de Géorgie, qui le fit étrangler dans le bourg de Koïis, où il fut enterré. Artchil reprit sa place sur le trône.

1696. Les Imères exilent leur roi Artchil et mettent à sa place *George*, surnommé *Gotcha*.

1698. Les Imères font revenir Artchil de l'Osséthi, et le replacent sur le trône, après avoir exilé l'autre. Mais en automne le pacha d'Akhaltsikhé conduit *Simon*, fils du roi Alexandre, en Iméreth et l'y fait roi. Artchil se retire dans le Dvaleth, d'où il passe en Russie. Cinq fois créé roi d'Iméreth, cinq fois il en avait été chassé.

1701. Les Imères tuent leur roi Simon et mettent en sa place *Mamia* Gouriel, qui fixe son séjour à Souram : puis il retourne dans le Gouria et George Abachidsé règne en sa place.

1703. Isaak, pacha d'Akhaltsikhé, vient en Iméreth, pour chercher à y placer sur le trône *George*, second fils du roi Alexandre. Cependant George Abachidsé tint ferme, et ce ne fut qu'en 1707 que les Imères, se révoltant contre lui, reconnurent George pour roi. Le parti gourielien ne vit pas cela sans mécontentement. En 1712, il y eut guerre, et en 1713, le gouriel Mamia triompha et gouverna l'Iméreth; ce fut pour peu de temps : il mourut en 1714, et George recouvra ses droits; mais pour combien de temps? En 1716, le pacha d'Akhaltsikhé Aslan bat le roi George à Simonétti, et le force à se réfugier dans le Karthli.

Lacune jusqu'au règne d'*Alexandre* qui mourut en.....

17... Son fils *Salomon* Ier, né en 1735, lui succéda. Ce prince dont le cœur était noble, devait déplaire aux Turcs, qui désiraient un esclave de leurs volontés pour roi. Ils lui ôtèrent la royauté et

la donnèrent à son cousin germain *Theimouraz*, fils de Mamouka, frère du roi Alexandre. Le roi appela les Russes à son secours ; ne perdant cependant ni temps ni courage, il rassemble ceux qui lui sont restés fidèles, et avant l'arrivée même du général Todlében, il bat les Turcs et Theimouraz, et recouvre son trône. Les Russes qui survinrent bientôt après, achevèrent ce qu'il avait si bien commencé et reprirent aux Turcs toutes les places fortes que Salomon fit démanteler pour ôter à ses ennemis tout refuge. Son principal ennemi était l'éristaf du Ratcha, son plus grand vassal ; Salomon lui fit crever les yeux pour sa trahison, lui enleva ses biens qu'il distribua aux Tsérételli, qui lui étaient restés fidèles.

1782. Salomon I[er] mourut en 1782. Les grands d'Iméreth élurent alors pour roi *David*, fils de George, frère du roi Alexandre, et cousin du défunt. Alors régnait en Géorgie le célèbre roi Héraclius : son petit-fils David, fils d'Artchis, eut des prétentions au trône d'Iméreth ; chassé par le roi légitime, il pria son grand-père de lui aider à conquérir ce trône. Héraclius mit en

fuite David, fils de George, qui se réfugia à Akhaltsikhé, et *David*, son compétiteur, fut reconnu roi d'Iméreth sous le nom de *Salomon* II. Les intrigues de David chez les Turcs ne purent le déposséder; en 1804, il se reconnut vassal de la Russie; en 1810, s'étant révolté contre son suzerain, il fut battu et forcé de s'enfuir en Turquie. Au mois de mars de cette année, l'Iméreth fut comptée au nombre des provinces de la Russie.

Dans l'espace de 368 ans, trente rois se succèdent, se chassent tour à tour : sept périssent de mort violente, trois sont aveuglés, vingt-deux sont détrônés; quarante révolutions au moins placent et déplacent les rois; Bagrat l'aveugle, l'un d'eux, l'est ainsi huit fois, et cependant l'on ne trouve que huit rois par siècle et douze ans de règne pour chacun.

ITINÉRAIRE

DE KOUTAIS A TIFLIS.

Trajet de Koutaïs à Satchekhéri.

Rivières de la Tskaltsitèli, de la Sabanella. — Village de Simonetti. — Ruines de Goudilis-sakli. — Bourg de Tchekhari — Skanda et son château ruiné. — Djoussa, rivière. — Moukhoura et Moudjerèti, villages. — Bzoudja, rivière. — Château et église de Katzkhi. — Navarzèti. — Kvirila (Phase des anciens). — Gvimé. — Satchekhéri.

J'avais fait connaissance chez le général Vakoulski d'un Arménien catholique de Gori. Il s'occupait de commerce, ainsi que quatre autres frères. Leur père, Ivan Zoubalov, leur avait laissé une fortune considérable ; ce qui ne les empêchait pas de chercher à l'augmenter par leur industrie. André, celui que je vis à Koutaïs, s'offrit de me servir de mentor jusqu'à

Gori, si je voulais passer par Satchekhéri, où il avait affaire. J'acceptai avec joie, me réjouissant fort de faire ce détour qui me menait dans l'une des vallées les moins connues du Caucase : pas un voyageur ne l'avait visitée, à ma connaissance, avant moi.

Je quittai à regret Koutaïs, le 23 novembre / 5 décembre, et je jetai pour la dernière fois les yeux sur ce Phase-Rion, qui grondait sourdement contre les rochers que l'automne parait encore de planères jaunissants et de la verdure du buis, du grenadier et du jasmin blanc.

Ayant traversé la Tskaltsitèli, au-dessous de la belle grotte, nous abandonnâmes la grande route de Souram pour nous tenir sur la hauteur, au milieu des cônes porphyriques qui ont façonné ce côté du bassin de la Colchide. Des lambeaux de craie montent et descendent, suivant les ondulations des ravins. Au fond de celui de la Sabanella, je retrouvai le calcaire blanc de Sakharbet et de Gariskhèvi, mêlé de silex jaspé rouge ou jaune. C'est ici que M. Ehrenberg aurait pu faire des observations multipliées en faveur de ses nouvelles découvertes de carapaces siliceuses d'infusoires dans les sémi-opales et les silex pyromaques.

Plus loin, en montant sur les hauteurs de Simonetti, reparaissent les formations tertiaires de l'argile feuilletée et du calcaire grossier ooli-

thique ou coquiller. Ce sont les analogues du tertiaire de Kertche. Des myriades de petites Vénus composent principalement ce calcaire; les autres coquillages sont rares.

Cette observation, unie à celles que j'ai déjà faites plus haut à Bagdad, à Kvantche-khara, à Surapana, à Ghélathi, prouve que tout le bassin de la Colchide a été un bassin tertiaire; qu'à l'époque du desséchement du bassin, il s'est fait de grands bouleversements, des soulèvements, dans différentes parties du bassin, puisque quelques lambeaux de ce tertiaire ont été portés jusqu'à près de 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, pendant que d'autres sont restés dans le fond du bassin; qu'enfin les jets de porphyre pyroxènique ont été les principaux agents de ces changements, vu que l'on retrouve leurs masses et leurs filons jusque dans les formations les plus récentes.

Le village de Simonetti, placé ou plutôt semé au long et au large sur un plateau élevé de forme radoucie, domine toute la plaine de la Kvirila. On y jouit de la vue la plus magnifique sur toute la chaîne d'Akhaltsikhé, dont les pointes et les cimes, dessinées de noir et de blanc, font un effet qu'on ne peut rendre. L'automne est la plus belle saison dans ce pays-ci pour jouir d'une vue des montagnes, pour admirer de brillants reflets d'ombre et de lumière. Le pied

est encore dans la verdure, et petit à petit, en montant, on voit que la mort a de plus en plus empreint ses pas jusque sur les sommets neigeux. Pendant l'été d'ailleurs, les montagnes sont presque toujours dans les nuages; c'est la saison des orages, qui se jouent autour des cimes et des pyramides glacées.

Au-delà de Simonetti, on descend dans le lit de la Dziroula aux pentes glaiseuses, que couronne l'ancien manoir de la famille Goudili, aujourd'hui éteinte. Les tours de cette partie du pays, qui servaient de lieu de refuge, sont plus larges, plus écrasées, que celles du Ratcha; elles vont en se rétrécissant vers leur sommet, comme une pyramide tronquée; du reste l'intérieur est le même. L'église qui dépendait du manoir était supérieurement travaillée, quoique simple chapelle seigneuriale. On ne me donna pas le temps de copier une grande inscription en caractères moitié modernes, moitié ecclésiastiques, qui se lit sur la porte principale. Des reliefs ornaient le frontispice : deux chevaliers combattaient l'un contre l'autre : un grand lion luttait contre un chevreuil. L'iconostase encore subsistant était couvert de sculptures.

Au-delà du manoir, nous tournâmes autour d'un plateau élevé pour atteindre Tchekhari, distant de 3 verst. Tchekhari, jadis gros bourg avec une superbe église épiscopale, n'est au-

jourd'hui qu'un bazar arménien en ruines sur le penchant d'une montagne crayeuse. Son église, dans le style géorgien, et surtout son clocher dodécagone avec ses douze frontons, sont intéressants à voir.

Pendant que j'étais à faire mes remarques et à satisfaire ma curiosité, mes compagnons de voyage, qui n'étaient pas aussi curieux que moi, disparurent. Lorsque je voulus continuer ma marche, je m'aperçus que j'étais seul, que la nuit tombait, et que je pouvais me perdre dans un dédale de chemins qui se croisaient dans tous les sens. La crainte me donna des ailes; je ne rejoignis mes compagnons qu'à 5 verst de Tchekhari, sur la hauteur de Skanda, où ils m'attendaient, pendant que l'un d'entre eux était allé nous chercher un asile pour la nuit. Un paysan du village voulut bien partager avec nous son vestibule sans porte, par une nuit qui couvrit la terre de givre. Le cheval de l'hôte et deux des nôtres prenaient les meilleures places; pendant qu'on leur apportait des grappes de millet, on nous offrit du pain et du madjiar (vin nouveau) pour notre souper, après quoi, étendus nonchalamment sur une natte de paille autour du feu, nous attendîmes paisiblement le jour, nous retournant de temps en temps pour réchauffer l'épaule ou la jambe sur laquelle soufflait la fraîcheur de la nuit, ou nous rele-

vant pour attiser le feu qui s'endormait aussi.

J'aurais dû m'attendre à toute autre réception. N'étais-je pas dans ce Skanda, cette *Alexandria*, que les traditions géorgiennes citent comme l'un des châteaux bâtis par Alexandre le Grand (1) ? N'étais-je pas dans ce Skanda, l'une des principales forteresses des Lazes, abandonnée par les Grecs sous Justinien, prise et reconstruite par l'ordre de Khosroës (2) ? N'étais-je pas dans ce Skanda, dont plusieurs rois d'Iméreth firent leur résidence favorite ; entre autres Alexandre qui régnait en 1650 et qui en avait fait une ville (3) ? Que de titres à la gloire ! Mais ni la gloire, ni le renom ne donnent à souper, et quand je vis Skanda à travers le givre de la matinée, je fus fort satisfait de l'asile qui m'était échu en partage. Skanda n'est qu'une ruine depuis longtemps abandonnée ; car Güldenstädt la cite déjà comme telle. Sa position sur la lisière des hautes pentes tertiaires, au fond du bassin de la Colchide, en commandait l'entrée contre l'Ibérie. Voilà pourquoi les Grecs et les Persans s'en dispustaient la possession. La ruine actuelle, comme celle de Goudilissakli, consiste en une tour écrasée avec une église, et quelques vestiges de maisons en pierre.

(1) Chardin.
(2) Procopius de Bello Goth., lib. IV, 13, etc.
(3) Klaproth, Voyage, éd. all., t. I, p. 330.

Le 24, nous traversâmes la Djoussa par le pied des collines de craie que le mélaphyre qui encaisse son lit a soulevées. L'ouverture de la Djoussa laisse apercevoir Moukhoura avec 200 feux, l'un des plus grands villages du pays.

Plus loin, au-delà de Moudjerêti, passe la Bzoudja, qui, réunie plus bas à la Djoussa, va prendre le nom de Tchèlabory. J'ai déjà décrit ce pays dans ma course à Kreiti, lorsque je remontai la Bzoudja jusqu'à sa source.

A 12 verst de Skanda, nous atteignîmes, sur le sommet d'un plateau qui domine le pays, une touffe de vieux tilleuls qui ombragent le vieux monastère de Katzkhi (1). L'intérieur est circulaire; huit niches profondes supportent un grand et beau dôme qui éclaire presque seul le vaisseau du temple par douze grandes fenêtres; l'autel est placé dans l'une de ces niches.

Sur la porte de gauche, quelques sculptures avec une inscription en petits caractères, auraient mérité d'être copiées, mais on ne m'en laissa pas le temps.

Les sculptures, corniches et ornements des fenêtres sont du style de l'église épiscopale de Nikortsminda; on pourrait croire ces deux édifices du même maître, quoique sur des plans dif-

(1) Voyez atlas, II série pittor., pl. 6.

férents (1). Sur quelques peintures à fresque, les noms sont en grec. Une inscription que je copiai sur la muraille de l'abside, ne dit pas grand chose ; les lettres en sont fort belles : en voici la traduction :

« O Trinité, souviens-toi avec bonté de Djikhoua Jadze, supérieur de cette église. Amen. »

C'est dans le chœur de cette église que j'ai vu cette pierre couverte de reliefs qui sont du même travail que l'iconostase de Saphar.

L'église est entourée d'un mur de défense ; Katzkhi est souvent cité au nombre des châteaux-forts du pays.

Au-delà de Katzkhi, l'on approche de plus en plus du banc de calcaire dolomitisé qui encaisse la Kvirila jusque près de Satchekhéri. En passant près de Navarzèti, on longe déjà de hauts rochers à pentes à pic et de dessins bizarres, au pied desquels s'étend le village semé parmi les énormes débris et les éboulements. Une vieille tour de refuge couronne l'un de ces rochers. Le chemin est fort mauvais.

Passé Navarzèti, on descend rapidement vers la Kvirila, et on l'atteint où les rochers se réunissent et l'encaissent comme deux hautes murailles. Le trajet que l'on fait d'ici jusqu'à Satchekhéri est remarquable : sur une distance de

(1) Voyez, pour le plan de ces églises, IIIe série, pl. 4.

12 verst, nous traversâmes dix-neuf fois la rivière à gué, toujours arrêtés par des parois à pic qui ne laissent pas même, entre elles et la rivière, la marge étroite strictement nécessaire pour le passage d'un cheval, et qui forcent le voyageur à aller la chercher sur l'autre rive. Ce voyage aquatique n'est à faire qu'en automne et en hiver, époques où les eaux sont assez basses, quoique très-rapides, pour qu'on puisse les traverser à cheval; mais au printemps et en été, il n'y a nulle possibilité.

C'était ici qu'étaient jetés les 120 (lisez 20 ponts) de Strabon, sur la route qui menait le long du Phase en Ibérie (1).

La roche monte à une hauteur moyenne de 4 à 500 pieds. Les lits sont horizontaux, mais très-fracassés; ils ont subi une grande révolution. Ce calcaire dolomitisé est jaunâtre, sans pétrifications. On voit qu'il a été fracassé, et que les fragments confus sont restés là, présentant des fentes et des vides dans tous les sens : on dirait des morceaux angulaires entassés. Naturellement il s'est fait des vides nombreux, et comme partout ailleurs cette dolomie de la Kvirila se distingue par la multitude de grottes dont elle est percée; on peut les compter par milliers. Les

(1) Voyez Strabon, lib. XI, p. 480, et le second tome de mon Voyage.

plus grandes ont servi de refuges aux habitants du pays dans les époques d'invasion, telles que celles des Tatars et des Turcs. J'ai déjà cité à cette occasion celle de Mourvan-Krou ou le sourd qui fait le sujet des traditions des habitants du pays (1).

Il a suffi, pour la plupart de ces cavernes, d'en murer l'entrée, de la percer de quelques fenêtres comme une façade, et la maison a été faite : d'autres ont été agrandies, régularisées, etc. On en compte plusieurs étages les uns sur les autres, et quelques-unes sont si élevées qu'il est de toute impossibilité d'y parvenir aujourd'hui. Comment y montaient les anciens habitants ? Elles sont toutes inhabitées, excepté celles dans lesquelles se sont établis les habitants actuels du village et du monastère de Gvimé, où nous nous arrêtâmes après avoir passé les deux premières fois la Kvirila.

Ici, par un luxe particulier, presque toutes les maisons de Gvimé sont bâties en entier avec toit et murailles dans l'intérieur d'une série des plus vastes de ces grottes dolomitiques qui se suivent en file au pied du rocher. Une deuxième rangée de ces grottes était perchée au-dessus, le long d'une légère corniche qui servait de rue. Il n'y a plus dans celles-ci que l'église du village

(1) Voyez le II[e] tome de mon Voyage.

qui, quoique assez vaste et commode, est bâtie aussi tout entière sous la voûte de la plus grande des cavernes : elle est construite en pierre de taille de calcaire dolomitique, et richement ornée de sculptures et de croix. On nous montra les calices, les croix, les ciboires, le livre dont la femme du roi David II fit cadeau à l'église. Mais ce qui excita encore plus mon intérêt, fut la porte à deux battants qui est en face du chœur ; chaque battant, qui peut avoir 1 $\frac{1}{2}$ pied de large, est d'une seule planche de vigne ; on le raconte ainsi ; au moins n'en ai-je pas pu juger autrement sous les sculptures et ciselures dont on les a couverts.

On peut faire tout le tour de l'église. Il y a même eu assez de place à côté pour y bâtir une petite chapelle ; le dessus de porte en est orné d'une inscription dont les lettres sont très-maniérées et ornées comme celles de Tsikhé-Darbasis dont j'ai donné un fac-similé (1).

Derrière l'église, dans la grotte qui a 50 à 60 pas de profondeur, se trouvent, outre cela, un caveau rempli d'ossements, et à côté un grand bassin muré, dans lequel on a fait entrer une eau très-abondante qui tombe au fond de la grotte sur un groupe de stalactites.

Quelques grottes qui sont sur la même ligne

(1) Voyez atlas, IIIe série, pl. 21.

que l'église servaient de refuge aux moines et aux prêtres, et ils avaient fermé par une bonne porte l'issue de la corniche qui leur tenait lieu de rue et qui débouchait sur une plate-forme du rocher, où étaient le clocher et quelques maisons. Cette plate-forme, comme un ouvrage avancé, était aussi fermée d'une muraille, et une vieille forteresse ruinée, en grosses pierres de taille, couronnant le sommet du rocher à pic au-dessus de la plate-forme, complétait les soins que les moines avaient pris pour leur sûreté.

Je dirai en passant que cette forteresse est de l'ancien style et rappelle les plus anciennes constructions de Koutaïs.

J'ai dessiné du bord de la Kvirila, ombragée de vieux noyers, ce Gvimé caverneux qui, avec ses grandes faces de rochers recouvertes de lierre pendant en énormes massifs, présente un coup d'œil des plus pittoresques (1).

A quelques verst de Gvimé, on me montra, sur la rive droite de la Kvirila, un ruisseau très-abondant sortant comme le Salghir en Crimée, ou comme la Serrière, près de Neuchâtel en Suisse, d'un trou profond au pied du rocher : on l'appelle Groudo, et on y fait au printemps une pêche très-abondante; car les poissons en hiver

(1) Voyez atlas, II[e] série, pl. 15.

trouvant les eaux de ce ruisseau plus chaudes et plus agréables que celles de la Kvirila, le remontent et se cachent dans les cavités du rocher : au printemps, quand la belle saison arrive, ils redescendent de nouveau pour rentrer dans la Kvirila, qui est à son tour plus agréable que le Groudo; et c'est alors qu'on les prend pour la table des moines de Gvimé, à qui appartient cette pêche, et qui s'en régalent avant et après le long carême.

Plus loin, une fente dans la paroi du rocher donne accès à la Djroudjoula, qui se jette dans la Kvirila, à moitié chemin entre Gvimé et Satchekhéri.

Tant que le roc s'élève assez, les grottes, tant naturelles que factices, ne cessent d'en tapisser les flancs; quelques-unes sont abordables par quelque corniche ou par quelque assise du rocher. Mais en approchant de Satchekhéri, les rives calcaires s'abaissent petit à petit, et à 3 verst du bourg l'on entre dans une vallée large, superbe, très-fertile, l'une des plus belles du pays. Elle est fermée au sud par le plateau tertiaire peu élevé qui sépare le bassin de la Kvirila de Djiroula. Au nord-ouest se perd l'extrémité de la formation dolomitique, en détachant une longue bande de rochers extrêmement étroite, jusque sur les premières sommités de mélaphyre qui encaissent la vallée au N. O., au N. et au

N. E. Ce mélaphyre est une suite de la traînée qui remplit le Ratcha, au-dessus de Baragone, derrière les formations jurassiques. Il forme un groupe de cônes élevés de 1000 à 1500 pieds au-dessus du niveau de la Kvirila, qui à Satchekhéri peut avoir 2000 pieds et plus de hauteur absolue.

Si le carbonate de magnésie, sous la forme de gaz, est la principale cause de l'altération du calcaire fragmenté et de sa métamorphose en dolomie, il faudrait trouver la source de ce gaz dans les vastes formations de schiste qui ont été mélaphyrisées, et qui sortent tout autour de la dolomie, qui paraît nager au milieu : il n'y a pas de doute que la masse principale qui accompagne ces mélaphyres ne soit du schiste, comme cela paraît dans la vallée de la Djroudjoula.

Satchekhéri, outre que c'est un bourg arménien et géorgien, est la résidence de tous les tsérételli du pays ; chacun d'eux y a sa maison. Toutes ces petites cours de princes sont en bois et semées irrégulièrement à différents étages, sur le pourtour de la haute colline qui domine le bourg au N. (1), et où le géologue peut étudier le grès vert, la craie blanche et le tertiaire, qui sont tous soulevés et déchirés.

Chaque tsérételli a aussi sa petite église ou

(1) Voyez atlas, IIe série, pl. 16.

chapelle à côté de sa maison : les plus riches ont des vergers et se partagent d'assez grands vignobles qui s'étendent le long de la rive droite de la Kvirila, et où la vigne est cultivée sur échalas.

Leur lieu de refuge était jadis le fameux château-fort de Modanaki, dont les quasi-ruines couronnent le sommet de la colline. C'est le capitole des tsérételli. La haute crête de calcaire crayeux à pic des deux parts comme une énorme chaussée de 20 à 30 pas de large, porte deux longues murailles fermées par une haute tour à une extrémité et par deux à l'autre. L'espace vide forme une gaîne étroite, longue de 200 pas, que remplissaient une maison d'habitation, une chapelle, une prison ; il ne restait au devant qu'une petite cour, comme dans un manoir du moyen-âge ; c'est là que se rassemblaient les preux chevaliers, les guerriers, devant la tour d'entrée avec sa petite porte basse couverte de lames de fer, pour repousser l'ennemi, qui ne pouvait aborder la porte que par un sentier replié sur lui-même, et si étroit que deux hommes ne peuvent y passer de front.

Aujourd'hui, le château ne sert plus qu'à garder les koupchines ou jarres de vin qui sont enterrées dans la cour ; et salon des princes, chapelle, tout y est en ruine et abandonné ; mais ce n'est pas depuis fort longtemps. Deux

longues coulevrines sont toute l'artillerie qui défend les remparts, gardée par un forgeron, qui remplit les rôles de châtelain, de canonnier et de sentinelle.

Le château est fort antique, et porte les traces de plusieurs fondations faites les unes sur les autres ; d'autres ruines de tours écrasées, comme à Skanda, moins importantes, sont sur une autre partie de la montagne, non loin d'une vieille église.

Modanaki domine un immense paysage, dont la vallée de la Kvirila entourée de villages est la plus belle partie : je distinguai sur cet horizon :

Brzinévi, dans la direction de Sarapana, remarquable par sa tour en ruines, carrée, dont le blanc ressort au milieu du paysage.

Itkuïssi, à droite de Brzinévi, se reconnaît à son église ruinée.

Merdjévi, église à gauche de Brzinévi, est en face de Satchekhéri, sur l'autre rive de la Kvirila.

Tchorvila, tour et église à droite du chemin de Gori : les formations tertiaires se montrent à découvert tout autour de Tchorvila.

Savanni, belle église, très-ancienne, se montre à gauche du chemin de Gori : elle présente pour façade trois arcs, comme à Koutaïs, avec

un plus grand au milieu. Ruine à côté de l'église. L'argile feuilletée tertiaire paraît auprès de Savanni, ainsi que le tertiaire coquiller.

Khoréti; son église se voit en avant du paysage, à gauche de la tour de Brzinévi.

Tels sont les objets les plus apparents de ce paysage, qui embrassait jadis tout le pays connu des Géorgiens sous le nom de *Sémo-Kvakana*, c'est-à-dire les hautes demeures, les habitations d'en haut; ce sont les hautes vallées de la Kvirila et de la Djiroula, où Güldenstädt comptait 70 villages, monastères et châteaux.

Ce pays, si peu connu, si peu visité de nos jours, l'était bien davantage du temps des Romains et de l'empire d'Orient, parce que, comme je l'ai remarqué plus haut, c'était le grand passage qui menait le long du Phase, de la Colchide à l'Ibérie. Ce pays d'en haut portait alors le nom de Meskhie, et les Meskhes sont cités plusieurs fois par Strabon et par Procope. C'est dans la Meskhie ou Moschique, que Strabon, qui la divise en Moschique Ibérienne, Colche et Arménienne, place le fanum et l'oracle de Leucothoë, fondé par Phryxus; d'abord enrichi de dons, il fût pillé par Pharnau, fils de Mithridate, et par Mithridate de Pergame. Gvimé, ou quelque localité de ce genre, était peut être ce fanum et cet oracle de Leucothoë. *Polychnium*, la ville

de Phryxus, château très-fort, était dans la Moschique Ibérienne, et portait alors le nom de *Idessa* (1).

Procope, qui range les Meskhes sous la domination ibérienne, dit que le pays qu'ils habitent, quoique au milieu des montagnes, n'est ni escarpé, ni stérile; qu'au contraire, la contrée est d'une fertilité extrême à produire toutes sortes de fruits, d'autant plus que les Meskhes sont très-habiles à la culture des champs et surtout des vignes (2).

Ces deux auteurs font traverser la Meskhie par le Phase, la Kvirila de nos jours : il n'y a rien d'extraordinaire à ce que ces deux géographes aient donné la préférence à la Kvirila qui ne le cède pas de beaucoup au Rion pour l'abondance des eaux. D'ailleurs son cours moins enfoncé dans le Caucase, plus ouvert et par conséquent plus abordable, le rendait plus facile à connaître; plus voisine de l'Ibérie, la population meskhe était plus avancée dans la civilisation que celle du Ratcha, presque inconnue alors. Aussi les bords de la Kvirila portent-ils plus de traces d'une ancienne civilisation et d'une population nombreuse que les rives du Rion. J'ai re-

(1) Strabon, p. 478 et 79.

(2) Procope, de Bello Gothico, t. II, lib. IV, p. 467, ed. Dindorfii.

levé l'exagération de Strabon dans le nombre des ponts qu'il jette sur le Phase, erreur qui vient peut-être d'un copiste : mais son assertion n'en est pas moins vraie ; car on trouve assez fréquemment les traces de ces anciens ponts ruinés dont il ne reste que les culées, le reste, qui était en bois, ayant été emporté.

Parmi tous les princes tsérételli de Satchekhéri, demeurait aussi une veuve du général Abkhasof, née princesse tsérételli. La renommée faisait grand bruit de sa beauté ; elle passait pour une des plus belles femmes du pays. Ce fut elle qui me donna l'hospitalité. Son palais le plus beau de ceux des tsérételli, consistait en un vaste plain-pied muré, renfermant écuries, magasins, chambres, dans l'une desquelles je logeai. L'étage, tout en bois de châtaignier, était occupé par une large galerie couverte et par les appartements de la princesse. Je logeai pendant cinq jours chez elle, mangeant son pain et ses poulets, buvant son vin, sans avoir eu l'honneur de voir seulement le bout de son voile, et Dieu sait si je n'aurais pas été entièrement privé du plaisir de contempler un instant les charmes de cette beauté, si un beau jour le feu n'avait pris à la cheminée de son salon, qui était immédiatement au-dessus de ma chambre. J'entends un bruit sourd, des cris ; rumeur générale parmi les vassaux, qui grimpent d'un côté, en-

foncent la muraille de l'autre; de grosses pierres roulent sur le plancher; les planches cèdent et des nuages de cendre et de poussière remplissent ma chambre, où j'écrivais tranquillement mon journal; le plancher s'enfonce, et un pauvre petit garçon trop curieux tombe à travers les fentes en poussant des cris lamentables; je me précipite hors de cet affreux spectacle, et prêt à passer le seuil de ma porte, je me trouve face à face avec madame la princesse, qui se sauvait aussi sans voile pour se réfugier dans la hutte voisine. Elle était effectivement belle, grande, bien faite, jeune encore; cependant son costume n'entrait pour rien dans sa beauté; car il ne consistait qu'en une robe de soie grise, façon géorgienne, dont les longues manches, qu'on peut mettre et ôter à volonté, pendaient sur ses épaules, laissant voir la robe de dessous d'une couleur plus claire, pour laquelle les dames préfèrent le vert, le rose, le rouge, qui ressortent d'autant mieux. Il n'y a pas de pays où elles poussent plus loin la coquetterie qu'ici, quoiqu'elles ne se voient qu'entre elles. On n'en verra aucune aussi qui n'ait les cils ou sourcils peints en noir; quand les sourcils sont trop larges, on les rase pour leur donner l'air d'arcs. Une femme non fardée, quel crime de lèze-politesse, si elle osait se présenter ainsi. Cela va sans dire qu'on ne manque jamais non plus de

se teindre les ongles en rouge avec du henné ; les femmes âgées qui ont des prétentions s'en peignent aussi les cheveux.

Je trouvai impatronisé chez madame la princesse, le chef du district de la Sarapana : on me logea dans la même chambre que lui, et je ne fus guère édifié de sa manière de traiter les affaires en lisant sa gazette.

Une affaire qui l'appelait au monastère de Djroudji le dérangeait beaucoup, vu qu'il fallait quitter sa gazette et le coin du feu, pour s'exposer aux intempéries de la saison, dans des vallées sauvages. Je le priai de me permettre de l'accompagner, ce qu'il ne pouvait me refuser.

A peine avions-nous quitté Satchekhéri, que nous fûmes assaillis par une bourrasque de neige qui ne cessa que lorsque nous approchions du monastère, éloigné de 13 verst. Il domine une gorge, au fond de laquelle coule la Djroudjoula, qui se jette dans la Kvirila. La route qui mène à Oni, dans le Ratcha, où les tsérételli ont aussi de beaux domaines, passe par ici.

Le trajet que nous avions fait jusque-là nous avait d'abord mené à travers un pays collineux, couvert de débris de calcaire crayeux ; en descendant dans le lit de la Djroudjoula, que nous côtoyâmes l'espace de 8 verst jusqu'au monastère, nous ne trouvâmes que des roches mélaphyri-

ques, qui formaient ainsi la base de toutes ces roches dolomitisées et crayeuses.

La masse principale de ces roches plutoniennes est un porphyre rouillé, très-compacte, à cassure angulaire; on dirait un schiste recuit. Le porphyre globuleux à couches concentriques, parfaitement semblable à celui de Parthénit en Crimée, se montre en plusieurs endroits.

Le monastère de Djroudji n'est pas très-ancien; il a été fondé par les tsérételli, comme sanctuaire de leur famille. L'église qui est assez bien bâtie est leur St-Denis; on y voit plusieurs tombes récentes, en beau marbre de Constantinople. Sur les murs extérieurs, je vis plusieurs bas-reliefs grossiers représentant des St-George; il n'est presque pas une église où son image ne soit peinte et sculptée, tant ce saint est révéré dans tout le pays du Caucase. Une inscription que je copiai sous l'un de ces St-George, m'offrit des particularités d'écriture assez bizarres; en voici la traduction, par M. Brosset jeune (1).

« Dieu fasse grâce à Ghiorghi Pha-wandi Abachidzé, à lui à jamais et à ses bénis ancêtres, et à ceux qui ont pris soin de ses os. Amen. »

Les moines du monastère qui s'attendaient à notre visite, et qui ne la désiraient guère sans

(1) Voyez atlas, III[e] série, pl. 20.

doute, nous reçurent avec une espèce de solennité dans la cour, et nous menèrent dans le logement destiné à recevoir les étrangers de distinction, article de luxe qu'on ne retrouve pas dans beaucoup de monastères du pays, qui sont fort pauvres généralement. Un plain-pied destiné à divers usages supportait une immense galerie qui faisait le tour de trois à quatre petites chambres; on nous confina dans l'une autour d'un bon feu de cheminée turque, et nous nous séchâmes tant bien que mal en attendant le souper qui ne venait point, quoiqu'il se fît tard. Au lieu de cela, il arriva chez nous en grande cérémonie une députation des moines, qui voulaient traiter à jeûn de l'affaire qui attirait le chef de district dans ces vallées sauvages par ce temps effroyable.

Or donc, voici le fait dont il était question, autant que je puis me fier à ma mémoire, ayant malheureusement négligé de le noter dans mon journal. Une partie des habitations des moines sont bâties sur le bord du rocher qui surplombe presque la rivière; ce ne sont que de chétives cellules en bois; l'une des plus vieilles s'écroula tout à coup pendant la nuit, et tomba au fond de l'abîme, entraînant avec elle un pauvre vieux moine dont on ne retrouva le lendemain que le cadavre mutilé. Il fallait constater ce fait, et prouver qu'il n'y avait ni suicide, ni guet-apens.

Enfin on servit le souper, et comme c'était jour maigre, on apporta pour les chrétiens zélés, c'est-à-dire pour les deux moines et pour l'interprête du chef de district, des racines de céleri, des bottes de ciboules, du poireau, des paquets de cresson de fontaine, et d'autres herbes qu'on entassa sur un long banc en faisant à chacun sa portion. Ce souper d'anachorète ne réjouissait guère l'interprête David Matchévarian, qui, soit dit entre nous, ne jeûnait que parce qu'il n'osait faire autrement devant les moines. On mangeait ces herbes crues avec un peu de sel, dont chacun avait un petit tas devant soi: des fèves bouillies à l'eau furent le seul mets cuit qui assaisonnât ce régal: heureusement que le vin était en abondance, sans quoi je ne sais comment on aurait pu supporter toutes ces crudités. Nous eûmes aussi, le chef du district et moi, notre tas d'herbes en partage; mais on eut soin d'y ajouter quelque chose d'autre.

J'appris là par l'interprête qu'il croissait dans les terrains crayeux qui sont au-dessus de Sarapana, entre la Kvirila et la Dziroula, un vin mousseux blanc qui imitait assez bien le champagne. Le meilleur croît à Tsorikhaouli, dans le Losiatkhévi, en allant de Sarapana vers Souram. On m'avait promis de m'en faire venir; mais ce n'était qu'une promesse en l'air. Au reste, on ne loue pas en général les vins blancs de l'Iméreth,

on les dit mal-sains, même ceux des quartiers que je viens de nommer.

Nous retournâmes le lendemain à Satchekhéri; la tempête s'était apaisée; le paysage sauvage n'y gagnait pas : une belle matinée du printemps aurait été préférable pour en jouir, lorsqu'une riche végétation cherche à voiler de son feuillage la nudité de ces roches noires, rongées par l'écumante Djroudjoula.

Trajet de Satchekhéri à Gori.

Nous partîmes de Satchekhéri le 30 novembre pour poursuivre notre route vers Gori : nous ne fîmes ce jour-là qu'une douzaine de verst jusqu'à Mozvi ou Modsvi, où nous arrivâmes assez tôt pour que je pusse visiter son église, bâtie en calcaire tertiaire coquiller. Je me suis demandé plusieurs fois ce que signifiaient ces fils de coton dont on entoure les églises à plusieurs doubles.

J'eus l'extrême plaisir de voir encore une fois, et pour la dernière, un superbe coucher du soleil sur les alpes de Ghébi.

Nous passâmes la nuit chez un paysan du village qui dépendait des princes tsérételli.

Le lendemain, 1er décembre, nous fîmes 6 verst à travers des collines d'argile feuilletée recouverte de calcaire tertiaire coquiller, forma-

tions qui ne nous avaient pas quittés depuis les bords de la Kvirila, et nous arrivâmes à Kolbéouri, dernier village de l'Iméreth de ce côté-là.

Nous entrâmes ensuite dans une vaste forêt au milieu de laquelle coule la Dziroula encaissée par des cônes de porphyre, de mélaphyre, etc., dont se compose le groupe de montagnes connues sous le nom de Kordokhti, qui entourent les sources de la Dziroula.

On passe la Dziroula à une verst du village de Tchalovani, sur un pont extrêmement étroit. Les collines qu'elle baigne ici ont 5 à 600 pieds au-dessus de son niveau : presque toutes leurs cimes consistent en porphyre décomposé; la partie qui avoisine la rivière est un porphyre plus compacte.

Une fois remontés sur l'autre rive, nous fîmes un trajet de 20 à 25 verst à travers ces montagnes du Kordokhti de forme conique, courbeuse, ayant de ces cônes qui sont liés entre eux par une digue naturelle si étroite, qu'à peine elle peut suffire pour la largeur du chemin. Partout des forêts de charmes et de hêtres.

Le porphyre se montre principalement à nu quand on descend dans la vallée du Tchératkhévi, où ci-devant était un village géorgien; mais les incursions des Ossètes et des Lesghis ont forcé la population de Tchératkhévi et d'Ouloumba, qui était dans le voisinage, à aller s'éta-

blir ailleurs, emportant avec eux la fameuse madone d'Oloumba. Depuis lors, les Ossètes avaient fait de la place abandonnée de Tchératkhévi leur guet-apens; il n'y a pas quatre ans qu'on ne pouvait y passer sans être accompagné d'une vingtaine d'hommes bien armés; à présent plus de danger, les Russes y ont mis bon ordre.

De la vallée de Tchératkhévi, au fond de laquelle on est descendu, on remonte sur quelques collines, derrière lesquelles est le village de Tchegauli, au-dessous d'une forêt de pins : c'est le premier village de Karthli.

Rien ne m'étonna comme la vue de ce village, et je ne pouvais, en voyant ces tas de terre disséminés çà et là, me croire au milieu d'habitations humaines; car les maisons, vues de près, n'ont pas meilleure apparence, et il est impossible de supposer qu'il y ait des gens qui demeurent sous ces taupinières. Cependant quand on a descendu une douzaine de marches grossières, on est surpris en y entrant d'y trouver de vastes souterrains semblables à ceux de la caverne aux voleurs de Gilblas; on y voit nombre de compartiments pour les vaches, pour les chevaux et, dans un coin séparé par une babustrade grossière, un petit coin pour les hommes, avec une cheminée au fond : c'est le seul trou qui donne de la lumière pendant le jour. La nuit, le feu de grosses bûches ne laisse pas manquer de cette

lumière grotesque qui éclaire tous ces groupes confus; depuis ces Géorgiens qui mangent leur tchourêk (1), jusqu'à la dernière génisse et au dernier mouton se repaissent de leur foin dans un coin. Les têtes curieuses des vaches et des chevaux abandonnent quelquefois leur ratelier pour l'avancer par-dessus la balustrade et voir ce que nous faisons.

Le 2 décembre, qui était un dimanche, nous descendîmes doucement les collines d'argile feuilletée qui commencent au-dessous du village de Tchegauli et qui s'étendent le long du Proné ou rivière de Pza. Nous jouissions en nous retournant d'une vue superbe sur les cimes neigeuses qui formaient une barrière éclatante vers le nord; à travers la neige perçaient les roches déchirées du schiste noir qui les compose et qui formait des bandes noires. Devant nous, nous planions sur la vallée du Proné, et nous pouvions distinguer une foule de villages sur les pentes nues. La plupart étaient munis de châteaux-forts ou de tours qui servaient jadis de lieu de refuge contre les Lesghis, et ce n'est pas un des moindres ornements du paysage qui, sans cela, ne serait pas très-varié, car les villages de terre ne sont pas faits pour l'égayer.

(1) Tchourêk, pain plat, cuit dans les creux ronds qui tiennent lieu de four et dont je parlerai plus bás.

Nous vîmes Atossi et son château, Bredza, Knolé, et nous arrivâmes à Pza, misérable bourgade avec une église et une grande tour ronde crénelée, qui servait de clocher et de capitole.

De Pza à Aradoti, jadis grand village avec un château, et à Zagolatchéni, autre forteresse, on traverse une vaste plaine très-fertile qui s'étend jusqu'au Kour. Derrière le Kour se continue la chaîne de grès et de schiste qui vient d'Atskour et d'Akhaltsikhé; même forme de montagnes.

Nous passâmes au-dessus de Rouissi entouré de nombreux vignobles, et orné d'une belle église.

Plus loin, au bord du Kour, s'étend Ourbnissi, avec une très-ancienne église, autrefois siége d'un évêché; c'est dans cette église que s'est réfugiée la Sainte-Vierge d'Ouloumba, que les Ossètes venaient inquiéter si souvent. Ourbnissi est sur l'emplacement d'une ville antique (1); car on déterre souvent aux alentours des monnaies des siècles les plus reculés. Ceci s'accorde parfaitement avec la chronique géorgienne de Vakhtang V, qui cite Ourbnissi au nombre des villes que conquit Alexandre dans son expédition contre la Géorgie. Chardin, qui la vit en 1672,

(1) Ourbnissi fut fondé par Ouplos, en même temps qu'Ouplostsikhé ; voyez partie historique de ce Voyage, volume II.

dit qu'elle était déjà toute ruinée alors, et qu'il n'y avait que 500 maisons habitées, sur 12,000 qu'on en comptait autrefois. Elle avait encore un évêque et une grande église bâtie, disait-il, du temps de la liberté des Géorgiens (1).

Derrière Rouissi s'étend un groupe de collines tertiaires qui cessent au bord du Liakhvi, en face de Gori; on ne compte pas moins de huit à neuf églises à la fois, semées sur ces coteaux. Il n'y a pas de pays au monde plus riche en églises que le Karthli, le long du Kour. Elles sont toutes dans le même style et témoignent de l'ancienne foi des Géorgiens et des Arméniens. Celles-ci sont des restes de l'ancienne splendeur de Rouissi et d'Ourbnissi.

Gori.

Gori se présente singulièrement, quand on a traversé le Liakhvi aux ondes limpides et saines, et la Medjouda aux eaux troubles, bourbeuses. Au milieu d'une plaine de 4 à 5 verst de large que borde le Kour au midi, s'élève un pic isolé composé de molasse et de nagelflue, dont les couches épaisses, alternant avec de l'argile feuilletée, se redressent sur un angle de 60° au moins.

(1) Voyez Chardin, t. I, p. 185.

C'était une position rare pour un château, pour une forteresse ; aussi n'y a-t-il pas de doute que, depuis les temps les plus reculés, la faible et timide race humaine n'ait choisi cet emplacement pour s'y fortifier. Qui reconnaîtra cependant les traces des plus anciennes fortifications de Gorsenna, tant de fois restauré, reconstruit? Tous les rois de Géorgie ont mis leurs soins à le maintenir en bon état. Ce qu'il y a de plus ancien en fait de muraille, est de style byzantin, et a été construit exactement de la même manière que Thamaratsikhé, que Pitzounda. De plus nouveaux travaux reposent dessus : ce fut Roustom-Khan qui le reconstruisit tel qu'il est à présent.

La principale difficulté était d'avoir de l'eau sur le sommet de ce rocher. Il fallut terrasser tout le côté occidental tourné vers le Liakhvi. Sur la terrasse la plus élevée fut établi un vaste bassin ou réservoir pour l'eau. Peut-être y recueillait-on les eaux de pluie ; mais il y a bien plus d'apparence qu'on y pompait par des machines celle d'un puits qui était presque au pied de la forteresse, au fond de la dernière terrasse; on y parvenait par un chemin voûté soigneusement et qui passait sous les murs des terrasses. Le puits était entretenu par la rivière qui passe à l'ouest au pied du rocher.

Dans la forteresse dans laquelle les Russes,

avec leur artillerie, gardent quelques vieux canons conquis sur les Turcs, je ne vis de remarquable qu'une vieille église en pierres de taille avec quelques traces de sculptures. Je n'y ai point trouvé d'inscription. La tradition l'attribue à la reine Thamar; sans rien préjuger là-dessus, on peut, d'après le style d'architecture, juger qu'elle date d'assez loin.

Gori, la ville, est sur la rive gauche de la Medjouda, au pied de la forteresse. Elle a deux grandes églises modernes, l'une catholique, l'autre arménienne, et plusieurs autres plus petites, grecques, en tout huit églises. L'église catholique a été bâtie par les pères Capucins qui ont un hospice ici, et qui paraissent jouir d'une certaine influence sur la population arménienne catholique assez nombreuse. Ils ont une école comme à Koutaïs et surveillent la jeunesse qui va régulièrement à l'église. Il peut y avoir beaucoup de piété dans leurs chants enfantins; mais, certes, il n'y a pas d'harmonie; c'est une chose dure à entendre pour un Européen que ces cris, que ces miaulements discordants qui déchirent l'oreille. Je voudrais bien que messieurs les saints pères, outre leur piété, apportassent aussi de Rome quelque peu de la bonne musique de St-Pierre.

La majeure partie des habitants de Gori, qui se montent à 3,400, consiste en Arméniens ca-

tholiques et schismatiques, presque tous livrés à des métiers ou au commerce. Les Géorgiens sont les moins nombreux. Un bataillon qui est caserné, un commandant et les employés du gouvernement, forment le reste de la population; Gori est chef-lieu d'un district de ce nom.

Comme toutes ces villes souvent ravagées, Gori offre partout des traces de misère et de dévastation, à côté de la nouvelle opulence et de l'industrie qui se développe sous la protection de la Russie. Du temps des derniers rois de Géorgie, et même il y a encore cinq ou six ans, ce pauvre Gori était un vrai coupe-gorge; les Lesghis, sans cesse en course de brigandage entre leurs montagnes et Akhaltsikhé où ils allaient vendre leurs prisonniers, avaient fait de Gori une triste oasis au milieu d'un désert; on osait à peine sortir de jour de la ville sans être escorté et bien armé, de peur de tomber entre les mains de ces terribles brigands qui guettaient leur proie de toutes parts le long des rivières. De nuit on n'osait pas sortir de ses maisons; souvent même on était forcé de se sauver dans la forteresse, la hardiesse des Lesghis allant jusqu'à piller la ville à la faveur des ténèbres. On fut même obligé de fortifier les moulins qui sont sur le Liakhvi, de les entourer de murailles et de tours, pour pouvoir se défendre, ce qui leur donne un singulier aspect; en

les voyant de loin, on ne peut s'imaginer ce que ce peut être.

Les frères Zoubalof, chez l'un desquels je logeai, me contèrent que leur père avait été pris jusqu'à trois fois par les Lesghis, et que chaque fois ils avaient été obligés de le racheter contre une forte somme d'argent. Néanmoins, comme je l'ai dit plus haut, leur industrie leur a fait réparer toutes ces pertes, et trois d'entre eux, André, David et Jacob, avaient été les premiers à se bâtir de fort belles et bonnes maisons qui contrastaient assez au milieu des huttes de terre qui les entouraient.

Gori est une des plus belles positions qu'on puisse voir dans une grande ville; c'était là qu'il fallait placer la capitale du Caucase, au lieu d'aller la resserrer entre les parois desséchées et schisteuses de Tiflis. Iermolof le remarqua bien quand il y vint pour la première fois; aussi avoua-t-il que s'il avait d'abord débarqué à Gori au lieu d'arriver à Tiflis, il n'aurait jamais songé à faire de cette dernière la capitale du pays. Mais il était trop tard; on avait déjà tant construit à Tiflis, qu'il aurait été absurde d'abandonner tous ces établissements pour aller les recommencer à Gori.

Gori étant plus rapproché du pied du Caucase, n'est pas exposé aux chaleurs étouffantes de

Tiflis ; d'ailleurs une espèce de Ioran des Alpes vient rafraîchir sans cesse l'air, et assainit la contrée. Mais ce vent, précieux sous certains rapports, est une des choses dont précisément on se plaint, parce qu'il souffle souvent et parce qu'il est d'une violence extrême, Gori n'étant abrité d'aucun côté au milieu de cette plaine uniforme qui s'étend jusqu'à 30 et 40 verst, vers le pied du Caucase. A l'ouest au-delà du Liakhvi, le groupe de collines tertiaires qui commence à Rouissi l'encaisse. A l'est, en-deçà de la rivière, c'est un autre groupe qui court du Kour vers le nord le long de la Medjouda.

Il n'y a pas de doute que cette plaine n'ait été ci-devant un lac dans le temps que le Kour était barré par la molasse de Mtzkhètha. Ce lac a dû s'élever à 50 ou 60 pieds au-dessus du niveau actuel du Kour, et à 30 pieds au-dessus de la plaine de Gori, à en juger par une bande ou ceinture uniforme de cailloux quelquefois combinés en masses compactes déposés horizontalement sur les couches renversées de la molasse et du tertiaire et qu'on peut suivre partout autour de l'ancien bassin. On jouit du haut de la forteresse d'une fort belle vue sur les cimes neigeuses, déchirées et hérissées de pics et de plates-formes, qui bordent au nord le fond de ce bassin. Cette partie de la chaîne, à laquelle on donne le nom de Broutissabzèli (paille hachée), ne consiste

évidemment qu'en schiste noir dont les couches se dessinent à travers la neige; elles sont horizontales, quelquefois ondulées, tourmentées, comme tous ces schistes.

Tskhinval est le point de transition entre la plaine et la montagne; c'est l'endroit ou le Liakhvi débouche dans la plaine.

Le blé du Karthli et celui surtout des belles plaines de Gori est le meilleur des contrées transcaucasiennes. On exporte aussi de Gori et des villages d'alentour beaucoup de choux et de betteraves pour l'Iméreth; on a pesé des têtes de choux de 35 livres à Gori.

Ouplostsikhé.

Vieux cimetière géorgien; usage singulier pendant les funérailles. — Bords du Kour; ancien pont. — Molasse. — Ouplostsikhé. — Position. — Description; église; appartements souterrains; chemins souterrains; architecture et style; histoire.

4 décembre.

A peine le jour avait-il paru que, par une belle matinée de l'arrière-saison, je me mis à la recherche de ce fameux Ouplostsikhé qu'on m'avait tant vanté. Seul et sans guide je suivais les indications de mon hôte, le bon David Zoubalof. Rien ne fait plaisir comme ces voyages de découverte; c'est comme un problème qu'on vous donne à résoudre.

De Gori en suivant les bords du Kour, je montai d'abord sur une colline couverte des tombeaux de la population ancienne et moderne des Géorgiens et des Arméniens de Gori; presque toutes les inscriptions sont en géorgien. On a construit au milieu de ces tombes quatre églises, qui ont l'air d'avoir une centaine d'années et plus d'antiquité. On voit sur l'une une inscription géorgienne placée sur une fenêtre, à côté des sculptures qui l'encadrent.

Dans une seconde église, le chœur est couvert de croix taillées avec des inscriptions sur une pierre calcaire tendre. Ce qui me surprit le plus au milieu de ce vaste champ des morts et de cette multitude de petites chapelles, ce fut de rencontrer presque à chaque pas des débris de vases à boire et de cruches, semés comme exprès autour des tombes; j'appris ensuite de mes hôtes, que quand on ensevelit quelqu'un, on apporte au cimetière avec le défunt de quoi festoyer et boire largement, et quand la fosse est fermée sur lui, on mange et boit en son honneur, groupé sur les fosses voisines, puis l'on brise les vases qui ont servi à ce repas funèbre.

En côtoyant de là le Kour, je passai à travers des champs assez fertiles, en face de l'embouchure de la Tana, qui vient du groupe des montagnes du Trialèthi. Sion et Atène sont bâtis au bord de la Tana; j'en parlerai plus tard. Il ne reste

d'un pont qui établissait jadis la communication entre Gori et cette populeuse vallée, que des culées penchées dans le fleuve.

Plus loin, quatre ravins qui débouchent dans le Kour, coupent le chemin; ils ont été creusés par les eaux dans un sol consistant par en haut en alluvion, et par en bas en molasse. Cette molasse se montre sur une marne ou glaise schisteuse bariolée de toutes couleurs, dont les couches, très-feuilletées, sont recourbées en forme de dômes ou de dos sous la molasse.

Après un trajet de 10 verst, j'approchai du village actuel d'Ouplostsikhé, et je me trouvai en face d'une montagne de forme grotesque, qui surgit tout à coup au bord du Kour comme une muraille crénelée et en ruines (1).

Toutes ces roches sont de molasse, dont les couches ne sont pas horizontales, mais se relèvent du sud vers le nord sous un angle de 20 à 25°, représentant ainsi des lits nombreux déchirés, rongés, fendus et traversés de veines dans tous les sens,

La plupart des couches ont une épaisseur de plusieurs pieds.

Quelques-unes sont plus tendres que d'autres : elles ont une couleur grise, jaune ou verdâtre, comme la vraie molasse de Fribourg en Suisse.

(1) Voyez atlas, IVe série, pl. 1.

Dans la même couche, on trouve souvent des masses dures qui résistent à toutes les intempéries de l'air, tandis que ce qui l'entoure est rongé très-rapidement et tombe en sable jaunâtre. D'autres couches sont d'un grain fin homogène ; d'autres sont remplies ou de gravier ou de cailloux de schiste, de grès, de quartz, etc. Quelques blocs sont d'une grandeur considérable, et comme noyés dans la molasse ; d'autres renferment des masses rondes cristallisées à demi, foncées, quelquefois noires. Des rognons ferrugineux, des veines dans tous les sens sont communs : souvent ces veines ou filons qui se croisent sont de gypse transparent.

De loin, la vue de ces couches rongées sous toutes espèces de formes, simulant des corniches immenses, des figures bizarres de tous les genres, sur lesquelles végètent péniblement des genevriers épars et des plantes épineuses, est très-extraordinaire.

Au pied de ce rocher s'étendent les huttes de terre du village d'Ouplostsikhé qui remplissent l'angle qui reste entre le Kour et la montagne élevée, à son plus haut point, de 6 à 700 pieds au-dessus du fleuve. Une vieille église, toute rongée par le temps, cadre fort bien avec la pauvreté du village.

De toute antiquité, il paraît qu'une population nombreuse s'est attachée à ce sol, l'une des plus

belles situations du Karthli. Tout le bord du Kour jusqu'à Gori est couvert de débris de briques et de vases de tous genres ; on trouve des koupchines enterrées dans des endroits où on les soupçonnerait le moins ; tout est traces, vestiges d'un monde passé depuis longtemps, bien longtemps.

Mais ce n'est pas tout ce qu'il y a d'intéressant à Ouplostsikhé. Dans une première visite de ces lieux, passant derrière l'église, j'abordai le pied du rocher que je suivis jusqu'à ce que j'eusse trouvé une large corniche de molasse n° 20, sur laquelle on avait jadis pratiqué un chemin (1). Je montai insensiblement, laissant à droite une petite chapelle arménienne n° 19, taillée dans le roc vif, avec une inscription dans cette langue sur la façade. En voici la traduction par M. Brosset.

« Ma sainte croix, souvenez-vous de Davith auprès du Christ. »

Le bord du chemin devient escarpé de plus en plus, à mesure qu'on approche du sommet, et bientôt je tourne autour d'un massif de molasse à couches énormes, couronné d'une vieille muraille, et j'entre par une large fente n° 14, qui a jadis servi de porte dans..... une ville, oui dans une petite ville qui peut rivaliser avec ce

(1) Voyez pour saisir le fil de ma description, atlas, IVe série, pl. 1 et les suivantes.

qu'il y a de plus curieux en fait d'antiquités. Je dis une ville, car on la retrouve tout entière taillée dans les immenses blocs de molasse. On la retrouve là; vous entrez dans ses rues, dans ses maisons, ses magasins, ses lieux sacrés, ses cours, ses palais. Mais la mort y règne maintenant, et le souffle glacial du vent du Caucase y pénètre partout. Pas un seul habitant, personne qui vous réponde quand vous demandez à qui cette maison, quelle est cette rue, pourquoi ces nombreux canaux? Vous êtes obligés de tout deviner vous-mêmes.

Cependant on trouvera que pour une ville de ce genre, une couche du rocher en corniche pour chemin ne répondait pas beaucoup à tant d'élégance; on aura raison, et j'avouerai qu'en suivant ce sentier, j'avais à peu près pris la ville d'assaut. Car si je m'étais dirigé à l'opposite, j'aurais monté par un large chemin taillé avec un parapet dans la paroi du rocher, j'aurais trouvé la porte de la ville n°10 ouverte et je serais entré plus commodément.

Enfin, nous voilà dedans; vous cherchez de hautes façades, des étages entassés les uns par-dessus les autres comme à Paris, ou au moins des ruines de tout cela, et rien qui y ressemble. Vous êtes ici dans une ville d'un tout nouveau genre, et qui touche de plus près à l'enfance du

monde et à l'Egypte souterraine, qu'au siècle des Madeleines et des Valhalla.

Excepté la grande porte de la ville, il n'est ici qu'un seul édifice hors de terre : c'est une église n° 1, placée à peu près au milieu du sommet du rocher. Le reste des édifices consiste en excavations groupées et terrassées les unes sur les autres et taillées dans des massifs isolés. Ce n'est pas comme à Inkerman ou à Tépékerman en Crimée, où une ville tout entière est taillée dans une paroi verticale à une dizaine d'étages les uns sur les autres.

Ici c'est sur le sommet même qu'on s'est logé; il n'est pas uni; mais les couches et les blocs placés comme les assises d'une pyramide, forment un grand nombre de degrés jusqu'au sommet le plus élevé. On a attaqué le roc de toutes parts pour y tailler des grottes, et comme dans une ville d'Asie ou dans un village de la côte de Crimée, les maisons sont entassées les unes sur les autres et se servent de terrasses l'une à l'autre.

Bon nombre de ces habitations sont très-simples et consistent en une première grotte taillée en plein cintre sans ornement, avec de plus petites grottes dans le fond ou sur les côtés : c'étaient les demeures des moins aisés, et elles rappellent les grottes de Vardzie.

Les plus riches s'étaient construit des demeures plus somptueuses, où l'on est tout étonné de trouver tous les ornements d'une architecture recherchée : une douzaine de ces demeures méritent d'être visitées en détail. J'y remarquai deux styles bien distincts. J'appellerai l'un *gothique* si l'on veut, pour les idées occidentales qu'il rappelle ; l'autre est quelque chose de tout particulier.

Je mettrai dans la première classe de grands salons composés d'un ou de plusieurs dômes de façon gothique : dans ce dernier cas ces dômes reposent sur des piliers qu'on a ménagés dans la masse du rocher : je comptai trois appartements de ce genre.

Le plus grand, n° 5, présentait quatre dômes reposant sur un pilier commun ; le travail en était simple, mais soigné.

Un autre appartement, n° 6, avait trois dômes de suite sur une même ligne.

Mais le plus joli de ces dômes et dont on trouvera, planche 3, n° 4, le dessin et le plan qui donneront une idée de ce genre d'architecture, était placé dans le bloc le plus élevé de la ville qui couronnait tous ces étages. Il ne mesurait que 10 pieds de roi dans tous les sens. Quatre pilastres de façon géorgienne ou gothique supportaient quatre arceaux légèrement ren-

trants qui portaient à leur tour une coupole en plein cintre. De la rosette ornée d'un double triangle enchevêtré qui formait la clef, partaient des côtes comme des rayons pour aller s'appuyer sur les arceaux, ainsi qu'on en voit beaucoup d'exemples dans les voûtes gothiques. Je ferai seulement la différence qu'ici dans ces dômes toutes les lignes approchent du plein cintre et nullement de l'ogive, en quoi ce style géorgien antique diffère du vrai gothique.

Dans un coin se trouve le trou à faire le feu ou à poser le brasier : la fenêtre, avec une grande embrasure et deux siéges de chaque côté, était tournée vers le levant.

La disposition de cet édifice, qui n'est précédé que d'un petit vestibule, sa situation qui domine toute la ville, le manque de toute appartenance quelconque comme cave, chambre à coucher, magasin, etc., tout me fait croire qu'il avait une destination particulière, peut-être religieuse; nous reviendrons là-dessus. J'observerai que tous les détails sont très-soignés.

Le second style d'architecture, le plus commun et qui diffère totalement du premier, avait pris à tâche, dans cette roche compacte, d'imiter tous les ornements et tous les détails d'une boiserie soignée. Les plafonds sont presque tous plats. Vous y retrouvez corniches, petites pou-

tres, grandes poutres traversières, taillées avec le plus grand soin, comme dans une maison en sapin.

Quand l'appartement est grand, la grande poutre traversière qui supporte les autres est soutenue par des piliers qu'on a ménagés au milieu de l'appartement. Celui qui m'a paru le plus beau dans ce genre est le n° 3, qui n'est pas loin à l'ouest de l'église.

C'était le salon, la pièce de réception de l'un des plus grands appartements de la ville; il mesurait 12 pas (27 pieds de roi) de longueur sur autant de largeur. La paroi du fond était percée de trois grandes arcades reposant sur des piliers, qui donnaient sur un corridor communiquant avec d'autres pièces. On passait dans celles de côté par deux portes cintrées latérales. Les poutres, simplement équarries, reposaient sur une énorme poutre traversière, portée par deux piliers répondant à ceux des arcades. Un grand trou rond, percé dans le plafond au devant de l'arcade du milieu, donnait un jeu libre à la circulation de l'air pendant l'été, et servait aussi à donner un peu de lumière, comme dans les appartements souterrains actuels de la Géorgie. La paroi de devant s'était détachée tout entière, et s'était renversée dans la petite cour fermée d'un mur qui formait le devant du salon. Toutes les autres pièces de ce logement étaient fort

simples et sans ornements aucuns. Je trouvai ici sur l'un des piliers du salon, à un pied et demi au-dessus de terre, la seule inscription de tout Ouplostsikhé; je fus obligé d'enlever un grand tas de fumier de brebis qui couvre le sol du salon pour pouvoir la lire et la copier.

Une partie de l'inscription est arménienne; l'autre m'a paru coufique et arabe.

Une seconde espèce de salon, à plafond plat, au lieu de simples poutres, était orné de caissons carrés, taillés comme s'ils étaient l'effet de poutres qui se croiseraient régulièrement.

Dans un autre plafond plat n° 7, cette idée perfectionnée avait produit de vrais caissons très-bien travaillés, comme on peut le voir dans le dessin, planche 4. Le plan de ce même appartement pourra donner aussi l'idée de la disposition de plusieurs de ceux de la ville. On y verra une première pièce de 17 pieds de large sur 10 de profondeur toute ouverte par devant, et voûtée de plein cintre; dans un coin, creux rond pour le brasier. Par le fond, on entre dans le salon à beau plafond de 14 pieds de profondeur sur 12 de large. Dans un coin aussi, seconde place pour le brasier. La chambre à coucher, sans ornements, était derrière le salon. Revenons à la première pièce : par les côtés s'ouvrent deux pièces latérales doubles et voûtées de plein cintre, qui donnent chacune dans de petits cabi-

nets de différents usages. L'une de ces premières pièces est percée d'une espèce de cheminée et d'une fenêtre.

Mais quant à la beauté de l'architecture, aucun des salons que je viens de nommer ne pouvait rivaliser avec celui qu'on voit au bord du rocher sur une plate-forme tournée vers le midi. Il a 13 pieds 6 p. de large et 13 pieds de profondeur; on dirait un portique ouvert par devant (1). La voûte pleine est ornée de caissons du meilleur goût, quoique simples; le travail en est parfait; car on ne se contentait pas de tailler, mais on polissait toutes ces sculptures, autant que pouvait le permettre la nature de la pierre. Pour donner plus de relief à ce portique, on avait taillé le devant du rocher en forme de fronton, sous lequel il paraissait pratiqué : le temps a détruit cette partie extérieure.

Ce portique appartenait au plus bel et au plus grand appartement de la ville, et spécialement à la partie réservée pour les femme ou gynécée, qui comprenait la partie A. Par une porte de fond et un petit escalier, il communiquait avec une chambre à coucher 3. Par une porte à gauche, on entrait dans un local 2, long de 16 pieds, voûté en plein cintre; au fond, devant

(1) Voyez-en le plan et la vue, atlas, IV[e] série, pl. 2, n° 1.

une niche peu profonde, était pratiqué un grand âtre ou espèce de trou rond, *m*, de trois pieds de diamètre et d'un pied et demi de profondeur, qui tenait lieu de ces fours qu'on trouve souvent en Géorgie et surtout dans les montagnes de l'Arménie et dans lesquels on cuit l'espèce de pain qu'on appelle tchourêk. Le plus souvent ce sont de petits puits en maçonnerie; mais les Arméniens se servent aussi de koupchines, ou jarres à mettre le vin qu'ils murent dans la terre sous le niveau du sol de leurs chambres; quand on veut faire du pain, on y allume du feu, et quand les parois du four sont bien chauffées, le boulanger ou la boulangère en titre de la maison qui a préparé sa pâte en prend des portions qu'elle applique contre les parois du four comme du mortier et de la terre glaise; la pâte y reste collée et y devient pain. On reconnaît, à la forme des tchourêks, la manière dont ils ont été cuits; car ils sont beaucoup plus épais d'un côté que de l'autre. Quand l'opération de la cuisson est achevée, on recouvre l'orifice du four avec des planches, et, pendant l'hiver, c'est la place d'honneur. Une goulette ou profonde entaille établit le courant d'air nécessaire.

L'appartement que je viens de décrire et qui était sans doute la pièce d'hiver pour les femmes, avait une porte à l'extérieur.

Si nous prenons à droite du beau salon, nous

entrons dans un long corridor 4, qui communiquait aussi avec la chambre à coucher du fond par une porte. L'appartement des femmes communiquait avec le salon des hommes par une porte 11, en face de celle du beau salon.

Ce salon des hommes 5, qui avait 24 pieds de long et 10 de large, était plus simple que le premier, mais cependant assez orné pour en faire une pièce fort curieuse. Les parois étaient polies tout uniment. La corniche consistait en trois légers filets d'un pouce de haut et de sortie, sur lesquels reposaient huit poutres accouplées, rondes, imitant de fortes perches de sapin de 6 pouces 4 lignes et demie de diamètre. Tout le devant de l'appartement était ouvert; mais il paraît qu'en hiver on pouvait y placer une légère cloison en bois, comme cela se fait encore en Perse. Au fond s'ouvrait une espèce de cave 6, avec un creux profond, rempli de sable et de déblai, où l'on enterrait les jarres à mettre le vin. Par le côté latéral à droite, on pénétrait dans un appartement 7, fermé avec un cabinet 8, et un âtre *m*.

J'ajouterai à ma description qu'on n'avait oublié nulle part de se ménager des niches, des armoires, etc.

Sur le devant de toute cette habitation, s'avançait jusqu'au bord du rocher à pic une large terrasse qui avait été excavée comme les grottes ;

elle était partagée en deux par une haute muraille qu'on avait ménagée dans le roc en l'excavant, et qui aboutissait justement entre le long corridor et le salon des hommes. La partie intérieure A était donc le vrai harem, la partie inaccessible aux regards : la partie B était celle des hommes.

Presque chaque habitation avait ainsi une terrasse ou une petite cour fermée quelquefois par un mur factice, quand on n'avait pu se le ménager dans le roc.

Quant aux chemins et aux rues n° 16, ils étaient tous taillés dans le roc, les parties les plus escarpées étant munies de degrés pour faciliter la montée; les communications plus particulières entre les maisons se faisaient par des escaliers très-étroits, vrais escaliers de poule.

Des canaux n° 11, ménagés le long des rues recevaient toutes les eaux de pluie, et les écoulaient dans des bassins creusés pour les recevoir; car la ville n'avait pas d'autre eau que celle-là, et celle du Kour qu'on allait chercher par un large chemin souterrain n° 9, taillé, comme le reste, entièrement dans le roc, et l'un des plus beaux ouvrages de la ville. Le Kour, dans ce temps-là, coulait au pied même du rocher; il en est éloigné aujourd'hui de quelques cents pas. Peut-être n'était-ce qu'un bras du fleuve qu'on avait amené jusqu'à l'entrée du souterrain; les tra-

ces de son ancien lit sont très-reconnaissables.

Comme la plupart des canaux *pluviaux* étaient taillés sous le niveau même des rues, il a bien fallu les recouvrir de dalles ou plutôt de madriers; on voit les rainures dans lesquelles on les faisait entrer.

Tout ce que je viens de dire d'Ouplostsikhé prouve que cette ville ou forteresse si singulière n'était pas simplement un lieu de refuge, mais que c'était un lieu de plaisance, où demeurait une population amie des arts et qui les connaissait. Le travail fini et exquis de la plupart des salons n'est pas d'un peuple en fuite qui cherche une retraite.

Il est facile aussi de voir que ce n'est pas à la nation qui habite à présent dans le pays, à la nation géorgienne telle que nous la connaissons actuellement, qu'il faut attribuer ces travaux; car nulle part ni dans les habitations actuelles, ni dans les ruines plus anciennes, soit églises, soit châteaux, l'on ne trouve de traces de ce style d'architecture.

Les fameuses grottes de Vardzie, dont la reine Thamar fit tailler elle-même une partie pour lui servir d'appartements d'été et d'hiver, sont bien éloignées d'approcher de celles-ci ni pour le travail, ni pour l'exécution.

Il faut remonter plus haut dans l'histoire, et je ne crois pas trop hasarder en attribuant ces

grottes à l'époque de l'influence des Perses, Partes ou Parthes, grands amateurs de ce genre de travaux. Cette antiquité se prouve par l'absence complète d'église et de chapelle chrétienne; ce qui n'aurait pas lieu, si des peuples chrétiens les avaient taillées.

L'église construite en briques, quoique très-ancienne, est moderne comparativement; elle n'a été bâtie ainsi que parce qu'il ne s'est plus trouvé de place pour en creuser une dans le rocher.

Mes conjectures pour m'expliquer ce phénomène de ville sont confirmées par l'histoire, qui est formelle ici (1).

J'ai déjà dit plus haut que Thargamos, que les Géorgiens et les Arméniens regardent comme leur patriarche commun et qui était fils de Tharchiss, fils d'Avanan, fils de Japhet, fils de Noë, habitait avec les siens tout le pays qui s'étend entre la mer Caspienne, la Mer-Noire, le Caucase et le Taurus (Orèthi). Ses fils se partagèrent ses domaines. Hhaos, l'aîné eut l'Arménie; Karthlos, le second, eut la Géorgie actuelle.

Karthlos fonda Armasi en face du confluent du Kour et de l'Aragvi, Orbissi (Chamchvildé), Mtkvaris-tsikhé (Kounani). Ses cinq fils furent

(1) Voyez chronique géorgienne de Vakhtang, au commencement du second volume de mon Voyage.

très-vaillants. L'aîné l'était le plus. Ce fut Mtzkhèthos qui lui succéda, et exerça l'autorité royale sur ses autres frères.

Mtzkhèthos fonda Mtzkhètha en face d'Armasi et laissa trois fils. L'aîné, Ouplos, le remplaça dans l'autorité royale, quoique ce fût alors l'usage de toujours partager ses domaines entre ses enfants.

Cet Ouplos qui resta dans la demeure de ses pères comme héritier du trône, fonda Ouplostsikhé dont le nom signifie *château du seigneur*, Ourbnissi et Kaspi; mais il ne fut pas longtemps possesseur paisible de l'autorité souveraine. Peu de temps après la mort de Mtzkhèthos, ses fils se querellèrent et les cadets ne voulurent plus obéir à Ouplos, qui ne portait ni le titre de roi (mphé), ni celui d'éristav (tête du peuple), mais celui de mamasakhli (père de la maison).

Tout cela se passait à une époque où, selon la chronique, les Géorgiens n'adoraient que le soleil et les cinq planètes au lieu de leur créateur; où leur plus grand serment était par le tombeau de Karthlos, et avant la fameuse invasion des Scythes que les Géorgiens appellent Khazares et qui envahirent l'Asie pendant 28 ans.

Ainsi, la fondation d'Ouplostsikhé est évidemment fort ancienne. Poursuivons-en les traces dans la chronique. Elle la mentionne parmi les

villes qu'Alexandre trouva bien fortifiées et qu'il prit dans son expédition en Géorgie.

Enfin nous voyons le roi Archag, qui commença à régner 20 ans avant J.-C., agrandir Ouplostsikhé.

Depuis ce temps, l'histoire n'en fait plus mention particulièrement. Je n'en conclurai pas qu'elle n'était plus habitée ; je supposerai seulement qu'elle ne fut plus aussi favorisée par les rois, qui d'ailleurs préférèrent plus tard Tiflis à Mtzkhètha.

Du reste la chronique nous donne un vaste laps de temps depuis les premières fondations jusqu'aux dernières, et cela nous explique tous ces différents styles qui certes appartiennent à des idées bien différentes, depuis la darbase arménienne et persane jusqu'aux pilastres grecs. Et s'il m'est permis de faire ici une petite hypothèse, ne pourrions-nous point supposer que cette belle voûte n° 2, en plein cintre, avec ces beaux caissons romains et surtout ce salon avec ces pilastres n° 8, sont précisément les agrandissements et décors que fit faire Archag, dans un temps ou l'Ibérie, traversée par les armées de Pompée, venait d'être déclarée vassale de Rome. On concevrait facilement d'où venait ce style.

On me demandera cependant quel goût l'on pouvait avoir pour un roc presque nu. Mais de

ce rocher presque nu, on jouit de la plus superbe vue sur le Kour, sur ces rochers pittoresques qui le bordent, et sur la vallée et les montagnes qui en longent la rive droite. Dans ce pays où la chaleur est étouffante en été et où il faut chercher partout un refuge contre ses atteintes, pouvait-on trouver un asile plus frais que ces grottes ?

Toujours d'accord avec les mœurs actuelles, surtout de l'Arménie et de la Perse, ces salons étaient ouverts par devant ; mais pendant l'hiver, on les fermait par une légère boiserie ou par des feutres.

La vallée du Kour était couverte de villages ; il y en a encore deux ou trois, les seuls qui aient échappé aux invasions des Lesghis, les plus barbares des brigands du Caucase. Combien de fois ce même Ouplostsikhé, rendu désert, leur a servi de refuge ! combien de fois ces voûtes ont retenti du bruit de leurs complots ou de la joie du butin, suivie des disputes du partage ! Ce n'est que depuis 5 ou 6 ans, depuis la prise d'Akhaltsikhé, que ce brigandage a cessé.

Enfin depuis quand cet Ouplostsikhé est-il désert ? Ce n'est pas depuis fort longtemps ; l'église que j'ai citée est une preuve qu'il a été longtemps chrétien avant de mourir. Selon ce que j'ai pu comprendre de la tradition du pays, ce ne serait que depuis tous ces troubles, toutes

ces guerres des Turcs et des Persans qui ravagèrent si cruellement le Karthli, qu'il serait abandonné.

La population actuelle du petit village d'Ouplostsikhé est arménienne, et demeure dans de chétives huttes de terre, à côté de ces palais.

Excursion dans la vallée d'Atèni et au monastère de Sion. 6 et 7 décembre 1833.

Ruisseau de la Tana. — Village de Khidistari. — Vallée et forteresse de Tskhédissi. — Village ruiné et églises abandonnées de Tanispiri. — Fort de Véritsikhé. — Scierie du prince Eristaf. — Atèni ses trois églises son vin. — Monastère et château de Sion. — Montagnes du Danakvissi.

Je passai le Kour en face du village de Khidistavi, sur trois de ses bras joints par trois ponts, consistant en trois poutres.

Du village, je remontai le long de la Tana l'espace de 6 verst, jusqu'à la nouvelle scierie établie par le prince Eristaf.

D'abord la vallée est encaissée par des collines tertiaires moitié molasse, moitié argile feuilletée. Elles sont coupées par de larges ravins dans lesquels on voyait jadis de beaux villages qui ont disparu, grâce aux brigandages des Lesghis et à la peste de 1812.

En général toutes les couches sont fortement

redressées (1); elles sont presque verticales dans la colline *a* ou de Tanispiri; elles présentent leurs têtes en face de la chaîne de schiste noir et de grès, et plongent par l'autre extrémité sous la vallée du Kour.

Ces collines tertiaires montent à la hauteur de 600 jusqu'à 1,000 pieds au-dessus du niveau du Kour, et au sixième verst s'accolent immédiatement sur la formation de la craie, dont les couches, redressées dans le sens de celles de la molasse dès leur apparition, encaissent puissamment la Tana; car dès que la formation tertiaire cesse, la vallée se rétrécit souvent à tel point qu'il ne reste de place que pour le ruisseau rapide.

Tout ce que la nature à laissé de place sur les deux rives de la Tana, est couvert de vigne, de vieux noyers, et on s'est même emparé des espaces cultivables qui sont semés parmi les rochers et leurs assises.

Au huitième verst j'atteignis, daus une gorge sur la rive gauche de la Tana, le village d'Atèni, le seul qui reste ou plutôt qui ait été renouvelé de l'immense population qui couvrait les bords de la rivière, et qui, pour ménager les endroits cultivables, s'était nichée parmi les rochers.

Sur la rive gauche de la Tana, il ne reste pas

(1) Voyez Géologie, V^e série, pl. 3, cartes et plans.

moins de neuf églises en pierre sur une distance de 8 verst. Les plus intéressantes sont les trois qui sont dans le bourg actuel d'Atèni. L'une est arménienne et les deux autres grecques-géorgiennes. L'une est une copie en petit de l'église de Sion, dont je parlerai plus bas. Sur la porte d'entrée il y avait une inscription géorgienne presque effacée, gravée sur une plaque de porphyre pyroxénique vert.

Passé Atèni, la vallée se resserre encore plus, et pour arriver au monastère de Sion, qui est à 1 $\frac{1}{2}$ verst d'Atèni, on suit un sentier étroit qui se glisse le long des roches, monte et descend.

Derrière le village ou bourg commencent les roches de schiste noir qui remplacent le grès. Les deux formations sont traversées de plusieurs jets de mélaphyre qui se montre à plusieurs reprises sur les deux rives de la Tana, sans s'élever à une hauteur considérable. Mais à 1 $\frac{1}{2}$ verst d'Atèni, il forme tout à coup un grand jet qui s'élève isolément dans la vallée, qu'il remplit presque entièrement en ne laissant à la Tana que la place nécessaire pour son passage. C'est sur ce pic, élevé de 300 pieds, que s'étale la belle église de Sion, entourée de ruines de tours, de maisons, de murailles, de canaux; les anciens habitants, pour avoir de l'eau à cette hauteur, s'étaient avisés de saigner la Tana à plusieurs verst de distance, et de l'amener par un canal

muré et creusé le long du rocher jusqu'à cette hauteur (1).

L'architecture de l'église est très-simple à l'extérieur; elle est entièrement revêtue de pierres de taille. Le plan de l'église est une copie prise par l'architecte arménien sur la fameuse église de Ste-Ripsimé à Vagarchabad ou Etchemiadzin, le prototype de plusieurs églises en Arménie et en Géorgie; celle de Martvili, que j'ai décrite plus haut, en est une, mais elle est déjà dans un style amendé géorgien; la coupole a toute l'élégance des coupoles de ce style, tandis que tout est strictement arménien dans l'église de Sion. Le dôme plus large, mais plus écrasé, n'est éclairé que par quatre petites fenêtres; il a 68 pieds au-dessus du pavé de la nef. La voûte en est taillée en forme de grande croix arménienne, dont les extrémités sont dirigées dans le sens de chacune des grandes absides.

Le plan que j'ai dessiné au bas de la pl. 9 imite une croix parfaite, comme celle de Ste-Ripsimé; quatre petites niches séparent les quatre grandes absides; de chacune des niches on entre dans une sacristie carrée. Le tout donne à l'extérieur de l'édifice une forme assez bizarre où l'on retrouve ces fausses niches encore fort

(1) Voyez atlas, III[e] série, pl. 9.

grossières, comme à Martvili et à Ste-Ripsimé.

Ça et là on a semé des figures de saints de la plus grossière sculpture ; les bras pendent aussi gros par un bout que par l'autre ; les visages sont grotesques. Quelques bas-reliefs, représentant Samson déchirant la gueule du lion ou d'autres sujets de la Bible, avec des inscriptions arméniennes qui désignent le sujet représenté, ne sont pas meilleurs.

Plusieurs inscriptions intéressantes recouvrent le mur extérieur qui regarde le sud-est. Elles sont importantes pour l'histoire de cet édifice. La plus apparente est en fort belles lettres arméniennes : en voici la traduction.

« Moi, Boghos (Paul), constructeur de cette sainte église. »

Ainsi donc l'architecte, comme le style et le plan de l'édifice l'indiquent, était effectivement arménien. Au-dessous de cette première inscription s'en trouve une seconde en très-anciennes lettres géorgiennes, dont voici le sens :

« O saint, exalte Bagrat. »

Ces deux inscriptions sont du même temps et de la même main, et si l'architecte est arménien, celui qui l'a employé ne peut être que Bagrat III ou Bagrat II, rois de Géorgie, dont j'ai à peu près précisé le règne dans mon extrait historique.

Une troisième inscription grecque porte une date.

Cette date est exprimée par un M, mille, qui est à peu près celle de la mort de Bagrat II.

A côté de ces trois inscriptions en trois langues, s'en trouve une quatrième très-longue en géorgien; la forme des lettres n'en est ni aussi belle, ni aussi soignée que celle des premières. M. Brosset l'a traduite comme suit; une erreur de copie que j'ai faite a altéré le sens vers la fin; la lacune qui est au commencement provient de quelques mots qui ont été effacés par quelques malveillants.

« Moi, couronné Miri (fils de)................ Tharconidzé, chef de la vallée d'Atèni, j'ai construit dans Atèni une église et un bazar dans le temps où le Dieu puissant glorifiait le roi des rois Bagrat; il a ordonné à Miran, mon maître, de bâtir une ville sur ses domaines, dans le terrain royal. Dieu et la destinée de Sa Majesté firent réussir son projet, et nous avons construit, comme le désirait Sa Majesté, une ville avec un palais (Darbasita). Sa Majesté nous traitant avec bonté, nous donna, à Mira et à ses enfants, l'église et le territoire du marché avec son peuple, parce que........... le roi des rois Bagrat et son fils Ghiorghi Cti (Couropalati). »

Le roi dont il est ici question est toujours Bagrat II ou Bagrat III, qui eurent tous deux un Gourghen ou Ghiorghi pour successeurs. Après la construction de l'église de Sion, le père et le

fils encouragèrent Miri à bâtir non loin de là le bourg d'Atèni, en lui donnant à lui et à sa postérité ce territoire, son peuple, le marché, l'église du marché, dont j'ai parlé plus haut, etc. Comme les rois d'Arménie d'alors, Bagrat prend le titre de roi des rois, et son fils porte en attendant celui de couropalati, charge d'honneur auprès des empereurs de Constantinople. Parmi les termes les plus inusités se trouve celui de *darbasita* pour *palais*, qui rappelle le *Tsikhédarbasi*, ancien palais des rois des Lazes, près de Koutaïs. J'ai déjà expliqué l'origine de ce terme.

La dernière inscription dont je parlerai est une des plus remarquables en ce qu'elle est en langue et écriture slave antique : on en trouvera un dessin, IVᵉ série, pl. 32.

Les peintures à fresque à moitié effacées de cette église de Sion, étaient expliquées par des légendes géorgiennes. Quant au grossier parvis ou iconostase qu'on y voit actuellement, il est évidemment de beaucoup postérieur à la construction de l'église, et je ne sais d'où les Géorgiens ont enlevé les tronçons brisés et les piédestaux de marbre blanc dont ils l'ont orné : cela a dû appartenir à quelque temple. Auquel? Cela viendrait-il des ruines d'Armasi ?

Je vis aussi, des deux côtés de cet iconostase, deux grandes rosettes en croix très-bien travaillées, avec des lambeaux d'inscriptions géor-

giennes qui ont été apportées d'autre part.

J'ai déjà fait la remarque que les églises et en général certaines constructions du pays, quoiqu'en pierres de taille, n'avaient jamais la solidité de nos constructions d'Europe. Ces pierres de taille ne sont que du pur revêtissage, que des plaques minces qui ne servent jamais à lier la muraille et même pour les ajuster plus facilement, les angles, au lieu d'être droits, sont aigus, de façon que les pierres ne sont en contact que par quelques points, et c'est sur ces points que repose toute la charge. Aussi la plupart des pierres ne tardent pas à éclater, à se fendre, et toute une partie du revêtissage se détache de la muraille et s'écroule, sans entraîner pour cela la ruine de l'édifice. J'ai vu des églises superbement travaillées qui ne dataient pas de 60 ans et qui déjà tombaient ainsi en ruines. Cela se voit aussi souvent en Arménie.

Sion était la résidence d'un évêque ; son siége existe derrière l'autel, et trois estrades qui se cerclent autour du chœur, étaient destinées à son clergé.

Aujourd'hui Sion n'a plus de berger ni de troupeau spirituel : ses parvis déserts, quoique bien loin de tomber en ruines, ne servent qu'aux troupeaux de brebis qui s'y réfugient comme dans une étable, et chaque année il faut que les bergers déblaient la couche énorme de fumier

qui s'y entasse pour pouvoir entrer par les portes; nous y arrivâmes justement pendant cette opération; on préparait les quartiers d'hiver; espérons que la civilisation et le monarque qui a déjà tant sauvé de monuments de leur ruine complète, arracheront bientôt celui-ci à ses profanes habitants.

La vallée de la Tana jouit d'un climat infiniment meilleur que Gori. La vigne gèle très-souvent sur la rive gauche du Kour; dès qu'il a fait une journée de mai pluvieuse, et que le temps s'éclaircit, que le vent vient du Caucase, on est sûr d'une gelée qui détruira toutes les espérances d'une vendange. En hiver, on enterre la vigne à Gori : on ne le fait jamais dans la vallée de la Tana, et il est rare qu'il y ait des gelées de mai. Le vin de la Tana, connu sous le nom de aténis-gvino ou aténis-tchakir, croît dans un sol schisteux; il est fort agréable et dégage beaucoup de gaz carbonique. Le prince Eristaf en fait du champagne en y ajoutant un peu de sucre. On y récolte aussi quelque peu d'amandes douces et amères, des noix, etc.

J'allai passer la nuit dans la petite chambrette d'un Français lorrain nommé André, qui avait construit la belle scierie du prince Eristaf. Leur projet était de débarrasser autant que possible le lit de la Tana et de s'en servir, pendant la crue des eaux, pour l'exploitation des grandes forêts

de pins qui en couvrent les bords et qui remontent jusque sur le sommet du Danakvissi. Puis débitées en planches, on les referait flotter une à une jusqu'au confluent de la Tana et du Kour, où l'on en ferait des radeaux qu'on irait vendre à Tiflis.

Le lendemain, 7 décembre, je quittai mon hôte après avoir donné un juste éloge à son activité et à son industrie, et suivant la rive gauche de la Tana, je grimpai sur la colline qui porte la forteresse pittoresque de Sazivitsikhé, que Klaproth appelle Wéritsikhé; ce n'était qu'un refuge bâti en pierres liées avec de la terre glaise, contre les Lesghis pour les habitants du village de Tanispiri qui était au bord de la Tana, et qui est aujourd'hui entièrement abandonné. Il ne reste de traces visibles que nombre de murailles écroulées et quatre églises; la principale était bâtie en briques, et sous sa voûte écroulée croissent de superbes rosiers sauvages : elle était entourée d'une muraille; les autres n'étaient que des chapelles mortuaires.

Le fond des vallées latérales, où l'on sème beaucoup de froment, consiste en cette glaise jaunâtre, résidu de la décomposition de l'argile feuilletée; c'est exactement ce que l'on voit autour de Kertche. Les traces d'anciens vignobles sont marquées par quelques murs d'étaiement : quant à la vigne, elle a disparu.

Vis-à-vis de Sazivitsikhé, sur l'autre rive de la Tana, se dessine, sur le sommet d'un énorme rocher, trois fois plus élevé que celui de Sazivitsikhé, la forteresse de Azéristsikhé, dominée par une église géorgienne.

Je visitai une troisième petite forteresse derrière la vallée de Tskhédissi; mais je n'eus pas lieu d'être fort flatté de mes recherches; ce n'était aussi qu'une simple muraille en pierres et en glaise comme Sazivitsikhé, où il n'y avait pas même une petite chapelle comme dans celle-ci.

En tournant ensuite autour du sommet de la haute colline qui borde le Kour, pour arriver à Gorisdjevari, je descendis dans une espèce de combe, où je retrouvai derechef une église et les ruines d'un village.

Gorisdjevari, ou la croix de St-George, est un pic avancé des collines de molasse, et peut être élevé de 6 à 700 pieds au-dessus du niveau du Kour. Au milieu d'une forteresse assez vaste, jadis construite avec beaucoup de soin, et restaurée ou agrandie avec des pierres liées par de la glaise dans des temps plus modernes, s'élève l'ancienne église de St-George, avec quatre têtes de béliers grossièrement sculptées sur les quatre frontons. Cette église est fort ancienne et peut être antérieure à la reine Tamar; car ce fut sa fille Roussoudan qui fit construire l'aquéduc dont on voit encore des traces et qui menait

l'eau de la montagne Berthi à Gorisdjevari.

On conserve dans l'église la tête de St-George le Taumaturge, qui attirait jadis de nombreux pélerins; aujourd'hui encore au jour de sa fête, un prêtre vient y officier et y attire une foule de monde. Je trouvai, comme témoignage de la ferveur des pélerins ou des pélerines plutôt, l'église entière entourée d'un fil de coton qui en faisait deux ou trois fois le tour; je distinguai plusieurs de ces fils, ainsi que des mèches, des écheveaux de coton, des boules de cire, et même des monnaies déposées sur le seuil des portes. Je vis aussi une main de fer et des fers de chevaux cloués sur la porte principale; d'autres de chevaux, d'ânes ou de mulets décoraient la porte de la tour d'entrée.

Du reste, pas un seul habitant; je me promenai partout, je grimpai sur les créneaux; pas une âme pour m'expliquer bien des choses que j'aurais voulu demander. Depuis que j'avais quitté André, j'avais visité sept églises, quatre forteresses, trois villages et pas un être vivant. Est-ce que la main de la désolation repose assez cruellement sur ces contrées?

Trajet de Gori à Tiflis.

Samthavissi et la Lékhoura. — Ksani et son bassin. — Khartizkhari, station du poste. — Mtzkhètha.

De Gori à Mtzkhètha, loin de cotoyer le Kour, comme on devrait s'y attendre, la route de poste, au contraire, tourne vers le nord autour du groupe de collines qui s'étend de Gori à Ouplostsikhé, et je suivis un embranchement de la vaste plaine de Gori qui se prolonge à l'est jusqu'à la première station ; à peine remarque-t-on plus loin la ligne de faîte qui sépare le bassin du Liakhwi de la Lékhoura, au bord de laquelle j'admirai la belle et grande église de Samthavissi, ou des trois têtes, bâtie en grès ou molasse, dans le style de celle de Ghélati. Elle est entourée d'un mur qui renfermait la résidence de l'évêque de Samthavissi ou du Karthli.

J'entrai aussi sans m'en apercevoir dans le bassin du Ksani, fond d'un ancien lac vide : le pourtour du lac est encore visible.

Le trajet jusqu'à Moukran, qui est au bord oriental du bassin, se fait sans monter, et de même jusqu'à Gartizkari ou Khartizkari.

De tout ce que je viens de dire découle un fait de géographie physique assez probable. Nous trouvons trois bassins contigus, restes d'anciens

lacs desséchés, la plaine de Gori, la plaine du Ksani et de la Lékhoura, la plaine de Moëssi le long du Kour, de Gori jusqu'à quelques verst de Mtzkhètha. A Mtzkhètha même, le Kour est étroitement engorgé par de hauts rochers, de hautes pentes de montagnes; son lit n'a l'air que d'une fente profonde. Ne se pourrait-il pas que cette fente fût postérieure à l'existence des lacs; l'eau des fleuves, accumulée derrière cette digue, ne trouvait-elle point l'écoulement de son trop plein par un canal fort naturel, celui de Gartizkari? Qu'on aille voir à ce sujet les superbes cartes de l'état-major à Tiflis.

Un vent glacial soufflait du Caucase; la nuit s'avançait; je fus obligé de m'arrêter à Gartizkari, où l'on bâtissait la nouvelle maison de poste et où je ne trouvai d'abri que sous le hangar des Cosaques, ouvert à tous les frimats; je me fis du thé, et je m'endormis paisiblement couché contre une natte de paille qui me séparait de l'air extérieur. Le thé qui était resté dans ma bouilloire, que j'avais placée avec mes sacoches sous ma tête pour me tenir lieu d'oreiller, était gelé le lendemain matin.

Heureusement que je n'avais qu'une station, la plus forte, il est vrai, jusqu'à Tiflis. Le thermomètre était à quelques degrés au-dessous de zéro; mais le vent du Caucase qui soufflait le long de l'Aragvi et du Kour, et qui s'engouffrait

dans la vallée, était bien plus insupportable qu'une forte gelée. En vain je passai à côté des ruines vénérables de Mtzkhètha, je n'avais pas d'yeux pour les voir. L'Aragvi étant assez bas, nous le passâmes à gué, et longeant la rive gauche du Kour, j'arrivai tout droit au faubourg d'Avlabar, sur les sables, chez M. Salzmann, brasseur de la colonie allemande, chez lequel je trouvai, à des prix très-modérés, bonne table, bon vin, bonne bière, chambre chaude et pardessus le marché cordialité et complaisance.

DESCRIPTION

DE TIFLIS.

Lettre écrite de Tiflis à madame B...

Janvier 1834.

Tiflis est quelque chose de très-curieux et d'intéressant; j'y ai trouvé, pour mes recherches, des ressources auxquelles je ne m'attendais pas; mais comme de la science de localités, de mots, de topographie, etc., ne vous amusera pas trop, vous préférerez peut-être faire avec moi une petite promenade dans la ville. Représentez-vous entre deux chaînes de collines, un plan inégal d'un verst de large, traversé par le rapide Kour ou Cyrus. Sur le côté droit, le plus large, vous trouverez la ville ancienne, amas confus d'églises, de tours, de dômes, de maisons, de murailles, de bazars, entassés les uns sur les autres jusqu'au pied inaccessible de la montagne

de Solalaki, sur le sommet de laquelle vous voyez une longue forteresse ruinée nommée Narikala, qu'une longue muraille unit au château ruiné de Châhi-takht (trône du châh) (1).

Le côté gauche du Kour est si étroit qu'il n'y a qu'une rangée de maisons contre une paroi noire à pic. C'est ce quartier du faubourg d'Avlabar qu'on appelle *les Sables*. Le sommet de la montagne est occupé par la ville nouvelle d'Avlabar, la prison, les casernes, l'hôpital, etc.

Maintenant cherchez dans le quartier des Sables une maison basse avec une longue galerie devant. C'est ma résidence. Cette galerie fait mes délices pendant les belles journées ; toute la ville se présente comme en amphithéâtre à mes yeux, et la nuit des milliers de lumières rivalisent avec les étoiles du firmament, percent l'obscurité du paysage dans lequel des masses informes se dessinent comme des ombres gigantesques, tandis que le Kour seul a remplacé par son sourd mugissement les longues rumeurs des habitants, qui se sont éteintes avec la nuit. Chacun a quitté sa boutique ou son atelier du bazar, pour se retirer chez soi et prendre le repas du soir, le principal de la journée.

Mais ce n'est pas cette heure que nous choisirons pour faire une excursion dans ce labyrinthe

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 24.

de places, de rues tortueuses, d'édifices bizarres. La matinée est belle : le soleil a déjà réchauffé l'atmosphère, rafraîchie par les brises d'une nuit sans nuage. Vous voyez en descendant de la galerie ces centaines de chameaux qui bordent la rue, arrivés avec une caravane. Oh ! quelle désarmonie que leurs cris ! Passons et cherchons mieux.

Echappés à cette fonle aux longs cous, nous n'aurons pas fait cent pas que nous aurons affaire aux longues oreilles. A peine pourrons-nous passer à travers des bataillons d'ânes dont le rendez-vous est ici tout près sur le marché de la paille hachée, que ces pauvres petites bêtes apportent dans des sacs des villages voisins. C'est presque là seule nourriture des chevaux du pays.

Nous nous hâterons en passant devant ce caravansérai dont l'odeur qui s'en exhale se répand au loin : on n'y vend que du poisson sec. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus appétissant que cet immense local ; mais il n'y en a pas de meilleur rapport dans cette ville ; car on jeûne encore en Géorgie avec toute la rigidité des temps antiques.

D'ici nous allons tourner au pied de la nouvelle forteresse et prison d'état dominée par la vénérable coupole de l'église de la Rupture ou Métékhi ; sa forme et surtout sa teinte sombre

parlent pour son antiquité. Elle fut fondée après l'an 455, par Vakhtang Gourgaslan qui bâtit Tiflis, et qui plaça sa nouvelle église au milieu du nouveau quartier de Nissani (1). Chardin dit que son nom de la Rupture (Métékhi) lui vint de ce que ce roi (qu'il ne nomme pas) la fonda pour pénitence d'avoir, sans sujet, rompu la paix avec un prince de ses voisins. Chah-Navaz-Khan, roi de Géorgie, mahométan, quoique Géorgien et Bagrationi, l'avait prise pour en faire un magasin à poudre; elle ne servait plus, il est vrai, la foudre en ayant abattu une partie. Le roi la fit refaire, et quoique magasin, elle portait toujours le nom d'église de la Rupture. Héraclius Ier (1688) la céda aux Persans avec le fort. Héraclius II qui parvint à se débarrasser d'eux, la restaura vers la fin du 18e siècle.

Laissons cette forteresse bien reblanchie et éclatante; nous entrons ici déjà dans le bazar qui commence au pied de ses murailles. De ce côté-ci, vous ne voyez que tas de pommes, de noix, de noisettes, de châtaignes sur lesquels sont jetés de longs bâtons qui fixent votre attention. Ce sont des noisettes proprement cassées

(1) Chronique géorg. de Vakhtang V, dans le Voyage de Klaproth, éd. all., II, p. 164. Il est possible qu'une partie de l'église date de l'époque de la fondation; mais, quant à la coupole et à quelques ornements, ils sont de beaucoup postérieurs à cette époque.

et épluchées qu'on a roulées dans une feuille assez mince de pâte de prune séchée au soleil. C'est une gourmandise des desserts géorgiens.

Regardez, je vous en prie, les figures avides de ces pauvres Lesghiens ou Lesghis déguenillés qui n'ont pas un para pour s'acheter une pomme; ils affluent ici où ils viennent chercher de l'ouvrage. L'empreinte de la misère se lit sur leurs figures amaigries, sur leur bourca rapiécé, sur leur vieux bonnet, garni d'un bourrelet pelé de peau de mouton. Voyez dans ces autres boutiques la belle symétrie de saucisses alternant avec des paquets de chandelles pendus au devant de la boutique; et ces belles guirlandes de raisin, si frais, si bien conservé.

La foule s'empresse autour de ces chars chargés de cochons raclés, nettoyés qui s'arrêtent devant la boutique des charcutiers. Il n'est pas de peuple qui aime le porc comme les Géorgiens, mais seulement en hiver; jamais en été.

Avant de passer le pont, surveillé par deux invalides, nous laissons à gauche au pied du rocher qui encaisse le fleuve, le tombeau de saint Abo, martyrisé par les Persans à Tiflis; il est orné de colonnes, et passablement dégradé. — Vous vous arrêtez, et vous me demandez ce que c'est que ce grand bâtiment à trois ou quatre étages qu'on achève à la tête du pont? A cette profusion de pilastres, de décorations, de fe-

nêtres, vous pensez que c'est quelque nouveau palais, ce n'est qu'un caravansérai. Effectivement, cette ligne de beaux magasins qui occupent le plain-pied, n'est que la minime partie de ceux qu'il renferme. En dedans, des galeries qui donnent sur la cour intérieure, ne sont bordées que de magasins qu'y ouvrent les marchands étrangers : du plain-pied au troisième étage, l'acheteur qui circule vient admirer tout le luxe de l'Orient.

La façade de ce bâtiment donne sur une petite place irrégulière, la plus populeuse, la plus bruyante de Tiflis. Comme il n'y a que ce point de communication entre les deux moitiés de la ville, c'est une presse, un brouhaha perpétuel ; on n'entend que les cris de kabadah (gare), unis à ceux des boutiquiers qui invitent les passants à acheter leurs denrées d'une voix si perçante, qu'on aurait envie de se boucher les oreilles. C'est essentiellement ici le marché des comestibles ; c'est ici que les colons allemands vendent leurs pommes de terre et leurs légumes, leur beurre et leurs veaux. Les Géorgiens étalent leurs poulets, leurs oies, leur orge. Des Ossètes et des Lesghis y exposent des peaux de renard, de martre, etc. Vers le soir arrivent des compagnies de soldats, brocanteurs de vieux habits, de mauvaises bottes, de grosses chemises, fruits de leur industrie.

Nous n'entrons pas à droite dans cette petite ruelle étroite et dégoûtante, où sur une longue file on ne voit que des cuisines noires, des tas fumants de morceaux de porcs, des têtes de mouton, exposés au regard des passants affamés. Dans quelques semaines ce sera bien autre chose, quand l'ail pénétrant et le poisson séché auront remplacé les délices du carnaval. C'est là que le peuple vient faire ses repas, pressé autour des tables les plus malpropres, et à peine abrité par des toits de planches.

Arrivés au milieu du marché irrégulier, nous laisserons la rue bruyante des boucheries qui mène à gauche aux bains de soufre, que l'on peut sentir de loin et nous prendrons à droite à travers le bazar arménien. Nous qui sommes à pied, nous pouvons y passer; si nous étions en voiture (droschki), nous serions obligés de faire un grand détour pour arriver à la grande rue et cela par des rues si étroites, que deux voitures n'y peuvent passer de front. Les Arméniens ont fermé leur bazar par des tourniquets à travers lesquels nous nous glissons : on ne les ôte qu'aux fêtes de Noël, du nouvel an et de Pâques, grand jour de félicitations, pour faciliter l'affluence des voitures qui se croisent dans tous les sens. Admirez l'intelligence de ces bons Arméniens qui ont fait faire un toit en planches sur toute la longueur de la rue de leur bazar; il est fort

commode pour le piéton de passer à pied sec quand il pleut : mais non pour l'acheteur, qui vient choisir des marchandises dans le clair obscur qui se glisse entre les fentes du toit. Malgré cela, ce bout de bazar ne se désemplit pas; heureux qui peut passer sans avoir reçu une douzaine de coups dans les côtés. C'est bien autre chose qu'au passage des Panoramas à Paris.

Distinguez devant chaque boutique ces groupes d'ombres blanches ensevelies sous les plis de leur linceul, le vrai *tchadra* (1) ou voile des Géorgiennes : vous ne voyez que leurs *kochi* (pantoufles) et les extrémités de leurs *nepkavi* (large pantalon) : vous devinez, malgré la largeur de ces masses informes, que ce sont des femmes géorgiennes et arméniennes qui viennent marchander des étoffes de soie, du chali, des bourmettes (étoffe de coton turque), du fil, des laines, des perles pour broder, etc. Des Géorgiennes, vous écriez-vous ! Les célèbres Géorgiennes ! et vous vous empressez de venir contempler ces beautés sous leurs linceuls. Elles ne feront pas de façon pour vous ; mais pour moi, vous les verrez se cacher et se détourner, et cependant rien de plus laid que la plupart de ces vieilles femmes aux traits flétris, enluminés

(1) Le petit voile s'appelle *litchaki*.

de blanc et de rouge. Ne vous étonnez pas! Ce ne sont pas les jeunes qui viennent faire la tournée du bazar. Si vous voulez voir de belles Géorgiennes, il faut aller chez elles.

Si l'on croyait les voyageurs qui ont parlé des Géorgiennes depuis Chardin jusqu'à il y a vingt ans, ces femmes n'auraient point été des modèles de vertu. Au milieu des jugements pour ou contre que j'ai entendu porter à leur sujet, il me serait très-difficile d'avoir une opinion, et s'il y a des femmes légères, il s'en trouve aussi beaucoup que la chronique n'ose attaquer, et qui sont décentes, modestes, réservées, et bien loin du défaut qu'on leur reproche en général.

Mais laissons là ces vertus, vraies ou fausses, se cacher sous le voile blanc de l'innocence, et tournons les yeux vers ces figures majestueuses de prêtres grecs qui se promènent une longue canne à la main et qui heurtent contre ces Cosaques ivres. Pour eux, le bon pays que cette Géorgie où l'on trouve avec tant d'abondance le vin et l'eau-de-vie! Voilà les prêtres arméniens à la longue barbe, au bonnet d'agneau noir plié en claque au sommet, marque caractéristique qui les distingue du vulgaire. Les Persans maigres et basanés, les Turcs aux regards éternellement flegmatiques, les Grecs, tout se mêle, se presse ou cherche à échapper aux secousses des

porte-faix ossètiens (1), qui plient sous leur fardeau qu'ils portent sur leur dos, appuyé sur un sac de paille.

Au bout du bazar couvert et poudreux, nous trouvons la grande rue aussi bordée de boutiques; au lieu de magasins européens, il ne se présente qu'une longue suite de niches ou alcôves profondes élevées d'un pied et demi au-dessus du pavé de la rue. Chaque marchand, accroupi sur un tapis, les jambes croisées, appelle les passants en se réchauffant les mains sur une *mangal* (2). Puis viennent les boutiques des différents métiers. Nous pouvons choisir parmi cette file de tailleurs dont chaque groupe travaille au milieu des *chalvars* (larges pantalons), des *tchoks* (habits de dessus), des *akhalouks* (habits de dessous). Voilà les cordonniers, les fourbisseurs, les selliers, les bonnetiers, les barbiers, les fileurs de soie (3); chaque métier a sa place

(1) *Mouchat* en géorgien.

(2) Brasier dans un bassin en cuivre.

(3) Tiflis compte 136 tailleurs, 5 horlogers, 5 maîtres orfèvres en or, 54 en argent, 104 bottiers, 43 faiseurs de souliers, 16 peintres, 12 maîtres fourbisseurs, 21 arquebusiers, 66 taneurs, 40 chirurgiens-barbiers, 58 boulangers, 74 forgerons, 33 serruriers, 60 menuisiers, 63 charpentiers, 14 fabricants de *bourdiouh* (outres), 18 joueurs de *balalaïka*, 42 fileurs de soie, etc.

marquée; été et hiver on les voit travailler ainsi en plein air.

Le soir, chacun ferme sa boutique avec quelques planches et s'en va chez soi, laissant son magasin sous la sauve-garde du guet que les marchands paient pour cela, et qui, appuyé dans un coin, observe, épie tout ce qui se passe, effrayant quelquefois les passants par ses cris de : *Qui vit?* poussés au moment où l'on s'y attend le moins.

Le dimanche, la scène du bazar change; les gens du commun se réunissent dans quelques coins du bazar et s'asseyent autour d'un ou de deux chantres pour les écouter. L'un chante ordinairement quelque chanson turque, persane ou géorgienne pendant que l'autre pince de la *balalaïka* (1). Les motifs sont le plus souvent très-misérables. Les chansons parlent d'amour, d'actions glorieuses des temps passés et quelquefois des temps présents. Un second amusement des désœuvrés consiste à écouter les conteurs; mais ils sont rares à Tiflis.

Ici, comment passerons-nous? car d'un côté voilà des porteurs d'eau avec leur double sac de cuir suspendu sur le dos d'un cheval humide (2),

(1) Petite guitare à trois cordes en métal ou en crins.

(2) La plus grande partie des ouvriers et surtout des porteurs d'eau sont Imérétiens à Tiflis; ce sont les Auvergnats de Tiflis.

et de l'autre toute une caravane de Perse arrêtée devant le grand caravansérai d'Arzerouni, qui retire 60,000 francs de ce vaste et bel édifice décoré d'une colonnade dorique du côté du fleuve. Chaque marchand qui loge dans son caravansérai lui paie, selon une taxe convenue, tant pour 100 de la vente de ses marchandises, pour location, et rien de plus.

En nous pressant à travers tous ces chevaux persans chargés de caisses et de ballots, nous arriverons devant la belle cathédrale de Sion, bâtie en pierres de taille, avec son dôme pointu. Elle était dépendante de l'évêque de Tiflis (Tibiélé). Aujourd'hui les Russes y célèbrent le service divin.

Le devant de l'église est toujours assiégé par des mendiants qui offrent le triste spectacle de l'humanité honteuse dans toute sa crudité. Le cœur se soulève à la vue de tous ces haillons de la misère, rangés le long de la muraille, qui crient saus cesse *eristessé* (une charité) en cherchant leur vermine.

Le quartier qui avoisine Sion est le plus beau de l'ancien Tiflis ou Kala. Excepté ces deux ou trois rues, on ne voit qu'un amas de mauvaises huttes séparées par d'étroites ruelles tortueuses, semées d'immondices; point de façade, point de fenêtres; le plus souvent une porte donne toute la lumière nécessaire. Mais petit à petit les

Russes changeront la face de la ville, qui a déjà bien gagné depuis eux, après l'horrible dévastation et le pillage de cette capitale de la Géorgie par Aga-Mahomet-Khan, dont le nom sera longtemps en souvenir d'exécration en Géorgie.

A l'une des extrémités de la grande rue est la place de la Police, où l'on peut trouver le premier exemple des nouvelles constructions du gouvernement russe. Ici reparaissent ces édifices à colonnes qui se ressemblent d'un bout de l'empire à l'autre. Un corps-de-garde de Tiflis ne diffère en rien de ceux de St-Pétersbourg ou de Mittau.

Pour arriver à la grande place de Tauris, nous traverserons la petite place de Sardarabad où se rassemblent les ânes chargés de charbon. On conçoit la consommation qui doit s'en faire dans des boutiques toutes ouvertes où l'on ne se chauffe du matin jusqu'au soir qu'avec du brasier : il en est de même dans l'intérieur de beaucoup de maisons.

La place de Tauris est encadrée de quelques beaux bâtiments, parmi lesquels se distinguent le palais de l'état-major, le gymnase, etc.

En prenant par le bas de la place, la rue de la poste débouche sur une seconde grande place, celle d'Erivan, maigrement entourée de quelques bâtiments rapetissés par la grandeur de l'espace. Une belle perspective s'ouvre sur la

vallée du Kour, au fond de laquelle paraît le Kasbek brillant qui s'élève dans le lointain au-dessus des autres cimes neigeuses. Sur l'autre rive du fleuve s'étendent les maisons blanches des colons allemands, rangées sur deux lignes le long d'une allée d'arbres fruitiers : l'église luthérienne badigeonnée de jaune est au milieu. Le paysage cependant est nu, sec; les champs des colons ne rapportent pas grand'chose; ils n'ont pas encore les moyen de creuser un canal qui fasse dériver les eaux du Kour pour les arroser.

Au-delà de la colonie, plusieurs grands bâtiments forment l'ébauche du plan gigantesque de la fabrique de soie que M. de Castellaz avait commencé.

Par le haut de la place de Tauris, nous entrerons dans la rue du palais du gouvernement, qui s'ouvre entre le gymnase et le palais de l'état-major. La résidence du gouverneur-général est dans une des plus belles expositions de Tiflis. Elle est fondée sur les restes du palais des tsars de Géorgie que fit construire Rostom et dont Chardin fait la description; une longue suite d'arcades supporte la colonnade d'un péristyle qui longe les grands appartements : aux deux extrémités deux niches renfermant les statues de Mars et de Minerve que les Géorgiens ont eu la simplicité de prendre pour celles du général

Paskievitch et de sa femme. L'intérieur du palais est vaste et propre à la représentation d'un général, gouverneur des provinces trans et cis-caucasiennes.

Le jardin étagé sur les accidents de la colline derrière le palais est charmant, fort varié, bien soigné, et ce qui lui donne beaucoup de prix, il ne manque ni d'eau, ni de bassins, ni d'ombrages sous ce brûlant climat, sans compter des ermitages et des pavillons imités de nos jardins européens qui sont allés trouver leur place sous les figuiers et les platanes de Tiflis. Madame la baronne de Rosen donnait ses regards de prédilection à ce petit élysée.

Suite de la description de Tiflis.

Voilà Tiflis tel que je l'ai dépeint au commencement de l'hiver de 1833 à 1834. Ce serait donner une description bien imparfaite de cette ville que de se contenter de ce monologue épistolaire. Complétons ma description.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que d'une partie de la ville, le quartier nouveau et le Kala ; il existe encore un quartier assez considérable, le plus ancien sans contredit. La chaîne d'Akhaltsikhé, fendue par la vallée de Bardjom pour laisser passer le Kour, se relève à l'est et court à travers le Trialeth en longeant le Kour et le bassin du Karthli

jusqu'à Tiflis, où une nouvelle fente ou écluse s'ouvre pour laisser repasser le Kour. Toute cette chaîne consiste principalement en schiste noir et en grès crayeux : le schiste se montre ici à nu avec ses singulières ondulations de couches. Ses masses ont été bouleversées et soulevées ici comme partout ailleurs, et le point de réunion du Tsavkissi et du Kour, au milieu même de Tiflis, est le centre de cet effort plutonien : là, sous les roches schisteuses, on voit surgir des jets de porphyre pyroxénique (1) qui, en s'épanchant au milieu des schistes, en ont empâté quelquefois des masses considérables. Le lit du torrent du Tsavkissi (2) est une vraie déchirure dans ces terrains du milieu desquels jaillissent, sur la rive droite du torrent, de superbes sources chaudes sulfureuses qui fournissent l'eau nécessaire à plusieurs bains : ils sont assez bien entretenus et fort fréquentés, surtout par les femmes, qui se plaisent à y faire des parties de plaisir. Je trouvai la température de ces sources de 35 à 37° de Réaumur (3).

(1) Voyez Atlas, Ve série géologie, plans, coupes, pl. 3.

(2) On appelle aussi Dobakhan, Zarkira.

(3) Rottiers, p. 105 de son Itinéraire, dit qu'elle est de 40° et en donne l'analyse suivante que je n'ai pu vérifier. Sur 100 livres d'eau :

Subcarbonate de soude.	19 grains.
Sulfate de soude.	36.

Tiflis doit sa première origine à ces bains chauds, qui lui ont fait donner le nom de *Tbilis* : la racine *tbl* et *tpl*, dans les langues slaves et géorgiennes, exprime la chaleur, d'où *téplo*, chaud en russe, le *tepidus* des Latins, *Töplitz*, célèbre par ses bains chauds, etc.

Avant l'an 380 de J.-C., Tiflis n'était qu'un village; mais sous le règne de Varza Bakour, le gouverneur persan qui venait de ravager le Rani, le Movakhani, trouva cette position propre à s'y fortifier, et il construisit, près de ce village, le fort de Khouristsikhé; et en 455 (1), Vakhtang Gourgaslan y fonda le Tiflis actuel, qu'il divisa en trois quartiers, *Khalissi*, la ville forte, aujourd'hui Khalaubani, *Tbilissi*, où étaient les bains, et *Nissani*, aujourd'hui le faubourg d'Avlabar, sur la rive gauche du Kour, en face des deux premiers. Il orna ce dernier quartier de

Muriate de soude.	24.
Subcarbonate de chaux.	20.
— de magnésie.	8.
— de fer.	2.
Terre siliceuse.	9.
Extrait résineux.	4.

Ces sources, selon lui, ressemblent à celles de Tibériade.

(1) Chronique de Klaproth, éd. all. Dans son Voyage, éd. franç., il écrit 469.

l'église de *Mélékhi* ou de la Rupture dont j'ai parlé plus haut.

Datchi, fils de Vakhtang, qui régna en 499, transféra sa résidence de Mtzkhètha à Tiflis, qui dès-lors devint sa résidence, sans priver Mtzkhètha de son droit de capitale. Tiflis depuis ce temps a été fort souvent pris et repris, ravagé, brûlé; mais après celle de Timur, nulle destruction ne fut plus terrible, plus complète que celle du 11 septembre 1795, que le barbare Aga-Mahomet-Khan infligea à cette malheureuse capitale.

Le quartier des bains est lié avec la ville par un pont sur le Tsavkissi, et par une rue qu'habitent des bouchers, des bonnetiers et des fourbisseurs.

Au-delà des bains, à la distance de 2 verst, s'étendent les bâtiments de la quarantaine, de la douane centrale, etc.

En remontant la vallée du Tsavkissi par la rive droite, on jouit d'un des plus beaux points de vue sur la ville qui s'étend tout entière à vos pieds, avec le brillant cours du Cyrus dans son étroite vallée fermée à l'horizon par la perspective du Kasbek et du Khokhi. C'est d'ici que M. Gamba a fait dessiner la vue de Tiflis qu'il donne; je n'y trouve d'autre défaut que d'avoir représenté les dômes des églises d'une longueur démesurée.

Le voyageur qui aime les points de vue saisissants de pittoresque, ne doit pas oublier celui-là. Mais à celui qui, comme moi, relève à la fin d'avril d'une fièvre qui l'a affaibli et retenu au lit pendant quinze jours, lorsqu'il fera sa première sortie par ce magnifique soleil du printemps, sous ce ciel d'azur, je lui conseille de se glisser par cette rue tortueuse qui longe la rive gauche du Tsavkissi; il passera à côté de la mosquée persane en briques vernissées, et près d'un atéche-gâh ou pyrée qu'occupe une famille géorgienne. Il s'élèvera petit à petit sur les assises du rocher qui portent les tours sans nombre et les murailles sourcilleuses de la forteresse, dont il fera le tour : puis quand il croira que les ruines d'une tour vont lui fermer le passage, il fera quelques pas, et tout à coup au lieu de ruines, de roches noires, s'ouvre comme par féerie une perspective enchanteresse sur des arbres de toutes espèces, dominés par des noyers antiques. Encore quelques pas et vous êtes dans le jardin du gouvernement, qui remplit la plus grande partie de la vallée ou déchirure du Tsavkissi.

Ce jardin, fort bien soigné, est gagné presque tout entier sur les assises les plus escarpées de la pente qui regarde le sud-est : les ruines du vieux château le dominent dans toute sa longueur : quelques-unes de ses tours, suspendues

si haut au-dessus de votre tête sur une avance de rochers, présentent leur sein entr'ouvert et effraient l'imagination. Il serait impossible au milieu de cette belle végétation, dominée par ces remparts et ces masses énormes de murailles, de se croire à Tiflis; on se supposerait plutôt près des ruines de Heidelberg, si des costumes orientaux sous ces ombrages ne vous ramenaient en Asie.

Un canal tiré du Tsavkissi arrose le jardin. La rive opposée est bordée d'autres jardins qui appartiennent à des particuliers (1) et près du sommet de la colline, là où ne croît plus rien à cause de la sécheresse du sol, se dégradent les tombeaux en briques des Persans dont le style a quelque chose d'élégant et de pittoresque (2).

En poursuivant votre route, vous trouverez sous ces noyers terrassés et cette vigne en berceau où des Géorgiennes qu'étouffent leur tchadra par une marche pénible sous ce brillant soleil, se croyant seules, le soulèvent ou même

(1) On cultive dans les jardins de Tiflis des amandiers, des abricotiers, des pêchers, des poiriers, des pommiers, le prunus avium (merisier), le prunus cerasus (cerisier), le prunus insititia (le prunellier domestique), le prunus domestica (prunier), la figue, la grenade, la noix, la noisette, la jujube, le lotus, la mûre, la vigne, la corme, le coing, la nèfle. Stéven.

(2) Voyez Atlas, IVe série, pl. 29.

s'en débarrassent pour jouir de l'air ambiant qui les restaure, un sentier qui s'élève petit à petit sur la pente de la montagne; on l'a bordé de clombes, et les lézards, les scarabées brillants se jouent sous les pierres.

On plane de plus en plus sur la vallée toujours plus sauvage, et l'on se croit au terme possible de sa promenade quand une petite porte s'ouvre. En effet, vous êtes parvenu jusqu'à cette muraille que fit construire le fameux Châh-Abas, pour couronner le mont Solalaki de toute sa longueur (1), et vous ne faites qu'un pas pour passer de la sauvagerie d'un paysage à tout ce qu'il y a de plus vivant. Vous planez sur toute la ville de Tiflis comme sur une carte de géographie : vous voyez toutes les personnes qui passent dans les rues; vous les reconnaissez; vous êtes au marché, au bazar, à la place de parade, au pont, à la procession d'église à la fois, et si vous voulez jouir à votre aise, allez vous placer sur le bastion à demi-renversé qui forme l'extrémité de la grande muraille, et qu'on appelle encore le trône du Châh (*Chahi takht*), vous aurez encore un plus grand contraste : le vallon du Tsavkissi d'un côté et Tiflis de l'autre; ne craignez pas les lézards qui se cachent sous les

(1) Voyez cette longue muraille et le trône du Chah dans la pl. 24 de la IIe série de mon Atlas.

grands tas de pierres amoncelées autour du signal : ils sont trop peureux eux-mêmes pour vous vouloir faire du mal; j'en vis un énorme, grisâtre, de deux pouces de largeur au moins, qui échappa à toutes mes perquisitions.

Au nord-ouest de la ville, on plane aussi sur une combe qui s'avance dans le sein de la montagne schisteuse de Tchitoutrouki, dont la partie supérieure à nu présente ses couches contournées, tandis que l'inférieure est remplie de vignobles, de noyers et de maisons de campagne qu'arrose une partie du ruisseau du Tsavkissi, qu'on fait passer par-dessus le dos de la montagne; une partie de cette eau va au jardin du gouverneur.

Vie de Tiflis.

On se ferait une fausse idée de cette capitale en pensant que la vie y est chère. Au contraire, les vivres y sont à fort bon compte et très-variés. Les colons allemands y fournissent de tout ce dont on a besoin pour une vie européenne. Le pain et le riz y sont en abondance; la volaille et le gibier de toute espèce y affluent, et les gourmets recherchent les poulets et les poulardes de Mingrélie et d'Imérеth. Les pêches de la mer Caspienne fournissent richement en hiver du

poisson frais, et en tout temps du poisson salé et du caviar.

Le vin y est excellent et à fort bas prix. On en vend de deux espèces, celui de Cakhétie rouge qui se paie 1 *abase* (80 centimes) la *tounga* (5 bouteilles) le bon (1); l'ordinaire coûte 25 centimes et au-dessus. Quand on veut avoir de la meilleure qualité, on va bien jusqu'à 2 abases (1 fr. 60 cent.) et au-delà. Ces vins ont beaucoup de ressemblance pour la couleur avec les vins de Bourgogne; ils ne sont pas si secs, si acerbes que les vins de Bordeaux. On les conserve en Cakhétie, le plus grand vignoble de la Géorgie, déjà vanté par Strabon (2) dans des *koupchines* (amphores) qui, comme je l'ai dit, sont d'une dimension remarquable; car on en voit qui ont jusqu'à neuf pieds de hauteur : ce sont peut-être les plus grands échantillons de poterie connus, et si Diogène en avait un pareil pour tonneau, il avait bien assez de place pour s'y coucher. On les fabrique en plusieurs pièces que l'on rejoint

(1) Les jardins de Tiflis à eux seuls produisent environ 70,000 védro ou 210,000 tounga, environ le 7e de la consommation de Tiflis. Les prix me paraissent exagérés dans la Description russe de la Géorgie en 4 vol., t. I, p. 232. L'auteur prend pour moyenne du prix du vin 2 abases ou 1 fr. 60 cent., et porte le chiffre de la consommation en vin à 2,225,000 francs.

(2) Strabo, p. 482, ed. Bas.

ensuite pour en faire un seul vase scellé avec de l'argile à potiers, et que l'on recuit ensuite au four.

Le vin se transporte au fur et à mesure que la consommation l'exige, dans de grandes outres d'un seul cuir de chèvre ou de buffle que l'on tue d'une manière particulière pour avoir la peau entière; l'intérieur qui est celui du poil, est soigneusement goudronné de naphte noire de Bakou, ce qui donne au vin qu'on y conserve un goût désagréable de goudron aux premiers jours qu'on en boit; mais on s'y habitue bien vite. J'ai vu un consul français fraîchement débarqué qui, le premier jour de son arrivée, ne parlait de ce vin goudronné qu'avec une critique amère, dès le troisième jour le trouva buvable, et plus tard fort bon.

D'ailleurs ce vin a deux qualités précieuses, admirables : il ne fait pas mal à la tête (quand il n'est pas falsifié, s'entend), et non seulement il ne donne jamais la goutte, mais il la guérit, qualité qui a été éprouvée et confirmée par les expériences de M. le docteur Conradi de Pétigorsk, qui s'est guéri lui-même de cette manière-là. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a pas de pays où il y ait moins de goutteux qu'en Géorgie.

Le vin de Cakhétie a en général une couleur rouge magnifique que les habitants lui donnent

non seulement en faisant cuver leurs raisins dans leurs grands bassins en bois, mais en y ajoutant aussi une espèce de raisin qu'on cultive exprès et qui donne une couleur superbe : on l'appelle le *sapéravi* (le teinturant) ; grains ordinairement ronds, feuilles qui deviennent rouges de sang en automne, tandis que les autres feuilles jaunissent; il teint les doigts quand on l'écrase. J'ignore, d'après cette description qu'on m'a faite, quelle est cette espèce de raisin, et je doute même qu'elle existe. Ne serait-ce point la Phytolacca? Mais certainement ce n'est pas le petit sureau (hièble) qu'on emploie ici; le vin qui en est mêlé donne de violents maux de tête, et les Géorgiens sont fort habiles à reconnaître le vin falsifié de cette manière.

Le vin transporté dans ces grandes outres de buffle, offre le spectacle le plus étrange; placées sur le dos, les quatre jambes en l'air, gonflées de vin, s'animent et se balancent avec un air de vitalité, au moindre mouvement du char tiré par d'autres buffles.

La seconde espèce de vin est celle que font les colons allemands, qui le traitent à la façon de leur pays et le gardent dans des tonneaux ; cette espèce n'a pas le goût de goudron et mousse plus ou moins; mais elle n'est pas recherchée à Tiflis des Géorgiens qui préfèrent leur goût de goudron; peut-être cela vient-il aussi du prix

plus élevé. Ce vin m'a paru sain et d'un goût fort agréable.

Le vin de table du baron Rosen était du vin de Cakhétie; mais son vin de choix qui était parfait, venait de l'Odichi, l'une des provinces de la Mingrélie dont j'ai fait la description.

On porte la consommation en vins à Tiflis à 500,000 védro ou 1,500,000 tounga, environ 7,500,000 bouteilles ordinaires, ce qui ferait $\frac{2}{5}$ de bouteille par jour par habitant en y comprenant le militaire.

Quand on voulait, pendant mon séjour à Tiflis, faire bonne chère, on allait chez Jean Paul, ancien sapeur des grenadiers de l'armée française, qui fut pris dans la mémorable campagne de l'an XII, et qu'un général russe emmena à Tiflis comme cuisinier. Là, quand le général quitta, plusieurs personnes qui s'intéressaient à ce Jean Paul, connu comme un parfait honnête homme et comme bon cuisinier, lui conseillèrent d'établir un restaurant et lui en firent les avances. Ce brave homme satisfit à leurs voeux en remplissant avec zèle pendant plusieurs années la rude tâche qu'il s'était imposée; mais fatigué de cette vie bruyante, de tant de soins, Jean Paul s'est retiré à la colonie allemande de Tiflis d'où est sa femme et où il s'est colonisé lui-même, traitant encore néanmoins ceux qui viennent lui demander à dîner

avec l'aplomb d'un vrai cuisinier de gastronomes. On lui commande aussi des repas de noces et des déjeûners. Tout en servant avec abondance et choix de mets, il conserve une grande modicité dans ses prix, et pour le voyageur européen en orient qui aime à retrouver sous ce ciel étranger où les mœurs sont si différentes des nôtres, un établissement de ce genre, la maison du bon Salzman, offre une table et des habitudes qui lui rappellent vivement la patrie.

Outre cela, Tiflis ne manque pas d'auberges, de cafés, etc.

Les bons logements manquent à Tiflis pour y être agréablement : la plupart des personnes étrangères n'y sont que campées. On ne vient à Tiflis que pour y passer quelques années; on ne compte pas s'y établir pour toujours, par conséquent, ni les étrangers, ni les Russes n'y bâtissent volontiers; on n'a pas encore pris l'habitude de regarder Tiflis comme une ville européenne, mais cela viendra; on se dira que Tiflis est sa patrie. En attendant pour l'affluence d'officiers, d'employés, de gens de toutes espèces qui s'amassent sur ce point, il n'y a que des logements géorgiens, ou des cavernes arméniennes. On se les dispute cependant. Ce serait donc une spéculation de bâtir à Tiflis, si toute maison n'était pas sujette aux *services militaires*,

c'est-à-dire qu'elle doit fournir en nature ou en argent des logements pour les employés civils et militaires. L'accumulation de ceux-ci et le peu de logements existant relativement à la population ont rendu ces charges extrêmement onéreuses, et les habitants sont rebutés par cette imposition qui pèse également sur toutes les grandes villes soumises à la Russie.

Je me trouvai à Tiflis à cette époque de tournoiement des grandes villes pendant les fêtes de Noël et du nouvel an. Et Tiflis ne m'a point paru privilégié, ni plus paisible que le reste de l'Europe civilisée.

Le jour de Noël je fus rendre mes devoirs au général-gouverneur, baron de Rosen, et je fus étonné de trouver dans les grandes salles un très-grand nombre de personnes réunies pour le complimenter. Le baron reçut en premier les vœux d'une vingtaine de généraux dans une des salles où je fus aussi appelé à lui rendre mes hommages : puis ce fut une présentation générale, au milieu d'une foule, d'une presse, où cependant le baron sut fort bien distinguer ceux à qui il voulait adresser quelques paroles. La baronne reçut ensuite. Il y eut ce jour-là grand dîner de plus de cent couverts, où tous les costumes civils et militaires, indigènes et étrangers formaient la guirlande la plus variée.

Au nouvel an ce fut de même. Le 2 janvier

grand bal. Le 6/18 janvier, qui fut le jour le plus froid de cet hiver et où le thermomètre tomba à — 7°. Réaumur, la bénédiction des eaux du Jourdain se fit sur les rives du Cyrus, au centre d'un grand carré de troupes en parade et au son des salves d'artillerie.

La maison du gouverneur-général était, comme de droit, le centre des affaires, comme celui des délassements : elle donnait le ton. Pendant tout l'hiver, il y eut réception, jeux, conversation, souper, tous les dimanches. Là se rencontraient toujours les personnes avec lesquelles on désirait causer; et j'ai retrouvé dans la maison de M. de Rosen pendant ces fêtes le genre des salons de Paris.

Le jeudi était jour de concert. Bal de temps en temps. Combien de dames européennes auraient désiré être à ma place pour jouir dans ces beaux salons, si bien décorés, de la variété des figures et de toute la bizarrerie des scènes et des costumes qui se présentaient à mes yeux, surtout au bal.

Quel contraste entre une tzarine, fille du fameux roi Héraclius II, ayant conservé son costume géorgien dans tous ses détails, quoique avancée en âge ne manquant jamais une de ces fêtes, et madame la baronne en toilette française la recevant avec tous les honneurs!

Voyez-vous s'avancer cette figure timide,

embarrassée, sous son voile qu'elle a peine à soulever pour se montrer à toute cette foule d'hommes empressés pour la voir ; c'est la femme du tzarévitz et prétendant Alexandre, qui se trouve fort étonnée de paraître dans cette bruyante assemblée, elle qui avait vécu jusqu'alors si retirée.

Le prince Alexandre, fils de George, dernier roi de Géorgie, et petit-fils d'Héraclius II, n'avait jamais voulu reconnaître la domination russe comme légitime sur la Géorgie, malgré le testament de son aïeul. Retiré tantôt chez les Persans, tantôt chez les Turcs, suivant que les uns ou les autres étaient en guerre contre les Russes, il excitait le plus qu'il pouvait les ennemis de la Russie à lui reconquérir son royaume. La cour de Russie lui promettait pension, protection, s'il voulait rester tranquille; il n'en tint point compte.

Pendant qu'il était à Erivan, il épousa la fille de Mélikh Saat, chef des Arméniens du Sardariat d'Erivan. Après la conquête de l'Arménie et pendant la guerre de Turquie de 1829 à 1830, dans laquelle il se mêla aussi, sa femme et son fils étaient restés à Erivan chez ses parents. Après la guerre, il les redemanda au gouvernement. Le feld maréchal prince Paszkévitz, qui ne voyait pas ce qu'un tzarévitz et une tzarine vaudraient

de profit de plus à la Russie, ordonna qu'on les lui renvoyât.

Mais la femme d'Alexandre soit timidité, soit crainte d'un voyage, si jeune encore, soit peut-être aussi que l'instabilité de la fortune d'Alexandre retardât leur réunion, fit si bien, que le feld maréchal quitta le gouvernement sans qu'elle fut partie. D'ailleurs, il est fort probable que son père et sa mère étaient pour beaucoup dans ces retards; ils avaient tant de peine à se séparer de leur fille.

Sur ces entrefaites, le baron Rosen est nommé général-gouverneur du Caucase : un an se passe, nouvelle sommation de la part du prétendant qu'on ait à lui renvoyer sa femme qu'on croyait partie depuis longtemps. Le baron s'informe et apprend qu'elle est effectivement à Erivan. Le baron qui n'avait pas la plénipotence du feld maréchal et qui ne pouvait pas dire : allez-vous-en, nous ne vous craignons pas, se trouve dans un grand embarras. Il en écrit de suite à Saint-Pétersbourg pour savoir que faire? On lui répond : Vous avez la tzarine et l'héritier présomptif de la couronne de Géorgie entre les mains et vous voulez les renvoyer aux Turcs! qu'on les expédie au plus vite à St-Pétersbourg.

Le fait était vrai : l'enfant était l'héritier véritable et direct de la couronne de Géorgie; ordre aussitôt fut donné au général prince Béboutof,

gouverneur de l'Arménie, de prier madame la tzarine de se préparer au voyage de Saint-Pétersbourg.

L'effroi de cette jeune et jolie femme fut extrême, habituée à cette vie retirée de harem, à cette intimité de famille, toujours sous les yeux de sa mère, très-modestement vêtue et même peu soignée dans sa toilette, à l'idée de se rendre à la cour du grand empereur, et d'y jouer un rôle même. Que de pleurs furent versées de part et d'autre! Sa mère ne voulait absolument pas consentir à ce départ : plusieurs fois le général fut obligé d'aller chez elle pour l'engager à se décider de bonne grâce. Il fallut lui dire que si elle ne le voulait pas de gré, force pourtant serait d'y consentir, parce qu'on emmènerait sa fille malgré elle. Enfin après bien des retards, bien des gémissements, le vieux Mélikh Saat, qui était le plus raisonnable, décida la mère et surtout la fille qui ne voulait pas entendre parler de ce projet, et au milieu des larmes, on prépara le trousseau de la tzarine.

La belle tzarine fut bien embarrassée à Tiflis, où naturellement on lui rendit tous les honneurs, ce qui n'était pas fort agréable pour madame la baronne qui ne pouvait échanger aucune parole avec elle; car Son Altesse ne sait absolument que le géorgien, l'arménien et peut-être le persan. Mais malgré toutes ces petites

répugnances, elle se fut bientôt faite à sa nouvelle position, et trouva qu'il y avait pourtant quelque agrément à jouer le rôle de tzarine, surtout quand on est jolie. Elle qui, avant son départ d'Erivan, n'avait jamais vu d'homme face-à-face, excepté son père et son mari, s'habitua bien vite à paraître le visage découvert. Elle est partie pour St-Pétersbourg où l'on dit qu'elle se plaît; le gouvernement lui a assigné un revenu conforme à sa dignité : son fils sera élevé aux frais de l'état.

Mais revenons au bal : vous y verrez des princes et des princesses Dadian, Bagration, Orpélian, danser la contredanse française en costumes européens avec des princes Galitzin, des Potocki. La contredanse a cessé et les danseurs fatigués se dispersent et se reposent. Mais un air national est entonné, qui l'a entendu une fois ne l'oublie pas! Au chant pittoresque des ghis, les visages s'épanouissent; un prince tcherkesse nouvellement sorti de sa vallée, et transporté de ses huttes sauvages dans le palais des Sardars, l'entend; c'est l'air de ses montagnes : la joie brille dans ses yeux. Costumé comme dans ses courses guerrières, il a son sabre et son kindjal au côté et le long poil de son énorme bonnet circassien lui retombe sur les yeux; il s'élance dans l'arène et seul, entraîné par ces accents nationaux, il oublie le monde entier et il danse sur ce par-

quet comme sur la pelouse de sa vallée ; ses pas sont d'abord simples, et deviennent de plus en plus compliqués : il se regarde, il se complaît dans ses figures cadencées et dans ses gestes; tout le monde fait cercle autour de lui et le contemple.

Population de Tiflis.

En 1807, selon Klaproth, Tiflis comptait 3,684 familles, 148 membres du clergé, 160 princes, 216 gentilshommes, 1,983 bourgeois ou mokalaki.

En 1820, M. de Gamba estimait cette population de 4,500 familles; mais en portant le nombre des membres de chaque famille à 6 personnes, il outrait le chiffre de la population totale qu'il portait à............. 27,000 h.
sans compter la garnison, les employés, etc...................... 6,000
En tout... 33,000

Les recensements les plus exacts qui ont été publiés par ordre du gouvernement russe (1)

(1) Voyez Description statistique du Caucase en russe par Oreste Evetzki, 1835, et la Description de la Géorgie en russe, en 4 vol., publiée en 1836.

donnent les résultats suivants pour l'année 1834 où j'étais à Tiflis.

	Géorgiens.		Arméniens.		Mahomé.		Total.		En tout.
	Hom	Fem.	Hom.	Fem.	H.	F.	Hom.	Fem.	
Mokalaki ou bourgeois.....	60	50	1330	1170			1390	1220	2610
Serfs du gouvernement qui paient.........	900	830	5320	4810	310	280	6530	5920	12450
Qui ne paient pas............	9	12	67	40	12	19	88	62	150
Serfs de l'église et colons d'Etchemiadzin.	420	380	1160	990			1580	1370	2950
Serfs des particuliers........	620	560	1730	1480	60	50	2410	2090	4500
Gens libres, etc............	70	80	140	110			210	190	400
Imérétiens, population flottante..........							250	50	300
Hébreux.....							50	10	60
Princes, nobles...........							670	420	1090
Clergé, lettrés.	170	116	265	208	1		386	314	780
	2249	2028	10012	8808	383	340	13564	11646	25290

Cette population est répartie en 4,936 familles (1) et dans 3,662 maisons, dont 37 appartiennent au gouvernement et 3,625 aux particuliers.

Sur ce nombre de maisons, 572 appartiennent au clergé et 1,439 ne sont pas assez bonnes pour pouvoir fournir des logements pour les employés civils et militaires, et paient en argent les *services*.

(1) 5 ½ habitants font une famille.

Dans le nombre des princes et gentilshommes, on compte 16 membres de la famille des anciens rois, et 264 princes (aznaouri).

Proportion des naissances et des décès chez les Géorgiens.

	NAISSANCES.		TOTAL.	DÉCÈS.		TOTAL.
	HOMMES.	FEMMES.		HOMMES.	FEMMES.	
1827	129	98	227	126	70	196
1828	126	117	243	134	82	216
1829	132	136	268	140	92	232
	387	351	738	400	244	644
	Catholiques.					
1833	18	17	35	13	8	21
	Arméniens.					
1831			308			180
1832			418			235
1833			367			194
			1093			609

Ce tableau porterait année commune le nombre
des naissances à 645.
des décès à 438
ce qui donnerait environ 16 naissances pour 11 morts et 1 naissance sur 39 habitants.
1 décès sur 57 habitants.

A Neuchâtel en Suisse, les tabelles de population les plus exactes pendant 34 ans ont donné pour mêmes proportions : 14 naissances pour 10 décès,
1 naissance sur 31 $\frac{5}{7}$ h.,
1 décès sur 50 h.

Eglises à Tiflis.

En 1804, on comptait à Tiflis 35 églises arméniennes et 6 églises géorgiennes : en tout 41.

En 1810, le nombre des églises arméniennes était tombé à 22, tandis que celui des géorgiennes était monté à 12. L'église catholique était déja reconstruite : en tout 35.

En 1836, Tiflis possédait :

Eglises	grecques-russes.........	4
—	grecques géorgiennes....	12
—	grecques grecques.......	2
—	arméniennes............	23
—	catholique.............	1
	En tout....	42

Les principales de ces églises sont :

La cathédrale de Sion, fondée dans le sixième siècle par le roi de Géorgie Gouram : plus tard elle fut détruite par les Persans et reconstruite vers le commencement du dix-huitième siècle par Vakhtang V, fils de Léon III : elle est bâtie dans le style géorgien pur (1); c'est là que les Russes assistent au service divin.

L'église Méteki ou de la rupture déjà mentionnée.

Le monastère de St-David, fondé en 1318,

(1) Elle se voit en face, à droite du caravanserai à colonnes, dans mon dessin, IIe série, pl. 24.

sur la place où demeurait St David, l'un des treize saints Pères qui vinrent de Syrie prêcher et établir la religion chrétienne en Géorgie dans dans le quatrième siècle.

L'église catholique avait été détruite par Aga-Mahomet-Khan; reconstruite aujourd'hui, elle est desservie par les pères Capucins qui, lors de mon séjour, étaient au nombre de quatre : la mission de ces pères date en Géorgie de l'an 1661. Ils comptent environ 341 paroissiens des deux sexes.

La principale église des Arméniens après la cathédrale de *Mognini*, est le monastère des Béboutof sur la hauteur d'Avlabar : il est dédié à St-Etienne et desservi par 16 moines.

La secte mahométane d'Ali a une mosquée dont j'ai parlé plus haut : elle compte 187 fidèles, sans y comprendre les femmes.

Etablissements d'éducation. — Sociétés scientifiques.

Tiflis a un gymnase. L'éducation des jeunes demoiselles n'est point négligée non plus dans cette ville : les jeunes Géorgiennes et les Arméniennes de familles nobles ou d'employés du gouvernement sont reçues dans un établissement fondé par madame la princesse Paszkévitz, et dirigé par deux dames dont l'une, lors de mon séjour, était anglaise.

Les élèves sont partagées en pensionnaires qui paient 200 roubles en argent ou 800 francs de pension, et en externes. J'ai causé avec les parents de plusieurs de ces jeunes demoiselles, qui tous m'ont parlé avec satisfaction des progrès de leurs enfants et des soins qu'on leur donnait.

Encore un grand pas de fait ; on civilise les hommes et on influe beaucoup plus sur eux par les femmes qu'en les civilisant eux-mêmes directement : on dira que c'est un sophisme, et c'est pourtant vrai : c'est par la vie domestique qu'on les dompte et qu'on les améliore. Voyez l'orient sans vie sociale avec les femmes, et voyez l'occident.

Cet établissement d'éducation a d'ailleurs le grand avantage d'assimiler les premières familles géorgiennes et arméniennes avec celles qui sont d'origine européenne, et de faciliter ainsi les mariages entre elles. Ces mariages promettent le bonheur à ces employés civils et militaires, qui ne craindront plus de se fixer en Géorgie, d'y épouser des femmes qui n'ont de beau que le visage, et d'éducation que celle qu'il faut pour savoir se parer. On m'a fait la remarque que dans ce nouvel institut, les demoiselles arméniennes faisaient plus de progrès en général que les Géorgiennes.

On élève, on civilise les enfans quand on veut régénérer une nation. L'espérance d'une prairie

n'est pas dans l'herbe qui sèche, mais dans les germes qui poussent et qu'il faut soigner et arroser.

Pour faire partager à un pays routinier comme la Géorgie quelques-unes des nouvelles théories que les sciences agricoles doivent aux études des chimistes, des botanistes, etc., le gouvernement a fondé à Tiflis une société d'agriculture pour laquelle je fais bien des vœux. Elle avait tenu sa première séance lorsque je visitai le local qui lui était destiné; je souhaite à toutes les sociétés scientifiques de l'Europe et surtout à la société de géographie de Berlin, un local aussi propre, aussi bien meublé. Un commencement de bibliothèque s'étalait sur les rayons qui lui étaient destinés.

Les premiers travaux de cette société ont été de chercher à creuser des puits artésiens près de la colonie allemande et de la manufacture de soie : l'idée était excellente. Quant à la houille que l'on voulait chercher dans cette même localité, j'ai déclaré que je croyais la chose impossible : le schiste noir et le grès qui encaissent les rives du Kour appartenant au système crayeux selon moi, ne peut receler que des lignites; d'ailleurs les terrains houillers ni aucun des terrains inférieurs au lias n'ont encore été reconnus au sud du Caucase.

Pendant quelque temps, Tiflis a eu une ga-

zette, publiée par des personnes à talent; il est fort à regretter qu'elle soit tombée, et je désirerais bien que quelqu'un se chargeât de réunir et de publier les intéressantes notices sur cette ville et sur ce pays qui étaient disséminées dans ses numéros.

L'état-major de géorgie n'est pas resté en arrière de ceux des autres provinces de l'empire, et j'ai vu dans ses portefeuilles les commencements de ses travaux topographiques qui, pour l'exécution, peuvent rivaliser avec ce que l'on a de mieux en Europe. Les difficultés de tous genres que présente le pays sont un motif de plus de louer son zèle.

Il était naturel que l'attention du gouvernement et celle du public se portassent sur l'une des plus belles branches de revenu des provinces trans-caucasiennes. La soie, si abondante, si belle dans ce pays, pouvait richement l'aider à faire pencher la balance du commerce en faveur de la Géorgie. De nombreuses actions, qui furent prises par les plus riches familles de la Russie, formèrent un fond qui fut mis à la disposition de M. de Castellaz, originaire de Fribourg en Suisse. Il arriva avec une colonie de Français à Tiflis, tous richement payés, comme pour une grande expédition scientifique. Les plans que j'ai vus, et les projets d'établissements que j'ai lus, étaient remarquables par l'immensité des

vues du fondateur. Une vaste étendue de terrain qui avait été acquise à la société sur les rives du Kour, devait être couverte de bâtiments d'une noble architecture et de plantations de mûriers. Mais la mort de M. de Castellaz fit avorter bientôt tous ces plans : il se trouva un déficit considérable; les premiers frais d'établissement avaient tout absorbé, et il n'y avait encore à sa mort que quelques lambeaux d'édifices, et qu'un commencement provisoire d'entrain de machines, dont le gouvernement, l'un des plus forts actionnaires, s'empara, et qu'il fit gérer par la chambre des finances de Tiflis.

Le ministre, qui avait à cœur de faire réussir ce projet, au moins en partie, mit alors à la disposition de l'établissement quatre-vingts femmes condamnées aux travaux forcés, et lui avança les soies dévidées et les cocons que la Russie recevait en tributs des peuples du Chirvan, de Kouba, du Noukha, etc.

Cette soie était retravaillée dans l'établissement en soie grège et en organsin, et à certaines époques on l'expédiait à Moscou, où on la vendait pour le compte du gouvernement.

Malgré tous les soins du ministre, l'établissement ne prospérait pas; les membres de la chambre des finances auxquels on en avait remis la surveillance, ne s'entendaient en aucune manière à la fabrication de la soie. On fut obligé de

changer ce mode d'administration, qui ne couvrait pas même les frais d'entretien des quatre-vingts femmes condamnées, et l'on fut obligé de trouver un administrateur qui s'entendît en soie. M. le baron Rosen proposa pour cette place M. Tesseyre; l'avenir de cette fabrique promettait de beaux résultats lors de mon départ. Le premier maître de l'établissement était aussi un Français, M. Chérot.

Température, climat de Tiflis.

Le docteur Vichmann, que j'ai vu mourir au commencement de 1834, avait fait, du 1er septembre 1832 au 1er septembre 1833, des observations météorologiques qui ont été publiées dans la description du Caucase russe en 4 volumes (1), à laquelle je les emprunte.

Moyenne du thermomètre pendant l'année.		
à 7 heures du matin.......	+	7° 38
à 2 heures de l'après-midi.	+	12° 35
à 3 heures de l'après-midi.	+	9° 39
Moyenne générale pendant l'année.........	+	9° 37
Plus grande hauteur du thermomètre......	+	27° 82
Plus grande baisse du thermomètre........	—	9°
Jours complètement sereins pendant l'année.		123
Jours mêlés de lueurs de soleil............		98

(1) Tom. I, p. 159.

Jours troubles................................		144
Dans ce nombre, jours pluvieux.............		79
avec de la neige.......		30
avec le vent du S.S.O.		98
avec tempête..........		13
Tremblements de terre.......................		3
Jours de gel....................................		40
de chaleur étouffante..................		10
Première gelée, le $\frac{12}{24}$ novembre 1832, par.		0° 5
Dernière gelée, le $\frac{16}{28}$ mars 1833, par.......	—	1°
Première neige tombée le 3 novembre, par.	+	3°

Tiflis étant situé sous le 41° 41′ 27″ (1), n'aurait qu'une température moyenne approchant de celle de Florence qui est sous le 43° 46′, et par conséquent inférieure à celle qui devrait résulter de sa position, qui est celle de Rome, dont la moyenne de température est de + 12°. Cette différence vient de la position de Tiflis placé dans le voisinage des hautes sommités du Caucase, fort avant dans l'intérieur des terres, à une hauteur au-dessus de la Mer-Noire de 1101 pieds de roi (2).

(1) La description russe du Caucase en 4 volumes, dit 40° 41 40″, ce qui est une erreur. M. Frédrich Parrot, Voyage à l'Ararat, a déterminé exactement cette latitude comme je la donne, IIe partie, p. 143.

(2) Cette hauteur est celle indiquée par M. Parrot dans son voyage à l'Ararat, IIe partie, p. 39, où l'on peut voir le résultat du nivellement qu'il a fait de la Mer-Noire à

Le climat de Tiflis a passé longtemps pour très-meurtrier : j'en ai exposé plus haut la principale raison, qui provenait des immenses amas de ruines tombées en pourriture après l'horrible dévastation d'Aga-Mahomet-Khan, en 1795. Tiflis, en se relevant de ses ruines et en se repeuplant, a vu chaque année son état sanitaire s'améliorer. D'ailleurs le gouvernement russe n'y a pas peu contribué en veillant à la propreté des rues, en leur donnant plus de largeur, en ouvrant de grandes places qui mettent l'air en circulation, en élevant des bâtiments européens qui sont plus en état de résister à la chaleur et au froid.

La chaleur est d'autant plus sensible à Tiflis qu'elle est concentrée comme dans une espèce d'entonnoir, entre des parois noires et schisteuses : elle est quelquefois excessive, surtout dans la vieille ville, où toutes les maisons sont entassées les unes sur les autres. Les mois les plus chauds sont juillet, août et septembre. M. Gamba dit avoir vu le thermomètre de Réaumur, en 1820, à 33° à l'ombre : année ordinaire, il ne dépasse pas les 28°, mais reste longtemps entre ce degré et 22°.

Tiflis. L'ouvrage russe en 4 volumes cité plus haut, fixe cette hauteur à 1346 pieds de roi ; le lieutenant-colonel Kotsebue la met à 1386. Voy. t. I, p. 160.

Malgré cela, comme le prouve le tableau de la population que j'ai donné plus haut, Tiflis aujourd'hui n'est pas plus malsain que toute autre ville pour l'étranger, pourvu qu'il suive le genre de vie qui lui est prescrit par l'expérience des habitants, qu'il sache être modéré dans l'usage des fruits et du vin, se préserver de l'ardeur des rayons du soleil pendant les heures de la journée les plus chaudes, et qu'il ne se dépouille pas étourdiment de ses vêtements en prétextant qu'on ne peut les supporter : les nuits relativement sont fraîches et longues, et c'est par le peu de précaution que prend l'étranger de se préserver de cette fraîcheur, qu'il succombe. Les maladies les plus communes sont, comme en Iméreth, des fièvres nerveuses, typhoïdes, cérébrales ; les moins dangereuses sont les fièvres intermittentes ; l'on n'évite des rechutes de toutes ces fièvres que par une grande frugalité.

Les hivers, par contre, à Tiflis, sont très-agréables, et les printemps superbes. Il est peu de mauvais jours tels qu'on ne puisse sortir : les plus désagréables sont ceux où souffle un vent violent du N. O. venant du Caucase, qui commence par soulever des tourbillons de poussière et finit par quelque peu de neige.

En 1772, le $\frac{18}{29}$ janvier, Güldenstädt trouva les premiers *Bulbocodium vernum*.

En 1805, M. de Stéven recueillit les premières

fleurs du printemps le $\frac{6}{18}$ février : c'étaient le *Bulbocodium trigynium*, le *Crocus vernus*, le *Tussilago farfara*, le *Cyclamen hederæfolium*.

En 1834, je trouvai les premiers *Merendera caucasia* près de Tiflis, le $\frac{20 \text{ janvier.}}{1 \text{ février}}$

Tiflis dans cette déchirure porphyrique, qui rappelle de si près les phénomènes volcaniques; Tiflis à la proximité des cendres, des trass volcaniques, des coulées de lave, d'obsidienne, de la somkhétie, reçoit chaque année quelques avertissements de ce dangereux voisinage. De 1832 à 1833, M. Vichmann avait observé trois secousses de tremblements de terre. J'ajouterai à ces observations celles d'un savant que la Russie s'honore de posséder encore, de M. de Stéven qui, pendant le séjour qu'il a fait en 1804 et en 1805 en Géorgie, a recueilli les faits suivants, que je dois à son obligeance.

Le 17 octobre (v. s.) 1803, il y eut à Tiflis un tremblement de terre qui fendit des murailles.

En 1804, 7 août, faible secousse.

Du 11 août au 12, dans la nuit, faible secousse.

23 septembre à midi, faible secousse. Le soir à 8 heures, forte secousse. Le jour avait été un peu voilé, mais agréable. Du 23 au 24 septembre, pendant la nuit, première gelée blanche. Dès qu'on remarquait un tremblement de terre à

Tiflis, on sonnait toutes les cloches pour avertir les habitants.

24 septembre à 10 heures du soir, tremblement de terre moins fort. Le jour avait été fort beau.

26 septembre à 2 heures après minuit, secousse un peu plus forte.

29 septembre à 11 heures du matin, faible tremblement de terre qui a duré $\frac{1}{4}$ de minute, infiniment plus fort que celui du 23 ; plusieurs murs se sont écroulés. Pendant la nuit, quatre secousses moins fortes, et dans les intervalles, on remarquait un faible mouvement dans le terrain. Le jour avait été trouble et la nuit pluvieuse.

30 septembre à 4 heures et à 8 heures du matin, deux faibles secousses; à 2 heures de l'après-midi et à 10 heures deux nouvelles secousses.

1er octobre, après minuit, tremblement de terre. Entre 6 et 9 heures du soir, trois secousses.

2 octobre à 3 heures du matin, secousse faible. Les journées étaient très-froides et pluvieuses.

6 octobre à 10 heures du soir, secousse.

7 octobre après minuit, très-forte secousse.

Nuit du 10 au 11, faible tremblement de terre.

16 octobre à 7 heures du matin et à 9 heures du soir, tremblement de terre.

17 octobre à 6 heures du matin, même phénomène.

Le 15 octobre avait été un jour très-chaud : le soir, violent orage, avec coup de vent : la tempête dura le 16 et le 17. Le 18 fut trouble, pluvieux et froid.

Le soir du 20 jusqu'à minuit du 21, la pluie fut très-forte, après quoi il s'ensuivit une terrible tempête qui dura jusqu'à midi.

Le 22 octobre à 2 heures du matin, on eut quelques faibles secousses pendant la tempête.

Le 26, après deux jours de pluie, violente tempête qui dura un jour, et pendant sa durée, toutes les montagnes du voisinage vers le nord se couvrirent de neige; seulement les collines de St-David, d'Avlabar et de la forteresse firent exception.

29 octobre, très-forte gelée.

30 octobre, même température.

6 novembre à 6 heures du matin, fort tremblement de terre.

7 novembre le matin, première neige.

30 novembre à minuit, trois secousses, dont l'une forte : beaucoup de neige pendant la nuit.

En 1805, le 21 février à 4 heures $\frac{3}{4}$ du matin, tremblement de terre consistant plutôt en un balancement qu'en secousses; il a duré près d'une demi-minute. A 5 heures $\frac{1}{2}$ du matin, faibles secousses : superbe temps. Mais vers le soir,

trouble, vent très-froid. Le soir à 10 heures, petite secousse.

J'ai rapporté dans tous leurs détails les observations si intéressantes de M. Stéven, espérant qu'elles pourront être utiles à quelque savant qui cherche de nouveaux points de comparaisons.

TRAJET DE TIFLIS

A

ERIVAN.

Départ pour Erivan et l'Arménie.

Le temps était beau, et j'étais impatient de continuer mon voyage : l'Arménie et l'Ararat m'attendaient. En songeant à mon départ, je m'imaginais qu'en me dirigeant tout droit vers le sud, j'allais à la rencontre du printemps, et que je ne trouverais pas un ciel plus rude que celui de Tiflis, où il gelait à peine de temps en temps pendant la nuit et où il n'y avait pas trace de neige. Des personnes d'expérience me disaient le contraire, mais je ne me laissai pas intimider.

Le baron de Rosen me fit donner pour guide et pour interprète un officier tatare ; j'eus un plus grand bonheur encore : le gouvernement avait décrété d'établir une nouvelle route entre

Tiflis et Erivan, par le col de Dilijan; on devait la commencer dès l'arrivée du printemps, et M. le major Espéjo, qui avait la surveillance des travaux, voulait envoyer préparer les matériaux nécessaires pour que les travailleurs ne souffrissent aucun retard. Je fis accord avec la personne qu'il envoyait, de voyager ensemble jusqu'à Dilijan, et je ne puis dire tout l'agrément que je tirai de la société de l'aide du major, qui connaissait déjà le pays et la manière d'y voyager.

Nous partîmes le 31 janvier et nous allâmes, après avoir pris congé de nos amis de Tiflis, qui me donnèrent, à moi en particulier, tant de preuves d'amitié, chercher un gîte à Soganloughi, qui est à 10 verst de Tiflis.

Ce village, qui a été jadis beaucoup plus grand qu'il n'est à présent, possède plus de 60 puits de naphte qui sont en face du village, sur la rive gauche du Kour; le gouvernement les a affermés. Les collines qui entourent le village consistent en grès vert ou crayeux, sur lequel repose, en formant le sommet des collines, une épaisseur de 20 pieds de gros cailloux roulés, tant calcaire noir et schiste, que porphyre et même gros blocs de lave. Les maisons sont dans la terre comme dans le reste de la Géorgie.

En été, la plaine de 25 verst qui s'étend de Soganloughi à Démourdjasalou le long du Kour, est si horriblement chaude et si infestée de cou-

sins, qu'il est impossible de la traverser. Pour l'éviter, on a été obligé de faire faire à la route de poste le tour de cette plaine et de l'allonger d'au moins 20 verst. Les villages qui y sont semés çà et là sont complétement abandonnés pendant cette saison. Mais dans celle où je voyageais, je n'avais rien à craindre ; nous arrivâmes d'assez bonne heure à Démourdjasalou, qui est situé entre le confluent de l'Alghet et du Kour. Il faisait un superbe temps, et l'horizon seul présentait des cimes couvertes de neige autour de la plaine immense du Kour, où les troupeaux cherchaient des herbes desséchées.

Les cimes qui me frappèrent du haut du toit de terre sur lequel je m'étais placé, furent le Kasbek et le Margopa, cime plus petite qui se voit à l'ouest du géant des montagnes caucasiennes.

Au midi, les sommités du Pambak ou Bambak se présentaient majestueusement à 20 verst de l'autre côté du Khram.

Au sud-ouest, Lallever attirait tous mes regards.

Nous logeâmes chez les Tatares dont les villages couvraient le pays pendant l'hiver : je les revis au printemps quand ils quittent le pays d'en bas pour mener leurs nombreux troupeaux sur les montagnes.

Le 2 février, nous passâmes à gué l'Alghet ;

à peine remarquait-on qu'on était encore en hiver : il ne gelait pas dans la plaine. A 4 verst de l'Alghet, une seconde rivière, beaucoup plus considérable, coupa derechef notre route ; mais nous n'eûmes pas le souci d'une traversée à gué; les rives du Khram ou de la Débéda étaient jointes par un superbe pont dont je vais donner la description.

Pont de la Débéda.

Ce pont porte plusieurs noms ; les Russes l'appellent le *pont Rouge*, les Géorgiens *Gathé-khili-khidi*, les Tatares Térekmènes, *Synek-keurpi ;* ces deux derniers noms signifient *pont cassé*, *ruiné*, ce qu'il fut longtemps, jusqu'à ce qu'en 1647 de J.-C. (337 de l'ère géorgienne) le roi de Géorgie Rostom le fit rétablir à chaux et à mortier. Il y ajouta un beau et commode caravansérai pour les voyageurs, dont il fit établir une partie dans les vides des piliers des arches du pont, et pour que l'on pût y trouver des vivres, il transplanta un village à côté du caravansérai. Lui-même alla inspecter les travaux afin que par la suite aucun voyageur ne fût exposé à périr (1).

Chardin qui y passa le 1er mars 1673, trouva

(1) Chronique géorgienne, traduite par M. Brosset, p. 74-75.

effectivement le village mentionné ci-dessus, composé de 150 maisons. Le voisinage du pont l'avait fait appeler Kouprikent (village du pont). Le pont, selon lui, dut son irrégularité, extraordinaire à la première vue, à deux grandes masses de rochers qui se sont trouvées dans le lit du Khram ou de la Débéda, et que l'on utilisa pour y asseoir les deux piles principales (1). Le pont avait quatre arches. Les piles des deux extrémités étant vides, renfermaient plusieurs petites chambres et portiques chacun avec une cheminée, pour y loger les passants. La pile du milieu, la plus grande, fut destinée à devenir une espèce de café, consistant en deux chambres ouvertes sur les deux côtés du pont et donnant sur deux grands balcons couverts, suspendus sur le fleuve, et où l'on prenait le frais avec plaisir en été. On y descendait par un escalier pratiqué dans l'épaisseur du parapet.

Près de ce pont existait un caravansérai qui commençait à tomber en ruines. La structure en était magnifique; plusieurs chambres avaient aussi des balcons sur le Khram (2).

Les choses ont bien changé depuis Chardin. Le pont lui-même, construit en briques rouges,

(1) Voyez une vue de ce pont prise de l'est, atlas, IIIe série, pl. 30.

(2) Chardin, p. 249, in-folio.

est resté intact, tant il était solidement bâti; mais toutes ces chambres où le voyageur trouvait un refuge, sont tellement encombrées de fumier et d'immondices, qu'il y en a quelques-unes où l'on ne peut pas pénétrer. Les beaux balcons couverts où l'on prenait le frais sont tombés de vétusté, et il ne reste plus que quelques débris de poutres et les trous dans lesquels on les a pratiquées. Les chambres sont vides, et leurs parois, jadis blanchies, sont couvertes de milliers de noms et de signatures de voyageurs de toutes les nations qui s'y sont enregistrés.

Le pont, dans toute sa longueur, a 180 pas ou 400 pieds. Dans la partie la plus étroite, sa largeur est de 6 pas ou 13 pieds. On voit que d'origine, ce pont n'a pas été fait pour des voitures telles que les diligences françaises Laffitte et Caillard. Le parapet a 2 ½ pieds d'épaisseur.

Le grand et beau caravansérai a disparu; à peine en reste-t-il quelques traces. Le village de Kouprikent n'existe plus; enfin rien de plus solitaire que les environs de ce pont, l'un des points les plus importants de la Géorgie. Car en face de l'emplacement actuel du pont, s'élevait jadis l'ancienne forteresse de Khounani, ou Mtkvaris-tsikhé des Géorgiens, Khounan des Arméniens, qui fut fondée par Karthlos, le patriarche des Géorgiens.

L'importance de cette position fut toujours

grande, par là même qu'elle est le seul point de communication des grandes plaines et des vallées au sud du Kour, avec la Somkhétie et le Karthli.

Ici le Khram est encaissé de hautes masses de porphyre pyroxénique et amygdaloïde; ces roches sont incontestablement d'origine volcanique et tiennent de près à ces laves que nous retrouverons plus tard auprès de Katherinenfeld.

Au-delà du pont, nous suivîmes les rives du Kour jusqu'à Sala-oglou ou Salaakli, le plus grand village et le chef-lieu du district de Kazaki : nous y passâmes la nuit. Par la route de poste, on compte 70 verst de Salaakli à Tiflis.

Salaakli. — 3 février.

De Salaakli, nous dirigeant vers le midi, nous traversâmes d'abord le premier bassin du Kour, très-uni, coupé par la grande route.

Nous entrâmes ensuite dans un ravin qui s'ouvre dans la deuxième formation entièrement tertiaire, qui s'étend jusqu'au pied de la chaîne porphyrique et volcanique qu'on atteint près du village de Dachesalakli.

A l'entrée du ravin, calcaire à nummulites par débris; puis au-dessus, argile feuilletée avec cailloux roulés.

Ces formations ne préparent guère le géologue au tableau extraordinaire qui se présente à l'ouest de Dachesalakli, où une montagne bizarre, de porphyre décomposé (1), surgit tout à

(1) Description faite par M. le professeur Gustave Rosen des échantillons que j'ai rapportés.

1er échantillon. — Porphyre décomposé avec des cristaux de mica et de feldspath décomposés. Ceux de mica, qui ont jusqu'à une ligne de grosseur, ont en partie leur texture feuilletée et sont d'un blanc verdâtre terne, ou ils sont changés en ocre brun. Le feldspath est complétement transformé en kaolin, qui se distingue de la masse principale par une teinte plus jaunâtre : souvent aussi il a disparu et n'a laissé dans la masse que de petites cellules angulaires de 1 à 2 lignes de grosseur.

2e échantillon. — Porphyre dont la masse principale, peu altérée et tachetée de jaune et de rouge pâle, renferme de très-petits feuillets isolés de mica noir et de petites cavités, jadis remplies par des cristaux de feldspath dont les traces se voient encore sur les parois.

3e échantillon. — Porphyre dont la masse principale, à cassure unie, est d'un brun rougeâtre terne : elle contient un nombre infini de petites sphères d'un bleu de lavande à fibres fines excentriques, comme les places de vitrifiées qui paraissent souvent dans l'obsidienne. Dans la masse principale, ainsi que dans ces petites sphères, sont semés de petits cristaux d'albit très-brillants, d'un vert d'herbe. Dans un second morceau de la même localité, la masse renferme des rognons de jaspe d'un rouge jaunâtre : les petites sphères sont plus rares dans le porphyre ; l'albite est d'un vert blanchâtre, et outre cela on y voit de très-petits feuillets de mica noir.

coup de terre et présente au loin ses formes déchirées. On y reconnaît des espèces de cratères latéraux ou enceintes de roches à pic, affreuses et nues. Au pied des collines viennent encore des jets de blocs entassés. On dirait qu'il y a dans ce porphyre apparençe de couches.

L'ancien village de Dachesalakli est au nord du village actuel, et ses tombeaux en marquent bien la position.

En cotoyant le pied des collines, on arrive dans le bassin de la Djogas.

Il est singulier de voir une vaste enceinte circulaire, légèrement ondulée, large de 5 à 6 verst, entourée de collines de porphyre décomposé, déchirées, tandis que, justement au milieu, il s'élève un pic isolé de 1,500 pieds, de l'effet le plus pittoresque, et plus pyramidal que les pyramides d'Egypte. C'est le Ghévardzin-Dache, consistant entièrement en porphyre jaunâtre ou brun rouillé, avec de grandes lardasses perpendiculaires, tandis que du haut en bas la roche paraît cependant comme disposée par assises (1). Quelque escarpé que paraisse ce rocher, il existe un sentier qui mène jusqu'à sa cime.

Le premier échantillon a été pris au village même de Dachesalakli; les 2e et 3e échantillons viennent d'une localité plus rapprochée du rocher de Ghévardzin.

(1) Voyez atlas, IIe série, pl. 32.

Les anciens habitants de la vallée, Karthlès ou Arméniens, avaient su profiter de ce haut lieu si propice pour y construire une forteresse qui en occupait le pied vers le S. O. C'était sans doute le Gaidzon ou Gidzen, dont parle M. de St-Martin, forteresse qu'il place au S. E. de Lorhi, sur la frontière de la province d'Oudi. Elle fut renouvelée par Abasbey, favori de Nadir-Schâh, qui le nomma khan du Kazaki.

Une légende dit qu'un roi d'Arménie parvint à s'emparer de cette forteresse : mais il n'en était pas plus avancé, car la population s'était réfugiée dans une grande caverne, qu'on dit être au centre de la montagne et inabordable. On y descendit avec des corbeilles, comme les Romains le firent pour vaincre les Juifs : on mit le feu à l'entrée et on fit périr ainsi tous ceux qu'elle renfermait. Maintenant on raconte que des corbeaux ont apporté de cette grotte des lambeaux de fils d'or, de riches vêtements, etc. La grotte existe effectivement ; mais quant à la légende, elle mérite qu'on fasse quelques recherches sur les lieux avant qu'on y croie. M. le major Espejo avait l'intention de s'en occuper ; j'ignore ce qu'il a trouvé.

Nous passâmes la nuit à Mélikh-kend ou Pipis (1) à 3 ou 4 verst de la roche de Ghé-

(1) Voyez un dessin de ce village avec la roche de

vardzin, sur la rive droite de la Djogas. Ce village est arménien et possède une église avec deux petites cloches. Toutes les maisons y sont dans la terre. Au milieu de ces tertres informes, semés çà et là, les greniers à foin qu'on élève sur quatre grosses perches et qu'on met ainsi hors de la portée du bétail, sont les seuls objets qui annoncent de quelque distance au voyageur, la demeure des vivants. Le chef du village, dans le temps que j'y passai, portait, comme dans tous les villages arméniens, le titre de mélikh; il n'était pas fort attaché aux Russes, disait-on.

Presque chaque village a deux noms, l'un tatare et l'autre arménien, ce qui embrouille et rend la nomenclature difficile. Cependant on a peine à distinguer les deux peuples, tant leurs costumes se ressemblent.

Vallée de l'Akstafa.

Le 4 février, nous traversâmes les sommités peu élevées qui séparent la basse vallée de la Djogas de celle de l'Akstafa.

D'un côté, vers le N. E., quelques points plus élevés nous présentaient les derniers groupes de l'argile feuilletée, mêlée de cailloux roulés, tandis qu'au S. O., nous voyons commencer les

Ghévardzin dans le lointain, Atlas, IIe série, pl. 32.

hautes assises d'un calcaire qui couronnent de part et d'autre les pentes escarpées de la vallée de l'Akstafa.

Ce calcaire est compacte, gris ou jaunâtre, sans pétrifications, par couches de 1 à 4 pieds, séparées par des lits friables de calcaire marneux.

Cette corniche calcaire monte sur la rive droite de l'Akstafa jusqu'à 2,000 pieds au-dessus de la rivière et forme plusieurs assises plus ou moins boisées. J'ai tout lieu de croire qu'il faut ranger ce calcaire parmi les formations crayeuses.

Le fond même de la vallée est volcanique, et près des deux moulins où nous descendîmes pour traverser la rivière, j'observai plusieurs couches de rognons jaunes de porphyre globuleux (1) dans de l'argile jaune, évidemment altérée, alternant avec des couches de débris de porphyre volcanisé, de toutes couleurs, semblables à des lapillis.

(1) 1er échantillon. — Porphyre globuleux; les globules, extérieurement, sont irréguliers, en forme de rognons ondulés; intérieurement, ils sont fibreux dans un sens excentrique, et leur couleur est d'un rouge blanchâtre. (Gustave Rosen.)

2e échantillon. — Amygdaloïde d'un rouge brun, avec de petites cavités de spath calcaire, qui quelquefois enveloppe aussi l'amygdaloïde même comme une écorce. (Gustave Rosen.)

Çà et là, lits fréquents d'une cendre rougeâtre ou rouge, volcanique, accompagnés d'une multitude de cailloux et de gros blocs de porphyre pyroxénique de toutes couleurs qui remplissent toute la vallée de l'Akstafa.

Ces formations volcaniques ont soulevé et fendu les formations calcaires dont les débris innombrables, semés sur les pentes, se sont mêlés aux débris volcaniques : j'y trouvai des blocs de ce calcaire, veiné de rouge comme du marbre.

Ces formations volcaniques ont d'ailleurs une disposition par bassins, par cratères de déchirement dont deux sont principalement visibles entre Révajelou et Karavansérai.

Le centre du second en montant est occupé par le village de Karanikh-dara qu'on voit à peine au milieu de ces ruines de la nature. Les villages de la basse vallée de l'Akstafa sont presque tous arméniens; plusieurs ont des vignobles et des plantations de mûriers; mais c'est peu de chose.

Nous escaladâmes la première assise assez élevée de la rive droite, d'où, planant sur tout le paysage, nous pouvions jouir de son ensemble. Nous traversâmes plusieurs torrents qui sillonnent profondément le sol. Je ne trouvai pas ces belles forêts de la Mingrélie; les arbres sont en petit nombre et les broussailles dominent.

En approchant de Karavansérai, la scène change, les assises de calcaire descendent, se rapprochent, et au village même elles se rejoignent complétement et encaissent exclusivement la vallée qui est ici, comme engorgée par ces hautes assises escarpées.

$\frac{5}{17}$ février.

La vallée de Karavansérai est encaissée, comme je l'ai dit, par les formations de calcaire jurassique qui descendent jusqu'à la rivière, où l'on pourrait établir de fort belles carrières ; la pierre est superbe pour bâtir et donne de bonne chaux. On s'en est servi pour construire, au bord de l'Akstafa, le caravansérai abandonné qui a donné son nom au village ; on loge fort bien chez les Arméniens eux-mêmes.

Pour continuer notre route, nous suivîmes d'abord la rive gauche de l'Akstafa à peu près l'espace de 6 verst, trottant sur les couches de calcaire. La vallée s'ouvre alors, et l'on voit surgir petit à petit un immense groupe de porphyre qui soulève derechef le calcaire en l'écartant.

Le calcaire forme alors de hautes cimes neigeuses, en forme d'immenses corniches dont la couleur blanchâtre ressort sur le noir; le sombre

des formations porphyriques et leur confusion digne du chaos.

L'Akstafa se trouve bientôt étroitement encaissé par deux énormes parois de ce porphyre, de l'aspect le plus pittoresque, le plus magnifique qu'on puisse imaginer dans ce genre. Le bas de ce massif consiste en couches de débris de porphyre pyroxénique rouge, bleu, comme à Sakhéri, et séparées par des bandes plus tendres. Ces couches de 2 à 3 pieds sont horizontales, légèrement bombées. Elle servent de base ou de soubassement à un groupe de rochers de 1 ½ verst à 2 verst de long et de près de 1,000 pieds d'élévation d'un porphyre particulier (1), divisé par prismes réguliers à cinq pans de 2 à 3 pouces de face. Qu'on juge de l'effet de cette roche découpée par aiguilles perpendiculaires qui se groupent ou se détachent, présentant des accidents de rochers semblables à peu près à cette peinture qu'on fait des glaciers du Grindelwald. Ce porphyre, à l'extérieur, est teint d'un brun rouillé.

Passé cette ruine porphyrique, on entre dans

(1) Porphyre ayant pour pâte une masse compacte d'un grisâtre vert intimement pétrie de petits cristaux d'albit d'un jaune blanchâtre, opaques et de plus petits grains encore de quarz transparent d'un vert blanchâtre. (Gustave Rosen.)

une gorge que couronnent les couches de calcaire suspendues sur le porphyre.

Plusieurs espèces de porphyres alternent entre elles ; ces porphyres sont tantôt verts, durs, comme l'échantillon décrit ; tantôt jaunâtres. Ils remontent l'Akstafa l'espace de 6 verst, après quoi le calcaire redescend pour la seconde fois, mais horriblement mutilé, formant d'énormes moraines, composées de débris roulés, entassés, sous lesquels percent quelquefois les porphyres ; une terre bleue ou un jaspe vert, comme à Baragone, se mêlent à ces différentes roches, qui, pêle-mêle, forment une colline de 800 pieds d'élévation.

Avant de pénétrer dans ce chaos, digne de ceux de la côte de Crimée, je visitai les ruines d'une église et d'un ancien village.

Au-delà, le village de Tchargatche est la limite de cette seconde apparition du calcaire sur les rives de l'Akstafa ; bientôt après, il remonte rapidement sur le dos des porphyres et disparaît entièrement. Les deux pentes de la rivière ne sont composées que de porphyres de toutes couleurs. Celui qui est près de Dilijan rappelle beaucoup celui du Castèle et de l'Ajoudagh en Crimée : il est par miettes. Parmi les pierres tumulaires du village, je remarquai aussi un porphyre annulaire d'un beau vert. Les anneaux, d'un pouce au plus de diamètre, sont de couleur brune

Dilijan était naguère un des grands villages du pays. Il est dans une position très-extraordinaire, étalé tout le long de la première assise du sol, à 100 ou 150 pieds au-dessus de l'Akstafa, et adossé à des pentes de montagnes boisées très-escarpées ; il faut aimer à monter, pour venir s'établir dans une position comme celle-là. Du reste, Dilijan possédait ses avantages. Son assiette en amphithéâtre dominait la vallée, et l'on avait de beaux points de vue sur l'autre rive de l'Akstafa, où les villages, perchés de même sur des assises ou sur des plateaux de montagnes, se voient à peine tant ils sont élevés et perchés sur la hauteur.

Tandis que toute la plaine du Kour est grillée par les ardeurs de l'été, on jouit à Dilijan d'un délicieux climat, et tout est fleur et verdure sur les coteaux d'alentour.

Enfin, Dilijan est le grand point de communication entre l'Arménie et la Géorgie ; c'est le dernier village qu'on rencontre en remontant l'Akstafa avant de passer l'Echak-Meydan, continuation de la chaîne du Bambak qui sépare la Géorgie de l'Arménie, et du système de ses rivières.

Dilijan qui, lors du passage de Chardin, comptait 300 maisons, n'en avait plus que 140 en 1827, lors de la guerre de la Russie contre la Perse ; néanmoins ce village était très-floris-

sant, et l'entrepôt des marchandises qui passaient de Tiflis à Erivan et à Tébriz ou Tauris. Cette même année 1827, les Perses crurent faire une belle œuvre en le dévastant entièrement et en le ruinant, de façon qu'à mon passage, quatre à cinq maisons seules formaient tout le village.

Peut-on rien voir de plus triste que tous ces toits enfoncés, toutes ces maisons désertes. Les Persans n'ont pas épargné l'église, dont il ne reste que le chœur.

Dans l'intérieur du chœur, on a placé dans la muraille des croix avec des inscriptions, comme dans les églises arméniennes de Théodosie, d'Akhaltsikhé.

La corniche taillée en porphyre vert est d'un style particulier (1).

L'autel était et est encore tout bonnement une pierre tumulaire dressée.

Non loin de l'église se trouvait le cimetière avec de nombreuses tombes, quelques-unes sont ornées de croix à l'arménienne : la population ancienne était grande d'après l'immensité de ces tombes : leur forme est comme à Akhaltsikhé et dans le reste de l'Arménie, approchant d'un cercueil posé sur une base. Pas d'inscriptions.

Je trouvai, pour la première fois, un style de fontaine tout particulier : une espèce de niche

(1) Voyez Atlas, III[e] série, pl. 32 *bis*.

profonde, voûtée en plein cintre et ouverte par devant où l'on conduisait, par des tuyaux en terre cuite, l'eau d'une superbe source qui s'épanche maintenant sur le chemin; elle tombait par deux gouleaux dans l'intérieur de la niche. La température de cette eau sortant de terre était de 7°.

Dilijan avait un pont de deux arches en pierre sur l'Akstafa; un second pont sur la rive gauche de la rivière était posé sur un ravin sec.

Passage de l'Echak-Meidan.

A Dilijan, je pris tristement congé de mon compagnon de voyage, M. Lorenzo, Espagnol, l'aide de M. le major Espejo. Il est si doux en pays lointain de se trouver avec quelqu'un qui parle votre langue, qui est de votre foi, et dans lequel il y a réciprocité de sentiment. On se soutient, on se console, on s'aide mutuellement. Je me trouvai donc réduit à mon interprète Alibey, à son domestique et à mon guide. Alibey, qui avait été d'abord entraîné à Varsovie par la fortune du prince Paszkievitz après la guerre de Turquie dont il avait fait la campagne, s'était distingué dans la guerre contre les Polonais et avait mérité la croix de St-George de soldat. Cela lui valut de plus d'être placé dans l'esca-

dron circassien de la garde; mais les Circassiens ne voulurent pas le reconnaître comme l'un des leurs, parce qu'il était étranger, et on fut obligé de retirer de l'escadron Alibey, qu'on renvoya à Tiflis auprès du baron Rosen, après l'avoir nommé officier. Toutes les personnes qui ont habité Varsovie en 1831 et 1832, se rappelleront cet Alibey, que nombre d'extravagances chevaleresques ainsi que sa haute et belle taille avaient suffisamment fait connaître. Tel était l'interprète qui m'avait été donné. Je fus réduit cent fois à regretter mon bon Nicolas de Bagdag, dont l'intelligence, la complaisance et les attentions continuelles contrastaient extrêmement avec l'air suffisant et l'incurie d'Ali, qui n'avait de bon que de savoir quatre langues, le russe, le turc, le géorgien et l'arménien, et d'être excellent pour commander les chevaux et les relais dans les villages.

Pour passer le col de l'Echak-Meidan, nous quittâmes la vallée de l'Akstafa et nous entrâmes dans le ravin du torrent de Dilijan, que nous remontâmes une dizaine de verst en le côtoyant tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Elles sont bien boisées; je retrouvai au-dessus de Dilijan le *pinus sylvestris aff.* Je ne sais si on en pourra faire une nouvelle espèce, car M. de Stéven s'est donné la peine de le comparer dans son herbier avec le vrai sylvestris, et n'a trouvé aucune diffé-

rence notable. Ce pin a partout sa zone climatique sur les montagnes d'Akhaltsikhé, du Gouriel, du Caucase. A Dilijan, il borde la rivière l'espace de quelques verst, après quoi l'on voit succéder le chêne, l'érable, le frêne, qui ne cessent qu'où les forêts cessent : mais le pin ne monte pas jusque-là.

La Dilijan est très-rapide; sa chute sur ces 10 verst peut être estimée de 3 pieds sur 100 au moins ; ce qui donnerait aux sources 900 à 1,000 pieds au-dessus de Dilijan. Ajoutez pour ces sommités encore un millier de pieds, on pourrait dire que l'Echak-Meidan en a 5,000 et plus de hauteur absolue. Ce qui est trop peu, si on considère que le col du chemin par le Bambak, mesuré barométriquement par M. Parrot, est de 7,340. Le col de l'Echak-Meidan ne lui est pas de beaucoup inférieur, si tant est qu'il le soit.

J'ai compté que l'Akstafa tombait de Dilijan aux deux moulins sur une distance de 45 verst d'à peu près 2,000 pieds, ce qui n'est certes pas exagéré.

Supposons que le col de l'Echak-Meidan soit effectivement de 7,000 pieds, ou d'à peu près 6,000 pieds au-dessus du point de départ de la nouvelle route dans le voisinage des deux moulins et de Mélikh-Kend, on verra qu'en ménageant bien la pente, on pourrait faire une chaus-

sée de 3 pieds $\frac{4}{7}$ de chute sur 100 : rapport de 45 verst ou 165,000 pieds de longueur à 6,000 pieds de hauteur. Mais comme la multitude de ravins qu'on a à traverser rendront ce ménagement impossible et qu'il faudra à toute force suivre le lit de l'Akstafa au moins jusqu'au-dessus de Tchargatche, il se pourrait qu'on obtînt un résultat moins favorable. Nous aurions environ 3,000 pieds de hauteur sur 72,000 pieds de longueur ou 24 verst; ce qui donnerait une pente de 4 $\frac{1}{6}$ pour 100.

Je fais ces calculs approximatifs pour expliquer comment le chemin actuel peut être très-bon et très-facile jusqu'au sommet, quoique la chaussée ne fût pas encore faite. Ce chemin est aussi ancien que l'histoire de Géorgie et d'Arménie, et a toujours servi aux grands passages et aux grandes communications, rivalisant avec le col du Bambak. C'est pourquoi je ne m'étonnai pas de trouver que jadis ce chemin avait été fort bien entretenu, et rendu praticable par des travaux dans les rochers.

Chardin, qui suivit la même route que moi en 1673, logea le premier jour, dernier février, à *Soganlou;* le 1er.mars, il alla jusqu'à *Kuprikent* ou village du pont de la Débéda. Le 2 mars, en 12 heures de chevauchée, il atteignit *Mélik-kent.* Le 3 mars, il coucha à Tchargatche qu'il nomme *Chinkar*, gros village à 8 lieues (33 verst)

de Mélikkent. Le 4 mars, il n'alla que jusqu'à Dilijan, à 3 lieues (11 verst) de Tchargatche. *Dilijan*, sur l'*Acalstapha* (dit-il), est au bas d'une affreuse montagne; il compte 300 feux ou maisons. Dans ce temps-là, on voyait dans la vallée nombre de villages; d'autres étaient bâtis sur des pointes si élevées, que les passants les entrevoyaient à peine. Ces villages étaient habités séparément par des Géorgiens et par des Arméniens, à cause de la grande antipathie qui régnait entre ces deux peuples ; il n'y avait à Dilijan ni caravansérai ni lieux publics; mais on logeait commodément chez les paysans, dont les maisons ne différaient pas de celles d'aujourd'hui. Dilijan et le sol à 6 lieues au nord et au sud appartenaient à *Camchi-kan*, et s'appelait le pays de *Casac* (1).

Le 5 mars, selon lui, il trouva le sommet de la montagne à 2 lieues de Dilijan, et il alla coucher à *Karakéchies* (Kétcharis), gros bourg au bord du fleuve *Zengui*, c'est-à-dire qu'il prit le chemin direct de la vallée de la Zenga, à travers l'Echak-Meidan.

Après avoir grimpé cette pente boisée et escarpée qui est à droite du chemin de Tchoubouklou, sur la rive gauche de la Dilijan, on arrive en été à une plaine superbe légèrement inclinée vers le

(1) Chardin I, 208, in-fol.

S. O., émaillée de fleurs, dont le nom d'Echak-Meidan ou de plaine aux ânes lui vient de ce que c'est là que les habitants s'arrêtent pour faire paître leurs bêtes de somme quand ils passent la montagne. On a de cette plaine 9 verst de chemin jusqu'au camp d'été du Daratchitchak ; on peut y faire une chasse magnifique. Elle est entièrement dépourvue de forêts.

Comme je voulais visiter les bords du lac Sévang, je quittai la route ordinaire et je m'acheminai vers Tchoubouklou.

Je trouvai en montant, sur une distance de plusieurs verst, un porphyre granitelle vert qui encaisse la Dilijan jusque près de sa source ; il est entremêlé de porphyre pyroxénique ordinaire, avec sa couleur rouillée brune.

Quand on a dépassé la limite des forêts et qu'après avoir quitté le lit du ruisseau on escalade insensiblement la sommité, on ne trouve que des collines arrondies, des combes douces, qui doivent être couvertes de la plus belle végétation en été. Quelques sources se montraient dans ces combes, entre autres l'une qui sort presqu'au point de partage sous les porphyres verts; en jaillissant sous la glace, elle avait $+ 7^\circ \frac{1}{2}$. Elle se jette dans le Balyktchai.

Arrivé au sommet du col, le chemin se trouve encore de 590 à 600 pieds au-dessous des sommités qui encaissent cette dépression, et l'on

descend par des pâturages qui doivent être magnifiques, et par lesquels on arrive presque insensiblement jusqu'au village de Tchoubouklou, qui est à 1 $\frac{1}{2}$ ou 2 verst du bord du lac : mais je ne pus apprécier cette magnificence sous la neige profonde qui la cachait à mes regards.

Une vue toute nouvelle s'ouvrait sur un paysage très-extraordinaire pour moi. En quittant Tiflis, ou il n'y avait pas la moindre trace de neige et où j'avais déjà cueilli des *Merendera caucasica*, j'imaginais qu'en avançant vers le midi j'allais trouver le printemps à Erivan et dans la belle Arménie. Je n'avais vu nulle part de neige en remontant l'Akstafa; elle n'était pas descendue des sommités voisines; ce ne fut qu'à Dilijan que j'en trouvai quelque peu, parce qu'il est adossé au revers de la montagne qui regarde le N. O., tandis qu'une bonne partie des collines de la rive gauche de l'Akstafa qui regardent le S. E. n'en avaient plus du tout. J'étais bien loin de songer au spectacle qui m'attendait sur le sommet de la montagne : en montant même, je trouvai fort peu de neige. Ce ne fut qu'au moment où mes regards purent passer sur la haute barrière qui me séparait de l'Arménie, que ma surprise et mon désappointement furent extrêmes. Un paysage immense, mais un paysage glacé : tout le lac Sévang, long de 60 verst ou 15 lieues, presque entièrement gelé; les hautes

montagnes de porphyre qui l'entourent d'un côté, les pics volcaniques qui l'encaissent de l'autre, blancs de neige, et à peine tachetés çà et là des couleurs noires de leurs flancs à pic ou déchirés. Autour de Tchoubouklou jusqu'au lac Sévang, pas une tache sur une neige de 1 à 2 pieds qui recouvre les champs et les montagnes, excepté quelques points noirs qui marquent les cheminées et les tas de *Kessek* du village à moitié dans la terre, comme presque tous les villages du pays. Il me fallut prendre courage, pour ne pas gémir d'un pareil désappointement, et nous nous hâtâmes de descendre pour trouver un abri contre le froid dont l'intensité devenait désagréable.

Car à Dilijan, le 6 février au lever du soleil, le thermomètre montrait — 7 à 8° sans vent.

A 400 pieds à peu près au-dessous du col de l'Echak-Meïdan, nous avions déja — 11°. Le vent se faisait à peine sentir.

Mais au point de partage où le vent soufflait avec violence, le froid était de — 15°. Certes il n'y avait pas à gémir et à hésiter longtemps, étant à cheval : nous eûmes toutes les peines du monde à nous préserver d'être gelés, et si notre course eût duré plus longtems, je ne sais pas ce que nous serions devenus.

A peine arrivé et reposé quelques instans à Tchoubouklou, malgré le froid, je courus au

lac. Une pente de 4 à 500 pieds y mène du village, et j'y arrivai à travers une neige profonde qui faillit m'arrêter dans mon pèlerinage : heureusement je trouvai un sentier de pêcheurs qui y conduisait directement. La glace était assez épaisse pour permettre de se promener en long et en large en toute sécurité, et cependant le lac en général n'était pris que depuis trois jours ; c'est-à-dire qu'il n'avait commencé à geler que vers le 4 février, tandis que cette neige profonde qu'on voyait partout était déjà tombée pour la plus grande partie depuis deux mois.

Le vent se faisait sentir sur le lac, et le thermomètre montrait, à 3 heures après midi, — 11°, par un ciel assez serein.

Je me promenai le long du bord, jusqu'aux premiers rochers qui encaissent la rive orientale. Ces rochers s'élèvent à pic et forment plusieurs étages de pointes déchirées, à travers lesquelles on a peine à se frayer un chemin. Il ne reste pas la moindre bande de terrain entre les rochers et le lac ; ce côté est presque inhabitable, à l'exception de quelques courts ravins profondément entaillés dans les pentes escarpées.

Je trouvai toutes ces falaises, composées de roches porphyriques plus ou moins compactes, d'un brun rouillé, quelquefois verdâtre, et ayant l'apparence schistoïde ; ce qui donne à toute cette côte un aspect noir et lugubre, qu'aug-

mentent son escarpement et ses déchirures.

Une source qui sort au bord du lac du milieu de ces porphyres, montrait + 7° ½ de chaleur.

Les porphyres s'étendent avec les mêmes formes de rochers jusqu'à l'extrémité méridionale du lac où la chaîne des montagnes augmente en hauteur, devient volcanique, et se retire pour faire autour de cette extrémité un vaste hémicycle de cônes, de pyramides et de pointes, qui, tournant avec la côte du lac, continuent à border à distance sa rive occidentale, jusqu'à ce qu'elles viennent se lier aux montagnes de l'Echak-Meidan, de la pointe septentrionale (1).

De cette façon tout le lac Sévang, encaissé de montagnes plus ou moins élevées dans tout son pourtour, forme un beau bassin, une belle jatte de 65 verst de long, qui n'a de fêlure qu'au point où les montagnes volcaniques se rejoignent aux porphyres de l'Echak-Meidan. Une vallée volcanique s'ouvre pour donner passage au superflu de ses eaux qui vont se jeter, après un trajet de 20 verst, dans la Zenga.

Mais cet écoulement n'a lieu qu'en été, et même alors la quantité d'eau qui sort n'est qu'un filet peu considérable, relativement à l'étendue du lac. En hiver le lac n'a aucun déversement,

(1) Voyez Atlas, Ire série, pl. 7.

et peut être considéré comme un vase clos. L'eau tombe de plusieurs pieds comme je le remarquai par la glace qui s'était considérablement enfoncée sur ses bords, et qui était une glace plus ancienne que celle formée depuis le 4 février sur toute la surface de l'eau.

Trente-cinq rivières et ruisseaux, d'un cours très-restreint, se jettent dans ce lac; car celle qui l'a le plus long et qui sort du petit lac Allaghèl, réceptacle des eaux du Dik-Tchapiliakend, du Siréïar, de l'Allaghéliarsin, ne fait qu'un trajet de 30 verst. Trois de ces rivières sont presque aussi grandes que la Zenga, ce qui n'étonne pas, quand on les voit descendre de ce haut hémicycle de cimes du Daralaghèze, qui conservent de la neige sur leurs sommets pendant toute l'année, c'est-à-dire qu'elles ont entre 11 et 12,000 pieds d'élévation, ce que l'on peut calculer encore d'une autre manière.

Le lac Sévang doit avoir de 4,500 pieds à 5,000 de hauteur absolue. M. Parrot a trouvé 3,306 pieds pour la hauteur absolue de la partie la plus élevée d'Erivan, et 4,146 pour Kanakir. Kanakir est à 100 pieds à peu près au-dessus de la Zenga : hauteur absolue de la Zenga à Kanakir, 4,000 pieds plus ou moins. La Zenga, très-rapide, fait 40 verst de chemin depuis le point où elle reçoit l'écoulement du lac jusqu'à Kanakir; soit 120,000 pieds. On ne peut pas estimer

sa chute de moins de 1 pied sur 100. Ce qui donnerait 1,200 pieds à ajouter aux 4,000.

L'eau du lac fait un trajet de 20 verst avant d'arriver à la Zenga ; mais sa chute est moins considérable que celle de la rivière ; cependant elle ne peut pas être de moins d'un demi pour 100, ce qui ferait 300 pieds, ce que confirme l'inspection des lieux.

La Zenga à Kanakir.....	4,000
La Zenga, de son confluent avec l'écoulement du lac Sévang jusqu'à Kanakir......	1,200
Chute du ruisseau qui sort du lac Sévang............	300
	5,500 pieds de roi.

On voit qu'en fixant la hauteur approximative du lac Sévang à 5,000 pieds, je me trompe en moins plutôt qu'en plus (1). Il est toujours fort curieux de trouver un lac aussi grand, de 16 lieues de long et de 8 lieues de large dans sa plus grande largeur, à une aussi grande élévation ; on peut se l'expliquer en le considérant, vu la nature des montagnes qui l'entourent,

(1) Le lac Sévang est certainement plus élevé que Dilijan, à en juger par ce que l'on monte d'un côté et ce que l'on descend de l'autre : sa hauteur absolue dépasse au moins de 500 pieds celle de Dilijan.

comme un vaste cratère de volcan éteint et rempli d'eau. Cela peut se dire aussi des lacs Van et de Tébriz.

Les montagnes du Daralaghèze, à leur hauteur absolue approximative, se voient fort distinctement de Tchoubouklou, au-delà de l'extrémité méridionale du lac, c'est-à-dire à une distance de 85 verst ou 21 lieues. En calculant la courbure de la terre sur cette distance, on aura bientôt la conviction que ces montagnes atteignent bien les 11,000 pieds et plus (1).

L'eau du côté N. O. du lac est bonne et agréable à boire, tandis que sur le côté opposé, elle est salée et malsaine. Cette différence tient à ce que le côté méridional est entouré d'une plaine, et de ce que le rivage est bas, plat, de sorte que l'on peut avancer fort loin dans l'eau sans en avoir plus haut que les épaules. Le sol même est volcanique, mêlé de cendres et de débris de volcans; tandis que le côté du nord, entouré en grande partie de hauts rochers, est très-profond.

Cette partie-ci est aussi fort poissonneuse, et je trouvai plusieurs habitants de Tchoubouklou occupés à faire la pêche sous la glace, en y pratiquant des trous par lesquels ils introduisaient leurs filets, comme le font aussi les Lithuaniens.

(1) Pour 85 verst la courbure de la terre est de 1650 pieds de roi.

Les Turcs donnent à ce lac le nom de *Kouktchehdaria*, mer bleue, que l'on trouve rendu dans les cartes russes par celui de *Gokhtchaï* ou *Goktcha*. On l'appelle aussi en Arménie *Kadjarsou* ou lac doux. Les anciens Arméniens le connaissaient sous le nom de lac de Kegham, celui de l'un de leurs anciens rois (1).

Ce nom de *lac doux* lui est donné par opposition aux lacs de Van et de Tébriz qui sont salés, et dont les eaux ne sont nullement potables.

Une seule petite île l'orne à son extrêmité N.O. Elle n'est qu'un dernier jet de porphyre qui s'est élevé des immenses profondeurs du lac, en se détachant du dernier contrefort de l'Echak-Meidan qui fait promontoire dans le lac jusqu'à Samakapert. L'île n'a qu'un verst de long et ½ verst de large. On l'a dessinée trop grande dans toutes les cartes, et très-mal placée : comment exiger mieux, quand la direction et la

(1) Chardin, le premier voyageur moderne qui fasse mention de ce lac, connaissait déjà fort bien ces deux qualités, la douceur de ses eaux et ses bons poissons. « Ce lac, dit-il, s'appelle en persan Dérichirin, lac doux; en arménien Kiagar-Couni-sou, avec la même signification. Il a 25 lieues de tour et beaucoup de profondeur. On y prend de neuf sortes de poissons. Les belles truites et les belles carpes de 3 pieds qu'on apporte à Érivan viennent de là. » I, 257, in-fol.

forme du lac sont elles-mêmes entièrement fausses.

Sur ce petit îlot réside un archevêque avec plusieurs moines, dans un couvent orné d'une belle église fort ancienne.

Cet archevêque et ses moines mènent une vie sainte, remplie de toutes espèces de privations; ils observent un jeûne perpétuel. Il paraît que la sainteté donne aussi quelquefois de l'orgueil; car souvent cet archevêque s'est déclaré indépendant du catholicos d'Etchmiadzin, dont il ne voulait pas reconnaître la suprématie. Chardin en cite un exemple, et cela s'est passé aussi de nos jours.

Jusqu'en 1834, ce beau lac n'avait pas vu de bateaux sillonner ses ondes; elles étaient mortes pour la navigation. Jusqu'alors les moines du monastère de Sévang ne s'étaient servi pour se transporter à terre que d'un grossier radeau, fort mal fait et très-dangereux. M. le major Espéjo, témoin de cette enfance de l'art, offrit aux moines de leur faire un bon bateau, ce qu'ils acceptèrent. J'espère qu'à présent ils trouveront ce moyen de transport plus commode que le précédent.

Dans le fait, les habitants de ces rives sont assez excusables de leur peu d'industrie marine, car ils ne sauraient trouver des bois de construction sur les bords, ni même sur les montagnes qui l'entourent qui sont nues et dépourvues de

toutes forêts; il n'y a que quelques broussailles. Pour avoir des poutres, ils sont obligés d'aller sur le revers des montagnes de l'Echak-Meidan, sur la pente géorgienne où commencent les forêts.

Une chose encore à remarquer sur ce lac, c'est que, à peu près au milieu de sa longueur, il s'engorge tout-à-coup, sa rive occidentale envoyant une pointe peu élevée à la rencontre de la rive orientale qui détache de la chaîne porphyrique un long promontoire très-élevé, très-escarpé, qui coupe ainsi le lac en deux. Je crois que ceci n'a été bien rendu sur aucune carte, et que même la grande carte qui a été dessinée par les ingénieurs est aussi fausse sur ce point : j'en juge par la vue que j'ai prise de ce lac et où certes le promontoire s'avance bien plus dans le laç qu'il n'est marqué sur leur carte. Cette observation ne doit pas être un argument contre l'exactitude du reste de la carte qui a été relevée avec beaucoup de soin pour ce qui regarde les côtes habitées et habitables, tandis qu'ils se sont reposés pour la partie septentrionale et inhabitée sur les documents de l'état-major.

Toute la partie sud-est, sud et ouest de la côte offre aux regards un superbe pays, l'une des riches et des belles parties de la populeuse Arménie sous ses rois, circonscrite comme je l'ai dit par de hautes montagnes porphyriques

ou volcaniques qui séparent ce bassin de Chamechadile au N. E., du Karabagh à l'E., du Daralaghèse au S., du Kirkhboulak et du Daratchitchak à l'O. (1).

Du côté du Chamechadile, vous avez pour cimes principales le *Chah-dagh*, le *Satanagatche*, le *Chichekaïa*, l'*Akh-jakouche*, mais elles n'égalent pas celles qui font limite du côté du Karabagh; celles-ci peuvent être considérées comme le groupe le plus élevé de la chaîne, car elles ne se dépouillent jamais entièrement de leurs neiges; ce sont le *Koungourdagh*, le *Kiskalassi*, le *Kétidagh* et le *Sirëiarsirtchali*; et sur ces quatre cimes, le Kiskalassi (château des filles) qui ferme la vallée du Zot, mérite la palme.

Les cimes qui avoisinent le Daralaghèze ne le cèdent guère en hauteur à celle du Karabagh : ce sont le *Dik-Tchapiliakend*, le *Ghézaldara*, le *Chakhboulak*, le *Djani*, le *Janikh*, qui sont également couvertes de neige pendant toute l'année.

La chaîne va en s'abaissant lorsqu'elle tourne vers le nord, le long du Kirkhboulak et du Daratchitchak, et aucune de ces cimes ne conserve de neige. Ce sont pour la plupart des cônes arrondis qui dénotent leur origine volca-

(1) Voyez la carte de l'Atlas, Ire série, pl. 7.

nique, tels que l'*Arkhachan*, le *Daviaghèze*, l'*Akh-dagh*, la double cime du *Naltapa*, le *Kanigheul*, l'*Agmangan*, le *Bougatapa*, qui sont tous plus ou moins des cratères éteints.

Cette différence de nature et de hauteur se remarque facilement à la quantité de ruisseaux et de petites rivières qui naissent entre l'angle S. E. et l'angle S. O., tandis que depuis le Naltapa, ces montagnes ne nourrissent aucune source.

Toute cette chaîne détache vers le lac une multitude de contreforts qui se nivellent complétement avant de l'aborder. Les plus considérables encaissent des vallées magnifiques qui ont toutes leur nom. Quelques-uns se dessinent par cônes isolés, détachés les uns des autres. Les plus intéressants sont d'un côté le volcan éteint de *Alla-Ghéliarsin-bachi*, dont on reconnaît fort bien les longues coulées de lave. Le petit lac de Allaghèls, qui en baigne le pied occidental, le sépare du Dik-Tchapiliakend.

De l'autre, dans l'angle S.O., à 7 verst du bord du lac, s'élève un second cône remarquable, entièrement isolé et de forme écrasée. C'est le *Abdoul-assar*, célèbre au loin par le tombeau d'un saint qui couronne son sommet.

Enfin, entre le pied du volcan éteint de l'Agmangan et le lac, vous avez le groupe des trois cônes volcaniques auxquels on a donné le nom de *Utche-Tapalar* (les trois collines).

Telle est l'ébauche d'une description physique du beau bassin du lac Sévang.

Sous les rois d'Arménie, il formait une province ou principauté particulière sous le nom de Siounik'h ou Sisagan, qui renfermait une grande population partagée en plusieurs districts. Le pays était couvert de villages, d'églises, et renfermait plusieurs villes et de beaux monastères.

Mais ravagé tant de fois pendant les guerres des Turcs, des Géorgiens, des Russes, contre les Persans, ce pays était devenu un désert, et presque toute la population arménienne et autre avait été emmenée en esclavage.

Le premier soin du gouvernement russe a été, dès qu'il est devenu le maître de ce pays, de le repeupler en y envoyant des colonies. Les Arméniens venus de Perse et de Turquie, les Tatares, s'y établirent et se partagèrent cette vaste contrée. Les Arméniens occupèrent la partie ouest des bords du lac, tandis que les Tatares allèrent se fixer au sud-est, ne craignant pas les Tatares du Karabagh qui aiment à piller en traversant les montagnes, et qu'ils reçoivent à main armée.

Aujourd'hui 53 villages sont derechef habités, et on voit encore les ruines de 45 autres qui ne sont pas repeuplés.

Six des belles églises des temps passés ont retrouvé des troupeaux ; ce sont celles d'*Aïri-*

vank (monastère de la Caverne), de *Naradouze*, d'*Eiranis*, d'*Akhkilissa* (église blanche), de *Zot* et du monastère de *Sévank* ou *Sévang*, qui n'a jamais été abandonné.

Cinq autres sont restées désertes; deux, connues sous le nom de *Kisilvank* (monastère rouge), celle de *Dachekend*, et deux autres églises qui portent aussi celui d'*Akh-kilissa* (église blanche).

Des quatre caravansérai qui ont résisté sur la route des montagnes du Daralaghèze et du Karabagh, deux sont abandonnés.

La forteresse d'*Akhkala*, bâtie au bord du lac, est complétement déserte.

L'endroit le plus connu de la Siounik'h a toujours été la ville de Zot ou Zod, possédant une église et située à 20 verst du bord du lac, dans la belle vallée du Zot. Elle était le chef-lieu du district de Sodk'h, sans doute la Soducène de Ptolémée (1).

Un autre endroit célèbre, le monastère de Airivank ou de la Caverne, n'a gardé d'intact que son église; toute la presqu'île, principalement depuis l'église jusqu'à Akhkala, est couverte de grandes ruines.

Lorsque les Russes eurent envoyé les nouvelles colonies d'Arméniens, venus de Turquie

(1) Mém. sur l'Arménie par Saint-Martin, t. I, p. 143.

sur les bord du lac Sévang, le hasard voulut qu'une de ces familles de nouveaux arrivants fût placée auprès d'une de ces anciennes églises abandonnées. De ce nombre était entre autres un vieillard à cheveux blancs, qui, dès le premier moment de son arrivée, manifesta une inquiétude extraordinaire. On le voyait tourner autour de cette église, la regarder tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les autres Arméniens, fort étonnés, lui demandèrent ce qui le préoccupait d'une telle manière. « Il me semble que j'ai été ici, dit-il, que je reconnais cette église; il y a dans le chœur telle ou telle chose qui doit s'y retrouver et que j'ai remarquée anciennement. C'est bien ici que je venais jouer étant jeune garçon avant que j'eusse été entraîné en esclavage en Turquie avec toute notre famille. Voyez, je reconnais ceci, celà. » Enfin il se remit si bien les choses, qu'il n'y eut pas de doute que cette église ne fût celle de son village d'où il avait été enlevé à l'âge de huit à neuf ans, et où le sort le ramenait si inopinément finir ses jours.

Une demi-heure après avoir observé mon thermomètre qui montrait — 11° au bord du lac, je me retrouvai au village de Tchoubouklou où je refis une nouvelle observation; mais à ma grande surprise, quoique le village fût à 4 ou 500 pieds plus élevé que le lac, le thermomètre y montrait de même — 11°.

Au coucher du soleil, il descendit jusqu'à 13° ½ et le lendemain au lever du soleil, à 20° (7 février); à 9 heures, il était entre 14 et 15°.

Le village de Tchoubouklou existe depuis quatre ans, et les Arméniens qui l'habitent et qui sont habillés à la turque viennent des environs de Bajazet, pays des Kourdes. On leur donne quelquefois le nom de Kourdes au lieu de celui d'Arméniens; mais ils regardent cette dénomination comme une grande insulte. Ils parlent également le turc et l'arménien; ils ont une église et un prêtre. Ils cultivent d'excellent froment, possèdent de fort beaux pâturages et jouissent déjà d'une assez grande aisance.

Tchagris. — Randamal. — Eglise de Kétcharousse. — Karavansérai - Karniéghin. 9 février 1834.

Pour visiter l'île de Sévang, je voulais côtoyer les bords du lac, afin d'y arriver par le plus court chemin; mais cette route, qui est la plus commode en été, était devenue impraticable, parce que longeant les collines très-escarpées, je trouvai toute la neige poussée par le vent entassée au pied sur le bord du lac, formant des amas de plusieurs toises de profondeur.

On se propose de faire passer la nouvelle route par-là; je doute qu'elle reste praticable en hiver.

Je fus donc obligé de passer par-dessus une chaîne de collines et de monter dans la neige jusqu'à 1,000 pieds et plus au-dessus du niveau du lac où j'examinai mon thermomètre qui montrait de 13 à 14°.

Arrêté et avide de connaître l'immense étendue d'un nouveau paysage qui s'étendait comme par féerie à mes pieds, je demande à mon guide ce que sont ces deux énormes pyramides d'un blanc azuré qui s'élèvent bien loin au sud derrière les cimes éclatantes qui sont devant nous : déjà du haut des sommités de l'Echak-Meidan je les avais entrevues, et mes yeux n'y avaient vu que des formes bizarres de nuages ; mais aujourd'hui elles sont encore là : ce sont des montagnes, et mon cœur palpite quand mon guide me nomme l'Ararat ! l'Ararat que l'Arménien appelle Masis et le Persan Agherdagh (montagne escarpée). Enfin je l'ai vu, et cette apparition soudaine me récompense de bien des années de fatigues et de peines.

Maintenant quel est ce colosse énorme qui s'élève à l'ouest avec sa cime conique tronquée, comme celle d'un cratère. C'est l'Alaghèze dont les vaste contreforts ceignent le côté septentrional du bassin de l'Arménie.

Nous descendîmes par un large ravin qui débouche dans la prétendue plaine qui s'ouvre entre le lac et la Zenga. Partout nous avions

2 à 3 pieds de profondeur d'une neige fatale pour de pauvres cavaliers dont toute l'adresse est inutile en de pareils chemins. Le sentier n'était pas encore battu. Enfin nous arrivâmes à Tchagris (1) où nous demandâmes à dîner en attendant que nous pussions passer jusqu'à l'île. Mais personne ne voulut ou n'osa nous y conduire, parce que l'on n'était pas encore bien assuré de la solidité de la glace. Depuis plusieurs semaines il n'y avait plus de communications avec l'île, et l'on ne pensait pas qu'elles dussent recommencer avant quatre jours. Je fus obligé de renoncer à mon projet bien malgré moi, et je pris le parti de continuer ma route sur Erivan, ne voulant pas inutilement passer quatre jours à Tchagris.

La fausse Zenga sort du lac Sévang près de Tchagris. On prétend que ce canal n'existait pas jadis et qu'il fut creusé par l'ordre d'un roi d'Arménie, pour y construire des moulins. Je crois cette relation vraie jusqu'à un certain point, mais qu'on n'a fait que débarrasser, que redresser un canal naturel.

L'eau qui sort du lac a une singulière vertu pétrifiante; le sable de ce canal se change

(1) Tchagris ou Tchugrus est à 15 verst de Tchoubouklou, à 15 verst de Samakapert, à 13 verst de Randamal.

rapidement en pierre, et remplit même les conduits des moulins.

De Tchagris nous traversâmes une espèce de bas-fond plat de 12 à 13 verst de long, sur autant de large, qui s'étend jusqu'à la gorge où sont Randamal et Karavansérai-Karniéghin. Ce bassin ou plutôt cette vallée volcanique est enclose, principalement entre le nord-ouest et le nord-est, d'un cercle de montagnes élevées, nues, sur lesquelles se dessinent des espèces de coulées de pierre noire, semblables à celles de Tchoubouklou. Leur forme est arrondie, conique.

Le fond du bassin est semé d'une infinité de collines ou de moraines, consistant en basalte poreux ou en lave dont les blocs déchirés hérissent de pointes ces moraines d'une manière curieuse. Une infinité de plus petits amas s'élèvent comme des monceaux de pierres sur la plaine entre les plus grands, et sortent leur tête noire que le vent a débarrassée de neige.

Ce basalte poreux ou cette lave brûlée est homogène sur tout ce bas-fond; on dirait une surface qui a été fracassée en mille et mille morceaux. Les cavités ou petites cellules dont ce basalte est criblé, sont en partie remplies d'une espèce de *bolus* ou terre bolaire.

La neige était toujours aussi profonde, et les caravanes et les passants n'avaient battu qu'un

petit sentier où un seul cheval pouvait passer, et le remplissait tout entier avec ses énormes ballots de marchandises. Rencontrions-nous de ces longues files de chevaux chargés, ce qui arrivait à chaque instant, il fallait entrer dans la neige jusqu'à mi-corps, et attendre qu'une trentaine ou quarantaine de ces bêtes de somme eussent passé. Une noce aussi passe, le tambour et le fifre en tête. Je ne cède point le pas. Mais vient la noce tout entière, et la fiancée bien enveloppée de son voile ou *tchadre*, et des petites filles pimpantes et parées montées deux à deux sur leurs rossinantes, et les pères, les frères et les vieilles femmes qui veulent encore jouir au moins par la vue de leur jeune temps, on se pousse, on se dit des injures pour rester sur le sentier ; c'est toute une révolution, et je pense que tout n'est pas rose dans un voyage en tel pays et telle saison.

Plus loin je mets pied à terre pour rétablir le mouvement des pieds par un froid de 13°. Je jette la bride sur le coù de mon cheval et je lui dis : Va sagement comme le coursier d'un philosophe. Mais la bonne bête ne m'écoute pas. A peine se sent-elle libre, qu'elle prend le galop, je ne puis plus la rattraper. Je cours après, elle court plus vite encore; vais-je lentement, elle va lentement; veux-je lui couper le passage à travers la neige, j'y entre jusqu'à mi-corps, et

mon animal ne m'attend pas. J'ai beau pester, gronder, je n'y gagne rien, que de voir mes *courgines* (grandes saccoches de voyage) tomber. Et quand je les ai relevées, qu'en faire? Mes compagnons sont en avant et bien loin de moi! Me voilà réduit à courir après mon cheval avec ce joli fardeau sur les épaules, lui surtout qui ne se sent pas d'aise d'être débarrassé de son maître et de son bagage. Faire ainsi quelques verst n'est pas plaisant. Heureusement qu'un autre cavalier me rattrape et qu'il a la bonté de se charger de mes sacs. Riez maintenant à votre aise tant qu'il vous plaira, cher lecteur; je suis dans une bonne chambre chaude; mais à moi permis de ne pas vous souhaiter pareille contrariété par 13° de froid et un vent terrible.

Le canal du lac Sévang se jette dans la Zenga un peu au-dessus de Randamal, grand village semé au milieu des blocs erratiques et que je traversai pour aller trouver mon gîte à Karavansérai-Karniéghin, qui touche presque Randamal.

Ces deux villages, comme je l'ai dit, peuvent être à 250 et 300 pieds au-dessous du lac Sévang; car on descend plusieurs fois assez rapidement depuis Tchagris.

Vis-à-vis de Randamal, sur la rive droite de la Zenga, se trouve, à 4 verst de ce village dans

l'ouverture d'un vallon, la magnifique église de Kétcharousse en arménien (Dzandzerlou en tatare) : elle fut fondée dans le 11e siècle (1). En 1827, au mois de novembre, un grand tremblement de terre qui se fit sentir dans une grande partie de l'Arménie, surtout dans le Hokhtcha ébranla tellement l'église, que sa coupole s'est écroulée. Beaucoup d'églises du Hokhtcha ou Gokhtcha ont été ruinées de même par ce tremblement de terre.

Randamal et Karavansérai-Karniéghin sont pour ainsi dire les chefs-lieux de ce qu'on appelle le Daratchitchak ou la vallée des fleurs. C'est au nord de Randamal que se réfugient les autorités russes d'Erivan pendant l'été. Elles y ont ce qu'elles appellent leur camp d'été, qui consiste en légères chaumières bonnes pour la saison.

En arrivant au quartier qui m'était destiné, je

(1) Voici l'inscription qu'on lit sur la porte méridionale de cette église, dédiée à l'invocation de S. Grégoire ; je la dois à la complaisance de l'archimandrite Chakhatounof et de M. Chopin, vice-gouverneur d'Arménie. « L'an 482 de l'ère arménienne (1033 de J.-C.), sous le règne de Gaghik et sous le patriarcat du seigneur Serge, moi, Grégoire Maghistros, fils de Hassan, j'ai érigé cette église à cette intention, qu'elle intercède pour moi, pour ma mère et pour mes fils. Que quiconque qui lira ceci, me rappelle à Christ dans ses prières, je l'en implore. »

trouvai mon Ali, qui avait pris les devants pour préparer notre logement, dans un état d'irritation extrême. Justice, justice, Monsieur s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut, on m'a battu. — Battu? — Oui, Monsieur; je suis entré dans cette maison; cet homme-là m'est tombé sur le corps et m'a donné des coups. — Et tout gelé que j'étais, ma première besogne est de m'occuper de cette fâcheuse affaire. Je me fais amener le coupable, jeune homme de 22 à 25 ans, qui s'approche de moi avec une contenance fière et un œil de travers. Il ne niait pas la chose. Je lui représentai le châtiment qui l'attendait pour avoir frappé un officier en service : il écoutait tout cela avec un air plus méchant que contrit. Ali était toujours fort animé et demandait vengeance, sans pouvoir m'indiquer bien au clair comment il avait reçu ces coups. Nous fîmes garder notre homme à vue; j'ordonnai qu'on fît venir à l'instant même le mélikh (chef ou schultz du village); il demeurait à Randamal; on courut le chercher. En attendant, les parents qui ont entendu parler des menaces que j'avais faites au coupable, viennent me demander pardon pour lui. Je dis que je ne le puis; que le mélikh doit prendre connaissance de l'affaire qui sera jugée plus tard selon les lois. Ali était officier, et je ne pouvais faire moins que de lui procurer pleine satisfaction puisqu'il la demandait. Enfin arrive un

vieillard, le grand-père du jeune homme, à longue barbe blanche, à l'air vénérable. Il met la main sur son cœur; il me supplie par sa barbe blanche, qu'il tient serrée dans ses doigts contractés; il me baise les mains. Je suis peiné de lui refuser une grâce, un pardon qui est celui d'un autre. Mais je lui réponds toujours que c'est le mélikh qui doit décider. Cependant le mélikh ne vient point; les heures s'écoulent; on nous sert à souper copieusement : on nous donne surtout de fort bonnes galettes ou *lavaches* de froment très-blanc que nous avions déjà trouvées à Tchoubouklou et à Tchugrus, et qui contrastaient avec le rèche, mauvais pain d'orge de Mélikh-kend, de Karavansérai et de Dilijan. On était d'une prévenance extrême. Après le souper, j'écris mon journal comme je le faisais régulièrement chaque soir; mes paupières se ferment et me disent qu'il est l'heure d'aller se reposer et toujours point de mélikh. Ali qui s'était apaisé petit à petit, dormait. Voyant toute chose rentrée dans le calme, je n'insistai plus, et je me couchai sur mes feutres étendus sur le tapis.

Partout les maisons sont les mêmes; un peu plus de soin ici, un peu moins là. Elles ont beaucoup d'analogie avec les maisons ou les habitations souterraines des Géorgiens. Dans un pays qui manque de bois et où il fait si froid pendant l'hiver, on cherche à obtenir et à con-

server un certain degré de chaleur à son habitation, en la plaçant au milieu des écuries et des étables : on a soin d'élever cette chambre de quelques pieds au-dessus de l'écurie, mais du reste c'est comme si on y était; car deux ou trois des parois ne consistent qu'en quelques poutres qui soutiennent la toiture et en une balustrade grossière à hauteur d'appui qui empêche de tomber dans l'écurie, du reste vous voyez, vous entendez, vous sentez tout ce qui se passe autour de vous. Telle est la demeure du riche et du pauvre : partout même économie de calorique.

Ce n'est que quand on a des hôtes de distinction que l'on brûle quelques morceaux de bois mort de ses jardins; à l'ordinaire le combustible consiste en galette de bouse de vache que l'on ramasse soigneusement et que l'on applique comme du mortier contre une muraille pour la faire sécher; tout le pourtour d'une maison est quelquefois recouvert ou tigré de ces placards, ce qui lui donne un air fort baroque.

Une fois séchés, on les entasse en piles circulaires, que l'on recouvre soigneusement contre la pluie pour l'hiver; on a même des espèces de greniers pour cela.

Le feu se fait dans une cheminée placée dans le mur extérieur, au milieu de l'un des côtés étroits de l'appartement. Tout l'appartement est tapissé de nattes et de feutres; mais le long des

deux longs côtés, on y joint encore des tapis quelquefois fort beaux, fort riches, tapis de Perse, tapis de Bacou, qui sont les articles qui distinguent l'homme aisé d'avec le pauvre; car celui-ci ne mettra pas 200 à 500 francs sur un tapis comme le riche. Les plus beaux sont en velours de laine dont les couleurs sont très-vives, mais les dessins bizarres, imitant le goût des Cachemiriens.

Ceux qui m'ont paru les plus agréables ne sont que des espèces de feutres qui ont plus du doigt d'épaisseur, mous, élastiques, et pour le moins aussi riches en ornements, en dessins, en peintures que les autres. Tous les dessins ont été travaillés simultanément avec le feutre. Il y en a quelques-uns qui imitent parfaitement les dessins des châles de Cachemire : ils sont fort chers.

Les Géorgiens aiment à relever en forme d'estrade les places où l'on pose ces tapis; mais les Arméniens ne le font pas ordinairement. On s'y accroupit à la turque; on s'étend dessus comme on veut sur des coussins qui font le tour de ce divan.

Le vent soufflait encore au coucher du soleil, et le thermomètre était descendu à 13° $\frac{1}{2}$.

Le lendemain au lever du soleil (8 février) l'air était calme; le jour brillant et le soleil qui se levait derrière l'Agmangan paraissait comme un

disque étincelant d'argent sur un fond d'azur. Tout était immobile dans la nature, comme dans un moment de repos parfait, et des particules brillantes scintillaient dans l'air. En sortant de mon souterrain, je me crus transporté sous le ciel de la Courlande lors de ces fortes gelées qui glacent les étangs et les rivières aux environs de Noël et des premiers jours de février. Jé me hâtai de consulter mon thermomètre; il descendit jusqu'à — 26° ! Je n'en pouvais croire mes yeux, et cependant ce n'était que trop réel.

Quand nous eûmes sellé nos chevaux, chargé notre bagage, pris congé de nos hôtes, le thermomètre montrait encore — 22° au moment de notre départ.

Ali était calme et ne parlait plus de faire arrêter son agresseur; au contraire, il semblait éviter tout ce qui aurait pu rappeler l'histoire du jour précédent; j'étais étonné; mais bien aise de n'avoir plus à me mêler de cette affaire, et je me tus aussi de mon côté, faisant mes réflexions tout bas, et cherchant à m'expliquer ce changement de conduite. J'avais déjà eu quelques soupçons de ce qui s'était passé, et je supposai que notre Ali, lorsqu'il était entré pour nous préparer un logement, avait agi à sa façon, c'est-à-dire qu'il avait commencé par faire du train, par insulter les gens, et par en venir peut-

être à des voies de fait, parce que les gens n'accouraient pas assez vite à ses ordres pour le recevoir; et comme tout se passait dans l'obscurité, le jeune homme, qui n'était pas endurant et qui ignorait les titres et qualités du nouveau venu, lui aura distribué quelques coups ou se sera jeté sur lui comme sur un intrus.

Dieu nous aide, dis-je, quand nous fûmes montés sur nos chevaux; car chevaucher par — 22° de froid m'inspirait quelque frayeur, non pas pour moi, mais pour mes compagnons de voyage.

Nous n'eûmes pas fait 500 pas que je crus voir mes craintes se réaliser. En arrivant sur la Zenga, que nous traversâmes et retraversâmes sur la glace dans l'endroit où elle s'engorge à la sortie de ce bassin volcanique entre de hauts rochers, un courant d'air si frais se fit sentir sur la rivière, qu'Ali se mit à crier : « Je gèle, je gèle; si cela dure encore quelques instants comme cela, je suis perdu. » J'eus une grande frayeur et j'accourus pour le presser de sortir de là; car heureusement notre chemin quittait le lit de la rivière et nous grimpions sur les pentes d'une colline qui nous abritait.

Ce froid, cette neige, c'était une journée du nord de la Russie, et pour comble d'extraordinaire, notre cavalcade se mêle à une trentaine de traîneaux conduits par des soldats russes et

chargés de bois qu'ils menaient du revers de l'Echak-Meidan à Erivan pour les besoins de la garnison. Les jurements russes retentissaient dans les rochers de l'Arménie. L'illusion était complète.

Le jour était éblouissant. Nous mîmes huit heures pour faire les 23 verst qu'on compte de Karavansérai-Karniéghin à Kanakir. En été, ce pays est superbe, fertile, couvert d'une herbe haute de 3 pieds, mais inhabitable à cause du manque d'eau. Comme dans toutes ces montagnes volcaniques composées de cendres, de sable, de laves et de débris fracassés et fissurés de mille manières, l'eau le plus souvent se perd fort vite, très-profondément et ne reparaît qu'au pied des montagnes. Une seule source fait exception et sort des pentes de l'Agmangan pour aller se jeter dans le lac Hokhtcha ou Sévang. On voulut la détourner et la faire passer par un col sur le revers opposé; on fit plusieurs essais; mais la chose fut abandonnée à cause d'une simple ravine de 700 pieds de large et de 400 pieds de profondeur qui s'ouvre au pied de l'Agmangan. Le sol ne consiste qu'en blocs de lave ou de basalte poreux, qu'en sables volcaniques et mouvants, sans nulle adhérence ni liaison. Il n'y a pas eu moyen d'y établir d'aquéduc, ni en bois ni en pierre. Houssein-Sardar qui était très-zélé pour ces travaux-là, y

a consacré inutilement 5,000 toumans en farine, en chaux qu'on délayait avec le sable pour l'affermir. Le seul moyen serait de planter toute la ravine et d'affermir d'abord la terre.

Ainsi sur la plus grande partie de ces 23 verst, nous ne vîmes que de la neige et pas un seul village. Le terrain que nous parcourions était légèrement ondulé, élevé de 5 à 600 pieds au-dessus du niveau de la Zenga, et tournait autour de deux cônes volcaniques, dont l'un, moins considérable, s'élevait à peu de distance de Karavansérai, tandis que l'autre, beaucoup plus imposant, couronnait l'extrémité d'un promontoire qui s'avançait depuis l'Agmangan contre la Zenga, à laquelle elle fait faire un détour de 10 verst. Cette pyramide isolée et écrasée est le Kiotangdagh.

Vis-à-vis du Kiotangdagh, sur la rive droite de la Zenga, s'élève un autre cône isolé; c'est celui du Karni Arakh; de façon que la Zenga, qui coule d'abord encaissée dans des formations volcaniques, s'engorge entre les deux volcans éteints, où elle ne passe que sur des pierres ponces, de l'obsidienne noire et de l'obsidienne perlée, dont la plus grande partie a coulé du cratère du Kiotangdagh : nous passâmes par-dessus ces coulées où plusieurs fissures me permirent d'examiner la roche jusque dans son sein et d'en rapporter plusieurs échantillons.

Ayant tourné le Kiotangdagh, nous entrâmes dans un ravin par où passe un ruisseau qui se jette dans la Zenga, et nous retrouvâmes une vaste enceinte comme celle de Tchagris à Randamal; rien que collines, que digues de lave déchirée, brisée, que blocs isolés, le tout coupé de ravins semblables à des déchirures; c'était la surface d'une vaste coulée de lave qui s'était étirée, tiraillée, tourmentée : M. Elie de Beaumont a décrit ces accidents de terrain sous le nom de *cheires*, en sicilien *schiarra* (1).

Ce champ de débris s'étend entre le Kiotangdagh et le Nieghart-hassar ou Naltapa, et forme un plateau de plusieurs verst de large, élevé de quelques centaines de pieds au-dessus de la Zenga, se terminant le long de la rivière comme une muraille dans laquelle on entrevoit aussi les étages des coulées de lave.

Plusieurs belles sources qui jaillissent du pied des montagnes font la richesse d'une dizaine de villages, qui trouvent moyen de tirer parti de ces amas de pierres et de leur faire produire quelque chose.

Mais la plus grande partie de la population est concentrée le long des bords de la Zenga elle-même, où les beaux et grands villages

(1) Mémoires pour servir à une description géologique de la France, t. IV, p. 63.

se touchent : le plus considérable est Bzni.

Arrivé à Kanakir, j'eus encore le temps de jouir à mon aise du magnifique panorama qui s'ouvrait pour moi sur le vaste bassin de l'Arménie. Je vis le soleil se coucher derrière cet occident où vivaient ceux qui m'étaient chers ; après qu'il eut disparu pour nous, il étincela encore longtemps sur les doubles pyramides de l'Ararat, comme je l'ai vu si souvent des bords de notre lac briller sur la Iungfrau et le Mont-Blanc, après que la teinte du crépuscule s'était répandue sur toutes les autres cimes des Alpes. Cette teinte rosée et si belle ne manquait pas même au paysage. Mon observatoire était placé à 4,146 pieds de hauteur absolue, et à 1,410 pieds au-dessus de la plaine de l'Arménie.

Les deux Ararats avaient l'air d'être isolés sur cette plaine, tant les chaînons qui les rattachaient à l'ouest à la chaîne du Takhaltou avaient l'air humbles et rabaissés.

La première cime remarquable que l'on rencontre dans cette direction est celle du Kheurogli, qui se compose de deux pyramides isolées. Jusque-là c'est l'Agridagh ou Ararat. Le Kheurogli sépare la Turquie de la Russie, et derrière se trouve Alachekierly.

On appelle Iagloudja cette autre montagne qui est à l'ouest du Kheurogli et qui sépare Kars de la Russie.

Derrière Kanakir, à l'opposite de l'Ararat, s'élève une pyramide à peu près semblable, quoique moins élevée; elle n'a que 12,871 pieds. C'est l'*Alajas* ou *Alaghez*, dont le cratère ouvert et déchiré se voit si distinctement sur une grande partie de la route de Karavansérai-Karniéghin à Kanakir.

Le cratère de l'Alaghez est couvert à son sommet de glaces éternelles; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il découle au-dessous de la ligne de la neige une grande masse de soufre qui s'amasse sur les pentes; on ne peut y arriver à cause de l'escarpement de la paroi, et les paysans pour avoir ce soufre tirent des coups de fusil pour casser cette corniche et la faire tomber jusqu'à eux.

Avant notre départ pour Erivan, qui n'était éloigné que de 7 verst, le thermomètre montra à Kanakir au lever du soleil, — 15°. La veille au coucher du soleil, il était à — 8°.

DESCRIPTION

D'ÉRIVAN.

Lettre écrite à mesdames B. le 23 février 1834.

Puis-je être heureux, puis-je jouir de ce qui se présente de plus intéressant dans mes voyages sans penser à vous et sans regretter de ne pouvoir partager mon bonheur avec vous !

Je n'ai pas encore pu, depuis notre séparation en Crimée, m'habituer à être seul. A moi, si vous voulez, les soucis et les fatigues du voyage : mais quand je plane du haut des montagnes du Gouriel sur le plus magnifique paysage qui soit sorti de la main du Créateur, quand je vois étinceler les glaciers autour de moi, quand je me trouve dans ces mêlées bizarres de peuples et de costumes divers, que j'ouvre de grands yeux devant cette multiplicité de scènes variées. Pourquoi suis-je là seul, pourquoi ne puis-je vous dire : Prenez votre part de ce plaisir? Pourquoi ne puis-je vous voir rire d'une scène

asiatique digne de Teniers, et vous attendrir devant la sublimité d'un tableau?

Je suis là à me promener en long et en large dans la salle des glaces ou salle d'audience du sardar d'Erivan, et je récapitule ce que j'ai vu pendant la journée, palais, harem, mosquées, caravansérai, lave, montagnes. Que de choses curieuses! et je soupire, je pense à vous. Combien avez-vous perdu! Pourrai-je vous rendre seulement l'ombre d'une de mes sensations? Au moins ferai-je un effort. Je voudrais vous prouver que mon amitié n'est pas fautive et que ce n'est pas manque de bonne volonté et d'envie de vous faire plaisir, si je vais vous ennuyer comme par le passé de mes descriptions, qui sont peut-être froides et sans sel. Du moins, si c'est le cas, vous auriez bien dû m'écrire un petit mot pour me le dire; car voilà ma septième lettre, depuis mon départ de Crimée, sans que j'aie pu obtenir un iota sorti de votre plume. C'est par trop cruel.

Oui, Mesdames, je suis à Erivan. Mais vous ne savez pas comment j'y suis arrivé; vous ne savez pas que j'ai presque gelé par les chemins.

Où est, me direz-vous, la possibilité de pouvoir geler sous le quarantième degré de latitude, à Erivan? Rien de plus possible cependant, et je suis certain que j'ai eu ici un plus bel hiver que le vôtre dans les plaines de l'Ukraine.

Mesdames, ne venez pas à Erivan pendant l'hiver. Les quatre premières journées que j'y ai passées, en attendant le retour du général, prince Beboutof, qui était allé au monastère d'Etchmiadzin, sont bien loin de m'avoir laissé un agréable souvenir. On m'avait donné cependant un des meilleurs quartiers disponibles.

On fit déloger bien vite la femme et les filles de mon nouvel hôte, qui travaillaient paisiblement en tapisserie et ne s'attendaient guère à pareille visite, quand le dizenier m'introduisit inopinément au milieu d'elles. C'était un vautour qui tombait sur une couvée de poussins.

Elles n'avaient pas fait de feu à leur cheminée, malgré la rigueur du froid. Mais au milieu de l'appartement se trouvait un enfoncement carré, profond d'un pied et demi et large de 5 pieds. On plaçait au milieu une *mangal* ou chaufferette en cuivre remplie de charbons allumés; puis on posait par-dessus le trou carré une table de même grandeur, élevée d'un pied au-dessus du sol; on la recouvrait d'une couverture ou d'un grand tapis retombant, qui contenait bien hermétiquement toute la chaleur. Puis les femmes s'asseyaient sur les coussins très-minces qui recouvraient le pourtour de l'enfoncement, et passaient leurs jambes et le bas du corps sous la table; c'est ainsi qu'elles travaillaient bien assidument, recevant des visites qui venaient

aussitôt se fourrer sous la table pour être au chaud.

Je n'en pus faire autant ; car on m'enleva tout, coussin, brasier, tapis, table ; on ne me laissa que la chambre nue, et grâce aux fenêtres de papier et à la mauvaise cheminée, je ne pus parvenir à faire monter mon thermomètre au-dessus de zéro.

Le retour du général fut l'heure de ma délivrance ; et ce bon prince ne fut content que quand, par ses soins, il m'eut fait oublier ces quatre malheureuses journées.

Je suis logé à la forteresse (1) dans son propre cabinet de travail où je suis très-bien. Mes fenêtres donnent sur l'intérieur de la principale cour qu'occupait particulièrement l'ancien sardar ou vice-roi d'Erivan. Cette cour est carrée et intermédiaire entre deux autres cours, dont l'une à l'est composait le harem, tandis qu'au-

(1) La forteresse d'Erivan fut bâtie par les Turcs en 1582. Les Persans la prirent en 1604 et la mirent à l'épreuve du canon. En 1615 elle essuya un siége de quatre mois ; les Turcs ne purent entamer, avec leur artillerie, la muraille en terre glaise. Dans le 18e siècle, le roi de Géorgie, Héraclius II, en fit le siége inutilement en 1779 ; le prince Tsitianof ne fut pas plus heureux en 1804, à la tête d'une armée russe. Le prince Paszkevitz la prit d'assaut en 1827.

tour de l'autre étaient rangés les grands appartements.

C'est dans celle-ci que je passe une partie de ma journée à dessiner, à me promener, à jouir d'une vue délicieuse et à me reporter sur le passé, sur les vicissitudes humaines. Je suis seul dans la salle brillante, abandonnée, du palais du viceroi d'Erivan, qui vient de mourir misérablement dans une écurie en Perse. Après sa malheureuse campagne contre les Russes, le roi Feth-Ali-Châh lui ôta tout ce qu'il avait pu sauver de ses richesses, pour se payer des pertes que l'armée persane avait faites, et il ne resta rien, absolument rien au pauvre Houssein-Sardar que le méchant habit qu'il avait sur le corps : il fut trop heureux encore de trouver un coin dans une écurie pour y mourir en paix.

Sa femme *Hadgi-Baghioum*, fille du prédécesseur de Houssein, et qui lui avait donné avec sa main le gouvernement de l'Arménie, s'était aussi sauvée en Perse lors de l'invasion des armées russes. Elle est revenue pour jouir de la grâce de l'empereur, qui rendait les biens confisqués à ceux qui rentreraient dans le pays. Arrivée avec six domestiques, au lieu de pouvoir prendre possession de ses biens immenses, comme elle était sans enfants, sans parents, elle s'est vue abandonnée sans protection. On n'a pu

lui refuser sa rentrée immédiate dans une maison qu'elle fit bâtir elle-même, grande, avec douze chambres d'enfilade. Mais les officiers russes qui y étaient en quartier en ont emporté les portes et les fenêtres, qu'ils y avaient placées, et cette femme, jadis la première de la ville par son rang, se trouvait, à l'âge de 75 ans, dans un palais ouvert à tous les vents, par des froids de 12 à 15° sans portes ni fenêtres, sans feu, accroupie dans un coin où elle tremblait sous quelques haillons, de froid et de faim. Cinq de ses domestiques l'avaient quittée ; il ne lui était resté qu'un petit nègre qui alla, il y a quelques jours, mendier deux oignons et un peu de fromage chez les voisins pour sa maîtresse qui se mourait d'inanition, elle qui possédait un des plus grands jardins d'Erivan.

Mais pendant que la justice était tout occupée à déterminer ce qui lui appartenait de droit d'avec ce qui était à son époux Houssein, elle aurait fort bien pu mourir de faim.

Il faut rendre justice au prince Beboutof, qui s'était donné toutes les peines pour hâter une décision qui ne dépendait pas de lui ; d'ailleurs il ignorait la position de cette pauvre femme, au secours de laquelle il s'empressa d'accourir, quand un hasard lui en eut révélé toute l'horreur. Hadji-Baghioum était trop fière pour laisser soupçonner qu'elle était sans feu et sans pain.

C'est un de ses voisins qui l'a trahie, et qui est venu le raconter à madame Chopin, la mère du vice-gouverneur. Cette bonne dame, en apprenant sa détresse, s'est empressée de lui porter du thé, un pain de sucre, de l'argent, et depuis lors Hadji-Baghioum n'a plus manqué de rien. La paix repose sur les cendres de cette vénérable et si charitable madame Chopin.

Mais revenons à notre salle du palais du Sardar. Vous n'avez rien vu dans le palais des khans de Crimée qui puisse approcher du luxe de cette salle. Représentez-vous un appartement long de 40 pieds, large de 21 pieds, haut d'à peu près 20 pieds (1). Hors les soubassements, parois, corniche, plafond, tout est couvert de glaces travaillées et découpées en mille et mille dessins. Dans de grands cadres de glaces, vous voyez dix tableaux représentant le chah de Perse, son fils Abas-Mirza, l'ancien sardar d'Erivan Houssein, les héros de la mythologie persane, tels que Roustom, son fils Sohrab, son petit-fils Bourzou, etc.

Dans deux grands tableaux qui servent de dessus de porte, vous voyez l'expédition de Nadir-Chah dans les Indes, et une chasse de Chah-Abas. Outre ces tableaux, quantité de vases de fleurs,

(1) Voyez un dessin de l'intérieur de cette salle, atlas, IIIe série, pl. 25 et 26.

de bouquets de fleurs et d'autres ornements qu'il est impossible d'énumérer, et qui sont prodigués partout.

Le long côté de cette salle, qui regarde la cour et les grands appartements où on logeait Abas-Mirza, est ouvert et supporté par deux colonnes toutes de glaces, fût et chapiteaux qui réfléchissent l'onde de trois jets d'eau retombant dans un large bassin en pierre.

Dans le côté opposé, on a pratiqué une grande niche ou alcôve, voûtée en demi-cercle, presque tout entière de glaces. On y a derechef encadré quatre autres tableaux très-curieux, et qui donnent une idée du goût des Persans. L'un représente une dame géorgienne qui fait boire du vin à un musulman et le convertit au christianisme, en présence des moines d'Etchmiadzin. Un santon persan les regarde, on lit sur son bonnet, qu'il ne le donnerait pas pour cent couronnes. Ce tableau est une satire, pour ridiculiser les conversions des chrétiens, et pour montrer qu'une jolie femme en fait plus que tous les moines d'Etchmiadzin ensemble.

Dans le second tableau, on admire une beauté persane dans son costume de présentation au châh; toute sa parure consiste en de larges pantalons et en une chemise de gaze transparente. Un gentil cavalier la guette caché derrière un vase de fleurs.

Une troisième scène vous montre un fils de châh, qui, étant à la chasse, séduit une jolie fille qui se laisse enlever pendant que son vieux père dort sur leur bagage.

Le quatrième tableau est le plus curieux. C'est une scène de la vie de Joseph (Joussouf), d'après l'Al-Koran : tout un chapitre de ce livre parle de lui, et même Mahomet raconte de telles merveilles de ce favori de Dieu, que beaucoup de bons musulmans commencent à douter de la vérité. La beauté céleste de Joseph touchait le cœur de toutes les femmes. Souleikha, femme du premier vizir Potiphar, en devint folle à la première vue, et Joseph, après quelque résistance, était sur le point de céder à ses désirs, lorsque l'esprit de son père lui apparut et le rappela à son devoir. Cela n'empêcha pas que la chose ne se divulguât dans la capitale de l'Egypte, et toutes les autres dames de la cour se moquèrent de la faiblesse de Souleikha, qui avait pu donner son cœur à un esclave.

Souleikha en fut piquée au dernier point, et, pour se venger, elle invita toutes ces impertinentes dames chez elle. Toute la société était assise, occupée à manger des grenades, quand Joseph entra tout à coup dans l'appartement pour leur servir le *cherbet* ou sorbet. Les dames furent si saisies de sa beauté, qu'elles ne surent plus ce qu'elles faisaient, et qu'au lieu de mordre dans

leurs grenades, elles mordaient dans leurs doigts. Ainsi le raconte l'Al-Koran, et telle est la scène que le peintre persan Mirab-Douraizak, l'auteur aussi des trois autres tableaux, a voulu représenter. L'effet de l'apparition est magique. L'une de ces dames est tombée à la renverse évanouie; la seconde déchire ses vêtements; la troisième mord en effet dans ses doigts au lieu de mordre dans la grenade qu'elle tient de l'autre main; sur chaque figure, nouvelle espèce de saisissement, pendant que Souleikha paraît toute radieuse sur son trône, et triomphe (1).

J'ajouterai que les mahométans prétendent que Souleikha atteignit au but de ses vœux, et qu'après la mort de Potiphar elle épousa Joseph, et fut extrêmement heureuse avec lui.

J'ai copié ce tableau avec beaucoup d'exactitude, pour donner une idée des costumes des dames d'ici, car on dit qu'ils sont parfaitement imités dans cette scène.

Au milieu du parquet de marbre gris, jaillit, dans un charmant bassin de marbre blanc, un jet d'eau qui se réfléchit de mille manières de tous côtés.

(1) Voyez l'esquisse de ces tableaux et principalement de celui-ci, atlas, IIIe série, pl. 26; et, pour l'histoire de Joseph, le Magazin für die Litteratur des Auslands. Berlin, 1834, n° 144.

Tout le fond de la niche n'est qu'une immense fenêtre de 12 pieds de large, de 14 de hauteur, à la persane, c'est-à-dire composée de dessins de petits vitraux de toutes couleurs.

Soulevez cette fenêtre et vous voilà en face du paysage le plus solennel et le plus majestueux (1). Vous êtes au bord d'une coulée de lave à pic; vous planez sur un précipice au fond duquel vous voyez couler, vous entendez mugir éternellement la Zenga. Avancez la tête, et vous verrez le harem et la forteresse se prolonger bien loin sur ce rocher.

Sur l'autre rive de la Zenga, vos regards se reposent avec délices sur les vastes jardins du Sardar, dont le superbe pavillon à quatre étages dépasse les hauts peupliers plantés en allées. Dans une plaine immense se dessinent des villages et des jardins. Vous ne pouvez distinguer l'Araxe inconstant qu'à sa trace vaporeuse.

Et enfin derrière cette Arménie célèbre, couverte des ruines des villes où se plaisaient les Ardachès, les Tigranes, les Tiridates et toute la longue suite des Arsacides, vous voyez s'élever, comme deux pyramides gigantesques, le grand et le petit Ararat. Vous les voyez là devant vous; ils paraissent si près de vous et cependant il y a

(1) Cette vue est rendue par la pl. 34, IIe série de mon atlas.

31 verst jusqu'à leur base à travers la plaine (1). Le grand Ararat s'élève de 13,518, et le petit de 9,546 pieds tout d'une pièce au-dessus de leur base, sans que rien n'en voile la contemplation. Vous vous inclinez avec respect devant ce berceau du monde, devant ces deux volcans épuisés par l'âge. Vous reconnaissez les cratères et les fentes par où dégorgeaient les torrents de lave qui sont venus s'amonceler au pied du mont. La cime du grand Ararat est toujours couverte de neige, et jamais elle n'aurait été escaladée si l'on voulait en croire tous ceux que j'ai vus en Arménie sans exception. Rien de plus plaisant que la ligue qui s'est formée contre le pauvre M. Parrot, dont l'ascension a été si bien prouvée par son propre travail et par l'ascension postérieure de M. Autonomoff. Mais les Arméniens et les prêtres surtout, qui croient religieusement que jamais Dieu n'a permis à âme humaine de fouler le sol sacré où repose l'arche, pas même à saint Jacques, ne peuvent supporter l'idée d'une profanation pareille à celle qu'aurait commise M. Parrot. Ceux même qui ont été avec M. Parrot sur la cime, par cela même qu'ils croient que c'est impossible d'y arriver, nient qu'ils y aient été, et vont même jusqu'à supposer qu'il

(1) Le sommet du Grand Ararat est à 152,000 pieds d'Erivan, 50 verst; Petit Ararat, 163,000 pieds, 54 verst.

y avait encore un bon $\frac{1}{5}$ de la montagne à escalader. Ils sont outrés de ce qu'en Europe on puisse croire aux récits de M. Parrot. Voyez, disent-ils, on prétend que nous mentons, et jamais nous n'avons dit un mensonge aussi *gros* que l'Ararat.

M. Chopin, induit en erreur par l'unanimité des témoignages de ceux qui avaient accompagné M. Parrot, a voulu récuser la véracité du professeur, qui s'en est plaint au ministre du culte à St-Pétersbourg. Le ministre a ordonné de faire une enquête sur les lieux. Le général Pankratiev l'a poursuivie avec impartialité, et certes si l'on n'en voulait croire les procès-verbaux que M. Parrot a publiés lui-même, la chose serait fort douteuse. Dans l'interrogatoire, les soldats avouèrent qu'ils avaient trouvé la croix bien lourde à porter, et qu'ils avaient dit être déjà au sommet pour en être plus vite débarrassés. Mais abstraction faite du caractère de véracité connue de M. Parrot, je le répète, il est impossible de douter, d'après son travail, qu'il n'ait atteint la cime de l'Ararat, et heureusement pour lui, l'ascension de M. Autonomoff a mis le sceau à l'authenticité de ce fait. Cependant j'avoue que tant que j'ai été en Arménie je ne l'ai pas cru.

Par un sacrilége que vous ne pardonnerez sans doute pas, Mesdames, on a changé le harem en caserne, et les braves soldats russes mangent

du *chtchi* et de la *kapousta* (1) dans les chambres où résidaient jadis des beautés géorgiennes, arméniennes, etc., entourées des parfums de l'Orient.

Ce harem est une grande cour, longue de 200 pieds, large de 125 pieds (2). Elle est traversée par un grand canal en pierres de taille, rempli d'une eau courante, avec toutes les dispositions pour s'y laver, s'y baigner. Chaque côté de la cour est fermé par des bâtisses, où l'on ne voit que des appartements plus ou moins brillants. Quatre salons ouverts, dans le genre de celui des glaces, mais moins somptueux, forment le centre des façades. C'était là que les belles se réunissaient autour de leur adorateur; c'est là qu'un geste décidait du malheur ou du bonheur; c'est là qu'on se jalousait, et c'est là que les soldats sèchent maintenant leurs chemises.

Entrez dans ce petit salon, à droite du grand salon qui donne sur l'Ararat. En regardant par cette fenêtre, vous vous retrouvez au bord du rocher de lave, et vous avez au fond du précipice la Zenga. Et voilà de l'autre côté, près du grand pont, la pierre sur laquelle était assis ce pauvre

(1) Deux espèces de soupes aux choux, mets favoris des soldats russes.

(2) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 27.

Géorgien qui contemplait tristement les fenêtres inabordadles du harem. C'est de cette fenêtre que son amante le reconnut, qu'elle se précipita de désespoir et qu'elle alla retomber sur ce saule qui étendait ses rameaux au bord de la Zenga pour recevoir l'infortunée. Vous rappelez-vous ce charmant épisode du roman d'Hadji-Baba que nous avons lu ensemble ? Rien n'est plus vrai. Voyez le dessin que j'ai fait de cette scène, pris de la place où était le sardar Houssein lorsque la belle et trop fidèle Géorgienne se précipita sous ses yeux. Tant d'amour sut le toucher. Ne séparons pas, dit-il, des cœurs si étroitement unis, et il les renvoya comblés de présens en Géorgie.

L'intérieur de la forteresse renfermait deux mosquées. L'une a été convertie en église russe, en y ajoutant ces quatre portiques monotones qu'on retrouve d'un bout de la Russie à l'autre : la seconde, la plus belle en même temps, a été changée en arsenal (1). C'est un luxe de construction que vous ne connaissez pas, Mesdames; toute la façade imitant une mosaïque avec des briques émaillées, est couverte de vases et de guirlandes superbes de fleurs et de pages entières de l'Al-Koran. Vous ne vous faites pas une idée de la beauté et de la richesse d'un pareil édifice. Le

(1) Voyez Atlas, III[e] série, pl. 24.

dôme entier est aussi émaillé et semé d'ornements. L'intérieur, ouvert du côté du nord, est imposant par sa simplicité. C'est là, lorsque nul toit, nulle terrasse, nulle cave, ne résistait à la pluie de feu des bombes innombrables des Russes, que s'était réfugiée une population effrayée, qui supposait que Dieu et Mahomet ne permettraient pas que les bombes des Russes les poursuivissent jusque dans leurs parvis. Tout à coup une bombe perce le dôme et éclate à 10 pieds au-dessus du sol, sur ces milliers de têtes pressées. Qu'on juge de l'épouvante et de la consternation. Dieu les abandonnait; il fallut se rendre, et dès cet instant on capitula.

Ces mosquées ouvertes vers le nord sont pour l'été; on y jouit de la fraîcheur; mais pendant l'hiver, on fait sa prière dans une plus petite mosquée qui est en face, tournée vers le sud.

La grande mosquée de la ville d'Erivan (1) est dans le genre de celle que je viens de décrire, mais beaucoup plus vaste et à triple dôme. Sa cour carrée est plantée de beaux arbres au milieu des fontaines, et ce qui n'est pas mosquée d'hiver ou d'été est occupé par des habitations des hadjis, des mollahs, etc., qu'on entend prier du matin jusqu'au soir.

On ne connaît pas les toits dans ce pays, et

(1) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 23.

le sommet de l'édifice n'est qu'une vaste terrasse sur laquelle j'aime à me promener, parce que je plane sur une grande partie de l'immense caravansérai et du bazar voisin. Mais quelle différence avec Tiflis! Une partie des boutiques est fermée, et le reste est mal approvisionné. Ce qui m'amuse le plus c'est de voir les divers métiers à l'ouvrage, et d'entendre les chaudronniers forger le cuivre en musique : ils ont de longs marteaux d'acier, sonores, de toutes les dimensions et par conséquent de tous les tons, et quand 7 hommes se mettent à battre le cuivre à tour de rôle et à tour de bras, cela fait une harmonie sauvage très-extraordinaire.

Du reste la ville d'Erivan est ce qu'il y a de plus triste et de plus maussade : de petites ruelles tortueuses, bordées de hautes murailles en terre glaise qui cachent les maisons et les jardins, et vous avez tout vu.

Ici la pruderie ou plutôt la modestie des femmes est encore poussée au dernier degré du décorum asiatique. Vous ne voyez jamais qu'un grand fantôme entortillé d'une pièce d'étoffe bleue ou blanche, supporté par deux bouts de pantalons verts ou rouges sur une paire de pantouffles. A peine une légère fente pour les yeux. Si j'étais plus jeune, mon imagination travaillerait et croirait voir partout des houris, et pour faire plaisir à vos demoiselles, j'irais courir les

aventures, escalader les murailles, me cacher derrière quelque laurier afin de contempler quelques-uns de ces célestes traits, et leur en donner des nouvelles. Mais soit dit entre nous, j'ai pour maxime que femme qui se cache est laide, et je ne m'en soucie guère.

Parcourez toute la ville d'Erivan après le coucher du soleil; je suis sûr que vous ne rencontrerez pas deux personnes : il n'y a rien de plus mort le soir que cette ville, excepté un cimetière. Quand le bazar est fermé, l'artiste ou le marchand se retire chez lui, dîne et se couche. Pas de cette poésie d'amitié, de ces réunions, de cette gaîté : chacun vit isolé comme un ours dans sa caverne. Telle est l'affreuse réprobation qui pèse sur une société dont vous ne faites pas le charme et dont vous n'êtes pas les reines.

Climat d'Erivan.

J'ai dit quel fut mon étonnement de trouver un ciel aussi rigoureux en Arménie, au milieu d'une plaine située sous le 40° de latitude. En visitant plus tard les rives de l'Araxe et ses *rapides*, ma surprise cessa. D'après la chute de cette rivière, je pus calculer que le bassin de l'Arménie était élevé de plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer Caspienne. Les tra-

vaux barométriques de M. Parrot ont confirmé pleinement mes premières suppositions; à Etchmiadzin, la hauteur absolue de la plaine d'Arménie est de 2,866 pieds de roi; Erivan la domine encore de 445 pieds : 3,311 pieds sont quelque chose dans les rapports climatiques.

Les hivers d'Erivan sont rigoureux; on prétend que cette rigueur a augmenté par la destruction des forêts. On sait par les anciens historiens qu'il existait dans le bassin d'Arménie des forêts où l'on n'en trouve plus vestige : les peuples nomades turcs et tatares qui sont ennemis de tout ce qui est arbre ont fait sans doute ici ce que les Scythes avaient fait dans le midi de la Russie. Aujourd'hui de quelque côté que l'œil se porte autour d'Erivan, il lui est impossible de découvrir la trace d'une forêt, et cependant le paysage est immense. Rien donc n'abrite contre les vents violents des montagnes.

On dit qu'on a vu le thermomètre à — 26° à Erivan; lors des premières observations que j'y ai faites le 10/22 février, il était, au lever du soleil, à — 12°, et jusqu'au 28, il varia continuellement entre 0 et 6° (1).

(1) Voyez le tableau comparatif ci-joint.

Observations météorologiques comparatives pour le plus grand froid de février, autour du Caucase, 1834.

	GÉORGIE.	ARMÉNIE.	PERSE.	CRIMÉE.	
	TIFLIS.		TAURIS.	KERTCHE.	JÉNISALA, au pied du Tchatirdagh.
	—	—	—	—	—
1				Lever du soleil — 9°	— 7°
2				— 13°	— 10°
3				— 14°	— 14°
4				— 15°	— 15°
5	Lever du soleil — 8°		De — 17° à — 19° 1/2	— 15° 1/2	— 11°
6		Dilijan — 8°	Beau temps.	— 10°	— 7°
7		Tchoubouklou — 20°		0	— 5°
8		K. Karniéghin — 26°		+ 2°	0
9		Kanakir — 15°		+ 4°	+ 3°
10		Erivan — 12°		+ 2°	+ 4°
11		Lev. du sol. — 6° 1/2		+ 1°	— 1/2°
12		— 4°		— 1°	— 2°
13		— 3°		— 3°	— 3°
14		— 1°		— 3°	— 5°
15		+ 1°		— 2°	— 1 1/2°
16		— 5°		— 1°	
17		— 5°		— 2°	
18		— 5°	De — 8° à 0	— 1°	
19		— 4°	Neige, dégel	+ 2°	
20		— 2°		+ 1°	
21		0		— 4°	
22		0		— 4°	
23		0		— 2°	
24		0		— 1°	
25		+ 3°		0	
26		+ 1 1/2°		— 3°	
27		+ 3°		+ 2°	
28		+ 1°		+ 7°	

Il paraît que Tauris est dans le même cas qu'Erivan, et que sa position élevée l'expose à des froids tout au moins aussi intenses. Car lors-

que le froid reprit autour du Caucase une nouvelle intensité au commencement de février 1834, le thermomètre qui ne tomba pas à Tiflis à 8° sous zéro, descendit à Tauris à — 19° ½, et dans la vallée de la Zenga au-dessus d'Erivan à — 26°, pendant qu'à Kertch, à la pointe N. O. du Caucase, il fut à — 15° ½, et à Jénisala, au pied du Tchatyrdagh en Crimée, à — 15°. Ce maximum eut lieu à peu près le même jour, vers le $\frac{6}{18}$ février.

L'hiver de 1831 à 1832 fut en Arménie très-défavorable aux blés ; une bonne partie gela.

Celui de 1832 à 1833 fut si rigoureux que beaucoup d'arbres gelèrent, et que la récolte des pommes, des poires et en général des fruits fut presque entièrement perdue.

Les hivers rigoureux d'Erivan ne modifient en rien les chaleurs de l'été qui sont encore plus insupportables que le froid. Pendant les mois de juin, de juillet, d'août et de septembre, quiconque le peut, quitte la ville et se retire dans les hautes vallées. Toute l'administration se transporte alors dans son camp d'été du Daratchitchak et y attend que le mois de septembre ait ramené quelque fraîcheur dans la plaine (1).

La chaleur se fait sentir plus vivement à

(1) Ce camp d'été, qui est au-dessus de Randamal, est assez élevé pour qu'au mois d'août il y gèle déjà.

Erivan que partout ailleurs qu'à Tiflis, qu'en Géorgie, par exemple ; des masses considérables de vapeurs chargent l'air, en se dégageant de la multitude de jardins que l'on arrose tous les jours. Mais vers le soir, l'air est tant soit peu rafraîchi par les vents des montagnes. Ceux qui soufflent de l'Alaghèze, sont quelquefois d'une violence à faire trembler les maisons ; ils sont sains.

L'humidité et la chaleur engendrent des myriades de mouches et de cousins, qui sont une plaie d'Egypte pour les étrangers ; quelques jours suffisent pour qu'ils deviennent méconnaissables sous les ulcères envenimés produits par les piqûres de ces insectés acharnés.

Le choléra se répandit tout d'un coup à Erivan le 14 août 1830, apporté par un vent putride qui venait de Nakhtchévan où régnait ce fléau. Chacun se sauva, et M. Chopin qui était alors en ville, la quitta en toute hâte pour tâcher d'atteindre le camp d'été; mais il n'était pas encore arrivé le soir à la première station, que déjà le choléra l'avait atteint, lui et ses gens : ils furent tous malades à la mort de vomissements accompagnés des autres symptômes du choléra.

Pour peindre la différence qui caractérise trois des principales villes du pourtour du Caucase, on raconte l'histoire suivante : « Trois Arméniens, l'un d'Astrakan, l'autre de Tiflis, le

troisième d'Erivan, se rencontrèrent quelque part. Le premier dit aux autres : Chez nous, l'on ne saurait distinguer le riche d'avec le pauvre. A Tiflis, dit le second, l'on ne peut distinguer le jeune d'avec le vieux. Hélas! à Erivan, dit enfin le troisième, impossible de distinguer les vivants d'avec les morts.

Si le climat d'Erivan n'est pas favorable aux hommes, il l'est par contre aux arbres fruitiers qui forment le principal revenu de cette ville. Erivan renferme près de 1,470 jardins plantés en arbres ou en vigne. Presque chaque maison a le sien : l'étendue de cette ville paraît avec raison immense à un étranger, relativement à la population qui se monte à 11,460 habitants des deux sexes (1), répartis en 2,751 familles et dans 1,736 maisons.

Les habitants d'Erivan portent principalement leurs soins sur la vigne, sur le poirier, le pommier, l'abricotier, dont les fruits en général sont exquis : les figues et les grenades ne sont qu'une culture secondaire ; les figues de Tiflis sont bien meilleures.

La rudesse de l'hiver force les cultivateurs à enterrer la vigne pendant cette saison : le raisin qu'elle produit est peu juteux, mais doux et

(1) Voyez ci-après le tableau de la population de l'Arménie.

excellent à manger. Le vin violent qu'on en fabrique porte à la tête : on en fait même qui brûle au feu comme de l'eau-de-vie ; il faudrait pouvoir arroser la vigne largement pendant les 15 jours qui précèdent la récolte qui se fait à la fin de septembre. Le vin y est traité comme dans les autres provinces du Caucase. Après Erivan, les localités qui produisent le meilleur sont Etchmiadzin et Parakiar. Les amateurs de ce vin d'Arménie lui trouvent de l'analogie avec le Madère et le Porto. Après ceux d'Iméreth et de Cakhéthie, qui sont rouges et si agréables à boire, j'eus de la peine à me faire à la violence du vin d'Erivan et à sa teinte jaune terne, tirant quelquefois sur le brun, qui est sa couleur générale en Arménie, où l'on ne cultive presque pas de raisins rouges.

Les Arméniens trouvent du profit à fabriquer avec leurs vins, de l'eau-de-vie qu'ils vendent 4 francs 50 centimes la *tounga* ou les 5 bouteilles, tandis qu'une pareille mesure de vin se débite pour le prix d'un franc et demi jusqu'à 2 francs et demi.

L'on exporte les beaux fruits d'Erivan jusqu'à Tiflis, où l'on sait les apprécier : mais la majeure partie sont séchés, surtout les abricots, qui sont devenus un article de commerce. Non séchés, ils se vendent 4 francs la charge de 400 livres

pesant, et séchés, 1 fr. 50 cent. le bathman de 12 livres.

Le plus beau des jardins d'Erivan était celui du sardar, qui est devenu celui du gouvernement : on estime qu'il pouvait rapporter jusqu'à 80,000 fr., en faisant tous les sacrifices de jardiniers et d'entretien, qu'on ferait monter à 8,000 francs. Ce jardin, qui est en face de la forteresse, sur la rive droite de la Zenga (1), au pied des batteries d'Héraclius (2), a été planté d'allées de peupliers par le conseil de quelque Anglais qui résidait auprès du sardar.

On a essayé d'acclimater dans ce jardin le pistachier ; de quatre qu'on y en avait plantés, trois, lors de mon séjour, avaient déjà péri par les grands froids.

On ne connaît à Tiflis qu'un seul pistachier ; encore ne porte-t-il point de fruits.

Le gouvernement a fait faire des essais de plantations de garance dans le voisinage de la forteresse, sur une surface de 1,480 toises carrées. Le jardinier qui était chargé de cette plantation, prétendait qu'en 1834 on en retirerait déjà 100 *bathman* ou 12 quintaux de ra-

(1) Voyez la vue de l'Ararat prise d'Erivan, IIe série, pl. 34.

(2) On a donné ce nom à cette colline parce que le roi de Géorgie, Héraclius II, assiégea de là Erivan.

cines, et que les années suivantes quand la garance serait plus forte, elle donnerait bien les 1,000 bathman ou 120 quintaux, qu'il estimait à 100 francs le quintal.

EXCURSION

A ETCHMIADZIN.

La neige, vers le 1er de mars, avait enfin quitté la plaine de l'Araxe et l'alouette se faisait entendre au milieu des champs fertiles quoique pierreux, quand je me disposai pour mon saint pèlerinage chez le pope de l'Arménie. Le bon général Béboutoff m'avait donné son interprète et un bas officier cosaque pour m'accompagner, et nous fîmes gaîment nos 18 verst jusqu'au monastère.

On traverse un pays d'abord coupé de laves brisées et déchirées à la surface; tout le sol est couvert de pierres, et il est étonnant qu'on y trouve place pour y semer quelque chose.

Les irrigations sans lesquelles rien ne croît, sont très-bien entendues dans ce pays-ci; des endroits destinés à une éternelle stérilité, sont fertilisés par des prodiges de l'art, par des canaux d'un verst de long qui traversent des mon-

tagnes de lave. On en voit un bel exemple dans un petit vallon adossé à des collines de lave qui le séparent du cours de la Zenga, dont on a ainsi amené les eaux par un canal souterrain.

A 5 ou 6 verst du monastère, on débouche dans une plaine très-fertile où les pierres cessent entièrement. On n'y trouve qu'un gros gravier, résidu d'une lave décomposée, de cendres et de débris volcaniques. Cette plaine est en grande partie cultivée, et les débris volcaniques ajoutent à sa fertilité.

Le monastère même s'annonce de loin par la perspective des trois dômes de ses églises, qui surgissent comme des monuments égyptiens sur la plaine, ce qui leur a fait donner par les Turcs le nom d'Utche-Kilissa ou les trois églises. Une quatrième, plus éloignée, ne fait pas groupe avec les trois.

En approchant, d'autres objets se rattachent petit à petit à ces églises et se groupent autour : mais on cherche en vain la grande ville de Vagarchabad, au milieu de laquelle ces trois églises étaient bâties. Elles sont restées ; mais ce qui les entourait dans l'antiquité a disparu et s'est nivelé comme le reste de la plaine ; ce qu'il est facile d'expliquer quand on sait que toutes les maisons et tous les murs dans ce pays sont communément en terre glaise. On laboure ce terrain qui est très-productif. Le seul reste de l'antiquité,

outre les églises, est un grand tas de pierres taillées qu'on dit avoir été une ancienne porte de la ville de Vagarchabad. On la laisse à gauche longtemps avant de trouver les vastes jardins, enclos de murs de terre glaise, du village actuel de Vagarchabad : on peut juger ainsi de la vaste étendue de l'ancienne ville.

A côté des premiers jardins, on voit la première église nommée Ripsimé; plus loin le village de Vagarchabad, semé dans les jardins, n'offre rien de plus attrayant que la ville d'Erivan. De hautes murailles sales qui bordent des ruelles, et l'on a tout vu.

A gauche se présente le monastère, séparé du village par une place libre de 200 pas de large. A juger de ce bâtiment par l'extérieur, il serait impossible de le prendre pour ce qu'il est. On dirait plutôt voir une grande forteresse carrée, avec quatre portes; chaque côté du haut mur de défense est appuyé de plusieurs tours, dont la base seule est en pierre; le reste est en terre glaise (1).

Nous mîmes pied à terre à la grande porte d'entrée, et nous pénétrâmes d'abord dans un long bazar voûté, rempli de marchands et d'ou-

(1) Les fortifications d'Etchmiadzin, telles qu'on les voit aujourd'hui, furent renouvelées par le patriarche ou catholicos Siméon, qui gouverna de 1763 à 1780.

vriers qui, dès la nuit tombante, retournent au village.

A l'extrémité du bazar, nous trouvâmes une seconde porte, dite la porte de Terdat. Une cour carrée qui a 400 pas de long sur autant de large, s'ouvre devant nous, et en face paraît la superbe église ornée de sculptures, qui ressort d'autant mieux, que toute cette cour n'est fermée que par des édifices bas et de peu d'apparence.

Le côté occidental du carré est destiné au patriarche. Celui du septentrion ne présente qu'une longue suite d'arcades au fond desquelles sont les cellules des moines. Le bâtiment méridional est occupé en grande partie par un long réfectoire, dont les tables et les siéges sont en pierres de taille (1) avec un petit dôme à l'entrée, sous lequel se place le catholicos quand il prend part au repas. A l'orient se trouvent encore des logements pour les moines.

La grande cour est entourée de plus petites, dont l'une, entre le réfectoire et le mur extérieur, est destinée aux pèlerins : d'autres servent à l'économie du monastère, ou à quelques objets de fabrication.

(1) Ce réfectoire fut construit par le catholicos Abraham, qui gouverna de 1730 à 1735. Voyez Das russische Arménien, von armenischen Schriftstellern geschildert, par E. A. Herrman. Berlin, 1835.

Mais avant d'aller plus loin, je veux rappeler ici la bonne réception qui nous fut faite. On ne se loue jamais beaucoup de l'hospitalité des moines; mais nous avions de trop bonnes recommandations pour rien craindre. L'évêque Lucas nous donna d'abord pour logement celui d'un évêque absent, où nous fûmes parfaitement bien, et où nous fîmes toilette en attendant qu'on vînt nous chercher pour nous présenter au patriarche Jean.

On nous mena en cérémonie par un grand escalier dans la salle d'audience, où nous le trouvâmes revêtu de sa tiare pontificale et assis sur un fauteuil au milieu d'une douzaine d'archevêques et d'évêques. Nous lui baisâmes la main et il nous donna sa bénédiction; puis il nous fit prendre place et fit lecture de la lettre que je lui avais apportée du général Béboutoff. Tout en me faisant quelques questions, il nous fit servir du thé par ses domestiques en bas rouges. Ce qui l'étonna le plus, c'est que je n'eusse pas été voir le pape à Rome, moi qui venais si loin pour voir le patriarche d'Arménie. Je lui fis répondre que je m'estimais beaucoup plus heureux d'avoir pu recevoir sa bénédiction que d'avoir été à Rome. Cela parut flatter beaucoup son amour-propre. Le patriarche était un homme de bonne mine, d'environ 60 ans, ayant l'air encore très-actif.

Il me congédia bientôt après avec le même cérémonial. La salle qu'il occupait était assez simple ; elle sert pendant l'hiver : en été il a un autre salon d'audience vraiment superbe, dans le goût persan, et dont les murs sont couverts de peintures, d'arabesques, etc. Sa Sainteté m'y mena elle-même pour me le faire admirer.

De retour chez moi, on vint me demander, comme c'était jour de maigre, si je jeûnais aussi ; je fis répondre qu'étant protestant, je n'y tenais pas, et que je n'avais pas de jour maigre pour le moment, et on me servit à l'heure ordinaire, qui est après le coucher du soleil, un excellent souper, tandis que l'archimandrite, qui nous faisait les honneurs, et mon interprète jeûnaient à côté de moi. C'est pousser, je l'avoue, bien loin la condescendance, et je m'aperçus bien que je n'étais plus dans les siècles du fanatisme, dont Chardin se plaignait tant.

Maintenant disons en peu de mots l'histoire d'Etchmiadzin.

Vagharchabad, dans la province de Godaikh sur le K'hasagh, portait anciennement le nom de *Ardimet K'hagha'kh*, c'est-à-dire ville de Diane ; elle fut bâtie par le roi Erovant Ier, 600 ans avant J.-C. Ensuite elle fut appelée *Vartkisi-Avan*, à cause d'un prince arménien Vartkès qui avait épousé la soeur du roi Erovant et qui en devint possesseur.

Tigrane II y fonda une colonie de Juifs 100 ans avant J.-C. et elle devint très-commerçante. Vers la fin du deuxième siècle, le roi Vagarche l'environna de murs, lui donna son nom et y fixa sa résidence. Elle prit aussi le nom de *Nor-K'haghak'h*, nouvelle ville, et fut la résidence des rois d'Arménie jusqu'en 344 (1).

Vers la fin du troisième siècle régnait Khosrov, Arsacide, d'une famille qui avait fourni pendant longtemps des rois à la Perse et à l'Arménie. La branche persane venait d'être exterminée par Ardéchir, qui s'était emparé du trône de Perse. Khosrov ne respirant que vengeance, se préparait à entrer en Perse pour punir l'audace d'Ardéchir, lorsqu'il fut assassiné par Anag, Arsacide, qu'Ardéchir avait gagné (2).

Anag fut le père de saint Grégoire. Ardéchir s'empara alors de l'Arménie, fit mourir tous les Arsacides : il n'y eut de sauvé que Tiridate et sa sœur Khosrovitoukht, enfants de Khosrov qu'Oda Amadouni avait arrachés à leurs ennemis et qu'il avait renfermés à Ani ou à Ghémakh. Tous les partisans du jeune roi s'y étaient aussi réfugiés, et s'y défendirent si bien contre les Persans, que ceux-ci ne purent s'emparer de la ville. Plus tard Ardavast Mantagouni emmena Tiridate à Rome où il fut élevé.

(1) Saint-Martin, Mémoires, etc., I, 115.
(2) Id., I, 302.

Ardéchir et son fils Chapour restèrent pendant 27 ans maîtres de l'Arménie.

A cette époque Tiridate qui s'était rendu recommandable aux Romains par son courage, obtint une armée nombreuse de l'empereur Constantin pour reprendre le trône de ses pères. Il attaqua les Persans, rentra en Arménie et fut reçu avec joie partout comme souverain légitime; il fit même des conquêtes sur la Perse.

Ce fut alors que la famille des Mamigonéans vint de la Chine joindre sa fortune à celle de Tiridate, et commença à jouer le rôle qui l'a rendue si remarquable.

Quoique le roi de Perse eût été défait par Tiridate et chassé hors de l'Arménie, il ne se tint pas pour vaincu, et profita d'un voyage que Tiridate fit à Rome pour rentrer en Arménie. Plusieurs des peuples situés au nord du Caucase se joignirent à lui et franchirent les défilés de ces montagnes. La puissante famille des Seghouniens, qui avait de grandes possessions dans l'Arménie méridionale, augmenta encore leur nombre, en trahissant son roi; le roi de Perse n'eut pas beaucoup de peine à reprendre la plus grande partie de l'Arménie.

Tiridate apprenant tous ces nouveaux désastres, quitta Rome et rentra dans ses états avec le secours des armées romaines. Il repoussa les Persans, envoya dans le midi le prince

Mamgon du Djénesdan pour combattre les Seghouniens et s'emparer de leur pays dont il lui abandonna la possession. Puis il marcha en personne contre les peuples du nord, qu'il vainquit dans une grande bataille et qu'il força à repasser le Caucase. Oda Artavast mourut dans cette bataille.

Tiridate termina le cours de ses victoires en entrant en Perse avec les Romains et en remportant de brillants exploits : il rentra dans ses états chargé de butin, et régna ensuite fort tranquillement pendant 56 ans.

Mais ce ne furent pas seulement ses victoires qui rendirent le règne de Tiridate remarquable. Ce fut sous son règne que l'Arménie se convertit au christianisme, et ce fut dans les murs de Vagarchabad que ce grand changement s'opéra.

Tiridate, imbu des préjugés de Rome, avait d'abord proscrit et persécuté dans ses états la religion chrétienne : peut-être s'y mêlait-il aussi quelque ressentiment particulier. Car après l'assassinat de son père Khosrov, son perfide et lâche meurtrier Anag avait été massacré avec toute sa famille, à l'exception de deux de ses fils, dont l'un fut conduit à Césarée de Cappadoce, où il fut élevé dans la religion chrétienne sous le nom de Grégoire; et ce fut précisément ce Grégoire qui vint prêcher le christianisme à l'Arménie et à Tiridate, qui, selon l'histoire, le

fit jeter dans un puits profond pour le punir de sa témérité. Grégoire resta 13 ans dans ce puits, priant Dieu d'éclairer son ennemi, et professant avec foi et constance le saint nom de J.-C. Je visitai plus tard ce puits célèbre à Khorvirab (*puits sec*, en arménien).

Grégoire ne fut pas la seule victime de la haine de Tiridate pour le christianisme. Pendant qu'il faisait sa triste pénitence, il vint de l'empire romain une dame de race royale, nommée Hripsimé ou Ripsimé (1).

Elle était chrétienne. La chronique géorgienne prétend qu'un des Césars en devint amoureux, et que la crainte qu'inspira à Hripsimé une union impure avec un païen, la porta à s'enfuir et à chercher un refuge en Arménie, où elle arriva accompagnée de sa nourrice Gaïane ou Caïane (2), de sainte-Ninon et de 50 autres personnes. Elle se rendit à Akhal-Khalakhi ou Nor-Khaghakh, nom que portait alors la ville de Vagarchabad, dans ce temps la plus belle du pays et la résidence de rois.

Mais elle n'y demeura pas longtemps incon-

(1) Chronique de Vakhtang V, de Klaproth, II, p. 152 et seq., édit. allem.

(2) Une autre légende dit que sainte Caïane était abbesse d'un couvent d'Italie d'où elle se sauva avec sainte Ripsimé; cette même légende ajoute qu'elle eut la tête tranchée près de l'endroit où sainte Ripsimé fut lapidée.

nue; César apprit le lieu de sa retraite et écrivit exprès une longue lettre à son bien-aimé frère, ami et aide dans l'empire, Trdat ou Tiridate pour lui redemander cette fugitive, et lui recommander de craindre les dieux et d'égorger toutes les autres personnes qui l'avaient suivie.

Tiridate ayant fait chercher Hripsimé, la fit venir devant lui, et à la première vue il fut si épris de sa beauté, qu'oubliant la demande de son bien-aimé frère, il voulut garder Hripsimé pour lui et la contraindre de l'épouser. Mais Hripsimé qui ne voyait dans ce roi qu'un païen tout comme dans Constantin, voulut le convertir, ne parlant de condescendre à ses vœux que lorsqu'il serait chrétien. Tiridate prit cela pour une raillerie et après maints essais inutiles, irrité de la constance de Hripsimé, il la fit lapider sur une des places de Vagarchabad, ainsi que sa nourrice Caïane et toutes les personnes qui l'accompagnaient.

Peu d'années s'étaient écoulées depuis ce barbare massacre, que la conversion de Constantin vint à changer la face des idées. Tiridate qui copiait les Romains, voyant le christianisme en honneur à Constantinople et à Rome, voulut aussi être chrétien, et il fit retirer saint Grégoire de son puits pour écouter ses saintes leçons. Autant sa haine pour le christianisme avait été grande, autant son zèle fut extrême. Il appela

de l'Asie mineure et de la Syrie une foule de prêtres pour convertir ses peuples, fonda des églises, des monastères, etc. La plus grande partie des princes et du peuple suivit son exemple (1).

Saint Grégoire devint le premier patriarche de l'Arménie, et il fonda le premier temple de ce pays à l'endroit où il prétendait que J.-C. lui était apparu. Là s'élevait un temple de la déesse Anahid ou Vénus (2), et soit que ce temple fût converti en église ou que ses matériaux servis-

(1) Ardéchir, fils de Babek, fondateur de la dynastie des Sassanides, détruisit l'empire des Arsacides en Perse, en 226 de J. C. Il fit assassiner Khosrov, roi d'Arménie, par Anag, en 233. Tiridate remonta sur le trône vers l'an 260. Lebeau et S.-Martin placent sa conversion en 276, et sa mort en 314. Voyez Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, éd. S.-Martin, t. I, p. 76 et suiv. Cette date de la conversion de Tiridate ne s'accorderait pas avec la manière générale dont on l'explique, que je viens de rapporter. L'influence seule de Rome et de ses empereurs pouvait engager Tiridate à admettre un culte naguère prohibé et persécuté dans tout l'empire. Constantin ne fut converti qu'en 312.

(2) La religion arménienne, selon M. Saint-Martin, était probablement un mélange des opinions de Zoroastre fort altérées par le culte des divinités grecques. On voyait, dans les temples de l'Arménie, un grand nombre de statues. Les plus puissants des dieux étaient *Aramazt* (Ormouzd), *Anahid* (Vénus), *Mihir* ou *Mithra*. On y adorait encore d'autres divinités inférieures.

sent à la construire, ce fut là que saint Grégoire voulut constater sa victoire sur le paganisme. Cette église fut appelée *Etchmiadzin* en arménien, c'est-à-dire descente du Fils unique, et de nos jours c'est encore l'église patriarcale de l'Arménie.

Tiridate fit ensuite élever deux autres églises à Vagarchabad, sur les places où sainte Ripsimé et sainte Caïane avaient été lapidées. Avec l'église patriarcale, elles ont seules survécu à la ruine de cette grande ville.

Vagharchabad cessa d'être capitale de l'Arménie en 344 : elle tomba alors en ruines ; les patriarches cependant y conservèrent leur siége jusqu'en 452 : plus tard ils allèrent s'établir à Tovin auprès des rois. Ce ne fut qu'en 1441 qu'ils revinrent occuper Etchmiadzin, l'église mère qui a subi bien des révolutions depuis saint Grégoire l'illuminateur. Déjà en 618 elle tombait en ruine, et ce fut le patriarche Gomidas qui la fit restaurer.

Le monastère même ne fut fondé que vers l'an 524, sous Nersès II, vingt-huitième patriarche selon saint Martin, et le vingt-neuvième selon Chardin.

L'église est bâtie en croix : quatre piliers supportent le dôme qui forme le centre de la croix.

Cette église peut servir à l'histoire de la religion, et les changements qui y ont été effectués

ne sont provenus que des innovations qui se sont opérées dans le culte.

L'autel principal, orné d'un dais et de colonnes d'albâtre de Tauris, désigne l'endroit, le vrai *Etchmiadzin*, où J.-C. apparut à saint Grégoire : il est placé au centre de l'église sous le dôme. C'est là d'origine qu'était la table de la cène et des agapes, dans l'église primitive, et aucun autre autel ne décorait alors le reste de l'église, qui était richement éclairée par de grandes fenêtres. Chaque abside même en avait trois. Aujourd'hui, elles sont presque toutes murées, principalement celles des absides, dans lesquelles on a placé des autels obscurs qui les masquent (1).

L'intérieur de l'église est peint à la manière persane, avec de grandes fleurs, on y soupçonne çà et là quelques lambeaux de dorure.

La plus grande partie des nefs est fermée aux profanes par une balustrade ; les moines et les choeurs seuls osent pénétrer dans cette espèce de sanctuaire qui comprend au moins les trois quarts de l'église. Lors des cérémonies religieuses, les moines et les jeunes aspirants vien-

(1) Tous les tableaux des autels ont été peints par un Arménien nommé Nagache Jonathan, qui vivait du temps de Thamas-Kouli-Khan, autrement dit Nadir-Chah, c'est-à-dire après 1736.

nent se placer des deux côtés de l'autel sur deux longues files; le plus âgé, déjà couvert de cheveux blancs, à la tête, et le plus jeune le dernier.

Il n'y a point d'iconostase devant les autels; ce qui rappelle le culte catholique. Les Arméniens sont Jacobites. Les images sont peu nombreuses.

Les façades primitives de l'église étaient bien différentes de ce qu'elles sont actuellement. C'est le seul édifice religieux arménien sur lequel j'aie trouvé quelques traces du style grec. Tout le pourtour de l'église était orné d'une corniche très-simple de goût corinthien avec des caissons. Sur cette corniche s'appuyaient, de chaque côté de l'église, trois frontons, dont l'un, plus élevé, répondait au dôme, et les deux autres aux bas côtés. Chaque fronton était décoré de caissons comme la grande corniche (1).

On a effacé, je ne sais depuis quand, toutes ces apparentes inégalités, qui ne répondaient pas au style goûté en Arménie; frontons, caissons, tout à disparu; il n'en est resté que des lambeaux dans le mur uniforme qui masque actuellement tous les toits, et sur chaque abside on a établi un petit dôme ouvert, sou-

(1) Voyez, pour le style de l'église primitive, Atlas, IIIe série, pl. 7.

tenu par des colonnes sculptées. Ces changements ne sont pas anciens; car Chardin nous dit que le petit dôme de gauche n'existait pas de son temps : qu'il avait été abattu 40 ans avant son arrivée, et que les moines n'avaient pas d'argent pour le reconstruire. Ceux qu'on y voit à présent sont l'ouvrage des patriarches Eliasar et Nahabed (1).

Chardin dit aussi que le superbe clocher placé sur le principal portique et le plus bel ornement de l'église, avait été nouvellement rebâti. Il fut commencé sous le patriarcat de Philippe, qui régna de 1633 à 1655, et terminé sous son successeur Jacob IV. Il est couvert de haut en bas de sculptures très-élégamment travaillées dans un porphyre ponceux rouge, qui est en grande abondance en Arménie. Ce sont principalement des arabesques, des rosettes, dans le style arménien.

L'élégance de ce clocher ressort à côté de la simplicité de l'église dépourvue d'ornements, construite en grande partie en lave noire.

Le dôme à l'extérieur est assez bien orné : c'est un polygone à douze côtés marqués par une demi-colonne appliquée, de goût à peu près corinthien, supportant de fausses arcades, en

(1) Eliasar gouverna de 1680 à 1691, et Nahabed de 1691 à 1695.

ogive ou pointues à la persane. Des croix et un médaillon dans lequel on a grossièrement sculpté une figure de saint, décorent le dessus de chaque fenêtre, pratiquée dans le champ des fausses arcades. Le toit du dôme très-pointu est en pierre (1).

Ce dôme paraît être de beaucoup plus récent que l'église, à considérer ces arcs en ogive et la corniche intérieurement; on peut en faire le tour au moyen d'une galerie très-étroite qu'on y a pratiquée pour y placer des chœurs de voix dans les fêtes.

On a pu juger, par ma description, combien de styles, à différentes époques, ont concouru à rendre cette église ce qu'elle est à présent. Je ne doute pas que la première fondation n'en appartienne à Tiridate. Ce roi, en adoptant la civilisation romaine, avait aussi voulu introduire l'architecture grecque en Arménie. Je parlerai plus tard du superbe palais ionique qu'il fit élever pour sa sœur à Kharni. Mais cette innovation ne fut que passagère, et les Arméniens en revinrent bientôt à leur style. On ne voit nulle part qu'ils aient imité les Grecs. L'église d'Etchmiadzin serait le seul édifice qui ferait exception par ses corniches, ses frontons et ses

(1) Voyez atlas, III[e] série, pl. 7

caissons, et elle ne peut avoir été bâtie que sous Tiridate.

Les dernières constructions datent de l'année 1816, comme en fait foi une inscription que j'ai copiée sur le toit.

Il n'y a pas longtemps non plus que l'on a rétabli les fondements de l'église, opération plus facile qu'il ne paraît au premier abord, car les pierres étant taillées de la manière que j'ai décrite en parlant de l'église de Sion en Khartalinie, il est aisé de les ôter et de les replacer.

Parmi le grand nombre de cloches qui sont réparties dans tous les dômes et clochers de l'église, l'une m'a paru intéressante par son inscription que j'ai copiée et que les moines m'ont dit être du chaldéen. Ce n'est qu'à Paris que j'ai appris que c'était la fameuse formule thibétane ôm, ôm, hrum (oh, oh, amen), écrite en thibétan (1). Comment cette cloche, qui a un pied et demi de hauteur, est-elle venue du Thibet à Etchmiadzin ? Je laisse expliquer cela à de plus

(1) Voyez Journal Asiatique, mars 1831 : Mémoire sur la formule Ommani padme ôm.

Voyez Volney, *Ruines*, p. 344, note p. 87 (r). Aûm ou ôm est formé de trois lettres : *a*, le principe de tout, le créateur Brâhma ; *u*, le conservateur Vichen-ou ; et la dernière, *m*, le destructeur qui met tout à fin, Chiven : on prononce ôm ; c'est l'α et l'ω de la Bible.

savants que moi. Quant aux moines, ils ne savaient pas d'où elle venait.

On a enrichi toutes les nouvelles constructions d'inscriptions arméniennes; quelques-unes appartiennent à des tombes de patriarches. J'ai demandé s'il y en avait d'anciennes, on m'a répondu que l'église avait été tant de fois ravagée, pillée, saccagée, restaurée, que tout ce qui était ancien avait disparu.

Cependant l'une des plus intéressantes a échappé au naufrage; elle est en grec et placée assez haut (20 et quelques pieds) sur la façade extérieure qui regarde le nord (1).

Des deux côtés d'une croix très-simple on lit :

ΙΕΗΣΟΥΖΙΒΙΟΩΑΙΝ.

Dans la légende qui fait le tour :

ΕΝΤΗΕΚΛΗ-ΒΟΗΘΙΠΑ : ΝΙΑΤΟΥΣΕΥΧΟΩ-
ΕΝΟΥΣ-

qu'on pourrait peut-être traduire par : « Dans l'église, le secours est pour ceux qui le demandent. »

A droite et à gauche de la légende se trouve : « Seigneur, aie pitié de ton ancien serviteur; Seigneur, aie pitié de sa foi. »

(1) Voyez atlas, IIIe série, pl. 7.

Dans un cartouche au-dessous sont renfermés les noms de l'auteur de l'ex-voto,

ΔΑΝΙΗΛ ΤΙΡΕΡ ΓΑΡΙΚΙΝΙΣ.

Ce nom ne se trouve pas dans la liste des patriarches ; aucun n'a porté celui de Daniel. Garikinis signifie *de Garin*, ancien nom que portait la ville d'Arzeroum.

Le monastère, en 1834, était habité par 50 moines, par 13 évêques et archevêques et par 2 patriarches. Le plus vieux était le patriarche Ephrem, qui avait déjà atteint sa 82ᵉ année. Sa vie a été bien laborieuse. Envoyé pour desservir les églises arméniennes aux Indes, il fut rappelé dans sa patrie. Nommé patriarche, il a siégé à Saint-Pétersbourg et en Perse. Hors d'état, depuis cinq ans, de pouvoir remplir son poste, étant aveugle et presque entièrement sourd, il a prié l'empereur de nommer à sa place le patriarche actuel Jean.

Ce respectable Ephrem a voulu me donner sa bénédiction ; il m'a reçu dans ses habits pontificaux, m'a fait servir du thé, en a pris lui-même devant moi. Il a encore toute sa présence d'esprit, et sa figure est extrêmement vénérable. J'ai trouvé près de lui l'archevêque Simon, qui avait desservi autrefois l'église de Nakhtchévan, près de Taganrog, et qui boitait encore d'une jambe qu'il s'était cassée en partant de cette ville. Il

prodiguait ses soins au patriarche qui, trouvant bientôt sa tiare monacale décorée de la croix patriarcale en brillants trop pesante, pria qu'on lui donnât son bonnet ordinaire : il n'était plus habitué à la représentation.

Le couvent possède une imprimerie et une bibliothèque principalement arménienne (1). On a commencé à construire à cet usage un grand bâtiment dans l'intérieur même de la cour des patriarches; la façade sera décorée d'une colonnade à l'européenne qui sera d'un effet extraordinaire au milieu de tous ces édifices asiatiques.

J'étais arrivé à Etchmiadzin pendant le carnaval, et je trouvai les environs du couvent ainsi que la grande cour remplis de groupes d'hommes et d'enfants qui s'amusaient à qui mieux mieux : la plate-forme qui entoure l'abside du levant était surtout fort animée. Elle est entourée d'une balustrade d'un goût remarquable : ce sont de longues dalles de lave de 6 à 7 pieds de hauteur sur 3 de largeur, dressées sur un petit parapet bien bas. Chacune de ces pierres est couverte de croix et d'arabesques sculptées en relief; on y lit au haut le nom du donateur, car

(1) Le gouvernement russe a fait toutes les démarches possibles pour chercher à obtenir un catalogue des livres manuscrits et imprimés; il n'a pu encore y parvenir, tant les moines mettent de préjugé à ne pas faire connaître ce qu'ils possèdent dans ce genre.

toutes ces pierres sont de pures offrandes faites à l'église et non des pierres tumulaires. Vingt groupes de jeunes gens jouaient aux osselets parmi ces antiques monuments de la piété arménienne.

A un demi-verst du monastère, j'allai visiter vers le soir l'église de Sainte-Caïane, qui est au S. E. de la grande église. Je passai tout droit par un grand cimetière couvert de tombeaux. La plupart sont en forme de dalles longues ; d'autres ont l'air de sarcophages élevés de 2 à 3 pieds et arrondis par en haut.

On place l'inscription sur l'un des longs côtés.

L'église, qu'on dit dater de Tiridate, mais qui lui est sans doute postérieure de plusieurs siècles, est d'une construction très-simple qui dénote ainsi son antiquité ; elle n'a rien de remarquable que le tombeau vide de la sainte. Du temps de Chardin elle était abandonnée ; aujourd'hui elle est desservie par un prêtre, l'un des moines du couvent. Le portique sert à la sépulture des patriarches.

La troisième église remarquable est celle de Sainte-Hripsimé, à un demi-verst au N. E. du monastère. J'allai la visiter en retournant à Erivan, après avoir pris congé du patriarche Jean, qui me donna encore une fois sa bénédiction, me la donna même sur papier, en lettres dorées et argentées, pour moi et toute ma famille. Je

souhaite à tout le monde la réception amicale qu'on m'a faite. En prenant congé, l'archevêque Simon me recommanda bien de ne pas oublier son nom, et, pour être plus sûr de la chose, il me fit tirer mon carnet et me le fit écrire devant lui en toutes lettres. Il savait bien, disait-il, que je faisais des livres.

L'église élevée en mémoire du martyre de sainte Hripsimé est plus vaste que celle de Sainte-Caïane. Elle est bâtie en forme de croix, avec une coupole au milieu. La forme qu'on retrouve ici a servi de type à une foule d'autres églises; j'ai déjà dit que l'église de Sion près d'Athènes, bâtie par un architecte arménien, paraissait être une copie de celle-ci. Mais l'église de Sion est régulière, tandis que celle-ci semble être l'un des premiers essais de l'architecture sacrée. La voûte du dôme est elliptique à cause de l'inégalité des absides, ce que je n'ai vu nulle part. Si l'histoire a raison d'attribuer cet édifice au règne de Tiridate, il serait fort probable que ce serait l'une de ces premières tentatives que l'on fit sous ce roi et sous Constantin pour placer une coupole sur le centre de l'édifice en croix. Agathangelus, si je ne me trompe, raconte que 81 coupoles s'écroulèrent sous Constantin avant qu'on eût trouvé les justes proportions des pendentifs.

On a imité, dans la coupole, des rayons en re-

lief qui partent de la clef de la voûte. La coupole est basse, mais elle est moins écrasée que celle de Sion.

L'extérieur est aussi remarquable que l'intérieur pour l'histoire de l'architecture; on y voit les premières ébauches de ces grandes niches si perfectionnées à Koutaïs : chaque façade en a deux (1).

On me fit descendre dans un caveau étroit et bas, placé sous le maître-autel : on dit que Tiridate Chrétien fit déposer ici les restes de sainte Hripsimé; on ne me montra que les pierres qui furent tachées de son sang; le reste avait disparu. Les Barbares, qui ont tant de fois dévasté l'Arménie, n'ont laissé que cela dans le caveau; ils ont souillé, éparpillé les reliques, emportant les richesses qui les entouraient.

Le prêtre moine qui dessert cette église m'offrit une collation fort gracieusement, et, très-satisfait, je repris ma route vers Erivan, où je me reposai quelques jours à écrire et dessiner avant de recommencer une nouvelle course.

(1) Voyez la vue et le plan de cet édifice, atlas, IIIe série, pl. 8.

EXCURSION A KARHNI,

A KIEGHART OU AIRIVANK,

ET A

ARTAXATA.

$\frac{8}{20}$ mars 1834.

Je me décidai, quand la saison fut déjà assez printanière, à faire une excursion que je projetais depuis longtemps et qui devait me mener dans une des parties les plus curieuses de l'Arménie.

Je partis accompagné d'une espèce de mehmendar qui devait me servir de guide, et d'un seigneur persan auquel le prince Béboutoff me confia.

Nous voyageâmes d'abord assez en plaine, le long des montagnes, dont les ramifications partent du volcan central du Kieghart-hassar ou

Nal-Tapa double, le point le plus marquant de la chaîne de ce côté-là.

Les dernières ramifications dont nous suivîmes le pied montent à 4 et 500 pieds au-dessus de la plaine de l'Araxe et consistent principalement en porphyre ponceux(1) qu'on exploite pour les constructions du pays. Ce porphyre est recouvert de débris de toutes espèces de lave; quelquefois la cendre volcanique paraît par-dessus.

Plus loin, à peu près à moitié chemin d'Erivan et d'Akbache, plusieurs massifs de lave brisée qui couronnent quelques collines paraissent être les restes de coulées.

Plus bas, sur des couches d'argile feuilletée et d'un grès ou tuf volcanique, s'étendent d'immenses lits de gros galets de pierre ponce, de porphyre, de roches volcaniques, en un mot: on y trouve même de vrais schistes recuits. Ces lits s'étendent sur toutes les ondulations du sol

(1) Pierre ponce à pâte porphyrique d'un rouge de tuile et d'une texture fibreuse tendant à devenir compacte, dans laquelle sont incrustés de petits cristaux transparents d'albit, et de petits fragments tantôt d'une pierre ponce aussi rouge, mais plus visiblement fibreuse; tantôt d'une résinite noire et d'un porphyre rouge brun. La pâte devient blanche au chalumeau et fond par les coins en un verre plein de bulles. (Gustave Rosen.)

comme une couverture; leur épaisseur totale varie de 10 à 20 pieds.

Les galets sont tous enveloppés d'une croûte de 2 à 3 lignes d'épaisseur d'une masse calcaire blanche qui tient aussi lieu de ciment, de façon à ne présenter quelquefois qu'une roche compacte. Quand les débris sont plus petits et la matière incrustante abondante, la roche prend même une apparence calcaire. Ce fait est remarquable parce qu'il prouve que, dans le temps que les volcans du Kieghart-Hassar et du pourtour du lac Sévang travaillaient le sol de l'Arménie, la plaine centrale était encore un vaste lac. Les débris volcaniques lancés dans cette petite mer y ont été arrondis et roulés sous forme de galets par les vagues. Enfin ce ciment calcaire si abondant est une preuve que les eaux de cette mer avaient obtenu une haute température primitivement pour avoir une vertu aussi incrustante. J'ignore si les cendres volcaniques y sont aussi pour quelque chose.

Akbache est à 16 ou 17 verst d'Erivan, à l'entrée de la gorge par où la Karhni-tchai débouche dans la plaine de l'Araxe. De là notre route nous mena, pendant 20 verst, le long de ses rives jusqu'à Karhni. Elles sont encaissées d'abord par deux chaînes de collines de schiste et de grès qui ont l'air recuits et altérés; leurs couches sont

redressées et rompues. Par-dessus se montre une formation d'argile feuilletée et de tuf volcanique (1) dont les couches sont aussi plus ou moins renversées.

A 6 verst d'Akbache on aborde le pied d'une immense coulée de lave qui s'est traînée sur l'argile feuilletée, qui est ici un vrai tuf volcanique. Le torrent s'est arrêté tout à coup, et ses extrémités présentent des talus à pic jonchés d'énormes fragments.

Nous montâmes sur cette coulée de lave (2) qui s'étend jusqu'au-dessus de Karhni. Sa surface ondulée, tourmentée, est couverte de débris de roches volcanisées, scoriacées, dont les pointes bizarres sont disposées par longues digues ou bourrelets. Le torrent a coulé de l'ouest de Karhni, comme nous le verrons plus haut. La Karhni-tchai coule à l'est dans un horrible précipice.

(1) Masse terreuse d'un jaune grisâtre faisant fortement effervescence avec les acides.

(2) Cette lave ressemble tout-à-fait à celle qui borde la Zenga, à Erivan : on n'y voit qu'une masse grise, à cassure inégale, d'une transparence noire par les bords, qui fondent en un verre noir au chalumeau. Elle renferme plus ou moins de ces cellules allongées qui sont tapissées de petits cristaux de mica d'un blanc jaunâtre. Quelques échantillons sont sans cellules ; d'autres sont semés de quelques cristaux isolés blancs brillants, de labrador à ce qu'il paraît. (Gustave Rosen).

Vers le soir, des murailles d'enclos renversées, puis des masures, des canaux d'irrigation abandonnés, et çà et là de plus grandes ruines qui s'élevaient, comme des arbres isolés après l'abatis d'une forêt, nous annoncèrent que nous étions dans la Grande-Karhni, qui fut fondée 2000 ans avant J.-C. par Khégham, qui lui donna d'abord son nom de Khéghamé; son petit-fils Karhnig lui donna ensuite le sien, qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Mais qu'est-il resté de toute la gloire de cette ville célèbre que Tiridate avait embellie parce que sa sœur Khosroviloukhd en avait fait son séjour favori?

A peine descendu de cheval, et logé dans l'une des huttes peu nombreuses qui sont semées parmi ces ruines, je courus rechercher ce magnifique trône de Tiridate dont Moyse de Khorène faisait déjà une si belle description au sixième siècle.

Je trouvai bientôt la forteresse antique de Karhni, suspendue à l'est au bord de la coulée de lave sur la Karhni-tchai. Elle forme un parallélogramme de 2 à 300 pas de long sur un peu moins de large; le côté dont la Karhni-tchai, qui coule dans un précipice de 4 à 500 pieds de profondeur, baigne le pied, est à pic : les deux côtés latéraux, quoique défendus par la nature du lieu et par deux immenses entailles, ont été munis d'une forte muraille en pierres taillées de lave grise supérieurement travaillées.

Le côté opposé à celui de la rivière, le moins défendu par la nature, l'avait été le plus par les hommes : on y reconnaît les fondements des tours, et même l'extrémité N. O. présente les plus grands fragments de ruines qui soient restés debout dans la forteresse. La grande porte, bâtie après l'introduction du christianisme en Arménie, à en juger par les croix dont elle est ornée, en fait partie.

Une grande rue qui partait de là ménait en droite ligne à un autre édifice placé au bord du précipice à l'angle N. E. Un amas confus de pierres de taille, de tronçons de colonnes qui sont écrasées entre les énormes fragments de frise et d'architrave, de superbes chapiteaux semés çà et là ne ressemble guère à un trône, au trône de Tiridate, nom qu'on lui donne. Jamais édifice ne subit une telle révolution.

Le massif de rocher sur lequel on avait placé la forteresse, n'est qu'un amas de débris volcaniques et de coulées de lave qui ont quelque apparence de succession. Du bord du rocher on plane sur la Karhni-tchai qui, dans cet abîme, est étroitement encaissée par deux murailles de colonnes de lave basaltisée, verticales, qui font d'en haut un effet magnifique; vues d'en bas que sera-ce? Ces piliers basaltiques ont plus de 100 pieds de hauteur.

Pour base un massif de lave suspendu sur un

abîme volcanique, et appuyé sur des colonnes basaltiques ; — qui peut croire à l'éternité d'une merveille du monde sur un pareil fondement ? Les tremblements de terre qui sont si fréquents dans cette partie de l'Arménie ont tellement secoué ce bel édifice, qu'il n'en est pas resté pierre sur pierre. Les fûts des colonnes sont en grande partie invisibles ; on voit qu'elles ont cédé les premières, et qu'elles ont été recouvertes par les fragments de l'entablement : preuve que çe n'est pas la main des hommes qui a contribué à détruire cet édifice ; au contraire, le respect des Arméniens est encore si grand pour ces débris, que personne d'entre eux ne voudrait y enlever une pierre, un fragment de corniche pour son usage, encore moins le laisser faire aux autres. Ils ont pillé quelques vieux édifices de la forteresse, mais quant à celui-ci il est si intact, qu'on pourrait reconstruire le temple entier sans qu'il manquât une seule pièce essentielle.

La tradition dit que Tiridate le fit construire par des architectes grecs pour en faire le palais de sa sœur Khosrovitoukhd qu'il chérissait. Cette princesse avait été sauvée seule avec son frère du carnage qu'Ardachir, roi de Perse, fit faire des Arsacides. Quand Tiridate, à l'aide des Romains, eut reconquis son trône, il fit épouser à sa sœur Oda Amadounien, son haza-

rabied, né dans l'Oudic. Il paraît que cet Oda est le même que cet Artavast Mantagouni qui les sauva du massacre.

Voici la disposition de cet édifice, et l'on jugera si ce pouvait être un palais. Il formait à peu près un carré, dont la principale façade avait 34 pieds de long, mesurés par les fondements sous le soubassement. Elle regardait la porte de la forteresse et était soutenue par une colonnade de six colonnes d'ordre ionique ancien, du plus beau style grec. Ces colonnes non cannelées avaient 25 pouces de roi de diamètre (Ker Porter dit 27 anglais); leur hauteur avec l'entablement, était de 22 ½. Tous les membres de l'entablement étaient richement ornés. La doucine sur le larmier avait des têtes de lion. La corniche du fronton était la même que celle de l'entablement. La planche 31 de la IIIe série de mon Atlas donnera une idée de cette architecture mieux que des paroles. J'y ai représenté ce monument dans son état primitif. Le plafond du portique était aussi très-richement décoré.

La façade qui regardait la Karhni-tchai offrait la même répétition que celle de devant, avec quelques légers changements.

Il est impossible qu'un édifice d'à peu près 34 pieds en carré, dont les portiques occupaient une partie, ait été un palais. On y reconnaît un

beau temple grec que Tiridate fit élever en l'honneur de quelque divinité arménienne, soit Ardimet ou Anahit (Diane ou Vénus) à côté de l'habitation de sa sœur dont on voit les ruines à quelques pas du temple ; mais l'architecture en est bien plus simple ; les murailles ne sont que des lits de cailloux liés par un fort ciment. Ce palais n'a pas mieux résisté que le temple, et il a été cruellement dévasté par les tremblements de terre.

Karhni offre encore plusieurs autres ruines ; mais ce sont toutes des églises. Une seule est restée debout ; on l'a restaurée pour l'usage des habitants du village ; toutes les autres ont succombé sous la violence des tremblements de terre. Quelle force il a fallu pour déchirer, comme une feuille de papier, ces énormes murailles !

J'ai dessiné la plus jolie de ces églises, quoique la plus petite ; elle est au N. O. de la ville, et pouvait servir de modèle par l'élégance de ses proportions. Saint Jean-Baptiste Garabied en était le patron ; son nom se lit à côté de l'église sur un monument en forme de niche, couvert d'inscriptions arméniennes qui lui était consacré.

On compte 8 verst de Karhni à Kieghart. Deux chemins, aussi mauvais l'un que l'autre, s'offrent à votre choix ; ou vous montez immédiatement sur une coulée de lave qui ne recouvre qu'en

partie celle sur laquelle est bâti Karhni; ou vous suivez d'abord le pied de cette coulée jusqu'à ce qu'elle encaisse assez étroitement le lit de la Karhni-tchai, pour qu'on soit obligé de l'escalader. Par ce dernier chemin on passe à côté d'une superbe source qui jaillit sous la coulée de lave et qui forme déjà à sa sortie un ruisseau très-abondant, l'une des richesses de Karhni. Sa température, le 9 mars, était de 6°.

Monté sur le sommet inégal de la coulée de lave, nous eûmes bien de la peine à passer à travers les neiges qui étaient encore entassées sur toute cette partie des montagnes : les chevaux en avaient jusqu'au ventre : les sommités de quelques arbustes, maigres et rabougris, se montraient çà et là.

Pour arriver au village de Bourdit, nous redescendîmes par l'escarpement de la coulée de lave jusqu'au fond d'une chaudière de roches volcaniques où passe la Karhni-tchai.

De Bourdit au monastère, on ne compte que 2 verst : nous laissâmes nos chevaux au village pour continuer notre pèlerinage à pied par un très-mauvais chemin, au milieu des blocs de roches éboulées et sur une pente très-escarpée.

Ici le vallon de la Karhni-tchai, près de ses sources, s'encaisse de plus en plus. Des bancs de roches volcanisées mêlées de coulées de lave, s'élèvent à pic, entassées les unes sur les autres

comme des étages. Leurs flancs déchirés, leurs crêtes crénelées sont suspendus sur l'abîme. Des rangs entiers d'aiguilles et d'obélisques, plus grands que ceux d'Egypte, couronnent des corniches menaçantes; des antres caverneux minent çà et là le pieds des roches. Ces parois sont rouges de feu, de tuiles, jaunes, noircies, brunes, grises ; toutes ces couleurs sont mêlées. On peut juger de l'effet que doivent produire en été ces murailles sur les lambeaux de plate-formes de verdure qui se sont risquées au milieu de ce chaos.

Quelquefois un massif d'une centaine de pieds de hauteur s'est détaché de la roche principale et est resté appuyé comme une sentinelle au pied d'une tour.

Au fond de la vallée, sur les pentes, tout est bloc écroulé, roc brisé. Quelques arbustes se montrent semés par bouquets le long du ruisseau.

Tel est le paysage grandiose et sévère qui prépare la pensée à l'abord de ce saint monastère. Vous ne le voyez pas d'abord. Mais tournez cet angle à travers un chaos de blocs redressés, et vous l'apercevrez dans le fond de la vallée. Vous distinguez ce qui est visible des édifices, acollés contre un rocher et occupant une étroite terrasse ménagée par la nature et

suspendue sur le précipice de la Karhnit-chai (1).

Bientôt vous voilà à la porte d'entrée, grande, décorée de croix : à droite se présente un long bâtiment où étaient les cellules des moines, etc. à gauche, vous avez devant vous un grand édifice en pierres de taille de lave grise, très-simple à l'extérieur.

Vous entrez par une seule porte à l'ouest, et vous vous trouvez dans un premier sanctuaire ou oratoire d'un travail remarquable (2).

Sa forme rappelle l'église d'Etchmiadzin. Quatre grosses colonnes d'un travail oriental avec de lourds chapiteaux, d'énormes bases, en forment le centre, et supportent une coupole carrée ornée de caissons d'un travail magnifique et presque unique dans son genre. Par là pénètre la seule lumière qui éclaire le sanctuaire. On y retrouve le type ancien des formes arabes ou mauresques dont les Turcs et les Persans ornent leurs niches et quelquefois leurs voûtes.

Huit autres cintres, qui reposent sur ces colonnes partagent le reste de l'édifice en huit voûtes; quelques-unes sont en plein-cintre; d'autres sont plates, décorées de caissons, et d'autres ornements supérieurement exécutés.

(1) La vue générale du monastère de Kieghart, IIe série, pl. 35, a été prise de là.

(2) Voyez atlas, IIIe série, pl. 16.

Mais on reconnaît bien ici le goût fantastique oriental que j'avais déjà signalé dans plusieurs édifices de l'Iméreth, comme dans l'ancienne cathédrale de Koutaïs, etc.; pas un chapiteau ne se ressemble pour le travail; il en est de même des voûtes et des autres détails; la symétrie n'est conservée qu'en gros et pour les grandes dimensions.

Plusieurs longues inscriptions couvrent çà et là les murailles; les anciens Arméniens ont été, de tous les peuples, ceux qui ont le plus prodigué ce genre de monument; il y aurait de quoi faire un livre de toutes celles qui sont semées de tous côtés à l'extérieur et à l'intérieur du monastère. Ce que j'admirai le plus ce sont deux croix d'un travail très-achevé, sculptées des deux côtés de la porte.

Une porte qui correspond à celle d'entrée conduit de ce premier sanctuaire ou oratoire dans l'église même. Elle est bâtie en forme de croix à côtés très-courts. Il n'y a qu'un chœur semi-circulaire auquel on monte par quatre à cinq marches de côté, comme à Etchmiadzin. On y conservait naguère la fameuse lance sacrée qui a donné son nom au monastère et dont Tavernier a fait graver un dessin. Elle se garde aujourd'hui à Etchmiadzin, où c'est une des principales reliques.

L'église est éclairée en grande partie par un

dôme élevé, et n'a pour ornements que de longues inscriptions sur ses murailles. Je suis persuadé que l'histoire d'Arménie gagnerait beaucoup, si quelqu'un voulait se charger de les copier et de les publier; mais il faut être Arménien pour cela, et déjà on aurait pour plusieurs journées de travail à les relever.

Toute l'église et même la coupole sont en pierres de taille de lave grise.

Tels sont les édifices construits à l'extérieur du rocher; à quoi j'ajouterai que cette singulière disposition d'un grand sanctuaire ou oratoire semblable au pronaos des anciens qui précède le lieu très-saint ou la vraie église, se voit assez souvent en Arménie : je l'ai observée même dans une église arménienne d'Elisabethpol ou Gandja. Pour décrire maintenant les églises et sanctuaires taillés dans le roc vif, rentrons dans l'oratoire.

Au fond, du côté du nord, vous voyez déjà le rocher taillé servir de muraille, et deux portes s'ouvrent devant vous. Si vous entrez à gauche, vous trouvez deux pièces consécutives qui ne sont en petit qu'une répétition d'un vestibule avec une église. Le vestibule n'a que 8 pas de long et de large, et il n'est éclairé que par une coupole en entonnoir, ornée d'arabesques, qui traverse la voûte supérieure du rocher. Deux arcades ou niches, séparées par des piliers, ren-

ferment plusieurs tombeaux de saints fouillés et brisés (1).

Je copiai au-dessus de ces arcades un bas-relief allégorique grossièrement sculpté et représentant une tête de chèvre tenant dans la bouche le milieu d'une corde, dont les deux bouts retiennent par des colliers deux lions en regard l'un de l'autre. Au milieu, sous ces figures, un aigle aux ailes étendues porte dans ses serres un agneau. Toutes ces figures rappellent celles qu'on voyait à Koutaïs sur les chapiteaux et sur les murs de la cathédrale. Les murs sont aussi recouverts d'inscriptions.

Une porte, tournée à l'est, s'ouvre dans la petite église exactement copiée sur le plan de la première, et éclairée aussi par un dôme conique orné d'arabesques. Grand nombre d'inscriptions.

Que les temps sont changés, disait Abner; je pouvais aussi le dire, en voyant ce saint lieu si désert, si dépouillé, lui qui regorgeait jadis de richesses et d'offrandes faites à ce morceau de l'arche de Noë qu'on y conservait si soigneusement, et qui se trouve actuellement à Etchmiadzin.

L'autre porte de l'oratoire conduit dans une espèce de petit vestibule éclairé par un dôme,

(1) Voyez atlas, IIIe série, pl. 11, chapelle des Lions, avec le relief décrit ci-après.

et remarquable par une belle source qui alimentait jadis le monastère, et qui, abandonnée aujourd'hui, gèle au fur et à mesure et remplit une bonne partie de cette pièce, de façon qu'à peine pus-je y entrer en me traînant sous la porte.

Pour visiter une dernière pièce, il faut sortir de ce corps de bâtiment et remonter le long du rocher qui le domine : on trouve bientôt une grande porte et un étroit corridor taillé dans le roc vif : les parois en sont couvertes de croix sculptées : au fond l'on trouve un sanctuaire ou oratoire un peu plus petit que le premier, mais dans les mêmes proportions : il est soutenu par quatre colonnes du même style; les voûtes sont unies ainsi que la coupole qui seule fournit la lumière nécessaire à l'église (1).

Je copiai sur l'un des piliers une inscription en belles lettres arméniennes, un peu enlacées les unes dans les autres.

En voici la traduction faite par M. Kourganof en arménien cursif et en français par le prince Béboutoff.

« Par l'aide de Dieu, moi et Agacks, fils de .... et mon épouse Roussoukana, nous avons taillé dans le roc vif cette chapelle pour la paix de nos âmes et de celles de nos enfants

(1) Voyez atlas, IIIe série, pl. 11, oratoire de Surkis.

. . . . de nôtre propre revenu, et dans ce travail le prêtre Sarkis nous a aidé, l'an 737 de l'ère arménienne (1288 de J.-C.). »

Tous ces édifices souterrains sont taillés dans un tuf volcanique ou conglomérat porphyrique, très-dur, grisâtre ou blanchâtre avec de grandes taches, consistant en une masse terreuse dans laquelle gisent une quantité de petits morceaux angulaires d'autres roches, la plupart de porphyre (1). Cette roche a beaucoup d'analogie avec celle de Vardzie.

Telles sont les différentes églises et chapelles du célèbre Kieghart, qui s'appelle aussi Aïrivank, le monastère de la Caverne, qui fut fondé par saint Grégoire : tous ces édifices, autant ceux qui sont hors de terre que ceux qui sont taillés dans le roc, sont parfaitement conservés quoique abandonnés depuis maintes années; il en est de même des cellules du monastère, qui sont en bon état, et à peu de frais on pourrait fort bien les rendre habitables : elles sont plus ou moins grandes et pourvues de cheminées. C'est ce que je racontai au comte Rosen à mon retour à Tiflis, lui témoignant combien je regrettais que de pareils monuments fussent délaissés et abandonnés sans soins aux intempéries des rigoureux hivers de ces vallées, qui les entame-

(1) Description de M. Gustave Rosen.

ront bien un jour ou l'autre si l'on ne répare les toits, les voûtes, etc. Le comte m'assura que c'était bien son intention d'y envoyer une colonie de prêtres arméniens ; mais que toute la difficulté venait de ce que le patriarche voulait que ce fût le gouvernement qui pourvût à leur entretien ; tandis que le gouvernement disait que c'était au patriarche et au clergé à le faire. Je ne sais ce qui s'est fait depuis lors ; mais certes, malgré le froid pénétrant qui m'empêchait souvent de tenir mes crayons, je ne pouvais me lasser d'admirer toute cette richesse d'architecture au milieu de ce chaos sauvage.

J'allai aussi visiter les ermitages qui sont taillés dans le pied du rocher au-dessus du monastère, et qui ne témoignent pas moins de patience que tout le reste : l'une de ces petites cellules, taillée tout entière dans un bloc écroulé, m'a présenté la plus longue inscription que j'aie vue en Arménie ; car tout ce qui est paroi extérieure n'est qu'inscriptions en petites lettres et de différentes mains. Je recueillis là les principaux échantillons de roches que j'ai rapportés de mon pèlerinage à Kieghart. Ce sont, selon M. Gustave Rosen :

1° Un porphyre à pâte terreuse d'un rouge de tuile et à très-petits cristaux blancs d'albite qui se sont formés dedans.

2° Un conglomérat porphyrique, consistant

en une masse terreuse grise dans laquelle gisent des fragments angulaires plus ou moins grands d'autres espèces de porphyres, principalement d'un porphyre de résine ou résinite noire qui renferme de très-petits cristaux blancs de feldspath.

3° Une masse très-poreuse d'un noir grisâtre dont les parois des cavités sont couvertes d'une substance blanche ou d'un blanc verdâtre.

Nécessité fut de m'en aller; car personne ne voulait plus rester avec moi; tous mes compagnons s'en retournèrent à Bourdit, et il ne resta plus avec moi qu'un habitant du village qui me pressa d'en faire de même. Ce ne fut qu'en soupirant que je le suivis chez un habitant du village qui voulut absolument m'offrir une collation, que j'acceptai avec plaisir pour avoir au moins le temps de me réchauffer. Je trouvai les demeures de ces Arméniens un peu différentes de celles que j'avais vues ailleurs; elles se chauffaient, comme je l'ai déjà raconté plus haut en parlant des ruines d'Ouplostsikhé, par le moyen de grandes couptchines ou amphores en terre cuite enterrées dans l'aire de l'appartement; on y fait du feu le matin; on y cuit du pain ensuite; puis l'on recouvre la bouche de ce four avec des planches et des pierres plates, et c'est la place d'honneur : on y dort, on y mange, on y cause, et il y fait chaud parce que

l'appartement étant séparé des étables et bien fermé, il ne se perd pas de chaleur. La lumière ne vient que par un trou au plafond, qui sert de fenêtre et de cheminée, et qu'on bouche soigneusement le soir avec de la paille pour avoir plus chaud.

En m'en retournant le soir à Karhni, j'eus bien de la peine à me tirer des neiges : je me perdis même une fois dans un ravin avec mon cheval. Heureusement je reçus à temps du secours de mes guides.

A peine arrivé à Karhni, je profitai encore des dernières lueurs d'un crépuscule brumeux pour courir aux ruines du trône de Tiridate, et je me mis aussitôt à mesurer, à dessiner, tant que le moindre petit jour me permit de distinguer la pointe de mon crayon. Pendant ce temps, mes hôtes ne savaient ce que j'étais devenu; après avoir rôdé depuis l'aube du jour par le froid et les neiges, ils ne pouvaient concevoir quel génie me poussait à errer encore pendant la nuit. A la fin ils me découvrirent très-occupé au milieu de mes décombres, et rassurés, ils retournèrent chez eux après avoir placé deux garçons vigoureux à quelque distance de moi pour veiller à ma sûreté. Ce ne fut qu'en m'en retournant que je m'aperçus de leur présence, et bien heureux fus-je de les avoir pour me défendre contre les chiens du village qui sont en général si méchants

dans ces vallées écartées, et dont la fureur augmente à l'approche de la nuit.

A peine le point du jour se faisait-il remarquer sur l'horizon, que je me trouvai déjà au milieu de mes ruines, et je ne voulus les abandonner que lorsque j'eus rebâti tout mon temple sans qu'il me manquât une seule pièce; tel ainsi qu'on peut le voir dans le dessin que j'en ai fait.

J'appris une chose à Karhni qui me chagrina un peu contre mon seigneur guide. — On lui avait recommandé de me mener directement à Karhni par le chemin de la montagne pour que je puisse voir le fameux Okhtchapert avec ses milliers de grottes taillées aussi dans des roches volcaniques. Il s'était ensuite excusé lorsque je remarquai à Akh-bache qu'il m'avait fait prendre un autre chemin, sur les neiges, les difficultés du trajet, etc. Mais à Karhni, j'appris qu'il m'avait trompé, et que notre seigneur avait voulu ménager un peu ses chevaux. J'en fus très-contrarié parce que voulant visiter Ardachar, je fus obligé de m'en retourner par le même chemin et de le voir deux fois, ce qui ne serait pas arrivé en passant par Okhtchapert; il faut s'attendre toujours à quelques petits mécomptes dans ce monde. J'en eus encore un ce jour-là, par la presse où était notre seigneur de me mener à ma destination, de me quitter, et de s'en retourner chez lui.

Je lui avais bien expressément recommandé de me faire passer par Tovin, l'ancienne capitale de l'Arménie. Un peu au-dessus du Haut-Akh-bache, nous traversons la Karhni-tchai; nous longeons un canal qui la saigne et qui passe sur le dos d'une colline de schiste etde grès; nous descendons avec le canal dans une grande vallée circulaire, très-fertile et coupée de toutes parts de canaux, d'irrigations qu'alimente la Karhni-tchai. Au milieu de cette plaine nous approchons d'un village; nous y entrons et l'on me dit voilà Tovin. Je suis stupéfait. Rien que des huttes de terre glaise et de cailloux, qu'on abandonne l'été; pas la moindre trace d'antiquité; pas une pierre même qui ait l'apparence d'avoir été taillée. J'avais beau dire à mes guides qu'il est impossible que ce soit l'ancien Tovin; ils m'assurent que oui, et, sans obtenir de meilleurs résultats, je suis obligé de les suivre, me disant en moi-même que Tovin était sur une colline; celui qu'on me montrait était dans la plaine. L'ancien Tovin avait été préféré à cause de la salubrité de son climat par les rois, qui abandonnèrent Ardachar à cause de son insalubrité pendant l'été; et ce malheureux village qu'on me donnait pour Tovin, touchait presque à Ardachar et était presque aussi mal-sain. Enfin Tovin était au bord d'une rivière qu'on

appelait la Medzamor, auparavant Achad, et que Saint-Martin supposait être la Karhni-dchour ou rivière de Karhni ; et par ce petit Tovin actuel, il ne passait qu'un canal. Certes on se moquait de moi : M. Chopin m'apprit qu'en effet on m'avait montré ce petit Tovin pour le grand, qui est beaucoup plus loin sur une montagne en remontant la vallée.

J'en fus pour ma bonne volonté.—Je me consolai en allant visiter une autre grande ruine où je retrouvai les traces d'Annibal encore mieux conservées que sur nos Alpes.

Mon seigneur prit gracieusement congé de moi dans un village qui est à quelques centaines de pas du vaste emplacement d'Artaxata, et je me trouvai à mon aise, seul avec mon Mehmendar ou Djiperkhan, bien résolu de faire à présent à ma volonté.

Je courus aux ruines et je me rassasiai de cette vastitude; car jamais je n'avais rien vu de pareil en étendue et en dévastation (1).

Strabon dit (2) qu'Artaxata fut bâti d'après le plan qu'en donna Annibal à Artaxès, qui en a fait la capitale de l'Arménie. Cette ville se trouve

(1) Voyez, pour avoir une idée de la position d'Artaxata, le plan des ruines de cette ville, Ire série de mon atlas, pl. 20.

(2) Lib. XI, p. 508, édit. Basil.

dans l'enceinte d'une sinuosité en forme de presqu'île qu'entoure l'Araxe, et cela si avantageusement, que l'entourage du fleuve tient lieu de muraille, excepté dans l'endroit où est l'isthme : cette place est formée par un fossé et par un rempart : la contrée d'alentour s'appelle Araxinienne.

Cette ancienne capitale de l'Arménie était au confluent de l'Araxe et de la Medzamor. Ne trouvant plus l'Araxe autour des murailles ruinées d'Artaxata, on a dit que ces vastes décombres ne pouvaient pas être celles de cette ville, sans se douter que le cours de l'Araxe pouvait avoir changé; ce qui est vrai. Car ce fleuve inconstant, las de baigner des murs abandonnés, est allé promener ses ondes rapides à une centaine de verst plus au sud. Nous verrons plus tard que rien n'est plus facile à ce fleuve que de changer son lit dans une plaine unie comme une table, très-peu élevée au-dessus de ses eaux, sillonnée de canaux qui la coupent dans tous les sens, et qui peuvent, dans les inondations, guider le courant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; d'ailleurs tout le sol de cette plaine est si meuble, si peu consistant, que rien ne doit nous étonner des erreurs d'un fleuve comme l'Araxe.

Ardachar consistait en une citadelle ou forte-

resse placée à l'extrémité nord de la vaste enceinte de la ville.

La forteresse avait la forme d'un demi-cercle dont la corde était tournée vers l'extérieur de la ville. Elle avait 1,350 pas de tour ou un verst par le sommet intérieur du rempart, ou de la muraille, qui était construite en briques liées avec de la terre glaise. La muraille, de 50 en 50 pieds, était fortifiée par une demi-tour ou plate-forme semi-circulaire. Une seconde muraille, éloignée de 50 pieds de la première, l'entourait complétement avec la même disposition de plate-formes, en faisant une assise générale d'une quinzaine de pieds au-dessous du mur intérieur. Un grand fossé, maintenant en grande partie à sec, jadis alimenté par la Medzamor ou peut-être par l'Araxe, faisait le tour de la forteresse.

Au centre s'élevait le palais royal, bâti en briques, aujourd'hui amas ou plutôt colline de déblais d'une trentaine de pieds de haut et de 70 pieds de long et de large par le sommet.

Les habitants du pays racontèrent à Chardin (1), qui ne visita pas lui-même ces ruines, que l'on voyait à Ardachar les restes du palais de Tiridate; ajoutant qu'il existait même encore un fronton de ce palais qui n'était qu'à moitié

(1) Chardin, I, 261, in-folio.

ruiné : qu'on y trouvait quatre rangs de colonnes de marbre noir de neuf chacun : que ces colonnes entouraient un grand monceau de marbres ouvragés, et que les colonnes étaient si grosses, que trois hommes n'auraient pu les embrasser.

Il est bien clair que Chardin lui-même n'a rien vu de tout cela, et c'est pour cette raison que je suis porté à croire qu'il confond ici le Takh-Terdat ou trône de Tiridate d'Artaxata avec celui de Karhni : car d'après la direction de sa route vers Nakhtchévan et l'énumération des endroits par lesquels il a passé, sans se presser, à moins d'avoir eu les yeux bandés, je ne conçois pas comment il n'aurait pas vu des restes aussi remarquables, tant sa route passait près de là, tant ces objets auraient dû être exposés aux regards au sommet de ce tertre, au milieu d'une plaine uniforme.

Ceci néanmoins n'est qu'une simple supposition de ma part; car il a existé à Artaxata, comme à Karhni, les traces d'un palais remarquable.

Tavernier qui place cette ville très-exactement entre Korvirab et Erivan, dit qu'au milieu des ruines se voyaient les restes d'un grand palais. Plus loin il raconte que dans les plaines qu'on traverse le second jour en se dirigeant vers Nakhtchévan, il se présentait au midi, à une lieue du grand chemin, une butte qui était

apparemment un ouvrage de l'art, et que couronnaient de grandes ruines qui témoignaient de l'existence d'un magnifique château. Il ajoute que c'était là que les rois d'Arménie allaient prendre le divertissement de la chasse, particulièrement pour la grue et pour le canard.

Nul doute qu'il ne parle ici d'Ardachar.

Mais comment se fait-il qu'aujourd'hui il ne reste pas le moindre vestige de ruines aussi remarquables? Y aurait-il quelque vérité dans la tradition qui prétend qu'un sardar d'Erivan fit emporter toutes les pierres qu'il put trouver à Ardachar pour des constructions de la forteresse d'Erivan. C'était faire venir de bien loin (de 40 verst) des pierres quand on en a si près.

La ville même d'Ardachar avait à peu près 7000 pas de tour, et était défendue comme la forteresse par une double muraille en partie en briques et en plus grande partie en terre glaise, tirée du fossé. Il n'y a pas de traces visibles de grands édifices, excepté quelques fondements de murailles et les ruines d'une petite église.

Vers le sud, au centre du vaste rempart, je trouvai une dizaine de collines tumulaires formées uniquement de débris de vases et d'ossements brûlés. Elles ont de 15 à 20 pieds d'élévation. La poterie de ces vases dont je ne déterrai que des fragments, me parut fort remarquable en ce qu'elle était vernissée, émaillée

comme notre poterie ordinaire, de dessins jaunes ou verts (1). Tous ces vases ayant servi à des usages funéraires que l'introduction du christianisme en Arménie à fait disparaître, étaient antérieurs au troisième siècle de notre ère. Je ne sache pas qu'on ait trouvé nulle part de la poterie ainsi vernissée plus ancienne que celle-ci, car ni Panticapée, ni la grande Grèce, ni le nord de l'Allemagne, si riches en urnes de tous genres, n'en ont offert d'exemples.

Parmi ces débris vernissés s'en trouvaient d'autres non vernissés, mais ornés de dessins en relief.

Quelques murailles qui liaient ces collines funéraires entre elles, renfermaient des jardins plantés d'arbres, dans les bas-fonds.

Le beau quartier de la ville était entre ces collines et la forteresse : la partie qui s'étendait au sud vers l'Araxe était occupée par des jardins.

Voilà ce que je trouvai de cette grande ville

(1) La couleur générale, qui est ordinairement verte, ayant été appliquée, on a gratté dessus, avec un instrument quelconque, les dessins et arabesques dont on voulait orner le vase, puis on a rempli les places grattées avec un autre émail plus foncé qui paraît comme en creux, tandis que la teinte générale est en relief. Ce creux et ce relief se remarquent facilement au simple toucher.

EXCURSION
A KOULPÉ, A TIGRANOCERTE,
A AMARAT, SUR L'ARARAT,
A KHORVIRAB ET A NAKHTCHÉVAN.

13 mars 1834.

De retour de mon pèlerinage à Kicghart, le général Béboutoff me donna quelques jours pour me reposer et pour mettre en ordre mes matériaux nouvellement acquis, après quoi il me proposa de l'accompagner dans une tournée qu'il allait faire jusqu'à Koulpé, à l'extrême frontière de l'Arménie vers la Turquie. Combien je me réjouissais de cette nouvelle excursion qui devait me faire connaître jusqu'à ses confins cette magnifique plaine de l'Arménie centrale et tant de monuments de l'antiquité. Cependant, ce ne fut pas sans attendrissement que je quittai cet Erivan, qu'on se représente si triste, et où je venais de passer plus d'un mois si heureux, si

bien, grâces aux soins du général et de M. Chopin, qui firent tout ce qui dépendit d'eux pour m'en rendre le séjour agréable. Dès le premier jour, le général me dit : « Je sais que vous êtes ici pour travailler; je ne veux point vous gêner; je vous donne toute la journée; dessinez, écrivez, visitez la contrée : mais quand vous serez fatigué le soir, venez vous délasser auprès de moi, et nous ferons de notre mieux pour passer avec agrément la soirée en attendant le souper. » Ainsi dit, ainsi fait.

Après avoir pris mon thé le matin, je passais la matinée à explorer ce que le château, la ville, les environs avaient de plus curieux, dessinant, faisant des remarques, etc. Vers une heure, nous nous réunissions pour dîner; après quoi chacun se remettait à son travail jusqu'à l'heure du thé, vers les 7 ou 8 heures du soir, on se disait alors la journée close, et j'allais m'établir chez le général, où je trouvais souvent M. Chopin ou un oncle du général, M. Thomas Kourganof, zélé pour la littérature arménienne et qui avait lu tout ce que le pays pouvait lui offrir pour l'étude de la géographie et de l'histoire de sa patrie; c'était un homme doublement précieux pour moi. Aussi nos soirées avaient quelquefois l'air d'une petite académie arménienne : on y discutait tout ce qui pouvait m'intéresser, et tout ce qui m'avait embarrassé sur ma route. Combien

ne dois-je pas de ma science à ces heures fortunées. On se mettait aussi quelquefois à mes inscriptions géorgiennes et arméniennes : petit à petit M. Kourganof et le général me traduisirent ces dernières ; ce ne fut pas sans peine et sans de nombreuses hésitations, oubliant quelquefois que le souper nous attendait à 11 heures du soir. Le repas était l'heure de délassement ; plus de soucis, plus d'inscriptions. Telle était ma vie d'Erivan.

Cette régularité ne fut troublée que vers la fin de mon séjour ; nous étions en carnaval, et les *blini* (1) russes se mangent à Erivan comme à Pétersbourg ; ce fut le tour de chacun des employés de fêter la société, et le général termina cette série de repas par un grand dîner et par une représentation de danseurs et de faiseurs de tours de force allemands, après quoi le carnaval fut enterré et le lendemain nous partîmes pour notre excursion.

Notre société, composée du général, de son secrétaire, de M. Thomas Kourganof, de M. Pierre Sialski, chef des douanes de l'Arménie et de moi, était suivie d'une escorte de quelques cosaques et de trois à quatre domestiques avec le bagage porté à dos de cheval ; quant à notre cuisine, et à tout ce qui tient aux premières néces-

(1) Petites omelettes.

sités du voyage, le général avait quatre vigoureux mulets destinés à cela, et tout était si bien arrangé, si bien disposé, qu'au premier signal de halte tout était sous la main. La vaisselle, les verres, les ustensiles de cuisine, les vivres étaient disposés dans des caisses faites exprès, où chaque chose avait sa loge et son coin. Chaque mulet portait deux de ces caisses.

Notre route nous menait par Etchmiadzin où nous ne nous arrêtâmes qu'un instant pour recevoir la députation des moines du monastère qui venaient féliciter le général à son passage.

Nous poursuivîmes notre route toujours à travers une plaine dont rarement quelque ondulation vient couper l'uniformité : le fond de la plaine est glaiseux; ça et là elle est semée de cailloux roulés de lave.

Nous passâmes à peu de distance d'Etchmiadzin la rivière de Kharsakh, coupée en mille canaux qui vont arroser les domaines du couvent et du village de Vagarchabad.

L'Alaghèz se présente au nord de cette belle plaine à gauche; de son cratère ou de ses flancs ont coulé tous les torrents de lave qui s'avancent plus ou moins comme des promontoires dans la plaine, ou leurs extrémités ont toujours l'air d'une muraille déchirée dont le pied est jonché de débris.

Sur ses pentes méridionales l'Alaghèz n'a pas

de sources; toutes les eaux se perdent dans les fentes et crevasses de ce volcan éteint et ne ressortent qu'à l'extrémité d'une coulée de lave, à moitié chemin entre Etchmiadzin et Agdja-Arkh, où l'on voit d'abord un petit lac nommé Aïgher-Ghoul (lac des étalons), rempli d'une eau limpide et profonde, mais sans écoulement. Il est à moité encaissé dans la lave poreuse et gèle en hiver (1).

Plus bas, à peu de distance, à 15 pieds à peu près au-dessous de son niveau, jaillissent les sources nombreuses du Karasou qui s'échappent aussi de dessous les laves. Elles sont rangées en demi-cercle sur une distance de plus d'un ½ verst et s'écoulent toutes dans un grand marais qui est à quelques pas de là, et qui alimente le Karasou (eau noire) (2). Ces sources ont + 13° de température. Jamais elles ne gèlent en hiver, ni même le Karasou qui est extrêmement poissonneux. Cette rivière arrose en grande partie la plaine et la fertilise.

M. Chopin m'avait chargé d'examiner s'il n'y aurait pas moyen d'élever les eaux du lac pour

(1) Selon Saint-Martin, Mém. hist., I, 63, ce petit lac portait anciennement le nom de *Kaïlod*, lieu rempli de loups, et le Karasou celui d'*Arhoun*.

(2) Les Arméniens appellent ce marais *Tsevtchour*. Klapr. Mém. relatifs à l'Asie, p. 297.

alimenter un canal qui allât fertiliser une partie inculte de la plaine. Il sera facile de comprendre d'après la description que je viens d'en faire, qu'il serait inutile de vouloir le diguer, vu qu'il n'a point de déversement, et qu'il paraît nourrir une partie des sources du Karasou, qui sont au-dessous et qu'il faudrait commencer par boucher, ce qui est impossible.

A 12 verst d'Etchmiadzin sur le Karasou, et à 6 ou 8 verst du lac en descendant, se voient les ruines d'une petite ville qui s'appelait jadis Dadéa, son nom actuel est Seidabad. Dans le deuxième siècle de notre ère, le roi Diran I la donna au Persan Trovasb son ami (1).

Nous allâmes passer la nuit à Agdja-Arkh, chez le prince Djalil-Beg, ancien topchi-bachi ou commandant de l'artillerie du sardar d'Erivan. Il nous reçut avec toute la pompe des Persans, dans sa hutte d'hiver, au milieu de son écurie; mais il avait eu soin de tendre tout l'appartement de riches tapis, et de cette façon nous n'eûmes rien à craindre de l'indiscrétion du bétail.

Pendant que l'on préparait le souper, le général m'apprenait à prononcer quelques lettres géorgiennes et à les écrire, et ce n'est pas chose facile pour un Européen et surtout pour un

(1) Saint-Martin, l. c. I, 63.

Français, que de façonner son gosier aux *g* des Géorgiens, aux *ga*, *gue*, *gui*, *go* simple, au *ga* grasseyant, au *gkà* dur, mais sans aspiration, au *gkha* dur et aspiré, au *gk'hha* très-dur.

Le souper qu'on nous servit sur de superbes plateaux, se composait de plusieurs mets remarquables. D'abord d'une soupe aigre qu'on nomme *tchek'hertma* et qu'on fait à la viande, à la poule, en y mêlant des œufs; d'une autre soupe appelée *arianachi*, faite de lait aigri avec des herbes. Le lait aigri tout simplement s'appelle *khathok't*. Pour pain nous n'avions que de la lavache ou galette mince.

Le lendemain 14 mars nous continuâmes toujours en plaine notre route, escortés de notre hôte, de ses fils et d'une partie des habitants d'Agdja-Arkh et des villages voisins.

Entre Courougoudan (1) et Chagriar (2), au milieu de ces campagnes unies, nous passâmes au pied d'une colline de lave rougeâtre, isolée, déchirée, nommée Topadébi. Son sommet élevé de 300 pieds au-dessus de la plaine est couvert d'une ruine et d'une muraille. Ce sont les ves-

(1) Gourdougouli, Klap. Mém. relatifs à l'Asie, p. 297. Il est à une distance de 5 lieues d'Etchmiadzin; on y voit une colline très-haute, et les habitants du pays prétendent que c'est là que l'empereur Julien perdit la bataille qui lui coûta la vie.

(2) Ancien faubourg d'Armavir.

tiges de l'ancienne forteresse d'Armavir, dont M. St-Martin ne sait pas déterminer la position. Autour du pied de cette colline était la ville; il n'en reste pas les moindres traces, si l'on en excepte deux ou trois places couvertes de pierres éparses autour de quelques pans de murs construits en chaux, qui faisaient partie d'édifices plus considérables que les maisons ordinaires. Il en est d'Armavir comme de Vagharchabad, d'Ardachar; on ne s'étonne pas de les voir effacées quand on connaît l'usage du pays de tout construire en terre glaise. D'ailleurs le sardar Houssein a fait prendre dans ces ruines la majeure partie des matériaux dont il s'est servi pour construire la forteresse de Sardarabad.

Armavir, selon les Arméniens, fut fondée 2000 ans avant J.-C. par le roi Armaïs, et elle fut pendant dix-huit siècles la résidence des rois d'Arménie (1).

Chevauchant gaîment, nous atteignîmes, vis-à-vis de Sourmali, le bord de l'Araxe. Son lit, qui est à 3 ou 400 pieds de profondeur au-dessous du niveau de la plaine, est creusé dans une étroite vallée d'argile feuilletée jaunâtre ou ver-

(1) Saint-Martin, l. c. I, 124. M. E. A. Herrmann, dans sa Description de l'Arménie russe, d'après les auteurs arméniens, transporte à Sourmali les ruines d'Armavir, p. 18.

dâtre, etc. Une grande coulée de lave qui a passé sur l'argile feuilletée, s'est arrêtée en grande partie sur le sommet de la rive gauche, où elle forme jusqu'à Hadjibeïramlou, une muraille menaçante à pic. La coulée de lave n'a dépassé l'Araxe qu'en face de Sourmali, où les deux rives offrent le même escarpement. Ce village est bâti sur un angle de la coulée.

Ces laves offrent plusieurs successions d'éruptions séparées par étages de différentes natures, laves proprement dites, tufs et cendres volcaniques, trass, etc.

Descendu au bord de l'Araxe, on longe sa rive gauche en le remontant jusque vis-à-vis de Tourébi : nous trouvâmes ici un gué et nous le passâmes fort heureusement à l'exception de M. Sialski qui tomba dans l'eau, mais cet accident n'eut pour lui d'autres suites que le désagrément d'être mouillé.

L'Araxe ici est séparé en plusieurs bras, et comme le Kour et toutes les rivières très-rapides, il se promène d'une rive de son lit à l'autre, formant des ensablements d'un côté et emportant tout de l'autre. C'est ainsi qu'un village voisin de celui de Tourébi a entièrement disparu de la rive gauche où il possédait des jardins, des champs, etc. Maintenant à peine reste-t-il assez de place pour la largeur d'un sentier.

On s'étonnera que traversant une plaine uni-

forme, on trouve cependant l'Araxe à une si grande profondeur au-dessous du niveau de la plaine dans la partie supérieure de son cours; tandis que dans sa partie inférieure, il est presque de niveau avec la plaine à très-peu de chose près. Cela prouve que malgré son uniformité, cette plaine est encore beaucoup plus inclinée de l'ouest à l'est que le cours même du fleuve. Cela prouve aussi peut-être que le tassement de l'argile feuilletée de cette plaine s'est fait dans un grand bassin qui recevait déjà alors à son extrémité occidentale un fleuve qui coulait dans le sens de l'Araxe et se perdait dans le lac. Cette rivière, entraînant des particules schisteuses, devait passer à travers un sol schisteux entremêlé de grès.

Le niveau élevé de la plaine est une raison de sa stérilité et de son abandon complet : il a été impossible d'amener un canal d'irrigation qui pût atteindre à cette hauteur, en saignant l'Araxe, la seule rivière qui puisse fournir de l'eau. Le dernier canal dérivé de l'Araxe coule derrière Chagriar; plus loin, au N. O. tout est désert et abandonné.

On prétend qu'il n'en a pas toujours été de même, et que dans les temps anciens on avait su amener, par un col de la coulée de lave qui sépare la plaine de l'Akhouréan, les eaux de cette rivière. On prétend même qu'on avait fait passer

l'Araxe par-là. Je ne puis en juger, n'ayant pas examiné le sol de près. On s'étonnera en Europe de ce que de pareilles questions ne puissent être l'objet de discussions et de recherches. Dans un pays comme l'Arménie, la Perse, il n'y a de pays conquis par l'agriculture que celui qu'on peut arroser.

L'argile feuilletée est entremêlée de lits de molasse grossière dans laquelle on trouve des coquillages tertiaires très-altérés ; quelques couches deviennent entièrement coquilières et ne renferment qu'une petite *melania bebutovii*.

A peu de distance de l'Araxe commence une formation bien différente de celle-ci. L'argile rouge foncée présente la tête de ses couches suspendues en regard de l'Araxe. Elles sont entremêlées de couches de grès gris ramifié de gypses ; le grès prend quelquefois une teinte rosée.

Cette argile ou marne rouge est aussi bleuâtre, grisâtre ou verdâtre, par grand lits ; les couches de grès sont secondaires. En montant, les couches perdent de l'intensité de leur couleur rouge ou bleue ; elles prennent enfin une teinte uniforme grisâtre, et se changent en une marne pétrie de cristaux de gypse. Nulle part de pétrifications.

Ces deux formations de la marne et du grès plongent dans la direction du Takhhaltou, font

une courbe et reparaissent à deux verst de l'Araxe, en face de la montagne (1).

Leur succession est plus complète de ce côté-ci. On voit que sous la marne rouge, la marne bleue devient plus fréquente : les lits de grès se montrent çà et là : ils ont 1 à 2 pieds d'épaisseur ; cela va jusqu'à 3. Quand on a monté sur le pied du Takhhaltou en marchant sur la tête des couches jusqu'à la hauteur de 1,000 pieds environ au-dessus du niveau de l'Araxe, commencent des couches de débris volcaniques provenus du grand jet du Takhhaltou. Ces couches sont étendues sur les lits de la marne et du grès.

En s'élevant davantage, ces débris augmentent, les couches sont brisées, et on voit sortir de petits jets de porphyre.

Les débris volcaniques sont d'une nature particulière ; on voit que ce sont les formations mêmes de la marne et du grès qui ont été cuites, et suivant que la marne a été rouge, bleue ou verte, vous voyez naître une masse brunâtre, verdâtre, rouge sanguin, bleuâtre compacte, ramifiée de spath calcaire blanc.

La force volcanique a aussi entraîné du fond de l'abîme des masses énormes d'un calcaire marbre, qui évidemment a aussi été altéré : de gros blocs sont d'un beau blanc très-peu veiné

(1) Voyez Atlas, Ve série, plans et cartes, pl. 3.

ou teint de vert bleuâtre, ou ce sont mille et mille fragments de calcaire gris plus ou moins foncé cimenté par du spath calcaire. Ces débris, qui ont jusqu'à 10 à 12 pieds de diamètre, sont semés par amas sur la pente de la montagne.

Enfin le Takhhaltou sort lui-même tout d'une pièce, et présente sa face noirâtre hérissée de roches fracturées et angulaires (1).

Le banc de sel de Koulpé (Goghp) repose au pied même du Takhhaltou, dans la dépression de la marne, large de 2 à 3 verst, comme dans le fond d'une chaudière; car le sommet des collines de marne rouge entoure le banc de sel et le domine de toutes parts.

Le chef du poste des douaniers de Koulpé et le prêtre arménien portant la Bible, suivis de la population nombreuse du village, vinrent à la rencontre du général à quelque distance, et le reçurent en le félicitant de son heureuse arrivée: le prêtre fit une prière et nous donna l'Evangile à baiser, et nous nous acheminâmes ensuite tous vers le logement qu'on nous avait destiné.

Le banc de sel fossile présente un escarpement très-considérable et de plus de 500 pieds d'élévation vers l'ouest et vers le midi. C'est

(1) Voyez Atlas, II[e] série, pl. 36 *bis*, une vue du Takhhaltou prise du sommet des bancs de sel fossile de Koulpé.

contre cette paroi, dépourvue de végétation, qu'est adossé le village de Koulpé, bâti en amphithéâtre sur l'argile feuilletée qu'à creusée le ruisseau de la Vartémargtchai, qui vient du Takhhaltou (1). Au milieu du village se remarque à peine l'église modeste, avec son toit plat en terre glaise, qui ne diffère pas de celui d'une habitation commune. Quelques petites ruelles très-étroites séparent les maisons basses, et à peine deux cavaliers peuvent-ils s'y rencontrer. Aussi dans la mauvaise saison on communique par-dessus les toits, et l'on va ainsi d'un bout du village à l'autre, enjambant les ruelles qu'on trouve sur son passage.

Vous voyez encore çà et là sur les points les plus élevés du village des tours rondes isolées qui s'élèvent brusquement sur le plat des toits. La proximité de la frontière turque et surtout des Kourdes, avait fait prendre au Sardar d'Erivan cette mesure de sûreté. A l'approche de l'ennemi, les habitants du village se sauvaient là avec femmes et enfants, et s'y défendaient à coups de fusil par un triple étage de meurtrières. Hors ces moments d'alarmes, quelque habitant faisait toujours le guet au haut de ces tours.

(1) Voyez une vue de Koulpé, IIe série, pl. 36. Elle est prise des cimetières ; on a en face les bancs de sel fossile, couronnés de la petite chapelle de Saint-George.

Le logement qui nous fut préparé par le chef du poste des douaniers, M. le lieutenant Kourganoff, était dans l'une de ces tours, dont il avait fait son palais de plaisance; nous n'y étions point mal; un fragment de table, quelques mauvaises escabelles composaient notre ameublement; le général eut cependant un bois de lit, et nous autres nous nous couchâmes à terre. Un peu de jour, venant par une petite fenêtre étroite, nous suffisait pour écrire. On aurait pu être moins bien encore. Nous passâmes là quatre jours, du 14 au 18. Le général donnait audience sur un toit voisin de notre tour, et c'est là que nous passions nos moments de loisir quand le temps était beau. Je le laissai se livrer aux affaires qui l'amenaient à Koulpé, pour explorer la contrée du matin au soir, ne revenant que pour l'heure des repas, chargé de nouvelles richesses géologiques et archéologiques; car cette vallée de Koulpé si reculée est néanmoins l'un des points les plus intéressants de l'Arménie. Des localités comme celles-là sont vieilles comme la civilisation et comme la population d'un pays : une montagne de sel fossile, objet de première nécessité chez l'homme, est bientôt découverte au bord d'une grande rivière et à l'extrémité d'une plaine fertile. Aussi nous pardonnons volontiers aux Arméniens, quand ils nous racontent que Noë, le premier, a travaillé

dans ces mines, et quand ils nous montrent par quel point de la montagne il avait commencé.

Quoi qu'il en soit, Koulpé n'a pas toujours été aussi peu apparent, aussi mesquin qu'il paraît aujourd'hui. M. St-Martin surtout n'aurait pas dû le confondre avec un autre Koulpé ou Goghp qui est dans le pachalik de Kars (1). L'empereur Héraclius fit don d'une partie de celui que j'ai visité et de ses salines au patriarche Esdras qui gouverna l'église d'Arménie depuis l'an 628, jusqu'à l'an 640.

On retrouve des traces de son ancienne splendeur dans les ruines des trois églises dont l'une était considérable, et dans nombre de tombeaux anciens richement décorés de sculptures et d'inscriptions. La pierre qui a servi à toutes ces constructions est un grès rouge qu'on exploitait à peu de distance de Koulpé, au bord de l'Araxe. Les églises ont été renversées de fond en comble par les tremblements de terre, et l'on ne peut rien voir de plus extraordinaire pour se peindre la violence de ces commotions plutoniennes, que les débris de la plus grande dont les énormes massifs ont été couchés sens dessus dessous comme des feuilles que tourbillonne le vent. On y reconnaît le style primitif de l'architecture sacrée arménienne, qui a pré-

(1) Voyez Saint-Martin, Mém. I, p. 78.

sidé à la construction de Sainte-Hripsimé, de Sion, etc.

Les inscriptions de deux des tombeaux dont on peut voir les dessins sur le premier plan, dans la vue de Koulpé, m'ont paru assez remarquables pour les copier, et, grâce à M. Kourganoff, nous avons pu les traduire.

Première inscription. — « En 1019 de l'ère arménienne (1570 de J.-C.), moi, David, fils de Khodjamira, j'ai élevé cette croix sur ce tombeau pour trouver une protection devant Dieu pour moi et pour mes parents, mon père Khodjamira, et ma mère Goukhar..... Je suis mort en Christ et j'ai laissé en pleurs mes parents et mon frère Jacques. »

Deuxième inscription.— « Ici repose le grand martyr, le Paroun Pacha qui est allé lui-même avec sa femme Khorichakhatoun à Norakert, où les Barbares ayant vu la bravoure du Paroun Pacha, le tuèrent en embuscade; par sa mort, il a laissé en pleurs ses parents, c'est-à-dire son père le Paroun Tatare, et Noukhbar sa mère, et ses frères Spahancha et Koutloukbek, et son fils Roublouton, en 951 de J.-C. » (1).

(1) Cette date offre quelque difficulté; la forme d'un chiffre ne permet pas bien de décider s'il s'agit de l'an 60 ou de l'an 400 de l'ère arménienne (611 ou 951 de J.-C.) De ces deux dates, la plus moderne serait encore reculée,

Je consacrai une partie de mes loisirs à visiter les salines en détail.

Les bancs de sel fossile se prolongent à 1 ½ verst à l'est de Koulpé vers Tchintchavat, où ils s'appuient derechef sur des collines de marne rouge et bleue. On en compte trois (1).

Le banc inférieur a approximativement 20 à 25 pieds d'épaisseur ; il est séparé du deuxième banc par un lit compacte d'une marne rougeâtre, puis bleuâtre, sur laquelle repose ce second banc presque aussi épais que le premier. Il est en partie par couches de ½ pied jusqu'à 2 pieds d'épaisseur, séparées par une mince couche d'argile d'un bleu verdâtre, gypseuse.

Le troisième banc supérieur est séparé du deuxième par des couches nombreuses de glaise ou marne gypseuse verdâtre; les cristaux de gypse qui sont très-nombrex, sont comme semés dans la masse; quelques couches même sont

si l'on en juge d'après les noms propres de cette inscription, Pacha, Tatare, Koutloukbek, etc. qui, je crois, n'étaient pas encore en usage à cette époque en Arménie. J'ignore aussi où est situé ce Norakert dont il est question. L'expression la plus intéressante est celle de *Paroun*, usitée en Arménie, pour *Monsieur, Seigneur*, et qui répond si bien au *Baron* des Allemands et des Français, au *Pharaon*, etc.

(1) La disposition des couches de sel est exprimée dans la vue de Koulpé, IIe série, pl. 36.

assez compactes pour que les habitants de Koulpé puissent s'en servir comme de pierre à bâtir.

Par-dessus le troisième banc de sel vient une masse considérable de nouvelles couches de gypse.

La moitié du massif de la montagne que forment ces trois bancs a été entraînée par des éboulements ou lavée par les eaux de la Vartemargtchai, formant et creusant ainsi la vallée de Koulpé; les trois bancs, comme je l'ai dit, se présentent à pic par le sud et l'ouest, et l'on entre de plain-pied dans la mine par ces trois grands étages.

Les excavations qui sont résultées de travaux qui datent sinon de Noë, au moins de temps très-reculés, ont affaibli le corps de la montagne, et un tremblement de terre, il y a 15 ans (1819?), en a déchiré le sommet d'une manière effrayante. Des fentes énormes ont isolé des pics et des massifs entiers de gypse marneux qui menacent à chaque heure de tomber sur le village, comme cela est arrivé déjà plusieurs fois.

L'abondance du sel est extrême : aussi l'a-t-on vilipendé d'une manière indigne; chacun a exploité le sel comme bon lui semblait, sans ordre, sans penser à l'avenir. On creusait sans soutenir l'excavation par des piliers; la mine s'écroulait, et c'est ainsi que presque toute la paroi occiden-

tale est sens dessus dessous, de façon qu'il est difficile d'y recommencer des travaux avec succès.

Il en est presque de même de la paroi qui regarde le midi, où se font les travaux actuels : une grande partie est inexploitable à cause des éboulements. La grande mine actuelle a 150 à 160 pas de long. On a attaqué le banc inférieur de front et on a avancé de 70 à 80 pieds. La couche est inclinée vers le nord sous un angle de 20 à 25°, de façon que l'excavation descend sous cet angle-là. On l'a soutenue par des piliers, mais avec si peu de soins, que quelques-uns sont trop faibles ou manquent tout-à-fait. Les déblais ont été entassés dans la mine ou portés à l'entrée, où ils se sont accumulés. Les eaux de pluie et de neige pénétrant ces déblais et ne trouvant pas d'écoulement, ont suivi la couche de sel, et sont allées se ramasser au fond de la mine, où elles forment des bassins qui rendent cette partie inabordable.

L'eau coule aussi par une fente du toit; mais ce ne sont aussi que les eaux de pluie et de neige qui suintent par-là.

Les administrateurs m'ont demandé quels moyens il fallait mettre en usage pour débarrasser la mine de ces eaux mortes. Je les ai dissuadés de creuser un canal long et fort dispendieux pour les conduire hors de la mine, et leur

ai conseillé plutôt de forer un puits à travers la couche de sel jusqu'à la marne gypseuse qui probablement absorberait l'eau qui se filtre ainsi, leur recommandant d'avoir soin de déblayer l'entrée de la mine, et d'empêcher que les eaux de pluie n'y pénètrent par la suite.

Le prix du sel à Koulpé est en raison de 3 roubles et 50 copp. en argent (14 francs), qu'on paie à la couronne qui est propriétaire des mines, et de 1 rouble 20 copp. argent, qu'on paie aux ouvriers pour 32 pierres de sel pesant environ 64 pouds ou 2,560 livres. Le gouvernement avait affermé le droit qu'il perçoit à un Arménien d'Erivan pour la somme de 12,000 roubles en argent, près de 48,000 francs.

On travaille le sel par pierres; c'est-à-dire que l'on isole, par un canal profond de 3 à 4 pouces, une masse ou grosse brique d'à peu près 2 pouds, que l'on détache ensuite de la roche par quelques coups d'un gros marteau. Les ouvriers montraient beaucoup d'adresse dans ce travail.

Les habitants de l'Arménie et de la Géorgie viennent acheter le sel sur la place, et le chargent sur des bœufs ou sur des chameaux.

Le général voulut m'accompagner dans le pèlerinage que je fis au tombeau de St Georges, qu'on montre dans une misérable petite hutte de terre glaise et de pierres sur l'escarpement

de la montagne de sel : malgré l'extrême indigence qui se remarque dans cet édifice, il afflue beaucoup de pèlerins qui ont foi dans ce tombeau et qui offrent à St Georges une lampe, comme c'est l'usage; les alentours de ce saint lieu sont semés de débris de vases qui en ont tenu lieu.

En descendant, nous allâmes visiter dans la paroi de sel qui regarde l'occident une grande excavation que les habitants du village, dans les cas les plus menaçants de guerre ou d'invasion, considèrent comme leur citadelle : on la voit très-bien dans mon dessin. Sa position à mi-pente d'un terrain très-escarpé et presque innaccessible, en rend l'abord passablement difficile ; mais pour plus de sûreté, ils ont construit une forte muraille devant l'entrée de la grotte, de façon à laisser un espace libre pour manœuvrer, et à peu de distance sur les côtés ils ont placé deux tours comme postes avancés, sur des points où rien n'échappe à la sentinelle qui a l'œil au guet. La vue qu'on a de là, et surtout du sommet de la montagne, est fort belle; elle repose principalement sur le sombre Takh-haltou, qui n'est qu'un point avancé de la chaîne qui se détache de l'Ararat et se dirige sur Arzeroum.

Le 17 mars, le général me donna deux Cosaques et un guide pour aller faire une course

sur la frontière de la Turquie et sur les bords de l'Araxe.

Je poursuivis les couches de marne bleue et rouge depuis Koulpé jusqu'à un verst vers l'Araxe, où elles sont recouvertes par l'argile feuilletée.

Les collines d'argile feuilletée sont à leur tour couronnées par une couche de grès ou de molasse rougeâtre.

A l'approche de la grande montagne de Kgache, qui est en face de l'embouchure de l'Arpatchai ou Akhouréan, cessent les collines basses de marne rouge et bleue, et quand on a traversé une petite plaine qui borde l'Araxe, on se trouve au pied du Kgache lui-même, contre lequel heurte le fleuve rapide.

Inférieurement à la marne et au grès sortent presque verticalement les couches multipliées d'un grès bigarré, dont les têtes présentent à l'Araxe une paroi menaçante hérissée de pointes, de blocs, de corniches, etc. Ce grès bigarré variant du rouge au jaune *grillé*, est par couches régulières de 1 à plusieurs pieds d'épaisseur.

Quelque couches sont homogènes et présentent un grès plus ou moins fin, quelquefois marneux, ou c'est un conglomérat renfermant des cailloux jusqu'à la grosseur du poing, de porphyre, de schiste et de différentes roches

ignées. Quelques couches sont criblées de bulles blanches.

Les pétrifications sont très-rares ; elles manquent tout-à-fait quand le grès devient conglomérat, grossier. Je n'en ai trouvé que dans quelques couches homogènes fines à l'ouest de la montagne, au-dessus d'un ancien village qui s'étendait jadis dans une gorge creusée au milieu de ce grès.

Dans les couches plus marneuses que sablonneuses, on trouve quelques empreintes de plantes, que j'ai remises à M. le professeur Göppert de Breslau pour les déterminer et pour les publier.

Le grès se montre aussi sur la rive gauche de l'Araxe : ses couches multiples redressées sous un angle de 50°, forment une colline escarpée près de l'angle ouest ou de droite du confluent de l'Arpatchai et de l'Araxe (1). Là gisent les ruines du château d'Erovantagerd, dont il ne reste que quelques pans de murailles bizarrement construites par zones de trois rangs de pierres de taille en grès rouge, alternant avec des cubes réguliers de lave noire. Au milieu de ces débris s'ouvre le souterrain par lequel on descendait pour puiser l'eau de l'Araxe, qui arrivait jusque sous le rocher par un canal souterrain.

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 36.

La forteresse communiquait avec l'autre rive de l'Araxe par un pont dont il ne reste que quatre piliers un peu disloqués en grès rouge. A la tête du pont sont les ruines d'habitations qui bordaient l'Araxe.

Traversant l'Araxe à gué, j'allai visiter le cimetière d'Erovantagerd sur une petite colline adjacente à celle du château; près d'une carrière de meules qu'exploitaient les anciens habitants, je trouvai nombre de tombes encore dressées en lave noire, et très-bien conservées. Le temps, les guerres, les tremblements de terre, ont tout ravagé, nivelé en Arménie; les tombeaux seuls sont restés intacts et bravent l'oubli.

L'un de ces tombeaux porte pour inscription :

« Ce tombeau est celui de Martyrus, 1424, » gravé avec nombre de croix sur une longue pierre, haute de 6 pieds.

Elle prouve qu'en 1424, cette ville était encore habitée.

Les ruines des édifices de la ville sont très-nombreuses jusqu'à l'Arpatchai, au-dessous d'Hadji-Beïramlou. Ce sont de simples murailles liées avec de la terre.

Nous eûmes, au passage de l'Arpatchai, à peu près le même sort que Tournefort. (Voy. III, 362.) Le gué est difficile et très-dangereux à cause de la multitude de gros blocs de lave qui sont entassés; la rivière abondante est fort

rapide. Nos chevaux cosaques, qui étaient de haute taille, avaient de l'eau jusqu'au ventre. Le courant rendant leur marche incertaine, et le mien montant tout à coup sur une grosse pierre, je faillis me noyer avec lui, quand les Cosaques effrayés accoururent à mon secours.

Les habitants d'Hadji-Beïramlou ont profité du courant de l'Arpatchai pour y établir plusieurs moulins.

L'Arpatchai ou Akhouréan fait la frontière entre la Russie et la Turquie, excepté ce petit coin de ruines d'Erovantagerd que les Russes ont encore sur la rive droite.

J'avais prié le général de me permettre d'aller jusqu'à Pakaran et jusqu'à Ani; mais comme ces ruines sont sur la rive droite de l'Akhouréan et par conséquent sur territoire turc, et qu'il m'aurait fallu enfreindre les lois sanitaires, le général me le refusa sans rémission; je ne pouvais m'en plaindre; je savais combien ce refus lui coûtait. Etre à 26 verst d'Ani et ne pas voir ces ruines magnifiques! Ce que l'Arménie offre de plus curieux et de plus admirable! Nombre de ses églises sont encore debout, ainsi que ses murailles d'enceinte, ses portes, ses palais: des inscriptions, des sculptures partout.

Je me consolai de ce cruel contre-temps en visitant sur la rive gauche de l'Akhouréan, vis-à-vis d'Erovantagerd, les restes d'Erovantachad,

jadis l'une des capitales de l'Arménie. Ces deux villes furent fondées à peu près dans le même temps par Erovant II, qui abandonna vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne Armavir, l'ancienne capitale de l'Arménie, pour fixer sa résidence dans sa nouvelle ville d'Erovantachad, qu'il remplit d'édifices magnifiques et qu'il décora de toutes les statues qui se trouvaient dans la ville qu'il abandonnait. Plus tard, le roi Tiridate fit don de cette ville et des pays environnants au prince persan Archavir, de la race des Arsacides (1); elle devint la résidence habituelle des princes Gamsaragans, ses descendants.

Ici St.-Martin commet une faute en disant que Erovantachad était sur la rive méridionale de l'Araxe, en face de l'embouchure de l'Akhouréan. Cela est de toute impossibilité : on a vu que le mont Kgache, qui borde la rive droite de l'Araxe, est à pic; il n'y a par conséquent nulle place pour y bâtir une ville, et même dans les petits espaces libres, je n'y ai point vu de traces de ruines quelconques : d'ailleurs, le danger des éboulements aurait bientôt effrayé tout homme assez hardi pour se loger là.

La plaine qui est en dessous est si basse et si souvent inondée, qu'il n'y a pas eu moyen d'y

(1) Mos. Khor. l. II, cap. 36, p. 150.

bâtir une ville; d'ailleurs, point de ruines non plus.

Erovantagerd et Erovantachad, comme me l'expliqua M. Kourganof, d'après les localités, étaient sur la rive gauche de l'Araxe, Erovantagerd à l'ouest de l'Akhouréan, et Erovantachad sur l'autre rive à l'est.

Je trouvai sur l'emplacement d'Erovantachad de vastes ruines qui en commençant à l'Akhouréan, s'étendaient à 2 ou 3 verst à l'est sur une petite plaine élevée au-dessus de l'Araxe, et bordée au nord par une longue colline escarpée d'argile feuilletée et couronnée d'une coulée de lave. Cette coulée vient d'au-delà de l'Akhouréan, où elle couronne toutes les sommités en face du Kgache, arrêtée et comme suspendue sur l'argile feuilletée et la marne rouge.

Une de ces collines intermédiaires entre le Kgache et la coulée de lave, parut m'offrir une singularité assez frappante derrière Erovantagerd. Les couches inférieures sont de grès et inclinées sous un grand angle : le sommet de la colline est aussi formé d'une couche horizontale de grès.

Cette discordance de gisement est-elle due à une cause volcanique?

Parmi les ruines d'Erovantachad, je ne trouvai de remarquable que celles de deux églises considérables renversées de fond en comble,

sans doute par les mêmes tremblements de terre qui ont si cruellement ravagé Ani. Autour de ces églises se voient encore quelques traces de rues. Mais les tombeaux qui recouvrent, sous toutes sortes de formes, un immense espace le long du pied de l'escarpement de lave, sont toujours ce qu'il y a de mieux conservé. La plupart ne sont que de grandes dalles ou cippes. Je copiai sur l'un de ces tombeaux l'inscription suivante :

« En 1292, moi, K'hatchatour, j'ai élevé cette croix pour me protéger devant le ciel, moi et mes frères. »

Ces tombeaux sont pour la plupart en lave noire.

Je retournai très-satisfait de mon excursion à Koulpé, ayant traversé deux fois l'Araxe et une fois l'Akhouréan à gué; mais il n'y a pas de comparaison combien le premier fleuve est moins dangereux que le second, dans cette saison, où les eaux sont encore basses et claires, n'étant ni grossies ni altérées par la fonte des neiges des vallées d'en haut. Le fond de l'Araxe est uni, graveleux, et on le traverserait cinq fois plutôt que de passer l'Akhouréan une fois. Il n'y a à craindre que cette fascination qu'éprouvent ceux qui ne sont pas habitués à biaiser en descendant avec le courant. La rapidité de cette vaste nappe d'eau brillante qui fuit, opère sur la vue une sensation, une fascination, un éblouissement

impossible à décrire; il semble qu'on est entraîné comme par un charme, et on a peine à se tenir sur son cheval et à ne pas se jeter dans l'eau.

Nous n'avions pas manqué chaque soir, le général, toute sa suite et moi, d'assister aux vêpres dans l'église arménienne. A l'époque du carême, chacun se fait un devoir de redoubler de zèle en observant religieusement le plus stricte des carêmes; car les Arméniens, pendant cette époque, ne touchent à aucune chose qui ait eu vie, chair ou poisson.

Rien de plus simple et de plus pauvre que l'intérieur d'une de ces églises de village. Le mur extérieur est en pierres liées avec de la terre glaise ou de la mauvaise chaux; deux rangs de grosses poutres non équarries en guise de colonnes, soutiennent le toit en terre; au fond, une espèce de niche fermée par un mauvais rideau, forme le sanctuaire où se place le prêtre en surplis déchiré, pour lire les prières. Tous les petits garçons l'entourent à genoux et chantent ou récitent les prières tour à tour. Les plus âgés des habitants se placent hors du chœur, et chacun s'agenouille sur sa natte de paille ou sur sa peau de mouton qui marque sa place d'habitude, baisant la terre et murmurant tout bas les paroles du prêtre ou y répondant tout haut. Les fem-

mes se tenant à part à demi-voilées, remplissent le fond de l'église derrière les hommes et sortent les premières, baissant les regards.

C'est avec un sentiment qui touche le cœur que l'on se trouve si loin de sa patrie, au milieu d'une société d'hommes qui sympathisent au moins par quelques points avec vous et qui vous traitent de frères.

Un soir, le général me mena dans le logement où M. Kourganof s'était retiré en nous cédant le sien. Si vous aimez la musique, me dit-il, venez écouter notre hôte qui en joue avec passion. Je fus si étonné du talent de cet homme sur le balalaïka ou guitare, et je lui témoignai tant de plaisir qu'il m'invita pour le lendemain à un concert de sa façon.

Jamais je n'ai vu quelqu'un de plus passionné pour la musique que ce bon M. Kourganof. C'était un artiste distingué avec sa simple balalaïka. Il avait réuni pour nous faire honneur un petit orchestre de trois musiciens qu'il dirigeait en grand maître; et accroupis sur un tapis auprès du feu, dans sa chambre souterraine, nous ne perdîmes pas une note pendant qu'il exécutait les airs persans, turcs, géorgiens, les plus difficiles, avec une habileté et une dextérité incroyables. Rien de plus ingrat que son instrument, et cependant il nous enchanta, et je me réfère, outre mon ju-

gement, à celui de M. Sialski, violon distingué, qui était avec nous et qui ne pouvait trop exprimer sa surprise.

M. Kourganof nous donna des échantillons de toutes les espèces de chants des peuples voisins, surtout des Persans. Ces peuples ont un singulier goût musical : point d'harmonie proprement dite, le musicien saute d'une mesure à l'autre de la manière la plus burlesque et la plus inattendue. La voix naturelle est contrefaite par des intonations chevrotantes; point de rythme en général, et cependant cette mélodie si difficile à retenir, M. Kourganof et ses accompagnants l'exécutaient parfaitement.

Un seul air persan me fit plaisir par son harmonie lente et grave, par son type de mélancolie; les musiciens russes l'ont appris et le jouent souvent.

Les airs turcs diffèrent peu des airs persans pour le genre; il en est de même des chants des Géorgiens qui semblent avoir imité leurs voisins.

Mais quand M. Kourganof vint à nous jouer quelques airs kourdes et caucasiens, nous nous aperçûmes à l'instant que nous étions sur une terre étrangère. Je n'oublierai point l'effet que produisirent sur moi les premiers : il y avait de l'harmonie, du rythme, mais en même temps

quelques chose de si grave, de si mélancolique, que l'on n'aurait jamais pu croire des sons pareils sortis du cœur d'un Kourde.

Les airs caucasiens et surtout lesghis leur ressemblent par leur simplicité et par l'harmonie. Il est de ces mélodies lesghiennes qu'on n'oublie jamais une fois qu'on les a entendues.

M. Kourganof était tout feu, tout musique et comme inspiré; son œil noir étincelait; son corps exprimait par des gestes, son visage par des traits, l'impression musicale profonde qu'il éprouvait : il était acteur et musicien à la fois, comme le neveu de Rameau. Il était profondément pénétré et ses yeux se portaient tour à tour de nous sur ses collaborateurs qu'il cherchait à encourager, qu'il applaudissait.

Quand l'un d'eux avait fini un air ou une chanson, c'était pendant quelques minutes commme un entr'aete : les balalaïkas et le tambourin jouaient machinalement comme un long prélude : tout à coup l'un d'entre eux qui se sentait inspiré, criait par les tons les plus élevés et les plus soutenus que puisse produire la voix humaine une espèce de défi. M. Kourganof l'acceptait sur le même ton ; le nouvel air était adopté, et le mode d'intonation et les visages changeaient suivant la nouvelle mélodie.

Nous passâmes ainsi trois heures sans nous

lasser à écouter ce concert bizarre, dans ce coin reculé où les trois grands empires russe, persan et turc viennent presque se toucher.

Nous partîmes de Koulpé le 12 mars pour continuer notre voyage. J'avais tant dit au général combien je désirais visiter ce qui était accessible de l'Ararat pour la saison, qu'il voulut m'y mener lui-même. En venant à Koulpé, nous avions traversé la plaine à gauche de l'Araxe; en retournant à l'est, nous devions parcourir la moitié qui est sur la rive droite.

Il faisait une de ces pluies douces d'avril quand nous passâmes de la vallée de Koulpé dans celle de Tchintchavat, qui est tout entière dans la marne rouge et bleue : elle est arrosée par le Tchintchavat-tchai. Les pentes sont en grande partie couvertes par des cailloux roulés de lave, qui forment quelquefois de grands amas.

Après avoir descendu l'espace de 2 à 3 verst le long de la Tchintchavat-tchai, on remonte sur une coulée de lave qui se nivelle sous forme de plaine élevée de 2 à 300 pieds au-dessus du niveau de l'Araxe. Cette coulée uniforme recouvre l'argile feuilletée qui pourrait bien être un tuf de cendres volcaniques, et encaisse, depuis l'embouchure de la Tchintchavat-tchai jusqu'à un verst et demi au-delà de Karakala, l'Araxe en lui présentant deux rives bordées de rocs à pic dont les débris encombrent la rive.

D'énormes fissures ont aussi fendu la coulée, en ouvrant ainsi dans ses flancs des ravins sauvages latéraux à l'Araxe. C'est sur l'angle de deux de ces fentes sur l'Araxe qu'ont été bâtis Sourmali et Karakala, jadis Tigranocerte.

La lave noire, semée de cellules longues, a été divisée par colonnes qui imitent parfaitement les piliers basaltiques; toutes ces colonnes sont verticales.

Tigranocerte (1) ou Karakala était plus fortifié par la nature que Sourmali; car une ramification d'une grande fente dans la coulée de lave l'isolait complétement : deux côtés étaient défendus par un fossé naturel très-profond; un troisième côté par l'Araxe; il ne restait plus qu'un isthme étroit où l'on avait accumulé les tours et les murailles : et pour plus de précautions, les points de la coulée de lave qui étaient tant soit peu abordables étaient bordés de murs. Le château ou la citadelle proprement dite occupait le point le plus étroit de l'isthme; le reste était la ville haute, où l'on ne voit plus que des tas de pierres et des murailles noires de lave éparses. Les deux

(1) La terminaison *cert*, *kert* ou *gherd*, que l'on retrouve chez les noms de ville arméniens, signifie un lieu fortifié, et répond aux *gard*, *grad*, *gorod* des nations slavonnes qui ont la même signification.

tours qui défendaient la porte de la ville sont à peine reconnaissables.

Mais la citadelle ayant servi depuis la destruction de Tigranocerte de point de défense tantôt aux Arméniens, tantôt aux Persans, il est resté dans les murailles du château actuel de Karakala de grands lambeaux de tours et de murailles anciennes qui contrastent pittoresquement avec les nouvelles constructions modernes; car on ne peut rien voir de mieux construit que ces anciennes tours qui sont en pierres de taille superbes, les lits de lave noire alternant avec ceux de porphyre ponceux rouge. Je trouvai quelques croix sculptées dans ces anciennes constructions. Les nouvelles sont presque toutes en cubes grossiers de lave noire, ce qui a fait donner au château moderne le nom de Karakala (château noir).

Quand nous y passâmes, il n'était habité que par quelques familles arméniennes qui s'étaient logées dans le labyrinthe des murailles du château délaissé par les Persans. On nous offrit, dans une salle persane abandonnée, un dîner somptueux principalement composé de laitage.

Au devant de la forteresse vers l'ouest s'étendait un vaste cimetière où l'on reconnaissait les tombes de toutes les nations qui avaient passé par-là, des Arméniens, des Persans : quelques-uns de ces tombeaux étaient fort intéressants, et je fus étonné d'y trouver des figures de béliers

avec des inscriptions tatares (persanes); ce qui me prouva que ces figures n'ont pas été employées exclusivement par les Arméniens comme je le pensais auparavant. J'y vis un mausolée dodécagone de genre persan supérieurement construit en pierres de taille de grès rouge (1).

Un cheval sellé, bridé, avec étriers, kindjal, sabre recourbé, d'un travail assez grossier et sans inscription, reposait aussi sur une tombe en guise de monument (2).

Au pied de la coulée de lave qui supportait la citadelle et la ville haute, s'étendait le long de l'Araxe la ville basse et quelques jardins abandonnés depuis longtemps. Les piliers d'un ancien pont sur l'Araxe existent encore.

Les Arméniens montrent près des ruines de Karakala l'arbre sous lequel ils supposent que Job reçut la visite de ses trois amis. J'ignore sur quoi ils se fondent pour prouver que le pays de Huts, d'où était Job, répond à la province arménienne d'Ararad.

A deux verst de Karakala, nous descendîmes insensiblement de la coulée de lave dans la plaine basse de l'Araxe, que la lave n'encaisse plus. Les collines d'argile feuilletée ou de trass sur lesquelles a coulé la lave, se retirent au S.E.

(1) Voyez ce mausolée, Atlas, IV[e] série, pl. 29.
(2) Voyez Atlas, IV[e] série, pl. 28.

et font un long circuit en longeant le pied des montagnes, et en revenant le long du pied de l'Ararat.

La plaine est extrêmement unie, à peine élevée de quelques pieds au-dessus de l'Araxe, et sans pierres. De nombreux canaux l'arrosent dans tous les sens, et vont même longer le pied des montagnes. Cette plaine, par un effet d'optique, au pied des montagnes, paraît plus basse que l'Araxe, qui, à différentes époques, a parcouru toute cette étendue ; il n'est pas difficile de concevoir comment Ardachar se trouve aujourd'hui à 6 verst de l'Araxe.

Ce sol de glaise fertilisée est couvert de villages en terre, entourés de jardins et de superbes champs.

Jusqu'à Karakala la petite pluie du matin avait rendu notre marche très-silencieuse; toute la caravane était sérieuse; mais à peine eûmes-nous atteint la vaste plaine de l'Araxe, que le temps se remit et que la gaîté ranima notre troupe engourdie, qui reprit ses jeux, recommença ses évolutions. Tout le long du chemin ce n'était qu'attaque, poursuite de cavalier à cavalier; on se lançait le djérid ou bâton brûlé par les bouts, en cherchant à atteindre du plus près possible son adversaire qui s'enfuyait bride abattue, et qui esquivait fort souvent par son adresse les coups qu'on voulait lui porter. En pleine course,

on ramassait le djérid qui était tombé : ici c'était le combat de l'adresse de l'homme et de la vigueur des chevaux.

Quelquefois notre escorte d'honneur, composée de 30 à 40 cavaliers armés tant persans, arméniens que kourdes, se séparait en deux partis pour se livrer un combat simulé; ces habiles cavaliers se tiraient des coups de fusil, de pistolet; là le parti vaincu, chaudement poursuivi, faisait volte-face au moment où l'on s'y attendait le moins et tombait sur l'ennemi téméraire, qui prenait la fuite à son tour. Ils se reposaient un instant pour laisser les chevaux reprendre haleine, et s'observaient du coin de l'œil pour recommencer bientôt après et se poursuivre à travers cette plaine magnifique où rien ne les arrêtait qu'un canal qu'ils traversaient dans leur course rapide sans s'en douter, emportés par leurs coursiers.

Quelques chutes, quelques actes de maladresse excitaient les rires de toute la caravane, et quelques plaisanteries que l'on supportait assez bien quand il s'agissait de sa propre maladresse; on ne souffrait pas si facilement une attaque faite à la réputation de son cheval; chacun voulait avoir le meilleur.

Quelques-uns d'entre nous ou des cosaques s'avisaient aussi de se mêler à ces défis; mais ils ne brillaient guère parmi ces enfants de l'Armé-

nie. Djalilbeg qui avait passé l'Araxe pour nous rejoindre, montrait une adresse remarquable dans tous ces jeux, ainsi que ses fils. Le père se distinguait ici de ses enfants par la simplicité de son costume et des ornements de sa bride, tandis que les chevaux de ses fils étaient couverts de plaques et de chaînes d'argent et d'autres ornements.

Cependant toute la troupe s'arrête; amis et ennemis se réunissent et oublient leurs jeux; chacun se range à son poste et ressent quelque inquiétude à l'approche de ce village par où nous devons passer. Une troupe brillante partie de là accourt de nos côtés; un nombre à peu près égal se détache de notre corps et s'élance à leur rencontre à un signal donné. On va examiner qui sont ces nouveaux venus, amis ou ennemis. —Amis! on se reconnaît, on se salue, et on s'avance rapidement vers nous. A notre approche toute la troupe se range sur une ligne et attend à cheval le général.—On met pied à terre pour venir à sa rencontre. On échange les compliments de bienvenue, etc., et bientôt les nouveaux venus reprennent place sur leurs chevaux, et c'est nouvelle fête, nouveaux combats, nouvelles joûtes entre l'ancienne escorte et les nouveaux venus; chacun veut montrer sa supériorité et briller aux yeux du général, qui s'avance sans trop se fatiguer et que ces jeux intéressent vi-

vement, tant ils sont une image de la guerre.

Nous sommes près du village et chacun s'arrête dans sa course, restreinte par des murailles. A l'entrée même du village, nous trouvons toute la population qui attend dévotement le général et qui entoure un boeuf que nous distinguons au devant de la troupe. Nous ne sommes qu'à 50 pas; tout à coup le boeuf tombe au moyen de cordes préparées que l'on tire subitement, le pauvre animal va être égorgé, lorsque le général crie et fait des gestes pour qu'on ne l'immole pas pour lui; et bientôt arrivent les anciens du village, à barbe blanche, qui viennent féliciter humblement leur bon gouverneur.

Ici une partie de l'escorte qui vient des villages les plus éloignés, prend congé et s'en retourne. On traverse le village sans s'arrêter, quand le général n'a pas quelque plainte à juger, quelques griefs à écouter, et dès que la place le permet, les jeux recommencent.

C'est ainsi que nous avions fait le trajet d'Erivan à Koulpé, c'est ainsi que nous fîmes celui de Koulpé à l'Ararat et plus loin. Partout de nombreuses escortes qui faisaient monter notre troupe à 70 ou 80 cavaliers. Dans chaque village on voulait, à notre approche, immoler un boeuf ou un mouton. Telle était la manière de voyager des anciens sardars persans, et tels étaient les us et coutumes de leurs excursions. On n'avait

encore rien changé pour le général russe de ces observances et cérémonies. Non seulement ces escortes et ces jeux servaient à relever la pompe du voyage, mais étaient nécessaires à notre sûreté. Le pays que nous traversions était naguère très-dangereux; nous nous trouvions sur le sol des Kourdes qui passent l'hiver dans la plaine et l'été sur les promontoires et sur les chaînons de l'Ararat, et qui n'ont jamais aimé que le brigandage : on n'aurait pu, du temps des sardars, faire cette tournée sans une plus forte escorte que la nôtre; aujourd'hui elle était moins nécessaire, quoique toujours utile, parce que les Kourdes avaient quitté en partie le sol russe, mais il en était encore assez resté pour exercer leur ancien métier.

Nous allâmes passer la nuit à Amarat, à 20 verst de Karakala, après avoir traversé Arabkerlou et Akhmanmat. Amarat était jadis la résidence du chef des Kourdes; après la guerre entre les Russes et les Persans, il se sauva en Turquie avec une partie des siens; depuis lors, il désira rentrer en Russie et profiter de l'amnistie générale accordée à ceux qui avaient quitté le pays pendant la guerre. La Russie lui a refusé avec raison cette permission, sachant fort bien que laisser revenir ce chef en Arménie, c'était le mettre à la tête des Kourdes de son territoire, leur donner un guide, un con-

seil, dans leurs expéditions de brigandage. Tandis qu'en l'empêchant de rentrer, les Kourdes se trouvaient sans chef, et forcés de vivre tranquilles et de s'apprivoiser sous les lois de la Russie.

Amarat est une petite forteresse carrée défendue par un mur en terre glaise; elle renferme les vastes appartements à la persane du chef des Kourdes, son harem, etc., le tout est passablement abandonné.

On ne voit pas à Amarat le petit Ararat qui est complétement masqué par le grand.

Nous quittâmes Amarat le 19 mars, accompagnés de 70 cavaliers kourdes et de leur agar.

Les montagnes du Takh-haltou et du Keuroglou-dagh sont un chaînon détaché de la chaîne principale qui de l'Ararat se dirige vers Erzeroum. La partie de cette chaîne qui sépare l'Arménie du pachalik de Bajazed porte le nom de Sinak; elle est formée de deux branches parallèles avec une vallée intermédiaire et le petit lac de Balakhli-gheul qui s'écoule quelquefois du côté de Bajazed. Le petit Sinak est au nord, le grand fait de temps immémorial la frontière entre Erivan et Bajazed. Le Sinak est de pierres noires et couvert de débris; c'est du sommet de cette montagne qu'a coulé la lave que nous passâmes au-dessus de Sourmali et de Karakala : là où j'ai vu la coulée, le plan sur lequel

elle repose n'a pas plus de 2 à 5° d'inclinaison; sa nappe est très-peu tourmentée et n'offre pas l'aspect aussi visible de *cheires* que les coulées du Nal-Tapa.

Les Kourdes passent l'été avec leurs troupeaux sur les sommités du Sinak, du Keuroglou-dagh; mais pendant l'hiver, ils cherchent un abri entre les laves déchirées du Tachebouroun, promontoire de l'Ararat, ou autour de Boulak-bachi (Tête de la source), pour y placer leurs moutons à l'abri contre les neiges.

Le chemin ordinaire qui mène d'Erivan à Bajazed, passe au sud de l'Araxe par Souleiman-abad (1), par Malagliou, par Igdir où est la quarantaine. Dix verst plus loin est Alikamarli, d'où l'on compte aussi 10 verst jusqu'à Kulluk ou Moullah-Akhmet, le dernier village de la plaine, et l'un de ceux de cette longue file qui borde le pied des montagnes. De Kulluk qui est à 25 v. d'Amarat, on monte pendant 25 autres verst jusqu'au village de Moullah-Kamar qui s'étend sur un plateau en assise du Sinak. C'est le dernier des villages de l'Arménie : dans le voisinage est le col du Sinak et la frontière de la Turquie.

Le nom de Keuroglou-dagh rappelle un nom

(1) *Abad* qui termine tant de noms de cette partie de l'Arménie, signifie *ouvrage de*. Sardar-abad, ouvrage du sardar; Souleiman-abad, ouvrage de Souleiman.

bien célèbre dans les récits du peuple arménien et géorgien. Encore à présent, on ne prononce qu'avec une secrète épouvante le nom du fameux brigand Schinderhans, le Carl More de l'Allemagne. Partout, près de Tiflis même, on montre ses anciens repaires que l'on appelle châteaux de Keuroglou, d'où il tombait à la tête des siens sur les passants et même sur les caravanes pour les piller.

Mais sa principale résidence, son fort inexpugnable, était placé sur les rochers à pic, nus, auquel il a donné son nom : ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on parvient à ce repaire ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe encore.

Keuroglou ou Karaoglou était fils d'un palefrenier du schah de Perse, qui eut les yeux crevés ; il naquit environ 40 à 50 ans avant l'invention de la poudre.

On raconte qu'étant dans son fameux fort de Karaoglou, qui a beaucoup d'analogie avec la Bastei, près de Dresden, il vit de son nid d'aigle passer une caravane à travers l'Araxe. Il rassembla ses gens, tomba dessus ; le chef de la caravane, étonné de cette subite apparition, fit bonne contenance, et invita le fameux brigand à prendre ce qui lui conviendrait le mieux. Keuroglou, content de cette soumission, lui rendit tout son bien. Pendant qu'il était ainsi occupé, il vit un homme qui portait à sa ceinture un pisto-

let ou petit fusil, et demanda ce que c'était. On le lui expliqua. Keuroglou désira voir alors une expérience, et le porteur du fusil tua un chien sous ses yeux. Keuroglou n'en pouvait croire ses yeux. « Adieu, Keuroglou, dit-il enfin, tu n'as plus rien à faire ici. » Et depuis lors, on ne le revit plus.

Nous traversâmes au-delà d'Amarat une des plaines les plus uniformes qu'on puisse voir. Elle est très-fertile et couverte de champs de froment et de coton, arrosés par des canaux de l'Araxe, qui coûtent beaucoup d'entretien, parce que le terrain est en grande partie un sable volcanique qui ne tient pas l'eau.

Ceux qui ne connaissent pas bien l'Arménie, voyant toutes les extrémités de ces canaux revenir à l'Araxe, se sont imaginé que c'étaient autant de ruisseaux qui venaient des montagnes, et les ont dessinés comme tels; cette erreur se trouve même dans la carte du général Khatof. La plaine tout entière n'a d'eau que de l'Araxe : le premier canal de déviation, celui qui doit longer le pied des montagnes, commence un peu au-dessous de Karakala, faisant ensuite un vaste circuit qui l'éloigne de 30 verst du fleuve, et recevant quelques-unes des sources qui jaillissent au pied des montagnes et qui donnent plus loin naissance au Karasou, comme on va le voir. Par opposition au *Karasou* (eau

noire), on donne aux canaux le nom de *Koulousou*.

Nous laissâmes Jgdir avec sa quarantaine à droite; plusieurs autres villages se dessinaient à courte distance des deux côtés de la route. Nous passâmes par Tokhanchalou, Kadjar et Baïat (1), et à 25 verst d'Amarat, nous nous arrêtâmes à Djanat-abad (ouvrage du Paradis), pour y passer la nuit. Ce village, l'un des plus grands de la plaine, est à 5 ou 6 verst de l'Araxe. Il y a quelques jardins avec des pêchers, des abricotiers; mais point de vignes, parce que les habitants sont musulmans.

Nous trouvâmes de ce côté de l'Araxe un autre prince persan, nommé Douloukhan-Beg, qui nous accompagna à Arkhouri. En m'informant des richesses et des sources du revenu de ces princes et des nobles, j'appris une singularité de l'ancien droit persan que je ne puis passer sous silence.

Le schah de Perse, en remettant à un prince ou à un noble des domaines, n'est sensé lui donner que l'imposition qui reviendrait au gouvernement. Le paysan seul possède la terre, pour laquelle il paie au seigneur une dîme de 3 sur 10.

(1) *Kadjar* est le nom de la dynastie régnante en Perse, et *Baïat* est celui d'une tribu qui habite l'Arménie. Djalilbeg était Baïat.

S'il se trouve dans le domaine plus de terre que le paysan n'en peut cultiver, le seigneur propriétaire n'a pas le droit d'en tirer parti pour son propre compte : le gouvernement n'a jamais entendu donner la terre au seigneur ; elle appartient au schah, et ce qui n'est pas cultivé par le paysan, retourne directement au schah de droit.

Cette disposition de la loi, qui a été conservée sous le régime russe, ôte toute énergie au seigneur : le paysan un peu industrieux est souvent plus riche que son maître.

Outre le tiers environ de la récolte, sous l'administration persane, le gouvernement prélevait encore un impôt en argent qui était fixé comme suit : chaque boudja, c'est-à-dire chaque groupe de deux familles riches avec une pauvre, ou de deux familles médiocres avec deux pauvres, payait 10 *touman* (160 francs de France).

Le gouvernement russe a changé cette imposition, et l'a réglée comme suit : elle est de 32 fr. par famille pour les villages qui produisent du riz et du coton, de 24 fr. pour ceux qui cultivent l'un ou l'autre, de 20 fr. pour ceux chez lesquels ne prospère ni l'un ni l'autre.

A Koulpé, le $\frac{18}{30}$ mars, nous avions eu + 10° le matin par une pluie douce.

A Amarat, le 19, + 10°; pluie légère et chaude ; temps couvert.

A Djanat-abad, le 20 mars, à 6 heures du matin, + 7° $\frac{1}{2}$. Pluie pendant la nuit; temps couvert le matin.

Le 20 mars, nous partîmes de Djanat-abad pour visiter l'Ararat et Arkhouri. A 10 verst de Djanat-abad, nous passâmes par Hassan-abad, village établi par Hassan, frère du sardar Houssein; nous longeâmes et nous tournâmes ensuite le pied du Tachebouroun, grand promontoire hérissé d'énormes blocs de lave noire, et composé de coulées de lave que l'Ararat a versée sur la plaine de l'Araxe.

A 10 verst de Hassan-abad, on se trouve au bord du Karasou, ancien lit obstrué de l'Araxe, lorsqu'il longeait le pied des montagnes. Sa largeur est quelquefois d'un quart ou d'un demi-verst, et il est creusé d'une dizaine de pieds au-dessous du niveau de la plaine. Actuellement il ne reste qu'un marais impraticable, dans lequel jaillissent toutes les eaux du pied de l'Ararat depuis le Boulak-bachi (tête de la source). J'ai eu l'occasion de remarquer plusieurs fois que les montagnes volcaniques de l'Alaghèz et de l'Ararat n'ont pas de rivière, malgré leur élévation : toutes les eaux de pluie et des glaciers se perdent dans les cendres et dans les débris volcaniques, et ressortent au pied sur l'argile feuilletée; celles de l'Ararat se recueillent

dans la vastitude des marais du Karasou, couverts de joncs et impénétrables.

Le point principal où on le traverse sur un mauvais pont, est à 10 verst d'Hassan-abad. Jusque-là la plaine est sans pierres. Nous avons trouvé l'herbe de la cochenille arménienne, le Dactylis litoralis, sur de grands emplacements couverts d'efflorescences salines.

Plnsieurs parties de la grande plaine d'Arménie sont ainsi salées. Selon l'opinion de quelques personnes, l'Araxe, en passant auprès de la montagne de sel de Koulpé, en emporte beaucoup de débris dont il recouvre la plaine dans ses inondations. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de recourir à cette cause pour comprendre comment de grands espaces de terrains peuvent être salés au pied de ces volcans, quand le sol ne consiste qu'en débris volcaniques, cendres et scories : cela s'explique de soi-même.

Sur ces espaces salés prospère une graminée qui croît en grande abondance : elle recouvre le sol, 1° entre Khorvirab et Targalou; 2° près des bords du Karasou, au pied de l'Ararat; 3° entre Devalou et le promontoire de Sadaraki; 4° entre la Dagna et le village de Gkoutchu, etc.

Au mois de mai, on voit éclore au pied de cette plante la larve d'un insecte qui ressemble beaucoup au Coccus polonicus, excepté qu'il est

beaucoup plus gros et qu'il approche de la taille de la vraie cochenille. Cet insecte se nourrit de cette plante qu'il recouvre en si grande quantité que quand les bergers mènent leurs troupeaux à travers la plaine salée pour les abreuver à l'Araxe, ils paraissent comme ensanglantés.

Il est connu en Arménie depuis fort longtemps; car l'auteur de la Géographie attribuée faussement à Moyse de Khorène, en fait mention en parlant de la province d'Ararad. « On y trouve, dit-il, un ver qui naît de la racine d'une plante et qui fournit la couleur rouge (1). »

Depuis longtemps les moines d'Etchmiadzin recueillent cet insecte pour en tirer une couleur rouge fort belle dont ils se servent pour transcrire leurs livres saints. Je m'informai auprès de l'évêque Isaak de quelques particularités sur la manière de l'employer. Selon lui, on recueille la cochenille arménienne depuis la mi-juillet jusqu'à la fin d'août : un homme peut en récolter une demi-livre par jour.

Un des grands inconvénients qu'on lui a trouvé c'est qu'elle renferme beaucoup d'huile animale, dont il est difficile de séparer la couleur ;

(1) Saint-Martin, Mémoires sur l'Arménie, II, p. 367. On peut consulter aussi J. Hamel, *Ueber Cochenille am Ararat*, Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, in-fol. 1834.

le comte Rosen a fait faire plusieurs essais qui n'ont pas complétement réussi. J'ignore ce que l'on a fait depuis moi.

De l'autre côté du Karasou, nous eûmes encore un bout de plaine de 4 verst jusqu'au pied de l'Ararat : le sol se compose d'un sable volcanique noir et rouge dans lequel croît en quantité l'arbuste que Tournefort a nommé, dans ses Coroll. Inst. Rei herbar. 47, *Polygonoïdes orientale* Ephedræ facie; c'est le Calligonum de Linn. Spec. plant. p. 748. Voyez Tournefort, 340, III.

L'étroite lisière des bords du Karasou sert particulièrement de refuge en hiver aux Kourdes, que nous trouvâmes quittant déjà leurs huttes de terre pour s'établir sous leurs tentes de feutre noir, disséminées par groupes sur les bords de la rivière. On ne peut rien voir de plus sale que ces huttes d'hiver. Ils ont raison de se hâter d'en sortir pour s'établir sous leurs tentes, qui sont assez vastes pour renfermer tout ce qu'ils ont à loger, chevaux, chèvres, etc. Les bouts de devant sont relevés et la tente est ouverte, de façon qu'on voit tout ce qui se passe au dedans.

La richesse des Kourdes consiste en bétail, chevaux, moutons, lait, beurre, fromage, etc. Mais ils ne cultivent pas de blé : ils l'achètent des Arméniens par échange. Lorsque la chaleur de la plaine dessèche les pâturages, ils émigrent

sur les montagnes voisines, puis sur celles qui sont plus élevées, cherchant les pâturages pour leurs troupeaux, jusqu'à ce que les frimas les rechassent dans le bas.

Leurs femmes se montrent et sont très-méchantes. Ils parlent un langage mélangé de toutes sortes d'idiomes, et l'on voit que les Kourdes actuels ne sont qu'un ramassis de toutes espèces de nations qui venaient se vouer au brigandage à l'abri terrifiant de ce nom connu de si ancienne date, à peu près comme celui des Cosaques Zaporogues. On y retrouve du turc, du persan, de l'arménien. Les Kourdes sujets de la Russie, privés de leur chef, sont tranquilles : ceux qui habitent des portions du territoire persan ou turc, sont plus terribles que jamais.

En abordant le pied de l'Ararat, les pierres deviennent de plus en plus fréquentes. Comme sur les cônes volcaniques de l'Etna ou du Vésuve, on remarque ici le premier pas que l'on fait à la montée, tant la ligne entre la plaine et l'amont est bien marquée.

Que l'on est fier quand on met le pied pour la première fois sur cette sainte montagne, et que l'on entend de toutes parts la tradition des habitants vous reporter sur les traces de Noë : dès que vous avez monté quelque temps, vous y êtes déjà; on commence à trouver les jardins d'Arghouri ou Arkhouri, où les habitants culti-

vent le poirier, le pommier, le prunier, le cerisier, l'abricotier, le pêcher, le noyer; point de figuiers. C'est ici que la tradition suppose que Noë planta les premiers ceps de vigne et s'enivra, et en foi de la vérité de cette histoire, on vous montre quelques tiges de vigne vierge. Dieu, pour punir les ceps qui avaient ainsi entraîné le pauvre patriarche dans le péché, les condamna à ne plus porter de raisins.

Arkhouri, que nous atteignîmes à 5 lieues du Karasou, est dans le fond de la crevasse que l'Ararat, dans ses commotions volcaniques, a entr'ouverte en déchirant son sein. Au fond de cette crevasse coule, au printemps, un maigre ruisseau, la seule eau courante de l'Ararat sur sa pente septentrionale. Arkhouri, le seul village qui se soit hasardé sur les flancs de l'Ararat, se désaltère de cette onde, qui a peine à atteindre le pied de la montagne, tant elle est épuisée par les canaux d'irrigation des champs et des jardins. Car quoique le nom d'*Arkhouri* signifie en arménien « *ici, il planta la vigne*, » cela n'empêche pas que son principal commerce ne consiste en froment. Sa population se monte à près de 1,000 habitants, répartis dans plus de 200 maisons. Ils ont, sur la rive gauche du ruisseau, une forteresse carrée en terre glaise à la manière du pays, et vis-à-vis, sur la rive droite, où est aussi la majeure partie du village, une assez belle

église bâtie en forme de croix en lave noire ; elle date du huitième ou neuvième siècle : l'intérieur est éclairé par un dôme. Sa longueur, jusqu'au fond du chœur, est de 54 pieds ; sa largeur, de 30 pieds. Le diamètre intérieur du dôme est de 15 pieds. La façade du chœur est aussi ornée de deux niches triangulaires.

Depuis la fondation de cette église, le terrain, comme autour du Panthéon à Rome, s'est tellement exhaussé, que les deux portes latérales sont enterrées jusqu'au cintre ; les tombeaux se sont accumulés sur cette place sacrée. Parmi ces pierres tumulaires de toutes formes, j'en trouvai une qui prouve l'antiquité de cette église ; c'est une longue dalle de 3 pieds de large sur 7 de hauteur, dressée non loin de l'entrée principale et sur laquelle on lit : « C'est moi, Isaak, serviteur pécheur de J.-C. Que l'on prie aussi pour moi devant Dieu, quand on lui adressera des prières. L'an 404 de l'ère arménienne » (955 de J.-C.).

Il est donc certain que l'église était déjà construite en 955, quand on a dressé cette tombe près de la porte.

On lit encore dans l'intérieur de l'église une inscription écrite sur l'un des piliers qui supportent le dôme, et dans laquelle Kakig I[er], surnommé Chahançha, fils d'Achod III, monté sur le trône d'Arménie en 989, donne au village

d'Arkhouri une franchise entière d'impôts, et anathématise quiconque osera violer ce décret. Ce décret, jadis gravé sur une pierre, est oublié depuis longtemps; la pierre a été brisée, les habitants du village paient les impôts comme partout, et on n'a de souvenance de ce décret de Kakig que par la copie écrite sur le pilier du dôme.

Lors du voyage de Tournefort, l'église d'Arkhouri, qu'il appelle *Acourlou*, était abandonnée, et on y logeait les étrangers. Selon ce même voyageur, cette église s'appelait aussi Araxilvanc, ou couvent de l'Apôtre. — C'est le nom que lui donnait déjà Chardin qui, mieux informé, le traduit par monastère des Apôtres. Non-seulement les Arméniens regardent comme très-saint l'emplacement où est bâtie l'église, parce qu'ils supposent que c'est là que Noë offrit le premier sacrifice après le déluge, mais ils disent aussi qu'on y a trouvé les corps de saint André et de saint Mathieu lorsque l'on creusait les fondements de l'église, qui est restée, dit-on, en possession du crâne de l'évangéliste.

Nous fûmes reçus par Stépan-Aga, chef du village d'Arkhouri, qui était venu à notre rencontre avec les principaux habitants du village, et qui voulut avoir l'honneur de loger le général sous son toit plat de terre glaise.

Je profitai de l'après-midi pour faire une ex-

cursion jusqu'au monastère de St.-Jacques, qui est perché à trois quarts de lieue d'Arkhouri en remontant les flancs de l'énorme crevasse. J'eus toutes les peines à me frayer un chemin à travers les fondrières et torrents d'eau produits par la fonte des neiges et des glaces de l'Ararat. Sur quelques espaces déjà libérés des frimas où l'on voyait poindre quelques brins d'herbes, je trouvai un Merendera caucasica (espèce de crocus) en fleurs. A force de persévérance, j'accomplis mon pèlerinage et je pus faire ma prière dans le sanctuaire du fameux St-Jacques. Ce monastère n'est qu'une petite chapelle assise sur le bord d'une terrasse naturelle, à quelques centaines de pieds au-dessus du fond de la crevasse. L'église est entourée de quelques huttes où logent les moines qui desservent l'église, et quelques arbres ombragent ce groupe pittoresque d'édifices (1). Excepté ce peu de verdure, et celle que produisent les jardins d'Arkhouri, il n'y a pas un seul arbre sur toute la montagne du grand Ararat. C'est à la lettre, si on en excepte un antique saule rabougri, replié par la neige et par les glaces. On le voit isolé au-dessus du village : les habitants assurent que c'est

(1) On peut voir un dessin qui donne l'idée de la position du monastère de Saint-Jacques, dans le Voyage de M. Parrot sur l'Ararat, t. II, p. 126.

une planche de l'Arche de Noë qui a pris racine et qui a produit cet arbre qu'ils vénèrent. Ils ne souffrent pas qu'on lui fasse le moindre dommage, ni même qu'on emporte un de ses faibles rameaux.

Le petit Ararat est aussi nu que le grand, à l'exception d'un petit bouquet, de 8 minutes de tour, de bouleaux nains qui croissent au pied, vers le nord (1).

Un moine à la face triste et mélancolique et qui ne paraissait pas trop s'amuser dans cet ermitage à 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer, surtout dans cette saison de tourbillons de neige et de brouillards, m'introduisit dans le lieu très-saint : les corridors, les portiques, l'église même étaient d'une humidité et d'une fraîcheur insupportables; car toute l'eau produite par la neige qui venait de fondre dégouttait des plafonds et ruisselait le long des parois.

Le moine me fit observer dans l'intérieur de l'église plusieurs grandes inscriptions arméniennes qu'à peine je pouvais distinguer, tant les murailles en lave noire donnaient une teinte sombre à l'intérieur de l'édifice, pauvrement éclairé par une fenêtre latérale. Voici ces documents de l'église qui donneront une idée du style lapidaire des Arméniens.

(1) Parrot, I, 219, lui assigne une hauteur absolue de 7788 pieds.

1° A gauche de la fenêtre :

Par la volonté de Dieu, moi du village de Koutlouk, fils de Kaptchakh, serviteur de Sarkis, je suis venu à la porte de St.-Jacques, Kaptchakhouten, et j'ai pris la religion chrétienne....

2° A droite de la fenêtre en haut :

Par la volonté de Dieu, moi Sombate, attaché au clergé du monastère de St.-Jacques, j'ai donné la sixième partie du terrain de Zola et de Zibi au clergé de cette sainte place. Aux seigneurs E. V. (artabed)... jours de messe, 2 pour moi, 2 pour ma femme; que celui qui exécutera tout cela, soit béni de Dieu, etc... 723 de l'ère armén. (1274 de J.-C.)

3° A droite de la fenêtre en bas :

Par l'espérance que nous mettons en Dieu, moi, Makhétar, et ma femme Thamar, nous nous sommes attachés au clergé de cette sainte place, et nous lui avons donné tous nos revenus. On a promis de célébrer 4 messes pour nous, 2 pour moi et 2 pour Thamar, le jour de la présentation de J.-C. au temple (de la Purification); si quelqu'un les supprime, qu'il prenne tous nos péchés sur lui. En 720 de l'ère armén. (1271 de J.-C.)

Les croix semées par les pèlerins sur la muraille extérieure, abondent aussi comme sur l'église du village, où on les compte par milliers : car chacun croyait faire une oeuvre méritoire

que de laisser ainsi une croix sur la sainte paroi de l'église; quelques-unes sont accompagnées du nom du pauvre pécheur qui a fait cette sainte action pour le repos de son âme. En voici quelques exemples recueillis sur la muraille extérieure de l'église de St.-Jacques.

« En 752 de l'ère armén. (1303 de J.-C.), cette croix a été placée pour trouver protection devant Dieu pour Assan. »

Et plus bas en dessous : « Cette croix a été placée pour trouver protection devant Dieu pour Johannes. »

Le monastère de St.-Jacques doit toute sa sainteté, non à l'apôtre saint Jacques, mais à un moine d'Etchmiadzin qui s'était obstiné à vouloir escalader la cime de l'Ararat pour y visiter les débris de l'arche. Mais Dieu qui n'avait voulu permettre à aucun mortel après Noë de profaner la barque sacrée qui sauva l'univers, mit opposition à son entreprise. Quand le pauvre saint Jacques, fatigué d'avoir passé sa journée à pétrir le sable profond qui recouvre les pentes de la montagne, croyait pouvoir reposer en paix et continuer le lendemain sa course, il se trouvait que le bon Dieu l'avait reporté pendant la nuit à la place d'où il était parti le matin. Il essaya plusieurs fois de vaincre le sort jeté sur lui; toujours même progrès, même réussite. Enfin Dieu eut pitié de tant de patience et lui en-

voya par un ange une pièce de l'arche, en lui faisant dire de ne plus se fatiguer inutilement. C'est pour cette sainte relique qu'on tailla dans le roc vif l'une des belles églises de Kieghart.

La place où saint Jacques se retrouvait chaque matin, fut consacrée par le petit monastère que je viens de décrire. Tournefort le trouva abandonné dans son ascension de l'Ararat. M. Parrot vint y établir son quartier général.

J'aurais bien voulu essayer aussi mes forces, mais je ne pus pas même parvenir à la fontaine et à la petite chapelle de St.-Jacques qui est à trois quarts de lieue au-dessus du monastère, tant la neige était profonde et humide.

J'explorai les pentes du précipice, espérant y trouver la roche sur place, ou une coulée de lave à nu; je n'y vis que des débris volcaniques entassés pêle-mêle, d'énormes fragments de mélaphyre qui avaient jusqu'à 10 et 15 pieds de diamètre, enterrés dans le sable volcanique et les lapillis. La teinte de ces mélaphyres recuits varie du noir au rouge. M. le professeur Gustave Rosen, qui a eu la bonté de déterminer les fragments que j'ai rapportés, décrit l'un de ces mélaphyres comme une pâte noirâtre, très-poreuse, dans laquelle gisent de nombreux cristaux très-petits de labrador blanc. Dans une autre variété, il a trouvé que la pâte, outre un plus grand nombre de cristaux de labrador, ren-

ferme aussi des cristaux isolés de pyroxène d'un vert noirâtre (1).

Cette crevasse ou fente énorme, au fond de laquelle coule le ruisseau d'Arkhouri, en remontant au-dessus du monastère de St.-Jacques, se partage en deux branches; l'une se dirige vers le cœur de la montagne, tandis que l'autre la flanque à droite; c'est dans cet embranchement qu'on remarque encore quelques ruines d'habitations complétement oubliées (2).

Tournefort a vu au fond de ces précipices des

(1) *Roches de l'Ararat décrites par Gustave Rosen :*

1° Porphyre pyroxénique ou mélaphyre : pâte d'un noir grisâtre, très-poreuse, dans laquelle gisent de nombreux petits cristaux d'une ligne de grosseur de labrador blanc.

2° Porphyre pyroxénique ou mélaphyre, rempli de cavités plus petites, mais plus nombreuses; la pâte qui tapisse immédiatement les cavités est d'un rouge de tuile, formant une croûte mince tout autour. Les cristaux de labrador empâtés dans la masse sont un peu plus grands et plus rares. Outre cela, la pâte contient des cristaux isolés de pyroxène d'un vert noirâtre.

3° Porphyre pyroxénique ou mélaphyre. Pâte d'un gris noirâtre, à cassure inégale et finement écailleuse, dans laquelle gisent çà et là des cristaux d'une et demie à deux lignes de pyroxène d'un vert d'herbe.

(2) On pourra avoir une idée de la disposition de cette crevasse et de l'ensemble de l'Ararat dans un dessin que je me propose d'ajouter à la pl. 34, IIe série, qui déjà donne une vue en petit de l'Ararat.

tigres qui habitaient ces solitudes et qu'on tuait pour les peaux qu'on envoyait en Perse : aujourd'hui il n'y en a pas un sur l'Ararat. Les seuls animaux sauvages qui viennent brouter l'herbe maigre de ces déserts, sont la chèvre sauvage (*Capra ægagrus* de Gmel.), et la brebis sauvage (*Ovis musimon*), variété orientale dont j'ai déposé les superbes cornes au musée de Berlin.

La limite de la neige, comme je l'ai dit plus haut, est à environ 12,800 pieds de roi. Le petit Ararat, qui n'atteint pas à cette hauteur, se dépouille entièrement de neige vers la fin de juillet ou au commencement d'août : c'est signe alors que les grandes chaleurs vont commencer à Erivan.

Il n'y a pas de doute que l'Ararat n'ait été jadis un volcan ; mais quand a-t-il cessé de l'être ? Jamais la tradition ni l'histoire n'ont parlé de quelque phénomène qui ait rapport à une éruption de ce volcan. Le seul auteur qui contredise cette négation tacite de l'histoire, est l'aventureux Reineggs : on lit dans les pages 27 et 28 du tome I de sa Description du Caucase, que l'Ararat a fumé et jeté des flammes le 3 janvier et le 22 février 1785.

Les tremblements de terre ont été et sont encore en Arménie d'une fréquence et d'une violence rares. St. Ephrem, diacre d'Edesse, dit qu'en 341 les montagnes d'Arménie s'étant d'a-

bord écartées l'une de l'autre, se heurtèrent ensuite avec un horrible fracas; qu'il en sortit des tourbillons de flammes et de fumée, et qu'après cette effrayante agitation, elles se replacèrent sur leur base (1).

L'histoire nous a aussi conservé les terribles désastres occasionnés par de violentes secousses plutoniennes, dans toute l'Asie mineure, en 358, en 362, en 365. Nicomédie et Nicée furent renversées de fond en comble : un grand nombre de villes de la Palestine, de l'Afrique, de la Grèce, de la Sicile, eurent le même sort le même jour, tant le foyer de destruction était vaste (2).

Mais aucune de ces commotions ne fut plus épouvantable pour l'Arménie, que celle qui abîma le Vaïatsor, après la mort d'Etienne, 22e évêque de Siounik, pendant le huitième siècle. Il y eut des ténèbres pendant 40 jours, et des tremblements de terre si violents que toute la vallée fut bouleversée de fond en comble. Dix mille habitants périrent sous les décombres : des voix se faisaient entendre du fond de la terre. Ces ténèbres et ces horribles secousses ne peuvent s'expliquer que par quelque éruption d'un volcan voisin, tel que le Nal-Tapa.

(1) Lebeau, *Bas Emp.* éd. S.-Martin, t. I, p. 435.
(2) Id. t. II, p. 255 et 257 ; III, p. 26 et 224.

Les vallées adjacentes furent aussi ravagées à différentes époques. Il ne reste pas pierre sur pierre du *trône de Tiridate* à Karhni. Partout des édifices ruinés ou renversés par les commotions volcaniques, parmi lesquelles l'histoire d'Arménie cite encore celle de 1319, qui détruisit beaucoup de villes et de villages.

En 1827, au mois de novembre, un événement de ce genre renversa la superbe coupole de l'église de Kétcharousse, et beaucoup d'autres églises du Gokhtchai.

A l'occident de l'Arménie, toutes les belles églises de Koulpé, d'Erovantagerd, d'Erovantachad, d'Ani, ont été culbutées, et les fragments énormes ont été lancés comme des quilles qu'un coup de boule aurait abattues. On a peine à trouver de ce côté-là un édifice intact, non lézardé.

A côté d'une pareille dévastation, n'est-il pas surprenant que sur l'Ararat même, les deux églises d'Arkhouri et de St-Jacques soient parfaitement conservées, quoique plus anciennes que la plupart des édifices renversés ? Ne l'est-il pas encore bien plus que les trois églises d'Etchmiadzin, qui datent des quatrième, cinquième et sixième siècles, aient résisté à toutes ces catastrophes, quoique placées dans la plaine de l'Araxe entre l'Ararat et l'Alaghèz ?

M. le professeur Parrot effectua, le 9 octobre

(nouveau style) 1829, sa mémorable ascension de l'Ararat.

Pendant que j'étais à Arkhouri, nous voulûmes faire causer Stépan-Aga, qui commandait les Arméniens qui accompagnaient le professeur; mais nous eûmes bien de la peine à obtenir de lui un aveu, tant il était intimidé ou plutôt indigné de tous les interrogatoires qu'il avait été obligé de subir à cause de cette ascension de M. Parrot. Tout ce qu'on pouvait savoir de lui, c'est qu'il niait que M. Parrot eût atteint le sommet de l'Ararat : nos chèvres, disait-il dans son dépit, vont en été beaucoup plus haut qu'il n'a été. Quand on est obligé, comme M. Parrot, de lutter contre des préjugés religieux, la plus grande évidence ne peut parvenir à dissiper cet épais brouillard.

M. Autonomoff, employé russe en Arménie, et qui a effectué l'ascension de l'Ararat le $\frac{5}{17}$ août 1834(1), n'a pas eu un meilleur sort que M. Parrot en Arménie; on n'ajoute pas foi non plus à son récit.

Que je me trouvai heureux d'avoir parachevé mon pèlerinage jusqu'au mont St-Jacques encore ce jour-là; car, pendant que nous étions chaudement établis chez Stépan-Agan, très-occupés

(1) *Magazin für die Litteratur des Auslandes*, 1835, n° 34.

tous à déchiffrer les inscriptions que j'avais recueillies pendant la journée, un violent orage se déclara vers les 9 heures du soir autour de la cime de l'Ararat : la pluie tombait à verse ; bientôt elle se changea en neige, et ne cessa de tomber pendant toute la nuit ; le matin du $\frac{21 \text{ mars}}{2 \text{ avril}}$, par + 1° ½, tout était blanc, et la tempête continuait encore. Il ne discontinua de neiger avec abondance pendant toute la matinée. Stupéfaits de cette incartade de temps, nous ne savions quand il nous permettrait de partir. Enfin nous profitâmes d'un instant de relâche, et nous nous sauvâmes de cet antre d'Eole aussi vite qu'Ulysse de l'antre de Polyphème.

Vous verrez, me disait le général, que nous trouverons un superbe temps dans la plaine. En effet, nous ne fûmes pas descendus jusqu'aux jardins d'Arkhouri, que les brouillards parurent s'éclaircir, la tempête s'apaiser, et quand nous eûmes atteint le pied de l'Ararat, nous nous crûmes transportés dans un autre hémisphère, tant l'air était calme, et tant le ciel qui reposait sur la plaine d'Arménie était lucide. Nous avions laissé au-dessus de nous les frimas et les tempêtes, et nous pûmes contempler avec étonnement la lutte violente de cette sombre masse de nuages qui recouvraient l'Ararat, fort heureux de n'en être plus les victimes.

Il neigeait à Arkhouri, et à Bachekent le thermomètre montrait + 9° ½.

La pente douce qui mène d'Arkhouri au grand village de Bachekent, ne diffère pas de celle par laquelle nous avions monté au village : dans les sables volcaniques noirs et rouges, gros blocs de lave, et cailloux de formation primitive; même végétation. Nous repassâmes le Karasou sur un mauvais pont réparé pour nous, et de l'autre côté nous entrâmes dans Bachekent (*tête des villages*), qui n'est séparé de l'Araxe que par une plaine de 5 à 6 verst, basse, humide, à peine élevée de 2 à 3 pieds au-dessus du haut niveau du fleuve, qu'il nous fallait traverser.

Depuis que nous l'avions passé à gué à Koulpé, la fonte des neiges du pachalik de Kars l'avait tellement grossi, qu'il débordait déjà sur la plaine. Son courant était très-rapide. On avait préparé pour nous un frêle radeau de 7 à 8 poutres sur lequel on passa d'abord nos effets; puis ce fut notre tour de tenter cette périlleuse traversée, blottis immobiles sur les coussins de nos selles. Lancés dans le courant du fleuve, nous fûmes entraînés bien loin au-dessous de notre point de départ sur l'autre rive, tandis que l'orage, qui n'avait grondé jusqu'alors qu'autour de la pyramide de l'Ararat, commençait à lancer ses foudres sur la plaine avec un profond retentissement, renvoyé par les flancs et par les cre-

vasses des montagnes. Il semblait que le dieu de la foudre voulait encore proclamer son ancienne majesté pendant que nous abordions cette roche célèbre, couronnée jadis par un de ses temples les plus fameux, qu'a remplacé le sanctuaire de saint Grégoire.

Pour mettre le comble à l'étrangeté de cette traversée, une partie de nos gens s'étaient mis à la nage pour faire passer nos chevaux : ceux-ci lancés dans le fleuve, la foule qui était venue nous assister à notre passage, les repoussait quand ils voulaient revenir sur le bord, et par des cris, par des menaces, les forçait à se laisser entraîner par le courant et à atteindre l'autre rive; ceux de nos gens qui s'étaient mis à la nage, encourageaient les plus faibles par leurs cris, se tenant à la crinière des plus vigoureux. L'Araxe était très-large, et il fallut près de 2 heures pour effectuer le passage de toute notre caravane.

Nous allâmes en attendre la fin au monastère même de Khorvirab, bâti sur l'assise d'un rocher de dolomie (1) noire qui élève isolément sa tête au bord de l'Araxe au milieu de la plaine d'Arménie.

(1) Dolomie grise, grenue, ferrugineuse : une solution dans l'acide muriatique, vaporisée jusqu'à sècheresse, laisse un dépôt de magnésie et d'oxide de fer.

Ce monastère se compose d'une église, d'une chapelle dédiée à saint Grégoire, et de quelques bâtiments chétifs destinés à l'évêque et aux moines; une forte muraille avec une grande porte d'entrée donne à l'ensemble de ces bâtiments l'air d'un vieux château des bords du Rhin.

La grande église décorée d'un dôme ne date pas de plus de 150 à 160 ans en arrière; pas une seule inscription ancienne; parmi les modernes, M. Kourganof m'en fit observer une, gravée sur la muraille du portique au-dessus d'une tombe, où on lisait en vers arméniens :

C'est ici le moine Johannès
Qui après sa mort
Deux fois s'est montré
En disant qu'il avait vu
Saint Grégoire
L'illuminateur.

La chapelle de saint Grégoire est aussi de construction moderne et recouvre la sainte entrée du puits profond où Tiridate fit jeter saint Grégoire l'illuminateur. On descend par une échelle dans une espèce de tour souterraine à 15 ou 16 pieds au-dessous du pavé de la chapelle; elle faisait sans doute partie de quelque ancienne forteresse. Saint Grégoire passa 13 ans au fond de cette prison, conservé miraculeusement

par la providence pour opérer la conversion de celui qui l'avait si cruellement martyrisé.

Sa prison, comme si Tiridate avait voulu faire un sacrifice vivant à ses dieux, était à quelques pas d'un temple fameux dédié à Aramazt, le même que l'Ormouzd des Persans et le Jupiter des Grecs. Une forteresse entourait le temple, et une ville était bâtie au pied, sur les bords de l'Araxe, là où s'étendent les huttes du village actuel. On donnait à ce temple le nom de Achelichad, c'est-à-dire beaucoup de sacrifices, à cause de la multitude d'offrandes que la piété des Arméniens vouait à leur dieu principal, qui l'était aussi des peuples géorgiens.

Le nom d'Achelichad fit place, lors de l'introduction du christianisme, à celui de Khorvirab (puits sec), par lequel on consacra le martyre de saint Grégoire. Grégoire Magisdros en fit apporter le corps tout entier de Constantinople, et on le plaça au fond du puits; sa tête, déposée au dedans de la sainte table, servit aux guérisons (1).

Il est singulier que Chardin et Tavernier, qui n'étaient pas savants de profession comme Tournefort, aient été mieux informés que celui-ci des particularités de Khorvirab. Tous les deux (2) le

(1) *Géographie du Vartabied Vartan*, traduite par M. de S.-Martin; *Mém. sur l'Arménie*, t. II, p. 419.

(2) J. Tavernier, *Six Voyages*, etc. t. I, p. 45, édition

citent comme le théâtre des martyres de l'illuminateur, tandis que Tournefort qui a été, le 9 août, à Corvirap ou Corervirab, en fait le théâtre du martyre de saint Jérôme.

Pour preuve des 13 ans que saint Grégoire a passés au fond de ce puits au milieu des serpents, on vous montre les pierres usées d'une niche où le saint faisait ses prières, comme si les pèlerins qui s'y agenouillent sans cesse n'avaient pu y contribuer.

L'évêque ou prieur du monastère de Khorvirab nous retint pour prendre une tasse de thé; nous n'osions refuser cette politesse malgré qu'il se fît tard et que nous eussions 10 verst de chemin à faire jusqu'à Targalou, où l'on nous attendait.

Les cigognes étaient arrivées à Khorvirab le $\frac{13}{25}$ mars.

A la nuit tombante, nous nous mîmes en route à travers une plaine salée, coupée de marécages et de canaux. A peu de distance du monastère nous trouvâmes notre nouvel hôte, qui tout vieux, tout cassé qu'il était, avait voulu venir à notre rencontre. C'était l'ancien mirza ou secrétaire d'Houssein-Sardar. La nuit toujours plus sombre nous cachait notre route, et

in-8°, 1712. — *Voyage du ch. Chardin*, etc. t. I, p. 260, éd. in-fol.

malgré l'adresse de nos chevaux, nous risquâmes souvent de faire la culbute dans la boue ou dans les canaux. Quelques-uns ne s'en tinrent pas même aux risques, entre autres le pauvre mirza qui tomba dans l'eau; nous eûmes de la peine à le remettre sur son cheval; heureusement que ce n'était pas loin de chez lui, où il alla promptement changer de vêtements.

Pour moi, je faisais cette traite le cœur serré, quand je pensais que c'était la dernière fois que je me trouvais dans la compagnie du bon général et que dès le lendemain je devrais continuer tout seul ma route vers Nakhtchévan.

Cette dernière soirée ne fut pas gaie; le général et M. Kourganof étaient tristes de me voir partir; je l'étais bien plus encore de les quitter. Le général se récréa en faisant écrire pour moi au vieux mirza plusieurs lettres de recommandation adressées aux seigneurs persans que je devais rencontrer sur ma route. Agenouillé sur les tapis du mirza, j'en écrivis de mon côté encore quelques-unes que le général voulait expédier d'Erivan; l'une adressée à M. de Steven a été publiée.

Le lendemain matin nous prîmes congé à cheval à la porte de la cour du mirza; le général qui s'était détourné de sa route pour m'accompagner sur l'Ararat et me protéger dans ce dangereux passage de l'Araxe, s'en retourna direc-

tement par Ardachar à Erivan, et moi, prenant la route opposée, j'allai silencieusement faire mon pèlerinage au tombeau de Noë, accompagné d'un seul guide, le même qui m'avait suivi à Kieghart.

A 15 verst en traversant la plaine entre les collines de Khorvirab et la chaîne principale qui a l'air d'être d'argile feuilletée, on arrive au petit village de Karala, auprès duquel une petite colline porte la ruine d'une église en pierre calcaire.

Cinq verst plus loin est Avechar, à l'ouest d'un groupe de collines qui s'élèvent à 400 pieds au-dessus de la plaine, et que compose un banc de dolomie noire cristallisée, veinée et ramifiée de mille manières de calcaire blanc; un dôme volcanique de mélaphyre noir, compacte, l'a soulevé et arraché du fond de la plaine. Les couches de la dolomie sont reconnaissables, quoiqu'elle soit horriblement déchirée.

Entre ces collines gisent quelques ruines d'anciennes habitations : à quelque cent pas au-delà s'étend Dévalou.

De Dévalou on fait 4 verst dans une plaine marécageuse coupée de canaux, avant d'attein-le pied de la montagne de calcaire noir à couches déchirées, ondulées, etc. La route la longe à distance.

A 20 verst de Dévalou, la chaîne de mon-

tagnes s'avance en promontoire dans la plaine. Derrière ce promontoire grande vallée circulaire avec le village de Sadaraki. De Védi jusqu'ici, cette partie de la plaine, qui forme un demi-cercle en s'éloignant d'une vingtaine de verst de l'Araxe, est très-fertile, mais peu peuplée à cause du manque de sources. Il paraît cependant par des ruines de moulins dans des ravins desséchés, qu'il n'en était pas de même jadis, et qu'une cause quelconque, un tremblement de terre peut-être, a fait disparaître ces sources et leur a procuré d'autres issues. Dans cette plaine, Védi a des eaux acidulées et Dévalou, des eaux chaudes. Kussus qui est au-dessus de Védi, sur le même ruisseau, est riche en pétrifications.

Le côté est de la vallée de Sadaraki est fermé par le promontoire si intéressant de la *Dagna*, qui, se détachant comme le promontoire précédent de la chaîne principale, va heurter contre l'Araxe. On appelle aussi ce promontoire *Degmakh Dagna, place où heurte* (l'Araxe); de degmakh, heurter.

Ce promontoire, près d'atteindre l'Araxe, présente une large ouverture entaillée dans le calcaire noir et la porte de Dagna proprement dite. Il est fort probable que l'Araxe lui-même passait jadis par-là; plus tard il a obstrué lui-même ce passage avec des cailloux et du gravier :

cette digue naturelle a à peu près 10 à 12 pieds au-dessus de la plaine.

La Dagna ou ouverture est restée un marais presque impraticable, où jaillissent une multitude de sources qui ont à peine un écoulement. La plaine qui entoure le promontoire est ce qu'on peut voir de plus uniforme au monde, de façon que sans cette digue de 10 à 12 pieds, rien n'empêcherait l'Araxe dans ses épanchements de reprendre son premier cours, et de rentrer dans son ancien lit, dont il reste des traces très-visibles le long de l'une des côtes du défilé. La barre du Rhin qui, près de Sargans, digue ce fleuve et l'empêche de reprendre son cours primitif à travers le lac de Wallenstadt, donne une idée très-exacte de cette barre de la Dagna.

La plaine qui est de l'autre côté de la Dagna, vers l'est, est salée.

A quelques verst en avant de la Dagna, nous avions passé à côté des ruines d'une forteresse ou plutôt d'un karavansérai en briques, dans la plaine.

En continuant notre route vers Norachène, nous trouvâmes tout près, à peu de distance de la Dagna, Gkoutchu ou Damourtchi Kouchou, village avec une forteresse, puis Zevet Doudenghi (Zeiva Dodenghia) qui n'est qu'à 2 verst de Norachène, où nous reçûmes l'hospitalité chez un seigneur persan.

Norachène est à 21 verst de Sadaraki, et à 66 verst à peu près de Targalou. Il fit pendant la nuit une gelée blanche. Je me levai de grand matin pour dessiner, posté sur le toit de mon hôte, la vue superbe qu'on a d'ici sur la plaine de la Dagna, et sur les pyramides de l'Ararat dont les deux cimes sont encore séparées quoique fort rapprochées.

En continuant notre route le lendemain, nous trouvâmes à 3 verst de Norachène l'Arpatchai gonflée par les neiges. Notre hôte vint exprès jusque là nous indiquer le gué, et son inquiétude était visible : le passage était dangereux; mais nous l'effectuâmes heureusement, malgré la rapidité de la rivière.

En longeant la rive gauche, dès qu'on a traversé le défilé que présente la chaîne de calcaire noir, on entre dans la belle vallée du Daralaghèz, l'ancien Vaïatsdzor, si peuplé, que les Orpélians remplirent de monuments. Noravankh était leur principal séjour, et aussi le lieu de leur sépulture. Le Daralaghèz renferme encore 7 belles églises anciennes et plusieurs beaux ponts. Le pays est délicieux en été et sert de retraite estivale à une foule de seigneurs de l'Arménie.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

A. Pihan de la Forest, Imprimeur de la Cour de cassation, rue des Noyers, 37

(PARIS, MARS 1839.)

Librairie de Gide, Editeur,

RUE DE SEINE S.-GERMAIN, N. 6 BIS.

Précédemment rue S.-Marc, n. 23.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

ARCHIVES DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE, publiées par les professeurs-administrateurs de cet établissement.

Cet ouvrage fait suite aux *Annales*, aux *Mémoires* et aux *Nouvelles Annales du Muséum*.

Il paraît par volumes in-4° sur papier grand raisin, d'environ 60 feuilles d'impression et ornés de 30 à 40 planches gravées par les meilleurs artistes, et dont 15 à 20 seront coloriées avec le plus grand soin.

Il en paraît un volume par an, divisé en quatre livraisons.

Prix de chaque livraison { Pap. ordinaire.... 10 fr.
Pap. vélin........ 20 fr.

La première livraison est en vente.

VOYAGE AUTOUR DU CAUCASE, CHEZ LES TCHERKESSES ET LES ABKHASES, EN COLCHIDE, EN GÉORGIE, EN ARMÉNIE ET EN CRIMÉE, avec un Atlas géographique, pittoresque, archéologique; géologique, etc., par Frédéric Dubois de Montpereux.

Cet ouvrage a obtenu en 1838 le prix de la Société de géographie de Paris. L'auteur, qui a consacré plusieurs années à visiter, dans un but purement scientifique, la Crimée, le Caucase, la Géorgie, l'Arménie et autres provinces transcaucasiennes de l'empire russe, publie aujourd'hui le résultat de ses observations sur la géographie, l'histoire et la statistique de ces contrées.

La relation du voyage formera environ 5 volumes in-8° de 500 pages. Prix du volume : 8 fr.

Les tomes 1 *et* 2 *sont en vente.*

Cette relation est accompagnée d'un ATLAS IN-FOLIO sur colombier, d'environ 200 planches, qui seront réparties de la manière suivante :

1re série. Géographie ancienne et moderne, plans et cartes, 25 pl. dont 14 doubles.
2e série. Vues pittoresques, 75 planches.
3e série. Architecture sacrée et profane, 30 planches.
4e série. Archéologie, 35 planches.
5e série. Géologie, 35 planches.

Cet atlas se publie par livraisons de 9 à 10 planches, qui paraissent tous les deux mois. Prix de la livraison : 20 fr.

Les 6 *premières livraisons sont en vente.*

PROVINCE DE CONSTANTINE. — Recueil de renseignemens pour l'expédition ou l'établissement des Français dans cette partie de l'Afrique septentrionale, par M. Dureau de La Malle, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. In-8°, avec une carte. — Prix : 6 fr.

EXAMEN CRITIQUE DE L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE DU NOUVEAU CONTINENT et des Progrès de l'Astronomie nautique, aux quinzième et seizième siècles, par Alexandre de Humboldt.

Cet ouvrage du plus haut intérêt pour la science, est divisé en quatre sections.

La première traite des causes qui ont préparé et amené la découverte du Nouveau Monde;

La 2ᵉ de quelques faits relatifs à Christophe Colomb et à Amérigo Vespucci, comme aux dates des découvertes géographiques;

La 3ᵉ traite des premières cartes du Nouveau Monde et de l'époque à laquelle on a proposé le nom d'Amérique;

La 4ᵉ des progrès de l'astronomie nautique et du tracé des cartes dans le quinzième et le seizième siècle.

Les deux premiers volumes renferment la première section.

Il est impossible, à moins d'avoir lu ce beau travail, de se faire une idée de la vaste et consciencieuse érudition développée par l'auteur. Il y discute avec cette supériorité, cet esprit de judicieuse critique qu'on lui connaît, les traditions plus ou moins obscures qui peuvent avoir révélé à Christophe Colomb l'existence d'un grand continent occidental et l'avoir guidé dans sa noble et courageuse entreprise. Cette discussion jette aussi un grand jour sur les prétentions de la Norvège et de l'Islande à une ancienne colonisation du nord de l'Amérique.

L'ouvrage sera enrichi de cartes qui paraîtront avec les prochaines livraisons.

Mise en vente du tome 5. Prix: 7 fr. (Ce volume contient 4 cartes dont 3 coloriées.)

SEPT ANNÉES EN CHINE. Nouvelles observations sur cet empire, l'archipel Indo-Chinois, les Philippines et les îles Sandwich, par Pierre Dobel, conseiller de collége au service de Russie, ancien consul de cette puissance aux îles Philippines, traduit du russe par le prince Emmanuel Galitzin.

1 vol. in-8° orné de 2 planches. Prix : 6 fr.

LE MONDE PRIMITIF ET L'ANTIQUITÉ EXPLIQUÉS PAR L'ÉTUDE DE LA NATURE, par le Dr H. F. Link, professeur de médecine à l'Université de Berlin, membre de l'Académie des sciences de cette ville et d'autres sociétés savantes, traduit de l'allemand sur la deuxième édition, par M. Clément Mullet, secrétaire de la Société géologique de France, membre de la Société de géographie, etc. 2 vol. in-8°. 12 fr.

Aujourd'hui que les sciences d'observation ont fait de si grands progrès, qu'on s'est occupé avec tant d'ardeur de l'étude de la terre et des modifications qu'elle a éprouvées, nous avons pensé qu'il ne serait pas sans utilité d'offrir au public la traduction d'un ouvrage d'ont l'objet principal est l'histoire des modifications ou des révolutions éprouvées par les habitans du globe. Ce livre, qu'on doit à un savant dont le nom est devenu célèbre par ses travaux sur la physiologie végétale, a obtenu un grand succès en Allemagne. Un pareil travail manquait en France. Le véritable but de l'auteur est de prouver que la nature, dans la création successive des êtres, a toujours tendu à la perfection. Pour appuyer sa thèse, il invoque les observations faites par la géologie, il cite des considérations tirées de la physiologie animale et végétale et de la philologie. Ce sujet, comme on le voit, est vaste, il embrasse le monde physique et le monde intellectuel.

Peyssonnel et Desfontaines.

VOYAGES DANS LES RÉGENCES DE TUNIS ET D'ALGER, publiés par M. Dureau de La Malle, membre de l'Institut. 2 forts vol. in-8° avec 6 planches, et une grande carte sur laquelle l'itinéraire des deux voyageurs est tracé. — Prix : 18 fr.

Le tome 1er contient : — *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie, fait par ordre du roi, en* 1724 *et* 1725, *par* Jean-André Peyssonnel.

Le tome 2 : — *Des fragmens d'un voyage dans les régences de Tunis et d'Alger, fait de* 1783 *à* 1786, *par* Louiche René Desfontaines.

Nouvelle Souscription.

DISTRIBUTION MÉTHODIQUE DE LA FAMILLE DES GRAMINÉES, contenant 218 descriptions de graminées nouvelles, par Charles-Sigismond Kunth, professeur de botanique à l'Université de Berlin, directeur du jardin de botanique et membre de l'Académie des sciences de la même ville, correspondant de l'Institut, de la Société Linnéenne de Londres, etc., etc. 2 vol. in-folio sur Jésus vélin.

L'ouvrage de M. Kunth contient deux cent dix-huit descriptions de graminées nouvelles ou peu connues et un *Genera* complet de la famille, où les genres, caractérisés avec plus de précision, se trouvent rangés d'après une méthode naturelle. Adoptant des principes nouveaux pour la fixation des genres, l'auteur s'est vu forcé d'en établir plusieurs nouveaux; mais il en a supprimé un grand nombre d'autres admis jusqu'ici dans tous les ouvrages, et qui, par l'incertitude de leurs caractères, ne contribuaient pas peu à obscurcir l'étude, déja si difficile, des graminées.

Comme en histoire naturelle les meilleures descriptions ne dispensent pas quelquefois d'avoir recours à de bonnes figures, M. Kunth a jugé nécessaire d'accompagner ses observations délicates et souvent difficiles à vérifier, d'un grand nombre d'analyses. Des planches gravées avec le plus grand soin présentent toutes les espèces décrites dans l'ouvrage. Madame Eulalie Delile, dont les beaux dessins pour la *Flore brésilienne* rivalisent avec ce que l'on a produit de plus parfait dans ce genre, a été chargée de leur exécution et en a surveillé la gravure; les détails des parties de la fructification ont été dessinés par M. Kunth lui-même.

L'ouvrage formera deux volumes in-folio de 170 feuilles d'impression, sur papier jésus vélin, accompagnés de 220 planches. Il sera divisé en 44 livraisons qui paraissent le 1 et le 15 de chaque mois, depuis le mois de juin 1838.

Le prix est de 12 fr. la livraison.

Beaux-Arts.

VOYAGES PITTORESQUES DANS L'ANCIENNE FRANCE, par MM. Ch. Nodier, J. Taylor et A. de Cailleux. 18 vol. grand in-folio, sur papier vélin, contenant plus de 2,500 planches tirées sur papier de chine, lithographiées par MM. *V. Adam, Gentil Alaux, Alaux le Romain, Arnout, Athalin, Baltard, Bernard, Bergeret, Bichebois aîné, Ph. Blanchard, Bonington, Bourgeois, Bouton, Boys, Brascassat, Chapuy, Charlet, Aimé Chenavard, Ciceri, Coignet, Courtin, Daguère, Dassy, Dauzats, Debez, Deroy, Deveria, Dupressoir, Auguste Enfantin, Fielding, Fousereau, Fragonard, T. Fragonard, Fries, Gale, Gauci, Gericault, Gigoux, Gosse, Granet, Grevedon, Gudin, Gué, Oscar Gué. Guiaud, Guillemot, Haghe, Harding, Harris, Hostein, Hubert, Paul Huet, Ingres, J. Isabey, Eugène Isabey, Jacotet, Jaime, Jaubert de Passa, Joly, Jorand, Justin, Lacroix, Langlois, Laurence, Leblanc, Leborne, Lecamus, Hipp. Lecomte, Aubry Lecomte, Léger, Lemaître, Leroux, Lesaint, Llanta, Marnotte, Massé, Mauzaize, Mayer, Michalon, Mœnch, Monthélier, Muller, C. Nanteuil, Nouveaux, Percier, Perlet, Picot, Poupart, P. Povlet, Proust, Regnier, Rémond, Renoux, Robert, Sabatier, Signol, Smith, Taylor, Théophile, Thienon, Thomas, Thompson, Tirpenne, Truchot, Turpin de Crissé, Vagner, Valton, Vauzelle, Carle Vernet, Horace Vernet, de Veze, Vigneron, Villemin, Villeneuve, Viollet Le Duc, Visconti, Watelet, Weber* et plusieurs autres illustres artistes des écoles française, anglaise, allemande et italienne.

Provinces terminées.

LA HAUTE-NORMANDIE, 2 vol. en 39 livraisons, contenant 290 planches ou vignettes.

LA FRANCHE-COMTÉ, 1 vol. en 28 livraisons, contenant 180 planches ou vignettes.

L'AUVERGNE, 2 vol. en 55 liv., contenant 270 planches ou vignettes.

A mesure qu'une province est terminée, la livraison est portee de 12 *fr.* 50 *c. à* 18 *fr.* pour les personnes qui n'ont pas souscrit.

Provinces sous presse:

LE LANGUEDOC (comprenant le HAUT et le BAS LANGUEDOC, le ROUSSILLON, le ROUERGUE, le QUERCY et le VIVARAIS), 4 vol.

110 *livraisons ont paru.*

LA PICARDIE, 2 vol.

30 *livraisons sont en vente.*

Nota. Le texte de ces deux nouvelles provinces est orné d'un entourage d'une grande richesse, et qui varie à chaque page.

VOYAGE PITTORESQUE EN ESPAGNE, EN PORTUGAL ET SUR LA COTE D'AFRIQUE DE TANGER A TÉTOUAN, par J. Taylor. 2 vol. avec 110 planches, gravées par MM. Barber, Byrne, Cooke, Finden, Goodal, Greatbatch, Hollis, Lekeux, Lewis, J. Pye, Redaway, Skelton, Smith, Wallis, etc.

La première série est de 22 livraisons.
La deuxième d'environ 20 livraisons.

Un tableau de cette vieille terre qui rappelle tant de gloire et tant de revers, qui présente à la fois les monumens des Grecs, des Romains, des Goths et des Arabes, doit offrir un puissant intérêt aux savans, aux artistes et aux hommes de lettres.

M. le baron Taylor, dont les vastes études ont déja produit l'un des ouvrages les plus importans qui se publient en Europe (les VOYAGES PITTORESQUES DANS L'ANCIENNE FRANCE), a bien voulu mettre à notre disposition ses dessins et ses notes sur un pays aussi riche en souvenirs qu'en beautés pittoresques.

Dans la vue toute patriotique d'introduire parmi nous le genre de gravure dans lequel se distinguent si éminemment les Anglais, nous avons confié ces dessins aux plus habiles graveurs de Londres, et c'est avec des noms aussi recommandables dans les arts, que nous donnons au public une production neuve, dont le genre de gravure et le format excluent toute comparaison avec les ouvrages déja publiés sur l'Espagne.

Le dernier voyage de M. le baron Taylor en Espagne et en Portugal, consacré à une mission toute artistique, non moins glorieuse pour la France que pour son auteur, en lui fournissant l'occasion d'explorer en tout sens les parties romantiques et monumentales de cette contrée jusqu'ici peu connue, même des Européens, a de beaucoup augmenté la collection de ses richesses. Nous croyons faire un vif plaisir à nos souscripteurs en leur annonçant que nous agrandirons le cadre de notre publication, afin de leur communiquer les découvertes imprévues dont M. le baron Taylor vient si heureusement enrichir son ouvrage, qui deviendra un musée complet de tout ce que la péninsule renferme de beau, de pittoresque et de merveilleux.

Chaque planche est accompagnée de sa description.
La Relation du voyage paraîtra après la dernière livraison de gravures.

La 21e livraison vient de paraître.

Le prix de chaque livraison de cinq planches est:

In-8. colombier .... 12 f.
In-4. pl. sur papier de Chine ... 30
Grand in-4. pl. avant la lettre ... 40

Ouvrage périodique.

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES ET DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES, publiées par MM. Eyriès, Alexandre de Humboldt, Larenaudière, Auguste de Saint-Hilaire, Walckenaer et Dureau de La Malle. (1839, vingt-unième année, sixième année de la troisième série.)

Ces Annales, commencées avec l'année 1819, par MM. Eyriès et Malte-Brun, continuées par MM. Eyriès, Klaproth et Larenaudière, sont actuellement rédigées par MM. Eyriès, de Humboldt, Larenaudière, Auguste de St.-Hilaire, Walckenaer et Dureau de La Malle.

Elles offrent un utile délassement à toutes les classes de lecteurs. On y passe successivement en revue tous les peuples de la terre : les relations, quelle que soit la langue dans laquelle elles paraissent, y sont aussitôt reproduites en tout ou en partie, selon leur degré d'importance ou d'intérêt. Les voyages imprimés en français y sont impartialement analysés; on y lit, en outre, une foule de morceaux inédits que l'on chercherait vainement ailleurs; car des savans qui ont consacré leurs études aux recherches de la géographie et des langues des peuples anciens et modernes, d'autres qui ont été porter un œil observateur dans différentes contrées du globe, veulent bien seconder les rédacteurs dans leurs travaux; et un grand nombre d'étrangers, qui se sont fait un nom dans le monde littéraire, se font un plaisir de concourir à cette publication.

Le prix de l'abonnement est de 30 *fr. pour Paris*, 36 *fr. pour les départemens et* 42 *fr. pour les pays étrangers. On ne peut souscrire pour moins d'une année, qui commence toujours avec le cahier de janvier.*

Il en paraît une livraison tous les mois; trois livraisons forment un volume in-8. de 400 *pages, avec cartes et gravures.*

Les lettres, paquets, ouvrages à faire annoncer, ainsi que le montant des abonnemens doivent être envoyés francs de port au directeur des Annales des Voyages, *Librairie de Gide.*

Ouvrages de M. le baron de Humboldt.

VOYAGES AUX RÉGIONS ÉQUINOXIALES DU NOUVEAU CONTINENT.

RELATION HISTORIQUE. 4 vol. grand in-4.

Il en a paru 3 vol. en 6 livraisons.

Liv. 1, 2, 3, 4 (*chacune*)	prix 24	fr. pap. ord.	36	fr. pap. vélin.
Liv. 5.	30	id.	42	id.
Liv. 6. 1re partie.	16	id.		
Liv. 6. 2e partie.			24	id.

Il y a une édition in-8. de la *Relation historique*, dont il a paru 13 volumes.

Les 6 premiers avec les *Monumens des peuples indigènes* (2 vol.). 66 f.

Les tomes 7 à 13. 49 fr.

ATLAS GÉOGRAPHIQUE ET PHYSIQUE, grand colombier vélin. Prix de la livraison : 36 fr.

Les livraisons 1 à 19 sont en vente. La livraison 20 est sous presse.

RECUEIL D'OBSERVATIONS DE ZOOLOGIE ET D'ANATOMIE COMPARÉE. 2 vol. in-4.

En 14 liv.— Prix de la liv.: 30 fr. pap. ord. 36 fr. pap. vélin.

MONOGRAPHIE DES MELASTOMES ET DES RHEXIES. 2 vol. in-folio, avec 120 planches coloriées.

En 24 liv.— Prix de la liv.: 48 fr. pap. jésus. 60 fr. pap. colombier.

MIMOSES ET AUTRES PLANTES LÉGUMINEUSES DU NOUVEAU CONTINENT. In-folio, avec 60 pl. color.

En 14 liv. — Prix de la liv.: 48 fr.

NOVA GENERA ET SPECIES PLANTARUM quas in peregrinatione ad plagam æquinoxialem orbis novi, etc. 7 vol. avec plus de 700 planches.

En 36 livraisons. — La liv.		36 fr.	in-4.	planches noires	
	id.	100	in-folio.	id.	jésus.
	id.	180	id.	pl. coloriées.	id.
	id.	200	id.	id.	colombier.

RÉVISION DES GRAMINÉES publiées dans le *Nova genera*. 3 vol. in-folio, avec 220 planches coloriées.

En 44 liv. — Prix de la liv. : 48 fr. pap. jésus. 60 fr. pap. colombier.

ESSAI POLITIQUE sur l'île de Cuba, 2 vol. in-8, avec une grande carte et un Supplément qui renferme des considérations sur la population, la richesse territoriale et le commerce de l'archipel des Antilles et de Colombia. 17 fr.

TABLEAU STATISTIQUE DE L'ILE DE CUBA, pour les années 1825 à 1829. In-8. 3 fr.

TABLEAUX DE LA NATURE, ou Considérations sur les déserts, sur la physionomie des végétaux, sur les cataractes de l'Orénoque, sur la structure et l'action des volcans dans les différentes régions de la terre, etc., traduits de l'allemand par J.-B. Eyriès. 2 vol. in-8. 12 fr.

EXAMEN CRITIQUE DE L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE DU NOUVEAU CONTINENT et des progrès de l'Astronomie nautique aux quinzième et seizième siècles. Tomes 1 à 5. (Voyez page 3.) 35 fr.

Ouvrages de Koch.

TABLEAU DES RÉVOLUTIONS DE L'EUROPE, DEPUIS LE BOULEVERSEMENT DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT JUSQU'A NOS JOURS, 3e édition, continué jusqu'à la restauration de la maison de Bourbon, par l'auteur de l'*Histoire des traités de paix*. 1823, 3 vol. in-8, avec 7 cartes coloriées, représentant les divisions de l'Europe à sept différentes époques, des tables généalogiques de toutes les maisons souveraines de l'Europe, et une chronologie depuis le commencement du monde jusqu'en 1821. 24 fr.

Cette édition, qui a un tome de moins que la précédente, contient un demi-volume de plus, grace à un emploi mieux entendu des caractères d'impressi•n.

TABLES GÉNÉALOGIQUES DES MAISONS SOUVERAINES DU NORD ET DE L'EST DE L'EUROPE. Grand in-4. 1815. 60 fr.

Ouvrages de M. Planche.

DICTIONNAIRE DE LA LANGUE ORATOIRE ET POÉTIQUE, suivi d'un vocabulaire de tous les mots qui appartiennent au langage vulgaire. 3 vol. grand in-8°, à 2 colonnes petit texte : ensemble 2452 pages. 30 fr.

ESPRIT DE SAINT JEAN-CHRYSOSTOME, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Bazile, ou choix des plus beaux passages de ces trois orateurs sacrés, suivi des meilleures pièces de vers de saint Grégoire de Nazianze. In-12 en grec. 3 fr. 50 c.

ESPRIT DE SAINT BAZILE, de saint Grégoire de Nazianze, et de saint Jean-Chrysostôme, traduit du grec. In-12. 3 f. 50.

CHOIX DE POÉSIES et de lettres de saint Grégoire de Nazianze avec le texte grec en regard. In-12. 3 fr. 50.

MANUEL DU VERSIFICATEUR LATIN, précédé de la prosodie latine. In-12. 3 fr. 50.

Ouvrages de M. Auguste de Saint-Hilaire,

Membre de l'Institut.

VOYAGES DANS L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL.

1re PARTIE. **VOYAGE DANS LES PROVINCES DE RIO-JANEIRO ET DE MINAS GERAES**, 2 vol. in-8. Prix 15 fr.

2e PARTIE. **VOYAGE DANS LE DISTRICT DES DIAMANS ET SUR LE LITTORAL DU BRÉSIL**, suivi de Notes sur quelques plantes caractéristiques, et d'un Précis de l'histoire des révolutions de l'empire brésilien, depuis le commencement du règne de Jean VI jusqu'à l'abdication de don Pédro. 2 vol. in-8. 15 fr.

Ouvrages de M. F. Ancillon.

ESSAI SUR LA SCIENCE ET LA FOI PHILOSOPHIQUE. 1830, in-8. 6 fr.

ESSAIS DE PHILOSOPHIE, DE POLITIQUE ET DE LITTÉRATURE. 1832. 4 vol. in-8. 24 fr.

Ouvrages de divers Auteurs.

COLLECTION D'ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES recueillies par le chevalier de Palin et publiées par M. Klaproth, précédées d'Observations critiques sur l'alphabet hiéroglyphique découvert par M. Champollion le jeune, et sur les anciennes écritures égyptiennes. 1 vol. in-folio avec 36 planches. 60 fr.

VOYAGE PITTORESQUE DANS LE TYROL, aux Salines de Salsbourg et de Reichenbach et dans une partie de la Bavière, par M. le comte de Bray. In-folio avec 24 planches gravées au lavis. 120 fr.

VOYAGE PITTORESQUE AUTOUR DU LAC DE GENÈVE. In-folio avec 11 planches lithographiées et une carte. 30 fr.

TABLEAU DE L'ADMINISTRATION intérieure de la Grande-Bretagne, et régime de ses contributions. 1819. In-8°. 6 fr.

RECHERCHES sur la dette publique de la Grande-Bretagne, par Hamilton, traduit de l'anglais. In-8°. 7 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec les Commentaires de Petitot. 6 vol. in-8°. 30 fr.

GILBLAS DE SANTILLANE, suite de 24 estampes in-4°, offrant les scènes les plus remarquables de ce roman. 40 fr.

COURSES EN SUISSE ET DANS LE PAYS DE BADEN, avec des Notices sur plusieurs anciens manuscrits des bibliothèques publiques ou particulières relatifs à l'histoire littéraire ou politique de la France, par J.-A.-C. Buchon. In-8. 8 fr.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE SACRÉE, par Schœll. In-8. 1832. 7 fr.

DESCRIPTION DES PLANTES cultivées à la Malmaison et à Navarre, par Bonpland. 1 vol. in-folio avec 64 planches coloriées. 528 fr.

DE L'ESPRIT D'ASSOCIATION, par A. de la Borde. Troisième édition. 1834. In-8, 8 fr.

NOUVEAU RECUEIL D'OUVRAGES ANONYMES ET PSEUDONYMES, par de Manne. In-8. 1834. 8 fr.

DESCRIPTION DE L'ILE D'ÉGINE, par M. Puillon-Boblaye. In-8 avec une carte. 4 fr.

RECHERCHES sur la montagne de Roses et le cap de Creus, par M. Jaubert de Passa. In-8 avec une carte. 4 fr.

ANALYSE D'UNE CARTE DES ILES BRITANNIQUES dressée pour la lecture des historiens anciens, par le baron Walckenaer. In-8 avec une carte. 1 fr. 50.

OBSERVATIONS SUR LE DROIT DE SOUVERAINETÉ DE LA FRANCE SUR SAINT-DOMINGUE et sur les droits des colons propriétaires de cette île, par M. Dard, ancien jurisconsulte. In-8. 2 fr.

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES ET DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

1re série, par MM. Eyriès et Malte-Brun; 3o vol. in-8, prix: 225 fr.
2e série, par MM. Eyriès, La Renaudière et Klaproth; 3o vol. in-8, prix: 225 fr.
3e série (voir page 13), 1834 à 1839; 20 vol. in-8, prix: 180 fr.

Nota. On fournit les années détachées au prix de souscription.

EXCURSIONS DANS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE, par les délégués de la Société établie à Paris pour l'exploration de Carthage.

Ouvrage accompagné d'inscriptions et de planches en noir et en couleur; in-8°. Prix: 6 fr.

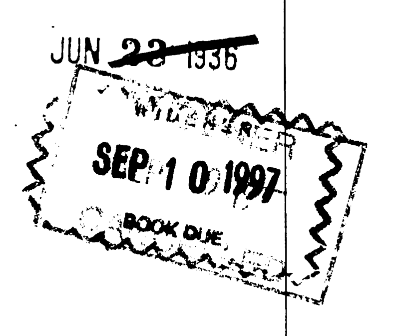
ELENCHUS PLANTARUM NOVARUM MINUSQUE COGNITARUM IN HISPANIA AUSTRALI COLLECTARUM. Auctore E. Boissier, in-8°, Prix: 3 fr.

HISTOIRE ABRÉGÉE DES TRAITÉS DE PAIX, entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Wesphalie, par Koch, et continuée jusqu'au congrès de Vienne et aux traités de Paris de 1815, par F. Schœll. 1817. 15 vol. in-8°.

Un seul exemplaire, pap. vélin, cartonné. Prix: 300 fr.

A. Pihan de la Forest, Imp. de la Cour de Cassation, rue des Noyers, 37.


3 2044 018 978 429


SEP 1 0 1997
BOOK DUE